John Adams Library.

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
ADAMS
193.5
v.5

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE MONTESQUIEU.

TOME CINQUIEME,

CONTENANT

LES LETTRES PERSANES.

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE MONTESQUIEU.

Nouvelle Édition,
Revue, corrigée & considérablement augmentée.

TOME CINQUIEME.

.....Prolem sinè matre creatam.
OVID.

139
5

A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,
Chez ARKSTÉE ET MERKUS.

M. DCC. LXXVII.

ADAMS/92.5
v.5

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
Sloan Foundation

http://www.archive.org/details/oeuvresdemonsi05mont

LETTRES
PERSANES.

LETTRES
PERSANES,

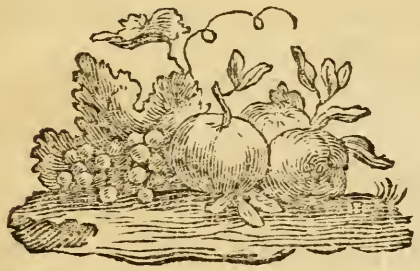
PAR M. DE MONTESQUIEU.

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE DE DOUZE LETTRES

QUI NE SE TROUVENT POINT DANS LES PRÉCÉDENTES,

Et d'une Table des Matieres.



A AMSTERDAM ET A LEIPSICK,
Chez ARKSTÉE ET MERKUS.

M. DCC. LXXVI.

QUELQUES RÉFLEXIONS
SUR LES
LETTRES PERSANES.

RIEN n'a plu davantage dans les Lettres Perſanes, que d'y trouver ſans y penſer une eſpece de Roman. On en voit le commencement, le progrès, la fin; les divers perſonnages ſont placés dans une chaîne qui les lie. A meſure qu'ils font un plus long ſéjour en Europe, les mœurs de cette partie du monde prennent dans leur tête un air moins merveilleux & moins bizarre; & ils ſont plus ou moins frappés de ce bizarre & de ce merveilleux, ſuivant la différence de leurs caracteres. D'un autre côté, le déſordre croît dans le Sérail d'Aſie, à proportion de la longueur de l'abſence d'Usbek, c'eſt-à dire, à meſure que la fureur augmente, & que l'amour diminue.

D'ailleurs ces ſortes de Romans réuſſiſſent ordinairement, parce que l'on rend compte ſoi-même de ſa ſituation actuelle;

ce qui fait plus ſentir les paſſions que tous les récits qu'on en pourroit faire. Et c'eſt une des cauſes du ſuccès de quelques ouvrages charmans qui ont paru depuis les Lettres Perſanes.

Enfin, dans les Romans ordinaires, les digreſſions ne peuvent être permiſes que lorſqu'elles forment elles-mêmes un nouveau Roman. On n'y ſauroit mêler de raiſonnemens, parce qu'aucuns des perſonnages n'y ayant été aſſemblés pour raiſonner, cela choqueroit le deſſein & la nature de l'ouvrage. Mais, dans la forme de Lettres, où les acteurs ne ſont pas choiſis, & où les ſujets qu'on traite ne ſont dépendans d'aucun deſſein ou d'aucun plan déjà formé, l'Auteur s'eſt donné l'avantage de pouvoir joindre de la philoſophie, de la politique & de la morale à un Roman; & de lier le tout par une chaîne ſecrette, & en quelque façon inconnue.

Les Lettres Perſanes eurent d'abord un débit ſi prodigieux, que les Libraires mirent tout en uſage pour en avoir des ſuites. Ils alloient tirer par la manche tous ceux qu'ils rencontroient : Monſieur, *diſoient-ils*, faites-moi des Lettres Perſanes.

Mais ce que je viens de dire ſuffit pour faire voir qu'elles ne ſont ſuſceptibles d'aucune ſuite ; encore moins d'aucun mélange avec des Lettres écrites d'une autre main ; quelqu'ingénieuſes qu'elles puiſſent être.

Il y a quelques traits que bien des gens ont trouvés trop hardis. Mais ils ſont priés de faire attention à la nature de cet Ouvrage. Les Perſans, qui devoient y jouer un ſi grand rôle, ſe trouvoient tout-à-coup tranſplantés en Europe, c'eſt à dire, dans un autre univers. Il y avoit un temps où il falloit néceſſairement les repréſenter pleins d'ignorance & de préjugés. On n'étoit attentif qu'à faire voir la génération & le progrès de leurs idées. Leurs premieres penſées devoient être ſingulieres ; il ſembloit qu'on n'avoit rien à faire qu'à leur donner l'eſpece de ſingularité qui peut compatir avec de l'eſprit. On n'avoit à peindre que le ſentiment qu'ils avoient eu à chaque choſe qui leur avoit paru extraordinaire. Bien loin qu'on penſât à intéreſſer quelque principe de notre religion, on ne ſe ſoupçonnoit pas même d'imprudence. Ces traits ſe trouvent toujours liés avec le ſentiment de ſurpriſe & d'étonnement, & point avec l'idée d'examen, & encore moins

avec celle de critique. En parlant de notre religion, ces Perſans ne doivent pas paroître plus inſtruits que lorſqu'ils parlent de nos coutumes & de nos uſages. Et s'ils trouvent quelquefois nos dogmes ſinguliers, cette ſingularité eſt toujours marquée au coin de la parfaite ignorance des liaiſons qu'il y a entre ces dogmes & nos autres vérités.

On fait cette juſtification par amour pour ces grandes vérités, indépendamment du reſpect pour le genre humain, que l'on n'a certainement pas voulu frapper par l'endroit le plus tendre. On prie donc le Lecteur de ne pas ceſſer un moment de regarder les traits dont je parle comme des effets de la ſurpriſe de gens qui devoient en avoir, ou comme des paradoxes faits par des hommes qui n'étoient pas même en état d'en faire. Il eſt prié de faire attention que tout l'agrément conſiſtoit dans le contraſte éternel entre les choſes réelles & la maniere ſinguliere, naïve ou bizarre, dont elles étoient apperçues. Certainement la nature & le deſſein des Lettres Perſanes ſont ſi a découvert, qu'elles ne tromperont jamais que ceux qui voudront ſe tromper eux-mêmes.

INTRODUCTION.

JE ne fais point ici d'Épître dédicatoire, & je ne demande point de protection pour ce Livre: on le lira, s'il eſt bon; & s'il eſt mauvais, je ne me ſoucie pas qu'on le liſe.

J'ai détaché ces premieres Lettres pour eſſayer le goût du Public: j'en ai un grand nombre d'autres dans mon porte-feuille que je pourrai lui donner dans la ſuite.

Mais c'eſt à condition que je ne ſerai pas connu: car ſi l'on vient à ſavoir mon nom, dès ce moment je me tais. Je connois une femme qui marche aſſez bien, mais qui boite dès qu'on la regarde. C'eſt aſſez des défauts de l'Ouvrage, ſans que je preſente encore à la critique ceux de ma perſonne. Si l'on ſavoit qui je ſuis,

on diroit : Son Livre jure avec ſon caractere ; il devroit employer ſon temps à quelque choſe de mieux ; cela n'eſt pas digne d'un homme grave. Les Critiques ne manquent jamais ces ſortes de réflexions, parce qu'on les peut faire ſans eſſayer beaucoup ſon eſprit.

Les Persans qui écrivent ici étoient logés avec moi, nous paſſions notre vie enſemble. Comme ils me regardoient comme un homme d'un autre monde, ils ne me cachoient rien. En effet, des gens tranſplantés de ſi loin ne pouvoient plus avoir de ſecret. Ils me communiquoient la plupart de leurs Lettres ; je les copiai. J'en ſurpris même quelques-unes, dont ils ſe ſeroient bien gardés de me faire confidence, tant elles étoient mortifiantes pour la vanité & la jalouſie perſane.

Je ne fais donc que l'office de Traducteur : toute ma peine a été

de mettre l'Ouvrage à nos mœurs. J'ai ſoulagé le Lecteur du langage aſiatique, autant que je l'ai pu, & l'ai ſauvé d'une infinité d'expreſſions ſublimes, qui l'auroient ennuyé juſques dans les nues.

Mais ce n'eſt pas tout ce que j'ai fait pour lui. J'ai retranché les longs complimens, dont les Orientaux ne ſont pas moins prodigues que nous ; & j'ai paſſé un nombre infini de ces minuties, qui ont tant de peine à ſoutenir le grand jour, & qui doivent toujours mourir entre deux amis.

Si la plupart de ceux qui nous ont donné des recueils de Lettres avoient fait de même, ils auroient vu leurs ouvrages s'évanouir.

Il y a une choſe qui m'a ſouvent étonné ; c'eſt de voir ces Perſans quelquefois auſſi inſtruits que moi-même des mœurs & des manieres de la nation, juſqu'à en connoître les plus fines circonſtances, & à

remarquer des choſes qui, je ſuis sûr, ont échappé à bien des Allemands qui ont voyagé en France. J'attribue cela au long ſéjour qu'ils y ont fait : ſans compter qu'il eſt plus facile à un Aſiatique de s'inſtruire des mœurs des François dans un an, qu'il ne l'eſt à un François de s'inſtruire des mœurs des Aſiatiques dans quatre ; parce que les uns ſe livrent autant que les autres ſe communiquent peu.

L'uſage a permis à tout Traducteur, & même au plus barbare Commentateur, d'orner la tête de ſa verſion ou de ſa gloſe, du panégyrique de l'original, & d'en relever l'utilité, le mérite & l'excellence. Je ne l'ai point fait : on en devinera facilement les raiſons. Une des meilleures eſt que ce ſeroit une choſe très-ennuyeuſe, placée dans un lieu déjà très-ennuyeux de lui même ; je veux dire une préface.

LETTRES PERSANES.

LETTRE PREMIERE.

USBEK A SON AMI RUSTAN,

A Ispahan.

NOUS n'avons séjourné qu'un jour à Com. Lorsque nous eumes fait nos dévotions sur le tombeau de la vierge qui a mis au monde douze prophetes, nous nous remîmes en chemin; & hier, vingt-cinquieme jour de notre départ d'Ispahan, nous arrivâmes à Tauris.

Rica & moi sommes peut-être les premiers parmi les Persans, que l'envie de

ſavoir ait fait ſortir de leur pays, & qui aient renoncé aux douceurs d'une vie tranquille pour aller chercher laborieuſement la ſageſſe.

Nous ſommes nés dans un royaume floriſſant; mais nous n'avons pas cru que ſes bornes fuſſent celles de nos connoiſſances, & que la lumiere orientale dût ſeule nous éclairer.

Mande-moi ce que l'on dit de notre voyage; ne me flatte point : je ne compte pas ſur un grand nombre d'approbateurs. Adreſſe ta lettre à Erzeron où je ſéjournerai quelque temps Adieu mon cher Ruſtan. Sois aſſuré qu'en quelque lieu du monde où je ſois, tu as un ami fidelle.

De Tauris, le 15 de la lune de Saphar, 1711.

LETTRE II.

USBEK AU PREMIER EUNUQUE NOIR,

A ſon Sérail d'Iſpahan.

TU es le gardien fidelle des plus belles femmes de Perſe : je t'ai confié ce que j'avois dans le monde de plus cher : tu tiens entre tes mains les clefs de ces portes fatales, qui ne s'ouvrent que pour moi. Tandis que tu veilles ſur ce dépôt précieux de mon cœur, il ſe repoſe & jouit d'une ſécurité entiere. Tu fais la garde dans le ſilence de la nuit, comme dans le tumulte du jour. Tes ſoins infatigables ſoutiennent la vertu, lorſqu'elle chancelle. Si les femmes que tu gardes vouloient ſortir de leur devoir, tu leur en ferois perdre l'eſpérance. Tu es le fléau du vice, & la colonne de la fidélité.

Tu leur commandes & leur obéis ; tu exécutes aveuglément toutes leurs volontés, & leur fais exécuter de même les lois du Sérail : tu trouves de la gloire à leur rendre les ſervices les plus vils : tu te ſoumets avec reſpect & avec

crainte à leurs ordres légitimes : tu les ſers comme l'eſclave de leurs eſclaves. Mais par un retour d'empire, tu commandes en maître comme moi-même, quand tu crains le relâchement des lois de la pudeur & de la modeſtie.

Souviens-toi toujours du néant d'où je t'ai fait ſortir, lorſque tu étois le dernier de mes eſclaves, pour te mettre en cette place & te confier les délices de mon cœur : tiens-toi dans un profond abaiſſement auprès de celles qui partagent mon amour ; mais fais-leur en même temps ſentir leur extrême dépendance. Procure-leur tous les plaiſirs qui peuvent être innocens : trompe leurs inquiétudes : amuſe-les par la muſique, les danſes, les boiſſons délicieuſes : perſuade-leur de s'aſſembler ſouvent. Si elles veulent aller à la campagne, tu peux les y mener : mais fais faire main-baſſe ſur tous les hommes qui ſe préſenteront devant elles. Exhorte-les à la propreté qui eſt l'image de la netteté de l'ame : parle-leur quelquefois de moi. Je voudrois les revoir dans ce lieu charmant qu'elles embelliſſent. Adieu.

De Tauris, le 18 de la lune de Saphar, 1711.

LETTRE III.

ZACHI A USBEK,

A Tauris.

NOUS avons ordonné au chef des Eunuques de nous mener à la campagne; il te dira qu'aucun accident ne nous eſt arrivé. Quand il fallut traverſer la riviere & quitter nos litieres, nous nous mîmes ſelon la coutume dans des boîtes; deux eſclaves nous porterent ſur leurs épaules, & nous échappâmes à tous les regards.

Comment aurois-je pu vivre, cher Usbek, dans ton Sérail d'Iſpahan? dans ces lieux qui me rappellant ſans ceſſe mes plaiſirs paſſés, irritoient tous les jours mes deſirs avec une nouvelle violence? J'errois d'appartemens en appartemens, te cherchant toujours, & ne te trouvant jamais: mais rencontrant par-tout un cruel ſouvenir de ma félicité paſſée. Tantôt je me voyois en ce lieu où pour la premiere fois de ma vie je te reçus dans mes bras: tantôt dans celui où tu décidas cette fameuſe que-

relle entre tes femmes : chacune de nous se prétendoit supérieure aux autres en beauté : nous nous présentâmes devant toi, après avoir épuisé tout ce que l'imagination peut fournir de parures & d'ornemens : tu vis avec plaisir les miracles de notre art; tu admiras jusqu'où nous avoit emporté l'ardeur de te plaire. Mais tu fis bientôt céder ces charmes empruntés à des graces plus naturelles; tu détruisis tout notre ouvrage : il fallut nous dépouiller de ces ornemens qui t'étoient devenus incommodes : il fallut paroître à ta vue dans la simplicité de la nature. Je comptai pour rien la pudeur; je ne pensai qu'à ma gloire. Heureux Usbek ! que de charmes furent étalés à tes yeux ! Nous te vîmes long-temps errer d'enchantemens en enchantemens : ton ame incertaine demeura long-temps sans se fixer : chaque grace nouvelle te demandoit un tribut; nous fumes en un moment toutes couvertes de tes baisers : tu portas tes curieux regards dans les lieux les plus secrets : tu nous fis passer en un instant dans mille situations différentes : toujours de nouveaux commandemens & une obéissance toujours nouvelle.

Je te l'avoue, Usbek, une passion encore plus vive que l'ambition me fit souhaiter de te plaire. Je me vis insensiblement devenir la maîtresse de ton cœur; tu me pris, tu me quittas; tu revins à moi, & je sus te retenir : le triomphe fut tout pour moi, & le désespoir pour mes rivales : il nous sembla que nous fussions seuls dans le monde; tout ce qui nous entouroit ne fut plus digne de nous occuper. Plût au ciel que mes rivales eussent eu le courage de rester témoins de toutes les marques d'amour que je reçus de toi ! Si elles avoient bien vu mes transports, elles auroient senti la différence qu'il y a de mon amour au leur; elles auroient vu que, si elles pouvoient disputer avec moi de charmes, elles ne pouvoient pas disputer de sensibilité. Mais où suis-je ? Où m'emmene ce vain récit ? C'est un malheur de n'être point aimée; mais c'est un affront de ne l'être plus. Tu nous quittes Usbek, pour aller errer dans des climats barbares. Quoi ! tu comptes pour rien l'avantage d'être aimé ? Hélas ! tu ne sais pas même ce que tu perds. Je pousse des soupirs qui ne sont point entendus; mes larmes cou-

lent, & tu n'en jouis pas; il ſemble que l'amour reſpire dans le Sérail, & ton inſenſibilité t'en éloigne ſans ceſſe ! Ah ! mon cher Usbek, ſi tu ſavois être heureux !

Du Sérail de Fatmé, le 21 de la lune de Maharram, 1711.

LETTRE IV.

ZEPHIS A USBEK,

A Erzeron.

ENFIN ce monſtre noir a réſolu de me déſeſpérer. Il veut à toute force m'ôter mon eſclave Zélide; Zélide qui me ſert avec tant d'affection, & dont les adroites mains portent par-tout les ornemens & les graces. Il ne lui ſuffit pas que cette ſéparation ſoit douloureuſe; il veut encore qu'elle ſoit déshonorante. Le traître veut regarder comme criminels les motifs de ma confiance : & parce qu'il s'ennuie derriere la porte, où je le renvoie toujours, il oſe ſuppoſer qu'il a entendu ou vu des choſes que je ne ſais pas même imaginer. Je ſuis bien malheureuſe ! Ma retraite ni ma vertu ne ſauroient me

mettre à l'abri de ſes ſoupçons extravagans : un vil eſclave vient m'attaquer juſques dans ton cœur, & il faut que je m'y défende. Non, j'ai trop de reſpect pour moi-même, pour deſcendre juſqu'à des juſtifications : je ne veux d'autre garant de ma conduite que toi-même, que ton amour, que le mien ; & s'il faut te le dire, cher Usbek, que mes larmes.

Du Sérail de Fatmé, le 29 de la lune de Maharram, 1711.

LETTRE V.

RUSTAN A USBEK,

A Erzeron.

TU es le ſujet de toutes les converſations d'Iſpahan ; on ne parle que de ton départ. Les uns l'attribuent à une légéreté d'eſprit, les autres à quelque chagrin : tes amis ſeuls te défendent, & ils ne perſuadent perſonne. On ne peut comprendre que tu puiſſes quitter tes femmes, tes parens, tes amis, ta patrie, pour aller dans des climats inconnus aux Perſans. La mere de Rica

eſt inconſolable ; elle te demande ſon fils, que tu lui as, dit-elle, enlevé. Pour moi, mon cher Usbek, je me ſens naturellement porté à approuver tout ce que tu fais : mais je ne ſaurois te pardonner ton abſence ; & quelques raiſons que tu m'en puiſſes donner, mon cœur ne les goûtera jamais. Adieu. Aime-moi toujours.

D'Iſpahan, le 28 de la lune de Rebiab, 1, 1711.

LETTRE VI.

USBEK A SON AMI NESSIR,

A Iſpahan.

A UNE journée d'Erivan, nous quittâmes la Perſe, pour entrer dans les terres de l'obéiſſance des Turcs. Douze jours après nous arrivâmes à Erzeron, où nous ſéjournerons trois ou quatre mois.

Il faut que je te l'avoue, Neſſir : j'ai ſenti une douleur ſecrette quand j'ai perdu la Perſe de vue, & que je me ſuis trouvé au milieu des perfides Oſmanlins. A meſure que j'entrois dans

les pays de ces profanes, il me sembloit que je devenois profane moi-même.

Ma patrie, ma famille, mes amis, se sont présentés à mon esprit : ma tendresse s'est réveillée : une certaine inquiétude a achevé de me troubler, & m'a fait connoître que pour mon repos j'avois trop entrepris.

Mais ce qui afflige le plus mon cœur, ce sont mes femmes. Je ne puis penser à elles que je ne sois dévoré de chagrins.

Ce n'est pas, Nessir, que je les aime : je me trouve à cet égard dans une insensibilité qui ne me laisse point de desirs. Dans le nombreux Sérail où j'ai vécu, j'ai prévenu l'amour & l'ai détruit par lui-même : mais de ma froideur même, il sort une jalousie secrete qui me dévore. Je vois une troupe de femmes laissées presque à elles-mêmes ; je n'ai que des ames lâches qui m'en répondent. J'aurois peine à être en sureté si mes esclaves étoient fidelles : que sera-ce, s'ils ne le sont pas ? Quelles tristes nouvelles peuvent m'en venir dans les pays éloignés que je vais parcourir ! C'est un mal où mes amis ne

peuvent porter de remede : c'eſt un lieu dont ils doivent ignorer les triſtes ſecrets ; & qu'y pourroient-ils faire ? N'aimerois-je pas mille fois mieux une obſcure impunité, qu'une correction éclatante ? Je dépoſe en ton cœur tous mes chagrins, mon cher Neſſir : c'eſt la ſeule conſolation qui me reſte dans l'état où je ſuis.

D'Erzeron, le 10 de la lune de Rebiab, 2, 1711.

LETTRE VII.

FATMÉ A USBEK,

A Erzeron.

IL y a deux mois que tu es parti, mon cher Usbek ; & dans l'abattement où je ſuis, je ne puis pas me le perſuader encore. Je cours tout le Sérail comme ſi tu y étois ; je ne ſuis point déſabuſée. Que veux-tu que devienne une femme qui t'aime, qui étoit accoutumée à te tenir dans ſes bras ; qui n'étoit occupée que du ſoin de te donner des preuves de ſa tendreſſe ; libre par l'a-

vantage de ſa naiſſance, eſclave par la violence de ſon amour?

Quand je t'épouſai, mes yeux n'avoient point encore vu le viſage d'un homme : tu es le ſeul encore dont la vue m'ait été permiſe (*) : car je ne mets pas au rang des hommes ces Eunuques affreux, dont la moindre imperfection eſt de n'être point hommes. Quand je compare la beauté de ton viſage avec la difformité du leur, je ne puis m'empêcher de m'eſtimer heureuſe. Mon imagination ne me fournit point d'idée plus raviſſante, que les charmes enchanteurs de ta perſonne. Je te le jure, Usbek, quand il me ſeroit permis de ſortir de ce lieu où je ſuis enfermée par la néceſſité de ma condition; quand je pourrois me dérober à la garde qui m'environne; quand il me ſeroit permis de choiſir parmi tous les hommes qui vivent dans cette capitale des nations, Usbek, je te le jure, je ne choiſirois que toi. Il ne peut y avoir que toi dans le monde qui mérite d'être aimé.

(*) Les femmes Perſanes ſont beaucoup plus étroitement gardées que les femmes Turques & les femmes Indiennes.

Ne penſe pas que ton abſence m'ait fait négliger une beauté qui t'eſt chere. Quoique je ne doive être vue de perſonne, & que les ornemens dont je me pare ſoient inutiles à ton bonheur, je cherche cependant à m'entretenir dans l'habitude de plaire : je ne me couche point que je ne me ſois parfumée des eſſences les plus délicieuſes. Je me rappelle ces temps heureux, où tu venois dans mes bras ; un ſonge flatteur qui me ſéduit, me montre ce cher objet de mon amour ; mon imagination ſe perd dans ſes deſirs, comme elle ſe flatte dans ſes eſpérances. Je penſe quelquefois que dégoûté d'un pénible voyage, tu vas revenir à nous : la nuit ſe paſſe dans des ſonges, qui n'appartiennent ni à la veille ni au ſommeil : je te cherche à mes côtés, & il me ſemble que tu me fuis : enfin le feu qui me dévore, diſſipe lui-même ces enchantemens & rappelle mes eſprits. Je me trouve pour lors ſi animée... Tu ne le croirois pas, Usbek, il eſt impoſſible de vivre dans cet état ; le feu coule dans mes veines. Que ne puis-je t'exprimer ce que je ſens ſi bien ! & comment ſens-je ſi bien ce que je ne puis t'exprimer ? Dans ces

momens, Usbek, je donnerois l'empire du monde pour un seul de tes baisers. Qu'une femme est malheureuse d'avoir des desirs si violens, lorsqu'elle est privée de celui qui peut seul les satisfaire; que livrée à elle-même, n'ayant rien qui puisse la distraire, il faut qu'elle vive dans l'habitude des soupirs & dans la fureur d'une passion irritée; que bien loin d'être heureuse, elle n'a pas même l'avantage de servir à la félicité d'un autre; ornement inutile d'un Sérail, gardée pour l'honneur, & non pas pour le bonheur de son époux!

Vous êtes bien cruels vous autres hommes! Vous êtes charmés que nous ayons des passions que nous ne puissions pas satisfaire: vous nous traitez comme si nous étions insensibles; & vous seriez bien fâchés que nous le fussions: vous croyez que nos desirs si long-temps mortifiés, seront irrités à votre vue. Il y a de la peine à se faire aimer; il est plus court d'obtenir du désespoir de nos sens, ce que vous n'osez attendre de votre mérite.

Adieu, mon cher Usbek, adieu. Compte que je ne vis que pour t'adorer: mon ame est toute pleine de toi;

& ton abſence, bien loin de te faire oublier, animeroit mon amour, s'il pouvoit devenir plus violent.

Du Sérail d'Iſpahan, le 12 de la lune de Rebiab, 1, 1711.

LETTRE VIII.

USBEK A SON AMI RUSTAN,

A Iſpahan.

TA lettre m'a été remiſe à Erzeron où je ſuis. Je m'étois bien douté que mon départ feroit du bruit; je ne m'en ſuis point mis en peine. Que veux-tu que je ſuive? la prudence de mes ennemis, ou la mienne?

Je parus à la Cour dès ma plus tendre jeuneſſe. Je le puis dire, mon cœur ne s'y corrompit point: je formai même un grand deſſein, j'oſai y être vertueux. Dès que je connus le vice, je m'en éloignai; mais je m'en approchai enſuite pour le démaſquer. Je portai la vérité juſqu'aux pieds du trône; j'y parlai un langage juſqu'alors inconnu: je déconcertai la flatterie, & j'étonnai en même temps les adorateurs & l'idole.

Mais

Mais quand je vis que ma ſincérité m'avoit fait des ennemis; que je m'étois attiré la jalouſie des Miniſtres, ſans avoir la faveur du Prince; que dans une Cour corrompue, je ne me ſoutenois plus que par une foible vertu, je réſolus de la quitter. Je feignis un grand attachement pour les ſciences; & à force de le feindre, il me vint réellement. Je ne me mêlai plus d'aucunes affaires; & je me retirai dans une maiſon de campagne. Mais ce parti même avoit ſes inconvéniens; je reſtois toujours expoſé à la malice de mes ennemis, & je m'étois preſqu'ôté les moyens de m'en garantir. Quelques avis ſecrets me firent penſer à moi ſérieuſement: je réſolus de m'exiler de ma patrie; & ma retraite même de la Cour m'en fournit un prétexte plauſible. J'allai au Roi: je lui marquai l'envie que j'avois de m'inſtruire dans les ſciences de l'Occident; je lui inſinuai qu'il pourroit tirer de l'utilité de mes voyages; je trouvai grace devant ſes yeux; je partis, & je dérobai une victime à mes ennemis.

Voilà, Ruſtan, le véritable motif de mon voyage. Laiſſe parler Iſpahan, ne me défends que devant ceux qui

m'aiment. Laisse à mes ennemis leurs interprétations malignes : je suis trop heureux que ce soit le seul mal qu'ils me puissent faire.

On parle de moi à présent : peut-être ne serai-je que trop tôt oublié, & que mes amis.... Non, Rustan, je ne veux point me livrer à cette triste pensée : je leur serai toujours cher ; je compte sur leur fidélité comme sur la tienne.

D'Erzeron, le 20 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE IX.

LE PREMIER EUNUQUE A IBBI,

A Erzeron.

TU suis ton ancien maître dans ses voyages : tu parcours les Provinces & les Royaumes; les chagrins ne sauroient faire d'impression sur toi: chaque instant te montre des choses nouvelles; tout ce que tu vois te récrée, & te fait passer le temps sans le sentir.

Il n'en est pas de même de moi, qui enfermé dans une affreuse prison, suis

toujours environné des mêmes objets, & dévoré des mêmes chagrins. Je gémis, accablé sous le poids des soins & des inquiétudes de cinquante années; & dans le cours d'une longue vie, je ne puis pas dire avoir eu un jour serein & un moment tranquille.

Lorsque mon premier maître eut formé le cruel projet de me confier ses femmes, & m'eut obligé par des séductions soutenues de mille menaces, de me séparer pour jamais de moi-même; las de servir dans les emplois les plus pénibles, je comptai sacrifier mes passions à mon repos & à ma fortune. Malheureux que j'étois! mon esprit préoccupé me faisoit voir le dédommagement, & non pas la perte: j'espérois que je serois délivré des atteintes de l'amour par l'impuissance de le satisfaire. Hélas! on éteignit en moi l'effet des passions, sans en éteindre la cause; & bien loin d'en être soulagé, je me trouvai environné d'objets qui les irritoient sans cesse. J'entrai dans le Sérail où tout m'inspiroit le regret de ce que j'avois perdu: je me sentois animé à chaque instant: mille graces naturelles sembloient ne se découvrir à ma

vue que pour me désoler : pour comble de malheurs, j'avois toujours devant les yeux un homme heureux. Dans ces temps de trouble, je n'ai jamais conduit une femme dans le lit de mon maître, je ne l'ai jamais déshabillée, que je ne fois rentré chez moi la rage dans le cœur & un affreux désespoir dans l'ame.

Voilà comme j'ai passé ma misérable jeunesse. Je n'avois de confident que moi-même. Chargé d'ennuis & de chagrins, il me les falloit dévorer : & ces mêmes femmes, que j'étois tenté de regarder avec des yeux si tendres, je ne les envisageois qu'avec des regards séveres : j'étois perdu si elles m'eussent pénétré ; quel avantage n'en auroient-elles pas pris ?

Je me souviens qu'un jour que je mettois une femme dans le bain, je me sentis si transporté, que je perdis entiérement la raison, & que j'osai porter ma main dans un lieu redoutable. Je crus à la premiere réflexion, que ce jour étoit le dernier de mes jours : je fus pourtant assez heureux pour échaper à mille morts : mais la beauté que j'avois fait confidente de ma foiblesse, me vendit

bien cher ſon ſilence ; je perdis entiérement mon autorité ſur elle ; & elle m'a obligé depuis à des condeſcendances qui m'ont expoſé mille fois à perdre la vie.

Enfin les feux de la jeuneſſe ont paſſé; je ſuis vieux, & je me trouve à cet égard dans un état tranquile: je regarde les femmes avec indifférence ; & je leur rends bien tous leurs mépris & tous les tourmens qu'elles m'ont fait ſouffrir. Je me ſouviens toujour que j'étois né pour les commander ; & il me ſemble que je redeviens homme dans les occaſions où je leur commande encore. Je les hais depuis que je les enviſage de ſang froid & que ma raiſon me laiſſe voir toutes leurs foibleſſes. Quoique je les garde pour un autre, le plaiſir de me faire obéir me donne une joie ſecrete; quand je les prive de tout, il me ſemble que c'eſt pour moi, & il m'en revient toujours une ſatisfaction indirecte: je me trouve dans le Sérail comme dans un petit empire ; & mon ambition, la ſeule paſſion qui me reſte, ſe ſatisfait un peu. Je vois avec plaiſir que tout roule ſur moi, & qu'à tous les inſtans je ſuis néceſſaire : je me charge volon-

tiers de la haine de toutes ces femmes, qui m'affermit dans le poſte où je ſuis. Auſſi n'ont-elles pas affaire à un ingrat : elles me trouvent au devant de tous leurs plaiſirs les plus innocens : je me préſente toujours à elles comme une barriere inébranlable: elles forment des projets, & je les arrête ſoudain : je m'arme de refus ; je me hériſſe de ſcrupules ; je n'ai jamais dans la bouche que les mots de devoir, de vertu, de pudeur, de modeſtie : je les déſeſpere, en leur parlant ſans ceſſe de la foibleſſe de leur ſexe & de l'autorité du maître : je me plains enſuite d'être obligé à tant de ſévérité ; & je ſemble vouloir leur faire entendre, que je n'ai d'autre motif que leur propre intérêt & un grand attachement pour elles.

Ce n'eſt pas qu'à mon tour je n'aie un nombre infini de déſagrémens, & que tous les jours ces femmes vindicatives ne cherchent à renchérir ſur ceux que je leur donne. Elles ont des revers terribles. Il y a entre nous comme un flux & un reflux d'empire & de ſoumiſſion ; elles font toujours tomber ſur moi les emplois les plus humilians ; elles affectent un mépris qui n'a point

d'exemple ; & ſans égard pour ma vieilleſſe, elles me font lever la nuit dix fois pour la moindre bagatelle ; je ſuis accablé ſans ceſſe d'ordres, de commandemens, d'emplois, de caprices : il ſemble qu'elles ſe relaient pour m'exercer, & que leurs fantaiſies ſe ſuccedent : ſouvent elles ſe plaiſent à me faire redoubler de ſoins ; elles me font faire de fauſſes confidences : tantôt on vient me dire qu'il a paru un jeune homme autour de ces murs ; une autre fois, qu'on a entendu du bruit, ou bien qu'on doit rendre une lettre : tout ceci me trouble, & elles rient de ce trouble : elles ſont charmées de me voir ainſi me tourmenter moi-même. Une autre fois, elles m'attachent derriere leur porte, & m'y enchaînent nuit & jour. Elles ſavent bien feindre des maladies, des défaillances, des frayeurs ; elles ne manquent pas de prétextes pour me mener au point où elles veulent. Il faut dans ces occaſions une obéiſſance aveugle & une complaiſance ſans bornes. Un refus dans la bouche d'un homme comme moi, ſeroit une choſe inouie ; & ſi je balançois à leur obéir, elles ſeroient en droit de me châtier. J'aimerois autant perdre la

vie, mon cher Ibbi, que de descendre à cette humiliation.

Ce n'est pas tout : je ne suis jamais sûr d'être un instant dans la faveur de mon maître : j'ai autant d'ennemies dans son cœur qui ne songent qu'à me perdre : elles ont des quarts-d'heure où je ne suis point écouté, des quarts-d'heure où on ne refuse rien, des quarts-d'heure où j'ai toujours tort. Je mene dans le lit de mon maître des femmes irritées ; crois-tu qu'on y travaille pour moi, & que mon parti soit le plus fort ? J'ai tout à craindre de leurs larmes, de leurs soupirs, de leurs embrassemens & de leurs plaisirs même : elles sont dans le lieu de leurs triomphes ; leurs charmes me deviennent terribles ; leurs services présens effacent dans un moment tous mes services passés ; & rien ne peut me répondre d'un maître qui n'est plus à lui-même.

Combien de fois m'est-il arrivé de me coucher dans la faveur, & de me lever dans la disgrace ? Le jour que je fus fouetté si indignement autour du sérail, qu'avois-je fait ? Je laisse une femme dans les bras de mon maître : dès qu'elle le vit enflammé, elle versa un torrent

de larmes ; elle se plaignit, & ménagea si bien ses plaintes, qu'elles augmentoient à mesure de l'amour qu'elle faisoit naître. Comment aurois-je pu me soutenir dans un moment si critique ? Je fus perdu lorsque je m'y attendois le moins ; je fus la victime d'une négociation amoureuse & d'un traité que les soupirs avoient fait. Voilà, cher Ibbi, l'état cruel dans lequel j'ai toujours vécu.

Que tu es heureux ! tes soins se bornent uniquement à la personne d'Usbek. Il t'est facile de lui plaire, & de te maintenir dans sa faveur jusqu'au dernier de tes jours.

Du Sérail d'Ispahan, le dernier de la lune de Saphar, 1711.

LETTRE X.

MIRZA A SON AMI USBEK,

A Erzeron.

TU étois le seul qui pût me dédommager de l'absence de Rica ; & il n'y avoit que Rica qui pût me consoler de la tienne. Tu nous manques Usbek ;

tu étois l'ame de notre société. Qu'il faut de violence pour rompre les engagemens que le cœur & l'esprit ont formés!

Nous disputons ici beaucoup: nos disputes roulent ordinairement sur la morale. Hier on mit en question, si les hommes étoient heureux par les plaisirs & les satisfactions des sens, ou par la pratique de la vertu? Je t'ai souvent ouï dire que les hommes étoient nés pour être vertueux; & que la justice est une qualité qui leur est aussi propre que l'existence. Explique-moi, je te prie, ce que tu veux dire.

J'ai parlé à des Mollaks, qui me désespèrent avec leurs passages de l'Alcoran: car je ne leur parle pas comme vrai croyant, mais comme homme, comme citoyen, comme pere de famille. Adieu.

D'Ispahan, le dernier de la lune de Saphar, 1711.

LETTRE XI.

USBEK A MIRZA.

A Ispahan.

TU renonces à ta raison pour essayer la mienne ; tu descends jusqu'à me consulter ; tu me crois capable de t'instruire. Mon cher Mirza, il y a une chose qui me flatte encore plus que la bonne opinion que tu as conçue de moi ; c'est ton amitié qui me la procure.

Pour remplir ce que tu me prescris, je n'ai pas cru d'avoir employer des raisonnemens fort abstraits. Il y a de certaines vérités qu'il ne suffit pas de persuader, mais qu'il faut encore faire sentir ; telles sont les vérités de morale. Peut-être que ce morceau d'histoire te touchera plus qu'une philosophie subtile.

Il y avoit en Arabie un petit peuple, appellé Troglodite, qui descendoit de ces anciens Troglodites, qui, si nous en croyons les Historiens, ressembloient plus à des bêtes qu'à des hommes. Ceux-ci n'étoient point si contrefaits, ils n'é-

toient point velus comme des ours, ils ne siffloient point, ils avoient deux yeux : mais ils étoient si méchans & si féroces, qu'il n'y avoit parmi eux aucun principe d'équité ni de justice.

Ils avoient un Roi d'une origine étrangere, qui voulant corriger la méchanceté de leur naturel, les traitoit sévérement : mais ils conjurerent contre lui, le tuerent, & exterminerent toute la famille royale.

Le coup étant fait, ils s'assemblerent pour choisir un Gouvernement ; & après bien des dissentions, ils créerent des Magistrats. Mais à peine les eurent-ils élus, qu'ils leur devinrent insupportables ; & ils les massacrerent encore.

Ce peuple libre de ce nouveau joug, ne consulta plus que son naturel sauvage. Tous les particuliers convinrent qu'ils n'obéiroient plus à personne ; que chacun veilleroit uniquement à ses intérêts sans consulter ceux des autres.

Cette résolution unanime flattoit extrêmement tous les particuliers. Ils disoient : Qu'ai-je affaire d'aller me tuer à travailler pour des gens dont je ne me soucie point ? Je penserai uniquement à moi. Je vivrai heureux ;

que m'importe que les autres le soient? Je me procurerai tous mes besoins ; & pourvu que je les aye, je ne me soucie point que tous les autres Troglodites soient misérables.

On étoit dans le mois où l'on ensemence les terres : chacun dit : Je ne labourerai mon champ que pour qu'il me fourniſſe le blé qu'il me faut pour me nourrir ; une plus grande quantité me seroit inutile ; je ne prendrai point de la peine pour rien.

Les terres de ce petit Royaume n'étoient pas de même nature; il y en avoit d'arides & de montagneuſes ; & d'autres qui dans un terrein bas étoient arroſées de pluſieurs ruiſſeaux. Cette année la ſéchereſſe fut grande ; de maniere que les terres qui étoient dans les lieux élevés manquerent abſolument, tandis que celles qui purent être arroſées furent très-fertiles ; ainſi les peuples des montagnes périrent preſque tous de faim, par la dureté des autres qui leur refuſerent de partager la récolte.

L'année d'enſuite fut très pluvieuſe; les lieux élevés ſe trouverent d'une fertilité extraordinaire, & les terres baſſes furent ſubmergées. La moitié du peuple

cria une seconde fois famine ; mais ces misérables trouverent des gens aussi durs qu'ils l'avoient été eux-mêmes.

Un des principaux habitans avoit une femme fort belle ; son voisin en devint amoureux & l'enleva : il s'émut une grande querelle ; & après bien des injures & des coups, ils convinrent de s'en remettre à la décision d'un Troglodite, qui pendant que la république subsistoit, avoit eu quelque crédit. Ils allerent à lui, & voulurent lui dire leurs raisons. Que m'importe, dit cet homme, que cette femme soit à vous, ou à vous ? J'ai mon champ à labourer ; je n'irai peut-être pas employer mon tems à terminer vos différents & à travailler à vos affaires, tandis que je négligerai les miennes. Je vous prie de me laisser en repos & de ne m'importuner plus de vos querelles. Là-dessus il les quitta, & s'en alla travailler sa terre. Le ravisseur qui étoit le plus fort, jura qu'il mourroit plutôt que de rendre cette femme ; & l'autre pénétré de l'injustice de son voisin & de la dureté du Juge, s'en retournoit désespéré, lorsqu'il trouva en son chemin une femme jeune & belle, qui revenoit de la fontaine : il n'avoit

plus de femme, celle-là lui plut; & elle lui plut bien davantage, lorſqu'il apprit que c'étoit la femme de celui qu'il avoit voulu prendre pour Juge, & qui avoit été ſi peu ſenſible à ſon malheur. Il l'enleva & l'emmena dans ſa maiſon.

Il y avoit un homme qui poſſédoit un champ aſſez fertile, qu'il cultivoit avec grand ſoin: deux de ſes voiſins s'unirent enſemble, le chaſſerent de ſa maiſon, occuperent ſon champ: ils firent entre eux une union pour ſe défendre contre tous ceux qui voudroient l'uſurper; & effectivement ils ſe ſoutinrent par-là pendant pluſieurs mois. Mais un des deux, ennuyé de partager ce qu'il pouvoit avoir tout ſeul, tua l'autre, & devint ſeul maître du champ. Son empire ne fut pas long: deux autres Troglodites vinrent l'attaquer, il ſe trouva trop foible pour ſe défendre, & il fut maſſacré.

Un Troglodite preſque tout nud, vit de la laine qui étoit à vendre; il en demanda le prix: le marchand dit en lui-même: Naturellement je ne devrois eſpérer de ma laine qu'autant d'argent qu'il en faut pour acheter deux meſures de blé; mais je la vais vendre quatre

fois davantage, afin d'avoir huit mesures. Il fallut en passer par-là, & payer le prix demandé. Je suis bien aise, dit le marchand, j'aurai du blé à présent. Quedites-vous, reprit l'acheteur? Vous avez besoin de blé? j'en ai à vendre. Il n'y a que le prix qui vous étonnera peut-être; car vous saurez que le blé est extrêmement cher, & que la famine regne presque par-tout. Mais rendez-moi mon argent, & je vous donnerai une mesure de blé; car je ne veux pas m'en défaire autrement, dussiez-vous crever de faim.

Cependant une maladie cruelle ravageoit la contrée. Un Médecin habile y arriva du pays voisin, & donna ses remedes si à propos, qu'il guérit tous ceux qui se mirent dans ses mains. Quand la maladie eut cessé, il alla chez tous ceux qu'il avoit traités demander son salaire; mais il ne trouva que des refus. Il retourna dans son pays, & il y arriva accablé des fatigues d'un si long voyage. Mais bientôt après il apprit que la même maladie se faisoit sentir de nouveau, & affligeoit plus que jamais cette terre ingrate. Ils allerent à lui cette fois, & n'attendirent pas qu'il vînt chez eux.

Allez, leur dit-il, hommes injuſtes, vous avez dans l'ame un poiſon plus mortel que celui dont vous voulez guérir; vous ne méritez pas d'occuper une place ſur la terre, parce que vous n'avez point d'humanité, & que les regles de l'équité vous ſont inconnues; je croirois offenſer les dieux qui vous puniſſent, ſi je m'oppoſois à la juſtice de leur colere.

D'Erzeron, le 3 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XII.

USBEK AU MÊME,

A Iſpahan.

TU as vu, mon cher Mirza, comment les Troglodites périrent par leur méchanceté même, & furent les victimes de leurs propres injuſtices. De tant de familles, il n'en reſta que deux, qui échapperent aux malheurs de la Nation. Il y avoit dans ce pays deux hommes bien ſinguliers: ils avoient de l'humanité; ils connoiſſoient la juſtice; ils aimoient la vertu: autant liés par la

droiture de leur cœur, que par la corruption de celui des autres, ils voyoient la désolation générale, & ne la ressentoient que par la pitié : c'étoit le motif d'une union nouvelle. Ils travailloient avec une sollicitude commune pour l'intérêt commun; ils n'avoient de différents que ceux qu'une douce & tendre amitié faisoit naître : & dans l'endroit du pays le plus écarté, séparés de leurs compatriotes indignes de leur présence, ils menoient une vie heureuse & tranquille; la terre sembloit produire d'elle-même cultivée par ces vertueuses mains.

Ils aimoient leurs femmes, & ils en étoient tendrement chéris. Toute leur attention étoit d'élever leurs enfans à la vertu. Ils leur représentoient sans cesse les malheurs de leurs compatriotes, & leur mettoient devant les yeux cet exemple si triste : ils leur faisoient sur-tout sentir que l'intérêt des particuliers se trouve toujours dans l'intérêt commun; que vouloir s'en séparer, c'est vouloir se perdre; que la vertu n'est point une chose qui doive nous coûter; qu'il ne faut point la regarder comme un exercice pénible; &

que la juſtice pour autrui eſt une charité pour nous.

Ils eurent bientôt la conſolation des peres vertueux, qui eſt d'avoir des enfans qui leur reſſemblent. Le jeune peuple qui s'éleva ſous leurs yeux s'accrut par d'heureux mariages: le nombre augmenta, l'union fut toujours la même; & la vertu bien loin de s'affoiblir dans la multitude, fut fortifiée au contraire par un plus grand nombre d'exemples.

Qui pourroit repréſenter ici le bonheur de ces Troglodites? Un peuple ſi juſte devoit être chéri des dieux. Dès qu'il ouvrit les yeux pour les connoître, il apprit à les craindre, & la religion vint adoucir dans les mœurs ce que la nature y avoit laiſſé de trop rude.

Ils inſtituerent des fêtes en l'honneur des dieux. Les jeunes filles ornées de fleurs, & les jeunes garçons les célébroient par leurs danſes & par les accords d'une muſique champêtre: on faiſoit enſuite des feſtins où la joie ne régnoit pas moins que la frugalité. C'étoit dans ces aſſemblées que parloit la nature naïve; c'eſt-là qu'on apprenoit à donner le cœur & à le recevoir; c'eſt là que la pudeur virginale faiſoit, en

rougiſſant, un aveu ſurpris, mais bientôt confirmé par le conſentement des peres ; & c'eſt-là que les tendres meres ſe plaiſoient à prévoir de loin une union douce & fidelle.

On alloit au temple pour demander les faveurs des dieux : ce n'étoit pas les richeſſes & une onéreuſe abondance de pareils ſouhaits étoient indignes des heureux Troglodites ; ils ne ſavoient les deſirer que pour leurs compatriotes. Ils n'étoient aux pieds des autels que pour demander la ſanté de leurs peres, l'union de leurs freres, la tendreſſe de leurs femmes, l'amour & l'obéiſſance de leurs enfans. Les filles y venoient apporter le tendre ſacrifice de leur cœur, & ne leur demandoient d'autre grace, que celle de pouvoir rendre un Troglodite heureux.

Le ſoir lorſque les troupeaux quittoient les prairies, & que les bœufs fatigués avoient ramené la charrue, ils s'aſſembloient ; & dans un repas frugal, ils chantoient les injuſtices des premiers Troglodites & leurs malheurs, la vertu renaiſſante avec un nouveau peuple & ſa félicité : ils célébroient les grandeurs des dieux, leurs faveurs toujours pré-

ſentes aux hommes qui les implorent, & leur colere inévitable à ceux qui ne les craignent pas : ils décrivoient enſuite les délices de la vie champêtre & le bonheur d'une condition toujours parée de l'innocence. Bientôt ils s'abandonnoient à un ſommeil, que les ſoins & les chagrins n'interrompoient jamais.

La nature ne fourniſſoit pas moins à leurs deſirs qu'à leurs beſoins. Dans ce pays heureux la cupidité étoit étrangere : ils ſe faiſoient des préſens, où celui qui donnoit, croyoit toujours avoir l'avantage. Le peuple Troglodite ſe regardoit comme une ſeule famille; les troupeaux étoient preſque toujours confondus ; la ſeule peine qu'on s'épargnoit ordinairement, c'étoit de les partager.

D'Erzeron, le 6 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XIII.

USBEK AU MÊME.

JE ne saurois assez te parler de la vertu des Troglodites. Un d'eux disoit un jour : Mon pere doit demain labourer son champ : je me leverai deux heures avant lui ; & quand il ira à son champ, il le trouvera tout labouré.

Un autre disoit en lui-même : Il me semble que ma sœur a du goût pour un jeune Troglodite de nos parens ; il faut que je parle à mon pere, & que je le détermine à faire ce mariage.

On vint dire à un autre que des voleurs avoient enlevé son troupeau : J'en suis bien fâché, dit-il ; car il y avoit une geniſſe toute blanche que je voulois offrir aux dieux.

On entendoit dire à un autre : Il faut que j'aille au temple remercier les dieux ; car mon frere que mon pere aime tant, & que je chéris si fort, a recouvré la santé.

Ou bien, il y a un champ qui touche celui de mon pere, & ceux qui le cul-

tivent ſont tous les jours expoſés aux ardeurs du ſoleil ; il faut que j'aille y planter deux arbres, afin que ces pauvres gens puiſſent aller quelquefois ſe repoſer ſous leur ombre.

Un jour que pluſieurs Troglodites étoient aſſemblés, un vieillard parla d'un jeune homme qu'il ſoupçonnoit d'avoir commis une mauvaiſe action, & lui en fit des reproches. Nous ne croyons pas qu'il ait commis ce crime, dirent les jeunes Troglodites ; mais s'il l'a fait, puiſſe-t-il mourir le dernier de ſa famille.

On vint dire à un Troglodite que des étrangers avoient pillé ſa maiſon, & avoient tout emporté. S'ils n'étoient pas injuſtes, répondit-il, je ſouhaiterois que les dieux leur en donnaſſent un plus long uſage qu'à moi.

Tant de proſpérités ne furent pas regardées ſans envie : les peuples voiſins s'aſſemblerent ; & ſous un vain prétexte, ils réſolurent d'enlever leurs troupeaux. Dès que cette réſolution fut connue, les Troglodites envoyerent au-devant d'eux des ambaſſadeurs, qui leur parlerent ainſi :

Que vous ont fait les Troglodites ?

Ont-ils enlevé vos femmes, dérobé vos bestiaux, ravagé vos campagnes? Non: nous sommes justes, & nous craignons les dieux. Que demandez-vous donc de nous? Voulez vous de la laine pour vous faire des habits? Voulez-vous du lait de nos troupeaux, ou des fruits de nos terres? Mettez bas les armes, venez au milieu de nous, & nous vous donnerons de tout cela. Mais nous jurons par ce qu'il y a de plus sacré, que si vous entrez dans nos terres comme ennemis, nous vous regarderons comme un peuple injuste, & que nous vous traiterons comme des bêtes farouches.

Ces paroles furent renvoyées avec mépris; ces peuples sauvages entrerent armés dans la terre des Troglodites, qu'ils ne croyoient défendus que par leur innocence.

Mais ils étoient bien disposés à la défense. Ils avoient mis leurs femmes & leurs enfans au milieu d'eux. Ils furent étonnés de l'injustice de leurs ennemis, & non pas de leur nombre. Une ardeur nouvelle s'étoit emparée de leur cœur: l'un vouloit mourir pour son pere, un autre pour sa femme & ses enfans, celui-ci pour ses freres, celui-là

celui-là pour ſes amis, tous pour le peuple Troglodite : la place de celui qui expiroit étoit d'abord priſe par un autre, qui outre la cauſe commune, avoit encore une mort particuliere à venger.

Tel fut le combat de l'injuſtice & de la vertu. Ces peuples lâches, qui ne cherchoient que le butin, n'eurent pas honte de fuir; & ils céderent à la vertu des Troglodites, même ſans en être touchés.

D'Erzeron, le 9 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XIV.

USBEK AU MÊME.

COmme le peuple groſſiſſoit tous les jours, les Troglodites crurent qu'il étoit à propos de ſe choiſir un Roi : ils convinrent qu'il falloit déférer la Couronne à celui qui étoit le plus juſte ; & ils jetterent tous les yeux ſur un vieillard vénérable par ſon âge & par une longue vertu. Il n'avoit pas voulu ſe trouver à cette aſſemblée ; il s'étoit retiré dans ſa maiſon, le cœur ſerré de triſteſſe.

Lorſqu'on lui envoya des Députés pour lui apprendre le choix qu'on avoit fait de lui : A Dieu ne plaiſe, dit-il, que je faſſe ce tort aux Troglodites, que l'on puiſſe croire qu'il n'y a perſonne parmi eux de plus juſte que moi. Vous me déférez la Couronne ; & ſi vous le voulez abſolument, il faudra bien que je la prenne : mais comptez que je mourrai de douleur d'avoir vu en naiſſant les Troglodites libres, & de les voir aujourd'hui aſſujettis. A ces mots, il ſe mit à répandre un torrent de larmes. Malheureux jour, diſoit-il ! & pourquoi ai-je tant vécu ? Puis il s'écria d'une voix ſévere : je vois bien ce que c'eſt, ô Troglodites ! votre vertu commence à vous peſer. Dans l'état où vous êtes, n'ayant point de chef, il faut que vous ſoyez vertueux malgré vous ; ſans cela vous ne ſauriez ſubſiſter, & vous tomberiez dans le malheur de vos premiers peres. Mais ce joug vous paroît trop dur : vous aimez mieux être ſoumis à un Prince, & obéir à ſes lois moins rigides que vos mœurs. Vous ſavez que pour lors vous pourrez contenter votre ambition, acquérir des richeſſes, & languir dans une lâche

volupté ; & que pourvu que vous évitiez de tomber dans les grands crimes, vous n'aurez pas besoin de la vertu. Il s'arrêta un moment, & ses larmes coulerent plus que jamais. Et que prétendez-vous que je fasse ? Comment se peut-il que je commande quelque chose à un Troglodite ? Voulez-vous qu'il fasse une action vertueuse, parce que je la lui commande, lui qui la feroit tout de même sans moi, & par le seul penchant de la nature ? O Troglodites ! je suis à la fin de mes jours, mon sang est glacé dans mes veines, je vais bientôt revoir vos sacrés aïeux ; pourquoi voulez-vous que je les afflige, & que je sois obligé de leur dire que je vous ai laissé sous un autre joug que celui de la vertu ?

D'Erzeron, le 10 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XV.

LE PREMIER EUNUQUE A JARON, EUNUQUE NOIR,

A Erzeron.

JE prie le Ciel qu'il te ramene dans ces lieux, & te dérobe à tous les dangers.

Quoique je n'aie guere jamais connu cet engagement qu'on appelle amitié ; & que je me ſois enveloppé tout entier dans moi-même, tu m'as cependant fait ſentir que j'avois encore un cœur ; & pendant que j'étois de bronze pour tous ces eſclaves qui vivoient ſous mes lois, je voyois croître ton enfance avec plaiſir.

Le temps vint où mon maître jeta ſur toi les yeux. Il s'en falloit bien que la nature eût encore parlé, lorſque le fer te ſépara de la nature. Je ne te dirai point ſi je te plaignis, ou ſi je ſentis du plaiſir à te voir élevé juſqu'à moi. J'appaiſai tes pleurs & tes cris. Je crus te voir prendre une ſeconde naiſſance, & ſortir d'une ſervitude où tu devois toujours obéir, pour entrer dans une ſervitude où tu devois commander. Je pris ſoin de ton

éducation. La sévérité, toujours inséparable des instructions, te fit long-temps ignorer que tu m'étois cher. Tu me l'étois pourtant : & je te dirai que je t'aimois comme un pere aime son fils, si ces noms de pere & de fils pouvoient convenir à notre destinée.

Tu vas parcourir les pays habités par les Chrétiens, qui n'ont jamais cru. Il est impossible que tu n'y contractes bien des souillures. Comment le prophete pourroit-il te regarder au milieu de tant de millions de ses ennemis ? je voudrois que mon maître fît à son retour le pélérinage de la Mecque : vous vous purifiriez tous dans la terre des anges.

Du Sérail d'Ispahan, le 10 de la lune de Gemmadi, 1711.

LETTRE XVI.

USBEK AU MOLLAK MEHEMET ALI, GARDIEN DES TROIS TOMBEAUX, *A Com.*

POurquoi vis-tu dans les tombeaux, devin Mollak ? Tu es bien plus fait pour le séjour des étoiles. Tu te caches sans doute, de peur d'obscurcir le soleil ;

tu n'as point de taches comme cet aſtre ; mais comme lui tu te couvres de nuages.

Ta ſcience eſt un abyme plus profond que l'océan : ton eſprit eſt plus perçant que Zuſagar, cette épée d'Hali, qui avoit deux pointes : tu ſais ce qui ſe paſſe dans les neuf chœurs des puiſſances céleſtes : tu lis l'Alcoran ſur la poitrine de notre divin prophete : & lorſque tu trouves quelque paſſage obſcur, un ange par ſon ordre déploie ſes ailes rapides, & deſcend du trône pour t'en révéler le ſecret.

Je pourrois par ton moyen avoir avec les Séraphins une intime correſpondance : car enfin treizieme Iman, n'es-tu pas le centre où le ciel & la terre aboutiſſent, & le point de communication entre l'abyme & l'empyrée ?

Je ſuis au milieu d'un peuple profane : permets que je me purifie avec toi : ſouffre que je tourne mon viſage vers les lieux ſacrés que tu habites : diſtingue-moi des méchans, comme on diſtingue au lever de l'aurore le filet blanc d'avec le filet noir : aide-moi de tes conſeils : prends ſoin de mon ame : enivre-la de l'eſprit des prophetes, nourris-la de la ſcience du paradis ; & permets que je

mette ſes plaies à tes pieds. Adreſſe tes lettres ſacrées à Erzeron où je reſterai quelques mois.

D'Erzeron, le 11 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XVII.

USBEK AU MÊME.

JE ne puis, divin Mollak, calmer mon impatience; je ne ſaurois attendre ta ſublime réponſe. J'ai des doutes, il faut les fixer : je ſens que ma raiſon s'égare; ramene-la dans le droit chemin : viens m'éclairer, ſource de lumiere; foudroie avec ta plume divine les difficultés que je vais te propoſer; fais-moi avoir pitié de moi-même, & rougir de la queſtion que je vais te faire.

D'où vient que notre Légiſlateur nous prive de la chair de pourceau, & de toutes les viandes qu'il appelle immondes? D'où vient qu'il nous défend de toucher un corps mort; & que pour purifier notre ame, il nous ordonne de nous laver ſans ceſſe le corps? Il me ſemble que les choſes ne ſont en elles-mêmes ni pures ni impures: je ne puis

concevoir aucune qualité inhérente au ſujet, qui puiſſe les rendre telles. La boue ne nous paroît ſale que parce qu'elle bleſſe notre vue, ou quelqu'autre de nos ſens; mais en elle-même elle ne l'eſt pas plus que l'or & les diamans. L'idée de ſouillure contractée par l'attouchement d'un cadavre ne nous eſt venue que d'une certaine répugnance naturelle que nous en avons. Si les corps de ceux qui ne ſe lavent point ne bleſſoient ni l'odorat ni la vue, comment auroit-on pu s'imaginer qu'ils fuſſent impurs?

Les ſens, divin Mollak, doivent donc être les ſeuls juges de la pureté ou de l'impureté des choſes? Mais comme les objets n'affectent point les hommes de la même maniere; que ce qui donne une ſenſation agréable aux uns, en produit une dégoûtante chez les autres; il ſuit que le témoignage des ſens ne peut ſervir ici de regle; à moins qu'on ne diſe que chacun peut à ſa fantaiſie décider ce point, & diſtinguer pour ce qui le concerne, les choſes pures d'avec celles qui ne le ſont pas.

Mais cela même, ſacré Mollak, ne renverſeroit-il pas les diſtinctions éta-

blies par notre divin prophete, & les points fondamentaux de la loi qui a été écrite de la main des anges ?

D'Erzeron, le 20 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XVIII.

MEHEMET ALI, Serviteur des Prophetes, A USBEK,

A Erzeron.

VOus nous faites toujours des queſtions qu'on a faites mille fois à notre ſaint Prophete. Que ne liſez-vous les traditions des Docteurs ? Que n'allez-vous à cette ſource pure de toute intelligence ? Vous trouveriez tous vos doutes réſolus.

Malheureux ! qui toujours embarraſſés des choſes de la terre, n'avez jamais regardé d'un œil fixe celles du ciel, & qui révérez la condition des Mollaks, ſans oſer ni l'embraſſer ni la ſuivre !

Profanes ! qui n'entrez jamais dans les ſecrets de l'éternel, vos lumieres reſſemblent aux ténebres de l'abyme ; & les raiſonnemens de votre eſprit ſont comme la pouſſiere que vos pieds font

élever, lorsque le soleil est dans son midi dans le mois ardent de Chahban.

Aussi le zénith de votre esprit ne va pas au nadir de celui du moindre des immaums (*) : votre vaine philosophie est cet éclair qui annonce l'orage & l'obscurité : vous êtes au milieu de la tempête, & vous errez au gré des vents.

Il est bien facile de répondre à votre difficulté : il ne faut pour cela que vous raconter ce qui arriva un jour à notre saint Prophete, lorsque tenté par les Chrétiens, éprouvé par les Juifs, il confondit également les uns & les autres.

Le Juif Abdias Ibesalon (†) lui demanda pourquoi Dieu avoit défendu de manger de la chair de pourceau. Ce n'est pas sans raison, répondit Mahomet : c'est un animal immonde ; & je vais vous en convaincre. Il fit sur sa main avec de la boue la figure d'un homme ; il la jeta à terre, & lui cria : levez-vous. Sur le champ, un homme se leva & dit : je suis Japhet fils de Noé. Avois-tu les cheveux aussi blancs quand tu es mort, lui dit le saint Prophete ?

(*) Ce mot est plus en usage chez les Turcs que chez les Persans.

(†) Tradition Mahométane.

Non, répond-il : mais quand tu m'as réveillé, j'ai cru que le jour du jugement étoit venu ; & j'ai eu une si grande frayeur que mes cheveux ont blanchi tout-à-coup.

Or ça raconte-moi, lui dit l'envoyé de Dieu, toute l'histoire de l'arche de Noé. Japhet obéit, & détailla exactement tout ce qui s'étoit passé les premiers mois ; après quoi il parla ainsi :

Nous mîmes les ordures de tous les animaux dans un côté de l'arche : ce qui la fit si fort pencher, que nous en eumes une peur mortelle ; sur-tout nos femmes, qui se lamentoient de la belle maniere. Notre pere Noé ayant été au conseil de Dieu, il lui commanda de prendre l'éléphant, & de lui faire tourner la tête vers le côté qui penchoit. Ce grand animal fit tant d'ordures, qu'il en naquit un cochon. Croyez-vous, Usbek, que depuis ce temps-là nous nous en soyons abstenus, & que nous l'ayons regardé comme un animal immonde ?

Mais comme le cochon remuoit tous les jours ces ordures, il s'éleva une telle puanteur dans l'arche, qu'il ne put lui-même s'empêcher d'éternuer ; & il sortit de son nez un rat, qui alloit rongeant

tout ce qui se trouvoit devant lui : ce qui devint si insupportable à Noé, qu'il crut qu'il étoit à propos de consulter Dieu encore. Il lui ordonna de donner au lion un grand coup sur le front, qui éternua aussi, & fit sortir de son nez un chat. Croyez-vous que ces animaux soient encore immondes ? Que vous en semble ?

Quand donc vous n'appercevez pas la raison de l'impureté de certaines choses, c'est que vous en ignorez beaucoup d'autres, & que vous n'avez pas la connoissance de ce qui s'est passé entre Dieu, les anges & les hommes. Vous ne savez pas l'Histoire de l'Eternité ; vous n'avez point lu les livres qui sont écrits au ciel ; ce qui vous en a été révélé, n'est qu'une petite partie de la bibliotheque divine : & ceux qui comme nous en approchent de plus près, tandis qu'ils sont en cette vie, sont encore dans l'obscurité & les ténebres. Adieu. Mahomet soit dans votre cœur.

De Com, le dernier de la lune de Chahban, 1711.

LETTRE XIX.

USBEK A SON AMI RUSTAN,

A Ispahan.

NOus n'avons séjourné que huit jours à Tocat : après trente-cinq jours de marche nous sommes arrivés à Smyrne.

De Tocat à Smyrne on ne trouve pas une seule ville qui mérite qu'on la nomme. J'ai vu avec étonnement la foiblesse de l'empire des Osmanlins. Ce corps malade ne se soutient pas par un régime doux & tempéré, mais par des remedes violens, qui l'épuisent & le minent sans cesse.

Les Bachas qui n'obtiennent leurs emplois qu'à force d'argent, entrent ruinés dans les Provinces, & les ravagent comme des pays de conquête. Une milice insolente n'est soumise qu'à ses caprices. Les places sont demantelées, les villes désertes, les campagnes désolées, la culture des terres & le commerce entiérement abandonnés.

L'impunité regne dans ce Gouvernement sévere : les Chrétiens qui culti-

vent les terres, les Juifs qui levent les tributs, ſont expoſés à mille violences.

La propriété des terres eſt incertaine; & par conſéquent l'ardeur de les faire valoir, ralentie : il n'y a ni titre ni poſſeſſion qui vaille contre le caprice de ceux qui gouvernent.

Ces Barbares ont tellement abandonné les arts, qu'ils ont négligé juſques à l'art militaire. Pendant que les nations d'Europe ſe rafinent tous les jours, ils reſtent dans leur ancienne ignorance ; & ils ne s'aviſent de prendre leurs nouvelles inventions, qu'après qu'elles s'en ſont ſervi mille fois contre eux.

Ils n'ont aucune expérience ſur la mer, point d'habileté dans la manœuvre. On dit qu'une poignée de Chrétiens, ſortis d'un rocher (*), font ſuer les Ottomans, & fatiguent leur Empire.

Incapables de faire le commerce, ils ſouffrent preſqu'avec peine que les Européens, toujours laborieux & entreprenans viennent le faire : ils croient faire grace à ces étrangers de permettre qu'ils les enrichiſſent.

Dans toute cette vaſte étendue de pays que j'ai traverſée, je n'ai trouvé

(*) Ce ſont apparemment les Chevaliers de Malthe.

que Smyrne qu'on puiſſe regarder comme une ville riche & puiſſante : ce ſont les Européens qui la rendent telle : & il ne tient pas aux Turcs qu'elle ne reſſemble à toutes les autres.

Voilà, cher Ruſtan, une juſte idée de cet Empire, qui avant deux ſiecles ſera le théâtre des triomphes de quelque Conquérant.

De Smyrne, le 2 de la lune de Rahmazan, 1711.

LETTRE XX.

USBEK A ZACHI, SA FEMME,

Au Sérail d'Iſpahan.

VOus m'avez offenſé, Zachi : & je ſens dans mon cœur des mouvemens que vous devriez craindre, ſi mon éloignement ne vous laiſſoit le temps de changer de conduite & d'appaiſer la violente jalouſie dont je ſuis tourmenté.

J'apprends qu'on vous a trouvée ſeule avec Nardir, Eunuque blanc, qui payera de ſa tête ſon infidélité & ſa perfidie. Comment vous êtes-vous oubliée juſqu'à ne pas ſentir qu'il ne vous eſt pas permis de recevoir dans votre chambre

un Eunuque blanc, tandis que vous en avez des noirs deſtinés à vous ſervir ? Vous avez beau me dire que des Eunuques ne ſont pas des hommes, & que votre vertu vous met au-deſſus des penſées que pourroit faire en vous une reſſemblance imparfaite : cela ne ſuffit ni pour vous ni pour moi ; pour vous, parce que vous faites une choſe que les lois du Sérail vous défendent ; pour moi, en ce que vous m'ôtez l'honneur, en vous expoſant à des regards ; que dis-je, à des regards ? peut-être aux entrepriſes d'un perfide qui vous aura ſouillée par ſes crimes, & plus encore par ſes regrets & le déſeſpoir de ſon impuiſſance.

Vous me direz peut-être que vous m'avez été toujours fidelle. Eh ! pouviez-vous ne l'être pas ? Comment auriez-vous trompé la vigilance des Eunuques noirs, qui ſont ſi ſurpris de la vie que vous menez ? Comment auriez-vous pu briſer ces verroux & ces portes qui vous tiennent enfermée ? Vous vous vantez d'une vertu qui n'eſt pas libre : & peut-être que vos deſirs impurs vous ont ôté mille fois le mérite & le prix de cette fidélité que vous vantez tant.

Je veux que vous n'ayez point fait tout ce que j'ai lieu de soupçonner, que ce perfide n'ait point porté sur vous ses mains sacrileges, que vous ayez refusé de prodiguer à sa vue les délices de son maître ; que couverte de vos habits, vous ayez laissé cette foible barriere entre lui & vous ; que frappé lui-même d'un saint respect, il ait baissé les yeux ; que, manquant à sa hardiesse, il ait tremblé sur les châtimens qu'il se prépare : quand tout cela seroit vrai, il ne l'est pas moins que vous avez fait une chose qui est contre votre devoir. Et, si vous l'avez violé gratuitement, sans remplir vos inclinations déréglées, qu'eussiez-vous fait pour les satisfaire ! Que feriez-vous encore, si vous pouviez sortir de ce lieu sacré, qui est pour vous une dure prison, comme il est pour vos compagnes un asyle favorable contre les atteintes du vice, un temple sacré où votre sexe perd sa foiblesse, & se trouve invincible, malgré tous les désavantages de la nature ? Que feriez-vous, si, laissée à vous-même, vous n'aviez pour vous défendre que votre amour pour moi, qui est si griévement offensé, & votre devoir que vous avez si indi-

gnement trahi ? Que les mœurs du pays où vous vivez ſont ſaintes, qui vous arrachent aux attentats des plus vils eſclaves ! Vous devez me rendre grace de la gêne où je vous fais vivre, puiſque ce n'eſt que par-là que vous méritez encore de vivre.

Vous ne pouvez ſouffrir le chef des Eunuques, parce qu'il a toujours les yeux ſur votre conduite, & qu'il vous donne ſes ſages conſeils. Sa laideur, dites-vous, eſt ſi grande, que vous ne pouvez le voir ſans peine : comme ſi dans ces ſortes de poſtes on mettoit de plus beaux objets. Ce qui vous afflige eſt de n'avoir pas à ſa place l'Eunuque blanc qui vous déshonore.

Mais que vous a fait votre premiere eſclave ? Elle vous a dit que les familiarités que vous preniez avec la jeune Zélide étoient contre la bienſéance : voilà la raiſon de votre haine.

Je devrois être, Zachi, un juge ſévere ; je ne ſuis qu'un époux, qui cherche à vous trouver innocente. L'amour que j'ai pour Roxane, ma nouvelle épouſe, m'a laiſſé toute la tendreſſe que je dois avoir pour vous qui n'êtes pas moins belle. Je partage mon amour en-

tre vous deux ; & Roxane n'a d'autre avantage que celui que la vertu peut ajouter à la beauté.

De Smyrne, le 12 de la lune de Zilcadé, 1711.

LETTRE XXI.

USBEK AU PREMIER EUNUQUE BLANC.

VOus devez trembler à l'ouverture de cette lettre ; ou plutôt vous le deviez lorſque vous ſouffrites la perfidie de Nadir. Vous qui, dans une vieilleſſe froide & languiſſante, ne pouvez ſans crime lever les yeux ſur les redoutables objets de mon amour : vous à qui il n'eſt jamais permis de mettre un pied ſacrilege ſur la porte du lieu terrible qui les dérobe à tous les regards ; vous ſouffrez que ceux dont la conduite vous eſt confiée ayent fait ce que vous n'auriez pas la témérité de faire ; & vous n'appercevez pas la foudre toute prête à tomber ſur eux & ſur vous ?

Et qui êtes-vous, que de vils inſtrumens que je puis briſer à ma fantaiſie ; qui n'exiſtez qu'autant que vous ſavez obéir ; qui n'êtes dans le monde que

pour vivre ſous mes lois, ou pour mourir dès que je l'ordonne ; qui ne reſpirez qu'autant que mon bonheur, mon amour, ma jalouſie même ont beſoin de votre baſſeſſe ; & enfin, qui ne pouvez avoir d'autre partage que la ſoumiſſion, d'autre ame que mes volontés, d'autre eſpérance que ma félicité ?

Je ſais que quelques-unes de mes femmes ſouffrent impatiemment les lois auſteres du devoir ; que la préſence continuelle d'un Eunuque noir les ennuie ; qu'elles ſont fatiguées de ces objets affreux qui leur ſont donnés pour les ramener à leur époux ; je le ſais. Mais vous qui vous prêtez à ce déſordre, vous ſerez puni d'une maniere à faire trembler tous ceux qui abuſent de ma confiance.

Je jure par tous les prophetes du ciel, & par Hali le plus grand de tous, que ſi vous vous écartez de votre devoir, je regarderai votre vie comme celle des inſectes que je trouve ſous mes pieds.

De Smyrne, le 12 de la lune de Zilcadé, 1711.

LETTRE XXII.

JARON AU PREMIER EUNUQUE.

A Meſure qu'Usbek s'éloigne du Sérail, il tourne ſa tête vers ſes femmes ſacrées : Il ſoupire, il verſe des larmes : ſa douleur s'aigrit, ſes ſoupçons ſe fortifient. Il veut augmenter le nombre de leurs gardiens. Il va me renvoyer avec tous les noirs qui l'accompagnent. Il ne craint plus pour lui : il craint pour ce qui lui eſt mille fois plus cher que lui-même.

Je vais donc vivre ſous tes lois, & partager tes ſoins. Grand Dieu ! qu'il faut de choſes pour rendre un ſeul homme heureux !

La nature ſembloit avoir mis les femmes dans la dépendance & les en avoir retirées : le déſordre naiſſoit entre les deux ſexes, parce que leurs droits étoient réciproques. Nous ſommes entrés dans le plan d'une nouvelle harmonie : nous avons mis entre les femmes & nous, la haine ; & entre les hommes & les femmes, l'amour.

Mon front va devenir ſévere. Je laiſ-

ſerai tomber des regards ſombres. La joie fuira de mes levres. Le dehors ſera tranquille, & l'eſprit inquiet. Je n'attendrai point les rides de la vieilleſſe pour en montrer les chagrins.

J'aurois eu du plaiſir à ſuivre mon maître dans l'Occident: mais ma volonté eſt ſon bien. Il veut que je garde ſes femmes: je les garderai avec fidélité. Je ſai comment je dois me conduire avec ce ſexe qui, quand on ne lui permet pas d'être vain, commence à devenir ſuperbe; & qu'il eſt moins aiſé d'humilier que d'anéantir. Je tombe ſous tes regards.

De Smyrne, le 12 de la lune de Zilcadé, 1711.

LETTRE XXIII.

USBEK A SON AMI IBBEN,

A Smyrne.

NOus ſommes arrivés à Livourne dans quarante jours de navigation. C'eſt une ville nouvelle; elle eſt un témoignage du génie des Ducs de Toſcane, qui ont fait d'un village marécageux la ville d'Italie la plus floriſſante.

Les femmes y jouiſſent d'une grande liberté : elles peuvent voir les hommes à travers certaines fenêtres, qu'on nomme jalouſies : elles peuvent ſortir tous les jours avec quelques vieilles qui les accompagnent : elles n'ont qu'un voile (*). Leurs beaux-freres, leurs oncles, leurs neveux peuvent les voir ſans que le mari s'en formaliſe preſque jamais.

C'eſt un grand ſpectacle pour un Mahométan, de voir pour la premiere fois une ville chrétienne. Je ne parle pas des choſes qui frappent d'abord tous les yeux, comme la différence des édifices, des habits, des principales coutumes : il y a juſques dans les moindres bagatelles quelque choſe de ſingulier que je ſens & que je ne ſais pas dire.

Nous partirons demain pour Marſeille : notre ſéjour n'y ſera pas long. Le deſſein de Rica & le mien eſt de nous rendre inceſſamment à Paris, qui eſt le ſiege de l'Empire d'Europe. Les voyageurs cherchent toujours les grandes villes, qui ſont une eſpece de patrie commune à tous les étrangers.

(*) Les Perſanes en ont quatre.

Adieu. Sois persuadé que je t'aimerai toujours.

De Livourne, le 12 de la lune de Saphar, 1712.

LETTRE XXIV.

RICA A IBBEN,

A Smyrne.

NOus sommes à Paris depuis un mois, & nous avons toujours été dans un mouvement continuel. Il faut bien des affaires avant qu'on soit logé, qu'on ait trouvé les gens à qui on est adressé, & qu'on se soit pourvu des choses nécessaires qui manquent toutes à la fois.

Paris est aussi grand qu'Ispahan : les maisons y sont si hautes qu'on jugeroit qu'elles ne sont habitées que par des Astrologues. Tu juges bien qu'une ville bâtie en l'air, qui a six ou sept maisons les unes sur les autres est extrêmement peuplée, & que quand tout le monde est descendu dans la rue il s'y fait un bel embarras.

Tu ne le croirois pas peut-être ; depuis un mois que je suis ici, je n'y ai encore

encore vu marcher perſonne. Il n'y a point de gens au monde qui tirent mieux parti de leur machine que les François : ils courent, ils volent : les voitures lentes d'Aſie, le pas réglé de nos chameaux, les feroient tomber en ſyncope. Pour moi qui ne ſuis pas fait à ce train, & qui vais ſouvent à pied ſans changer d'allure, j'enrage quelquefois comme un Chrétien : car encore paſſe qu'on m'éclabouſſe depuis les pieds juſqu'à la tête, mais je ne puis pardonner les coups de coude que je reçois régulièrement & périodiquement : un homme qui vient après moi & qui me paſſe, me fait faire un demi tour, & un autre qui me croiſe de l'autre côté, me remet ſoudain où le premier m'avoit pris : & je n'ai pas fait cent pas, que je ſuis plus briſé que ſi j'avois fait dix lieues.

Ne crois pas que je puiſſe quant à préſent te parler à fond des mœurs & des coutumes Européennes : je n'en ai moi-même qu'une légere idée, & je n'ai eu à peine que le temps de m'étonner.

Le Roi de France eſt le plus puiſſant Prince de l'Europe. Il n'a point de mines d'or comme le Roi d'Eſpagne ſon voiſin ; mais il a plus de richeſſes que

lui, parce qu'il les tire de la vanité de ſes ſujets, plus inépuiſable que les mines. On lui a vu entreprendre ou ſoutenir de grandes guerres, n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre ; & par un prodige de l'orgueil humain, ſes troupes ſe trouvoient payées, ſes places munies & ſes flottes équipées.

D'ailleurs ce Roi eſt un grand magicien : il exerce ſon empire ſur l'eſprit même de ſes ſujets ; il les fait penſer comme il veut. S'il n'a qu'un million d'écus dans ſon tréſor, & qu'il en ait beſoin de deux, il n'a qu'à leur perſuader qu'un écu en vaut deux ; & ils le croient. S'il a une guerre difficile à ſoutenir, & qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier eſt de l'argent, & ils en ſont auſſi-tôt convaincus. Il va même juſqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes ſortes de maux en les touchant, tant eſt grande la force & la puiſſance qu'il a ſur les eſprits.

Ce que je dis de ce Prince ne doit pas t'étonner : il y a un autre magicien plus fort que lui, qui n'eſt pas moins maître de ſon eſprit, qu'il l'eſt lui-même

de celui des autres. Ce magicien s'appelle le Pape : tantôt il lui fait croire que trois ne ſont qu'un ; que le pain qu'on mange n'eſt pas du pain, ou que le vin qu'on boit n'eſt pas du vin ; & mille autres choſes de cette eſpece.

Et pour le tenir toujours en haleine, & ne point lui laiſſer perdre l'habitude de croire, il lui donne de temps en temps pour l'exercer de certains articles de croyance. Il y a deux ans qu'il lui envoya un grand écrit, qu'il appella *conſtitution*, & voulut obliger, ſous de grandes peines, ce Prince & ſes ſujets de croire tout ce qui y étoit contenu. Il réuſſit à l'égard du Prince qui ſe ſoumit auſſi-tôt, & donna l'exemple à ſes ſujets : mais quelques-uns d'entr'eux ſe révolterent, & dirent qu'ils ne vouloient rien croire de tout ce qui étoit dans cet écrit. Ce ſont les femmes qui ont été les motrices de toute cette révolte, qui diviſe toute la Cour, tout le Royaume & toutes les familles. Cette conſtitution leur défend de lire un livre que tous les Chrétiens diſent avoir été apporté du Ciel : c'eſt proprement leur alcoran. Les femmes, indignées de l'outrage fait à leur ſexe, ſoulevent tout

contre la conſtitution : elles ont mis les hommes de leur parti, qui dans cette occaſion ne veulent point avoir de privilege. On doit pourtant avouer que ce Moufti ne raiſonne pas mal ; &, par le grand Hali ! il faut qu'il ait été inſtruit des principes de notre ſainte loi : car, puiſque les femmes ſont d'une création inférieure à la nôtre, & que nos prophetes nous diſent qu'elles n'entreront point dans le paradis, pourquoi faut-il qu'elles ſe mêlent de lire un livre qui n'eſt fait que pour apprendre le chemin du paradis ?

J'ai oui raconter du Roi des choſes qui tiennent du prodige, & je ne doute pas que tu ne balances à les croire.

On dit que pendant qu'il faiſoit la guerre à ſes voiſins qui s'étoient tous ligués contre lui, il avoit dans ſon Royaume un nombre innombrable d'ennemis inviſibles qui l'entouroient : on ajoute qu'il les a cherchés pendant plus de trente ans ; & que malgré les ſoins infatigables de certains Dervis qui ont ſa confiance, il n'en a pu trouver un ſeul. Ils vivent avec lui ; ils ſont à ſa Cour, dans ſa capitale, dans ſes troupes, dans ſes tribunaux : & cependant

on dit qu'il aura le chagrin de mourir ſans les avoir trouvés. On diroit qu'ils exiſtent en général & qu'ils ne ſont plus rien en particulier : c'eſt un corps, mais point de membres. Sans doute que le Ciel veut punir ce Prince de n'avoir pas été aſſez modéré envers les ennemis qu'il a vaincus, puiſqu'il lui en donne d'inviſibles, & dont le génie & le deſtin ſont au-deſſus du ſien.

Je continuerai à t'écrire, & je t'apprendrai des choſes bien éloignées du caractere & du génie perſan. C'eſt bien la même terre qui nous porte tous deux; mais les hommes du pays où je vis, & ceux du pays où tu es, ſont des hommes bien différens.

De Paris, le 4 de la lune de Rebbiab, 2, 1712.

LETTRE XXV.

USBEK A IBBEN,

A Smyrne.

J'AI reçu une lettre de ton neveu Rhédi : il me mande qu'il quitte Smyrne, dans le deſſein de voir l'Italie ; que l'unique but de ſon voyage eſt de

s'inſtruire, & de ſe rendre par là plus digne de toi. Je te félicite d'avoir un neveu qui ſera quelque jour la conſolation de ta vieilleſſe.

Rica t'écrit une longue lettre, il m'a dit qu'il te parloit beaucoup de ce pays-ci. La vivacité de ſon eſprit fait qu'il ſaiſit tout avec promptitude : pour moi qui penſe plus lentement, je ne ſuis en état de te rien dire.

Tu es le ſujet de nos converſations les plus tendres ; nous ne pouvons aſſez parler du bon accueil que tu nous as fait à Smyrne, & des ſervices que ton amitié nous rend tous les jours. Puiſſes-tu, généreux Ibben, trouver par-tout des amis auſſi reconnoiſſans & auſſi fidelles que nous !

Puiſſe-je te revoir bientôt, & retrouver avec toi ces jours heureux, qui coulent ſi doucement entre deux amis ! Adieu.

De Paris, le 4 de la lune de Rebiab, 2, 1712.

LETTRES XXVI.

USBEK A ROXANE,

Au Sérail d'Ispahan.

QUE vous êtes heureuse, Roxane, d'être dans le doux pays de Perse, & non pas dans ces climats empoisonnés, & où l'on ne connoît ni la pudeur ni la vertu ! Que vous êtes heureuse ! Vous vivez dans mon Sérail comme dans le séjour de l'innocence, inaccessible aux attentats de tous les humains : vous vous trouvez avec joie dans une heureuse impuissance de faillir : jamais homme ne vous a souillée de ses regards lascifs : votre beau-pere même, dans la liberté des festins, n'a jamais vu votre belle bouche : vous n'avez jamais manqué de vous attacher un bandeau sacré pour la couvrir. Heureuse Roxane ! quand vous avez été à la campagne, vous avez toujours eu des eunuques qui ont marché devant vous, pour donner la mort à tous les téméraires qui n'ont pas fui votre vue. Moi-même à qui le ciel vous a donnée pour faire mon

bonheur, quelle peine n'ai-je pas eue pour me rendre maître de ce tréſor, que vous défendiez avec tant de conſtance! Quel chagrin pour moi, dans les premiers jours de notre mariage, de ne pas vous voir! Et quelle impatience quand je vous eus vue! Vous ne la ſatisfaiſiez pourtant pas; vous l'irritiez au contraire par les refus obſtinés d'une pudeur alarmée: vous me confondiez avec tous ces hommes à qui vous vous cachiez ſans ceſſe. Vous ſouvient-il de ce jour où je vous perdis parmi vos eſclaves, qui me trahirent & vous déroberent à mes recherches? Vous ſouvient-il de cet autre, où voyant vos larmes impuiſſantes, vous employâtes l'autorité de votre mere pour arrêter les fureurs de mon amour? Vous ſouvient-il, lorſque toutes les reſſources vous manquerent, de celles que vous trouvâtes dans votre courage? Vous prites un poignard, & menaçâtes d'immoler un époux qui vous aimoit, s'il continuoit à exiger de vous ce que vous chériſſiez plus que votre époux même. Deux mois ſe paſſerent dans ce combat de l'amour & de la vertu. Vous pouſſâtes trop loin vos chaſtes ſcrupules: vous

ne vous rendîtes pas même après avoir été vaincue : vous défendîtes jusqu'à la derniere extrémité une virginité mourante : vous me regardâtes comme un ennemi qui vous avoit fait un outrage, non pas comme un époux qui vous avoit aimée : vous fûtes plus de trois mois que vous n'osiez me regarder sans rougir : votre air confus sembloit me reprocher l'avantage que j'avois pris. Je n'avois pas même une possession tranquille ; vous me dérobiez tout ce que vous pouviez de ces charmes & de ces graces ; & j'étois enivré des plus grandes faveurs, sans avoir obtenu les moindres.

Si vous aviez été élevée dans ces pays-ci, vous n'auriez pas été si troublée. Les femmes y ont perdu toute retenue ; elles se présentent devant les hommes à visage découvert, comme si elles vouloient demander leur défaite ; elles les cherchent de leurs regards ; elles les voient dans les Mosquées, les promenades, chez elles-mêmes ; l'usage de se faire servir par des Eunuques leur est inconnu. Au lieu de cette noble simplicité & de cette aimable pudeur qui regne parmi vous, on voit une impu-

dence brutale, à laquelle il eſt impoſſible de s'accoutumer.

Oui, Roxane, ſi vous étiez ici, vous vous ſentiriez outragée dans l'affreuſe ignominie où votre ſexe eſt deſcendu; vous fuiriez ces abominables lieux, & vous ſoupireriez pour cette douce retraite, où vous trouvez l'innocence, où vous êtes ſure de vous même, où nul péril ne vous fait trembler, où enfin vous pouvez m'aimer, ſans craindre de perdre jamais l'amour que vous me devez.

Quand vous relevez l'éclat de votre teint par les plus belles couleurs, quand vous vous parfumez tout le corps des eſſences les plus précieuſes; quand vous vous parez de vos plus beaux habits; quand vous cherchez à vous diſtinguer de vos compagnes par les graces de la danſe, & par la douceur de votre chant; que vous combattez gracieuſement avec elles de charmes, de douceur & d'enjouement, je ne puis pas m'imaginer que vous ayez d'autre objet que celui de me plaire; & quand je vous vois rougir modeſtement, que vos regards cherchent les miens, que vous vous inſinuez dans mon cœur par des paroles

douces & flatteuſes, je ne ſaurois, Roxane, douter de votre amour.

Mais que puis-je penſer des femmes d'Europe? L'art de compoſer leur teint, les ornemens dont elles ſe parent, les ſoins qu'elles prennent de leur perſonne, le deſir continuel de plaire qui les occupe, ſont autant de taches faites à leur vertu, & d'outrages à leur époux.

Ce n'eſt pas, Roxane, que je penſe qu'elles pouſſent l'attentat auſſi loin qu'une pareille conduite devroit le faire croire, & qu'elles portent la débauche à cet excès horrible qui fait frémir, de violer abſolument la foi conjugale. Il y a bien peu de femmes aſſez abandonnées pour aller juſques-là : elles portent toutes dans leur cœur un certain caractere de vertu qui y eſt gravé, que la naiſſance donne & que l'éducation affoiblit, mais ne détruit pas. Elles peuvent bien ſe relâcher des devoirs extérieurs que la pudeur exige; mais quand il s'agit de faire les derniers pas, la nature ſe révolte. Auſſi, quand nous vous enfermons ſi étroitement, que nous vous faiſons garder par tant d'eſclaves, que nous gênons ſi fort vos deſirs, lorſqu'ils volent trop loin, ce

n'eſt pas que nous craignions la derniere infidélité ; mais c'eſt que nous ſavons que la pureté ne ſauroit être trop grande, & que la moindre tache peut la corrompre.

Je vous plains, Roxane. Votre chaſteté, ſi long-temps éprouvée, méritoit un époux qui ne vous eût jamais quittée, & qui pût lui-même réprimer les deſirs que votre ſeule vertu fait ſoumettre.

De Paris, le 7 de la lune de Regeb, 1712.

LETTRE XXVII.

USBEK A NESSIR,

A Iſpahan.

NOus ſommes à préſent à Paris, cette ſuperbe rivale de la Ville du ſoleil (*).

Lorſque je partis de Smyrne, je chargeai mon ami Ibben de te faire tenir une boîte, où il y avoit quelques préſens pour toi : tu recevras cette lettre par la même voie. Quoiqu'éloigné de lui de cinq ou ſix cents lieues, je lui

(*) Iſpahan.

donne de mes nouvelles, & je reçois des ſiennes, auſſi facilement que s'il étoit à Iſpahan & moi à Com. J'envoie mes lettres à Marſeille, d'où il part continuellement des vaiſſeaux pour Smyrne : de là il envoie celles qui ſont pour la Perſe, par les caravanes d'Arméniens qui partent tous les jours pour Iſpahan.

Rica jouit d'une ſanté parfaite : la force de ſa conſtitution, ſa jeuneſſe & ſa gaieté naturelle, le mettent au-deſſus de toutes les épreuves.

Mais, pour moi, je ne me porte pas bien; mon corps & mon eſprit ſont abattus : je me livre à des réflexions qui deviennent tous les jours plus triſtes : ma ſanté qui s'affoiblit, me tourne vers ma patrie, & me rend ce pays-ci plus étranger.

Mais, cher Neſſir, je te conjure, fais en ſorte que mes femmes ignorent l'état où je ſuis. Si elles m'aiment, je veux épargner leurs larmes; & ſi elles ne m'aiment pas, je ne veux point augmenter leur hardieſſe.

Si mes Eunuques me croyoient en danger, s'ils pouvoient eſpérer l'impunité d'une lâche complaiſance, ils

ceſſeroient bientôt d'être ſourds à la voix flatteuſe de ce ſexe qui ſe fait entendre aux rochers, & remue les choſes inanimées.

Adieu, Neſſir. J'ai du plaiſir à te donner des marques de ma confiance.

De Paris, le 5 de la lune de Chahban, 1712.

LETTRE XXVIII.

RICA A ***.

JE vis hier une choſe aſſez ſinguliere, quoiqu'elle ſe paſſe tous les jours à Paris.

Tout le peuple s'aſſemble ſur la fin de l'après-dinée, & va jouer une eſpece de ſcene, que j'ai entendu appeller comédie. Le grand mouvement eſt ſur une eſtrade, qu'on nomme le théâtre. Aux deux côtés on voit dans de petits réduits, qu'on nomme loges, des hommes & des femmes qui jouent enſemble des ſcenes muettes, à peu près comme celles qui ſont en uſage en notre Perſe.

Ici, c'eſt une amante affligée, qui exprime ſa langueur; une autre plus animée dévore des yeux ſon amant,

qui la regarde de même : toutes les paſſions ſont peintes ſur les viſages, & exprimées avec une éloquence qui, pour être muette, n'en eſt que plus vive. Là, les Actrices ne paroiſſent qu'à demi-corps; & ont ordinairement un manchon par modeſtie pour cacher leurs bras. Il y a en bas une troupe de gens debout, qui ſe moquent de ceux qui ſont en haut ſur le théâtre; & ces derniers rient à leur tour de ceux qui ſont en bas.

Mais ceux qui prennent le plus de peine, ſont quelques gens qu'on prend pour cet effet dans un âge peu avancé pour ſoutenir la fatigue. Ils ſont obligés d'être par-tout; ils paſſent par des endroits qu'eux ſeuls connoiſſent, montent avec une adreſſe ſurprenante d'étage en étage; ils ſont en haut, en bas, dans toutes les loges; ils plongent, pour ainſi dire; on les perd, ils reparoiſſent, ſouvent ils quittent le lieu de la ſcene & vont jouer dans un autre. On en voit même qui, par un prodige qu'on n'auroit oſé eſpérer de leurs béquilles, marchent, vont comme les autres. Enfin on ſe rend dans des ſales où l'on joue une comédie particuliere;

on commence par des révérences, on continue par des embraſſades : on dit que la connoiſſance la plus légere met un homme en droit d'en étouffer un autre. Il ſemble que le lieu inſpire de la tendreſſe. En effet, on dit que les Princeſſes qui y regnent ne ſont point cruelles; & ſi on en excepte deux ou trois heures du jour, où elles ſont aſſez ſauvages, on peut dire que le reſte du temps elles ſont traitables, & que c'eſt une ivreſſe qui les quitte aiſément.

Tout ce que je te dis ici ſe paſſe à peu près de même dans un autre endroit, qu'on nomme l'Opéra : toute la différence eſt qu'on parle à l'un & que l'on chante à l'autre. Un de mes amis me mena l'autre jour dans la loge où ſe déshabilloit une des principales actrices. Nous fîmes ſi bien connoiſſance, que le lendemain je reçus d'elle cette lettre.

MONSIEUR,

Je ſuis la plus malheureuſe fille du monde ; j'ai toujours été la plus vertueuſe Actrice de l'Opéra. Il y a ſept à huit mois que j'étois dans la loge où vous me vîtes

hier : comme je m'habillois en Prêtreſſe de Diane, un jeune Abbé vint m'y trouver ; & ſans reſpect pour mon habit blanc, mon voile & mon bandeau, il me ravit mon innocence. J'ai beau lui exagérer le ſacrifice que je lui ai fait, il ſe met à rire, & me ſoutient qu'il m'a trouvée très-profane. Cependant je ſuis ſi groſſe que je n'oſe plus me préſenter ſur le théâtre : car je ſuis, ſur le chapitre de l'honneur, d'une délicateſſe inconcevable ; & je ſoutiens toujours, qu'à une fille bien née il eſt plus facile de faire perdre la vertu que la modeſtie. Avec cette délicateſſe, vous jugez bien que ce jeune Abbé n'eût jamais réuſſi, s'il ne m'avoit promis de ſe marier avec moi : un motif ſi légitime me fit paſſer ſur les petites formalités ordinaires, & commencer par où j'aurois dû finir. Mais puiſque ſon infidélité m'a déshonorée, je ne veux plus vivre à l'Opéra, où, entre vous & moi, l'on ne me donne guere de quoi vivre : car à préſent que j'avance en âge, & que je perds du côté des charmes, ma penſion qui eſt toujours la même, ſemble diminuer tous les jours. J'ai appris par un homme de votre ſuite, que l'on faiſoit un cas infini dans votre pays d'une bonne danſeuſe ; & que ſi j'étois à Iſpahan, ma fortune ſeroit

auſſi-tôt faite. Si vous vouliez m'accorder votre protection, & m'emmener avec vous dans ce pays-là, vous auriez l'avantage de faire du bien à une fille qui par ſa vertu & ſa conduite ne ſe rendroit pas indigne de vos bontés. Je ſuis.....

De Paris, le 2 de la lune de Chalval, 1712.

LETTRE XXIX.

RICA A IBBEN,

A Smyrne.

LE Pape eſt le chef des Chrétiens. C'eſt une vieille idole qu'on encenſe par habitude. Il étoit autrefois redoutable aux Princes même; car il les dépoſoit auſſi facilement que nos magnifiques Sultans dépoſent les Rois d'Irimette & de Géorgie. Mais on ne le craint plus. Il ſe dit ſucceſſeur d'un des premiers Chrétiens, qu'on appelle S. Pierre: & c'eſt certainement une riche ſucceſſion; car il a des tréſors immenſes, & un grand pays ſous ſa domination.

Les Evêques ſont des gens de loi qui lui ſont ſubordonnés, & ont ſous ſon

autorité deux fonctions bien différentes. Quand ils sont assemblés, ils font comme lui des articles de foi. Quand ils sont en particulier, ils n'ont guere d'autre fonction que de dispenser d'accomplir la loi. Car tu sauras que la religion Chrétienne est chargée d'une infinité de pratiques très-difficiles : & comme on a jugé qu'il est moins aisé de remplir ses devoirs, que d'avoir des Evêques qui en dispensent, on a pris ce dernier parti pour l'utilité publique : de sorte que si on ne veut pas faire le rahmazan, si on ne veut pas s'assujettir aux formalités des mariages, si on veut rompre ses vœux, si on veut se marier contre les défenses de la loi, quelquefois même si on veut revenir contre son serment, on va à l'Evêque ou au Pape, qui donne aussi-tôt la dispense.

Les Evêques ne font pas des articles de foi de leur propre mouvement. Il y a un nombre infini de Docteurs, la plupart Dervis, qui soulevent entr'eux mille questions nouvelles sur la religion : on les laisse disputer long-temps, & la guerre dure jusqu'à ce qu'une décision vienne la terminer.

Aussi puis-je t'assurer qu'il n'y a

jamais eu de Royaume où il y ait eu tant de guerres civiles, que dans celui de Christ.

Ceux qui mettent au jour quelque proposition nouvelle sont d'abord appellés Hérétiques. Chaque hérésie a son nom, qui est, pour ceux qui y sont engagés, comme le mot de ralliement. Mais n'est Hérétique qui ne veut : il n'y a qu'à partager le différent par la moitié, & donner une distinction à ceux qui accusent d'hérésie ; & quelle que soit la distinction, intelligible ou non, elle rend un homme blanc comme de la neige, & il peut se faire appeller orthodoxe.

Ce que je te dis est bon pour la France & l'Allemagne : car j'ai ouï dire qu'en Espagne & en Portugal, il y a de certains Dervis qui n'entendent point raillerie, & qui font brûler un homme comme de la paille. Quand on tombe entre les mains de ces gens-là, heureux celui qui a toujours prié Dieu avec de petits grains de bois à la main, qui a porté sur lui deux morceaux de drap attachés à deux rubans, & qui a été quelquefois dans une Province qu'on appelle la Galice ! Sans cela, un pauvre diable est bien

embaraſſé. Quand il jureroit comme un Païen qu'il eſt orthodoxe, on pourroit bien ne pas demeurer d'accord des qualités, & le brûler comme Hérétique : il auroit beau donner ſa diſtinction ; point de diſtinction ; il ſeroit en cendres, avant que l'on eût ſeulement penſé à l'écouter.

Les autres Juges préſument qu'un accuſé eſt innocent; ceux-ci le préſument toujours coupable. Dans le doute, ils tiennent pour regle de ſe déterminer du côté de la rigueur ; apparemment parce qu'ils croient les hommes mauvais : mais, d'un autre côté, ils en ont ſi bonne opinion, qu'ils ne les jugent jamais capables de mentir; car ils reçoivent le témoignage des ennemis capitaux, des femmes de mauvaiſe vie, de ceux qui exercent une profeſſion infame. Ils font dans leur ſentence un petit compliment à ceux qui ſont revêtus d'une chemiſe de ſoufre, & leur diſent qu'ils ſont bien fâchés de les avoir ſi mal habillés, qu'ils ſont doux, qu'ils abhorrent le ſang & ſont au déſeſpoir de les avoir condamnés : mais, pour ſe conſoler, ils confiſquent tous les biens de ces malheureux à leur profit.

Heureuſe la terre qui eſt habitée par les enfans des Prophetes ! Ces triſtes ſpectacles y ſont inconnus (*). La ſainte religion que les Anges y ont apportée ſe défend par ſa vérité même ; elle n'a point beſoin de ces moyens violens pour ſe maintenir.

De Paris, le 4 de la lune de Chalval, 1712.

LETTRE XXX.

RICA AU MÊME,

A Smyrne.

LEs habitans de Paris ſont d'une curioſité qui va juſqu'à l'extravagance. Lorſque j'arrivai, je fus regardé comme ſi j'avois été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfans, tous vouloient me voir. Si je ſortois, tout le monde ſe mettoit aux fenêtres ; ſi j'étois aux Tuileries, je voyois auſſitôt un cercle ſe former autour de moi ; les femmes même faiſoient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'en-

(*) Les Perſans ſont les plus tolérans de tous les Mahométans.

touroit : si j'étois aux spectacles, je trouvois d'abord cent lorgnettes dressées contre ma figure : enfin, jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriois quelquefois d'entendre des gens qui n'étoient presque jamais sortis de leur chambre, qui disoient entr'eux : Il faut avouer qu'il a l'air bien Persan. Chose admirable ! je trouvois de mes portraits par-tout ; je me voyois multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignoit de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge : je ne me croyois pas un homme si curieux & si rare ; & quoique j'aie très-bonne opinion de moi, je ne me serois jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande Ville, où je n'étois point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit Persan, & à en endosser un à l'Européenne, pour voir s'il resteroit encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connoître ce que je valois réellement. Libre de tous ornemens étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon Tailleur, qui m'avoit fait perdre en un

inſtant l'attention & l'eſtime publique ; car j'entrai tout-à-coup dans un néant affreux. Je demeurois quelquefois une heure dans une compagnie, ſans qu'on m'eût regardé & qu'on m'eût mis en occaſion d'ouvrir la bouche ; mais ſi quelqu'un par hazard apprenoit à la compagnie que j'étois Perſan, j'entendois auſſi-tôt autour de moi un bourdonnement : Ah ! ah ! monſieur eſt Perſan ? c'eſt une choſe bien extraordinaire ! Comment peut-on être Perſan ?

De Paris, le 6 de la lune de Chalval, 1712.

LETTRE XXXI.

RHEDI A USBEK,

A Paris.

JE ſuis à préſent à Veniſe, mon cher Usbek On peut avoir vu toutes les Villes du monde, & être ſurpris en arrivant à Veniſe : on ſera toujours étonné de voir une Ville, des Tours & des Moſquées ſortir de deſſous l'eau, & de trouver un peuple innombrable dans un endroit où il ne devroit y avoir que des poiſſons.

Mais

Mais cette Ville profane manque du tréſor le plus précieux qui ſoit au monde, c'eſt-à-dire, d'eau vive; il eſt impoſſible d'y accomplir une ſeule ablution légale. Elle eſt en abomination à notre ſaint Prophete; il ne la regarde jamais du haut du ciel qu'avec colere.

Sans cela, mon cher Usbek, je ſerois charmé de vivre dans une Ville où mon eſprit ſe forme tous les jours. Je m'inſtruis des ſecrets du commerce, des intérêts des Princes, de la forme de leur Gouvernement : je ne néglige pas même les ſuperſtitions Européennes; je m'applique à la Médecine, à la Phyſique, à l'Aſtronomie; j'étudie les Arts; enfin je ſors des nuages qui couvroient mes yeux dans le pays de ma naiſſance.

De Veniſe, le 16 de la lune de Chalval, 1712

LETTRE XXXII.

RICA A***.

J'ALLAI l'autre jour voir une maison où l'on entretient environ trois cens personnes assez pauvrement. J'eus bientôt fait; car l'Eglise & les bâtimens ne méritent pas d'être regardés. Ceux qui sont dans cette maison étoient assez gais; plusieurs d'entr'eux jouoient aux cartes, ou à d'autres jeux que je ne connois point. Comme je sortois, un de ces hommes sortoit aussi; & m'ayant entendu demander le chemin du Marais, qui est le quartier le plus éloigné de Paris: J'y vais, me dit-il, & je vous y conduirai; suivez-moi. Il me mena à merveille, me tira de tous les embarras, & me sauva adroitement des carosses & des voitures. Nous étions prêts d'arriver, quand la curiosité me prit: Mon bon ami, lui dis-je, ne pourrois-je point savoir qui vous êtes? Je suis aveugle, Monsieur, me répondit-il. Comment! luis dis-je, vous êtes aveugle? Et que ne priiez-vous cet honnête homme qui jouoit aux cartes avec vous

de nous conduire ? Il eſt aveugle auſſi, me répondit-il : il y a quatre cens ans que nous ſommes trois cens aveugles dans cette maiſon où vous m'avez trouvé. Mais il faut que je vous quitte : voilà la rue que vous demandez : je vais me mettre dans la foule ; j'entre dans cette Egliſe, où, je vous jure, j'embarraſſerai plus les gens qu'ils ne m'embarraſſeront.

De Paris, le 17 de la lune de Chalval, 1712.

LETTRE XXXIII.

USBEK A RHEDI,

A Veniſe.

LE vin eſt ſi cher à Paris, par les impôts que l'on y met, qu'il ſemble qu'on ait entrepris d'y faire exécuter les préceptes du divin Alcoran qui défend d'en boire.

Lorſque je penſe aux funeſtes effets de cette liqueur, je ne puis m'empêcher de la regarder comme le préſent le plus redoutable que la nature ait fait aux hommes. Si quelque choſe a flétri la vie

& la réputation de nos Monarques, ç'a été leur intempérance : c'eſt la ſource la plus empoiſonnée de leurs injuſtices & de leurs cruautés.

Je le dirai, à la honte des hommes : la loi interdit à nos Princes l'uſage du vin, & ils en boivent avec un excès qui les dégrade de l'humanité même ; cet uſage au contraire eſt permis aux Princes Chrétiens, & on ne remarque pas qu'il leur faſſe faire aucune faute. L'eſprit humain eſt la contradiction même. Dans une débauche licencieuſe, on ſe révolte avec fureur contre les préceptes ; & la loi faite pour nous rendre plus juſtes, ne ſert ſouvent qu'à nous rendre plus coupables.

Mais quand je déſapprouve l'uſage de cette liqueur qui fait perdre la raiſon, je ne condamne pas de même ces boiſſons qui l'égaient. C'eſt la ſageſſe des Orientaux, de chercher des remedes contre la triſteſſe, avec autant de ſoin que contre les maladies les plus dangereuſes. Lorſqu'il arrive quelque malheur à un Européen, il n'a d'autre reſſource que la lecture d'un Philoſophe, qu'on appelle Séneque : mais les Aſiatiques plus ſenſés qu'eux, & meilleurs

Phyſiciens en cela, prennent des breuvages capables de rendre l'homme gai, & de charmer le ſouvenir de ſes peines.

Il n'y a rien de ſi affligeant que les conſolations tirées de la néceſſité du mal, de l'inutilité des remedes, de la fatalité du deſtin, de l'ordre de la providence & du malheur de la condition humaine. C'eſt ſe moquer de vouloir adoucir un mal par la conſidération que l'on eſt né miſérable : il vaut bien mieux enlever l'eſprit hors de ſes réflexions, & traiter l'homme comme ſenſible, au lieu de le traiter comme raiſonnable.

L'ame unie avec le corps en eſt ſans ceſſe tyranniſée. Si le mouvement du ſang eſt trop lent, ſi les eſprits ne ſont pas aſſez épurés, s'ils ne ſont pas en quantité ſuffiſante, nous tombons dans l'accablement & dans la triſteſſe : mais ſi nous prenons des breuvages qui puiſſent changer cette diſpoſition de notre corps, notre ame redevient capable de recevoir des impreſſions qui l'égaient, & elle ſent un plaiſir ſecret de voir ſa machine reprendre pour ainſi dire ſon mouvement & ſa vie.

De Paris, le 25 de la lune de Zilcadé, 1713.

LETTRE XXXIV.

USBEK, A IBBEN,

A Smyrne.

LES femmes de Perſe ſont plus belles que celles de France ; mais celles de France ſont plus jolies. Il eſt difficile de ne point aimer les premieres, & de ne ſe point plaire avec les ſecondes : les unes ſont plus tendres & plus modeſtes, les autres ſont plus gaies & plus enjouées.

Ce qui rend le ſang ſi beau en Perſe, c'eſt la vie réglée que les femmes y menent ; elles ne jouent ni ne veillent ; elles ne boivent point de vin & ne s'expoſent preſque jamais à l'air. Il faut avouer que le Sérail eſt plutôt fait pour la ſanté que pour les plaiſirs : c'eſt une vie unie qui ne pique point ; tout s'y reſſent de la ſubordination & du devoir : les plaiſirs même y ſont graves & les joies ſéveres, & on ne les goûte preſque jamais que comme des marques d'autorité & de dépendance.

Les hommes même n'ont pas en Perſe la gaieté qu'ont les François ; on

ne leur voit point cette liberté d'esprit & cet air content que je trouve ici dans tous les états & dans toutes les conditions.

C'est bien pis en Turquie, où l'on pourroit trouver des familles où de pere en fils personne n'a ri depuis la fondation de la Monarchie.

Cette gravité des Asiatiques vient du peu de commerce qu'il y a entr'eux : ils ne se voient que lorsqu'ils y sont forcés par la cérémonie. L'amitié, ce doux engagement du cœur, qui fait ici la douceur de la vie, leur est presqu'inconnue : ils se retirent dans leurs maisons où ils trouvent toujours une compagnie qui les attend ; de maniere que chaque famille est pour ainsi dire isolée.

Un jour que je m'entretenois là-dessus avec un homme de ce pays-ci, il me dit : ce qui me choque le plus de vos mœurs, c'est que vous êtes obligés de vivre avec des esclaves, dont le cœur & l'esprit se sentent toujours de la bassesse de leur condition ; ces gens lâches affoiblissent en vous les sentimens de la vertu, que l'on tient de la nature, & ils les ruinent depuis l'enfance qu'ils vous obsedent.

Car enfin, défaites-vous des préjugés : que peut-on attendre de l'éducation qu'on reçoit d'un misérable ; qui fait consister son honneur à garder les femmes d'un autre, & s'enorgueillit du plus vil emploi qui soit parmi les humains ; qui est méprisable par sa fidélité même, qui est la seule de ses vertus, parce qu'il y est porté par envie, par jalousie & par désespoir ; qui brûlant de se venger des deux sexes dont il est le rebut, consent à être tyrannisé par le plus fort, pourvu qu'il puisse désoler le plus foible ; qui tirant de son imperfection, de sa laideur & de sa difformité, tout l'éclat de sa condition, n'est estimé que parce qu'il est indigne de l'être ; qui enfin, rivé pour jamais à la porte où il est attaché, plus dur que les gonds & les verrous qui la tiennent, se vante de cinquante ans de vie dans ce poste indigne, où chargé de la jalousie de son maître, il a exercé toute sa bassesse ?

De Paris, le 14 de la lune lune de Zilhagé, 1713.

LETTRE XXXV.

USBEK A GEMCHID, SON COUSIN,

Dervis du brillant Monaſtere de Tauris.

QUE penſes-tu des Chrétiens, ſublime Dervis ? Crois-tu qu'au jour du jugement ils ſeront, comme les infidelles Turcs, qui ſerviront d'ânes aux Juifs, & les meneront au grand trot en enfer? Je ſais bien qu'ils n'iront point dans le ſéjour des Prophetes, & que le grand Hali n'eſt point venu pour eux. Mais parce qu'ils n'ont pas été aſſez heureux pour trouver des Moſquées dans leur pays, crois-tu qu'ils ſoient condamnés à des châtimens éternels, & que Dieu les puniſſe pour n'avoir pas pratiqué un religion qu'il ne leur a pas fait connoître ? Je puis te le dire, j'ai ſouvent examiné ces Chrétiens ; je les ai interrogés pour voir s'ils avoient quelqu'idée du grand Hali, qui étoit le plus beau de tous les hommes : j'ai trouvé qu'ils n'en avoient jamais oui parler.

Ils ne reſſemblent point à ces Infideles que nos ſaints Prophetes faiſoient paſſer au fil de l'épée, parce qu'ils refuſoient de croire aux miracles du ciel : ils ſont plutôt comme ces malheureux qui vivoient dans les ténebres de l'idolâtrie, avant que la divine lumiere vînt éclairer le viſage de notre grand Prophete.

D'ailleurs, ſi l'on examine de près leur religion, on y trouvera comme une ſemence de nos dogmes. J'ai ſouvent admiré les ſecrets de la Providence, qui ſemble les avoir voulu préparer par-là à la converſion générale. J'ai oui parler d'un livre de leurs Docteurs, intitulé *la polygamie triomphante*, dans lequel il eſt prouvé que la polygamie eſt ordonnée aux Chrétiens. Leur baptême eſt l'image de nos ablutions légales; & les Chrétiens n'errent que dans l'efficacité qu'ils donnent à cette premiere ablution, qu'ils croient devoir ſuffire pour toutes les autres. Leurs Prêtres & leurs Moines prient comme nous ſept fois le jour. Ils eſperent de jouir d'un paradis où ils goûteront mille délices, par le moyen de la réſurrection des corps. Ils ont comme nous des jeûnes marqués, des mortifications avec leſquelles ils

eſperent fléchir la miſéricorde divine. Ils rendent un culte aux bons Anges, & ſe méfient des mauvais. Ils ont une ſainte crédulité pour les miracles que Dieu opere par le miniſtre de ſes ſerviteurs. Ils reconnoiſſent comme nous l'inſuffiſance de leurs mérites, & le beſoin qu'ils ont d'un interceſſeur auprès de Dieu. Je vois par-tout le Mahométiſme, quoique je n'y trouve point Mahomet. On a beau faire ; la vérité s'échappe, & perce toujours les ténebres qui l'environnent. Il viendra un jour où l'Eternel ne verra ſur la terre que de vrais croyans. Le temps qui conſume tout, détruira les erreurs même. Tous les hommes ſeront étonnés de ſe voir ſous le même étendard : tout, juſques à la loi, ſera conſommé : les divins exemplaires ſeront enlevés de la terre, & portés dans les céleſtes archives.

De Paris, le 20 de la lune de Zilhagé, 1713

LETTRE XXXVI.

USBEK A RHEDI,

A Veniſe.

LE café eſt très en uſage à Paris : il y a un grand nombre de maiſons publiques où on le diſtribue. Dans quelques-unes de ces maiſons on dit des nouvelles ; dans d'autres, on joue aux échecs. Il y en a une où l'on apprête le café de telle maniere, qu'il donne de l'eſprit à ceux qui en apprennent : au moins, de tous ceux qui en ſortent, il n'y a perſonne qui ne croye qu'il en a quatre fois plus que lorſqu'il y eſt entré.

Mais ce qui me choque de ces beaux eſprits, c'eſt qu'ils ne ſe rendent pas utiles à leur patrie, & qu'ils amuſent leurs talens à des choſes puériles. Par exemple : lorſque j'arrivai à Paris, je les trouvai échauffés ſur une diſpute la plus mince qu'il ſe puiſſe imaginer ; il s'agiſſoit de la réputation d'un vieux Poëte Grec, dont depuis deux mille ans on ignore la patrie, auſſi bien que le temps de ſa mort. Les deux partis

avouoient que c'étoit un Poëte excellent: il n'étoit queſtion que du plus ou du moins de mérite qu'il falloit lui attribuer. Chacun en vouloit donner le taux: mais parmi ces diſtributeurs de réputation, les uns faiſoient meilleur poids que les autres : voilà la querelle. Elle étoit bien vive ; car on ſe diſoit cordialement de part & d'autre des injures ſi groſſieres, on faiſoit des plaiſanteries ſi ameres, que je n'admirois pas moins la maniere de diſputer que le ſujet de la diſpute. Si quelqu'un, diſois-je en moi-même, étoit aſſez étourdi pour aller devant un de ces défenſeurs du Poëte Grec attaquer la réputation de quelqu'honnête citoyen, il ne ſeroit pas mal relevé! & je crois que ce zele ſi délicat ſur la réputation des morts, s'embraſeroit bien pour défendre celle des vivans! Mais, quoi qu'il en ſoit, ajoutois-je, Dieu me garde de m'attirer jamais l'inimitié des cenſeurs de ce Poëte, que le ſéjour de deux mille ans dans le tombeau n'a pu garantir d'une haine ſi implacable! Ils frappent à préſent des coups en l'air; mais que ſeroit-ce, ſi leur fureur étoit animée par la préſence d'un ennemi!

Ceux dont je viens de te parler, disputent en langue vulgaire; & il faut les distinguer d'une autre sorte de disputeurs, qui se servent d'une langue barbare qui semble ajouter quelque chose à la fureur & à l'opiniâtreté des combattans. Il y a des quartiers où l'on voit comme une mêlée noire & épaisse de ces sortes de gens: ils se nourrissent de distinctions; ils vivent de raisonnemens obscurs & de fausses conséquences. Ce métier où l'on devroit mourir de faim, ne laisse pas de rendre. On a vu une nation entiere chassée de son pays, traverser les mers pour s'établir en France, n'emportant avec elle pour parer aux nécessités de la vie qu'un redoutable talent pour la dispute. Adieu.

De Paris, le dernier de la lune de Zilhagé, 1713.

LETTRE XXXVII.

USBEK A IBBEN,

A Smyrne.

LE Roi de France eſt vieux. Nous n'avons point d'exemple dans nos Hiſtoires d'un Monarque qui ait ſi long-temps régné. On dit qu'il poſſede à un très-haut degré le talent de ſe faire obéir. Il gouverne avec le même génie ſa famille, ſa cour, ſon état. On lui a ſouvent entendu dire, que de tous les Gouvernemens du monde, celui des Turcs, ou celui de notre auguſte Sultan, lui plairoit le mieux, tant il fait cas de la politique orientale !

J'ai étudié ſon caractere, & j'y ai trouvé des contradictions qu'il m'eſt impoſſible de réſoudre. Par exemple, il a un Miniſtre qui n'a que dix-huit ans, & une maîtreſſe qui en a quatre-vingt : il aime ſa religion, & il ne peut ſouffrir ceux qui diſent qu'il faut l'obſerver à la rigueur : quoiqu'il fuie le tumulte des Villes, & qu'il ne communique peu, il n'eſt occupé depuis le matin juſqu'au

ſoir qu'à faire parler de lui : il aime les trophées & les victoires ; mais il craint autant de voir un bon Général à la tête de ſes troupes, qu'il auroit ſujet de le craindre à la tête d'une armée ennemie. Il n'eſt, je crois, jamais arrivé qu'à lui d'être en même temps comblé de plus de richeſſes qu'un Prince n'en ſauroit eſpérer, & accablé d'une pauvreté qu'un particulier ne pourroit ſoutenir.

Il aime à gratifier ceux qui le ſervent ; mais il paye auſſi libéralement les aſſiduités, ou plutôt l'oiſiveté de ſes courtiſans, que les campagnes laborieuſes de ſes Capitaines : ſouvent il préfere un homme qui le déshabille, ou qui lui donne la ſerviette lorſqu'il ſe met à table, à un autre qui lui prend des Villes ou lui gagne des batailles : il ne croit pas que la grandeur ſouveraine doive être gênée dans la diſtribution des graces ; & ſans examiner ſi celui qu'il comble de biens eſt homme de mérite, il croit que ſon choix va le rendre tel : auſſi lui a-t-on vu donner une petite penſion à un homme qui avoit fui deux lieues, & un beau Gouvernement à un autre qui en avoit fui quatre.

Il eſt magnifique, ſur-tout dans ſes

bâtimens : il y a plus de ſtatues dans les jardins de ſon palais que de citoyens dans une grande ville. Sa garde eſt auſſi forte que celle du Prince devant qui tous les Trônes ſe renverſent : ſes armées ſont auſſi nombreuſes ; ſes reſſources auſſi grandes, & ſes finances auſſi inépuiſables.

De Paris, le 7 de la lune de Maharram, 1713.

LETTRE XXXVIII.

RICA A IBBEN,

A Smyrne.

C'EST une grande queſtion parmi les hommes, de ſavoir s'il eſt plus avantageux d'ôter aux femmes la liberté que de la leur laiſſer. Il me ſemble qu'il y a bien des raiſons pour & contre. Si les Européens diſent qu'il n'y a pas de généroſité à rendre malheureuſes les perſonnes que l'on aime, nos Aſiatiques répondent qu'il y a de la baſſeſſe aux hommes de renoncer à l'empire que la nature leur a donné ſur les femmes. Si on leur dit que le grand nombre des

femmes enfermées eſt embarraſſant ; ils répondent que dix femmes qui obéiſſent, embarraſſent moins qu'une qui n'obéit pas. Que s'ils objectent à leur tour que les Européens ne ſauroient être heureux avec des femmes qui ne leur ſont pas fidelles ; on leur répond que cette fidélité qu'ils vantent tant n'empêche point le dégoût, qui ſuit toujours les paſſions ſatisfaites ; que nos femmes ſont trop à nous ; qu'une poſſeſſion ſi tranquille ne nous laiſſe rien à deſirer ni à craindre ; qu'un peu de coquetterie eſt un ſel qui pique & prévient la corruption. Peut-être qu'un homme plus ſage que moi ſeroit embarraſſé de décider : car ſi les Aſiatiques ſont fort bien de chercher des moyens propres à calmer leurs inquiétudes, les Européens ſont fort bien auſſi de n'en point avoir.

Après tout, diſent-ils, quand nous ſerions malheureux en qualité de maris, nous trouverions toujours moyen de nous dédommager en qualité d'amans. Pour qu'un homme pût ſe plaindre avec raiſon de l'infidélité de ſa femme, il faudroit qu'il n'y eût que trois perſonnes dans le monde ; ils ſeront toujours à but quand il y en aura quatre.

C'eſt une autre queſtion de ſavoir ſi la loi naturelle ſoumet les femmes aux hommes. Non, me diſoit l'autre jour un Philoſophe très-galant; la nature n'a jamais dicté une telle loi. L'empire que nous avons ſur elles eſt une véritable tyrannie ; elles ne nous l'ont laiſſé prendre, que parce qu'elles ont plus de douceur que nous, & par conſéquent plus d'humanité & de raiſon. Ces avantages, qui devoient ſans doute leur donner la ſupériorité, ſi nous avions été raiſonnables, la leur ont fait perdre, parce que nous ne le ſommes point.

Or, s'il eſt vrai que nous n'avons ſur les femmes qu'un pouvoir tyrannique, il ne l'eſt pas moins qu'elles ont ſur nous un empire naturel : celui de la beauté à qui rien ne réſiſte. Le nôtre n'eſt pas de tous les pays, mais celui de la beauté eſt univerſel. Pourquoi aurions-nous donc un privilege ? Eſt-ce parce que nous ſommes les plus forts ? Mais c'eſt une véritable injuſtice. Nous employons toutes ſortes de moyens pour leur abattre le courage. Les forces ſeroient égales, ſi l'éducation l'étoit auſſi. Eprouvons-les dans les

talens que l'éducation n'a point affoiblis, & nous verrons si nous sommes si forts.

Il faut l'avouer, quoique cela choque nos mœurs : chez les peuples les plus polis, les femmes ont toujours eu de l'autorité sur leurs maris ; elle fut établie par une loi chez les Egyptiens en l'honneur d'Isis ; & chez les Babyloniens, en l'honneur de Sémiramis. On disoit des Romains, qu'ils commandoient à toutes les Nations ; mais qu'ils obéissoient à leurs femmes. Je ne parle point des Sauromates, qui étoient véritablement dans la servitude de ce sexe ; ils étoient trop barbares pour que leur exemple puisse être cité.

Tu vois, mon cher Ibben, que j'ai pris le goût de ce pays-ci, où l'on aime à soutenir des opinions extraordinaires & à réduire tout en paradoxe. Le Prophete a décidé la question, & a réglé les droits de l'un & de l'autre sexe. Les femmes, dit-il, doivent honorer leurs maris : leurs maris les doivent honorer ; mais ils ont l'avantage d'un degré sur elles.

De Paris, le 26 de la lune de Gemmadi, 2, 1713.

LETTRE XXXIX.

HAGI (*) IBBI AU JUIF JOSUÉ, Prosélyte Mahométan,

A Smyrne.

IL me semble, Ben Josué, qu'il y a toujours des signes éclatans qui préparent à la naissance des hommes extraordinaires; comme si la nature souffroit une espece de crise, & que la puissance céleste ne produisît qu'avec effort.

Il n'y a rien de si merveilleux que la naissance de Mahomet. Dieu, qui par les décrets de sa providence avoit résolu, dès le commencement, d'envoyer aux hommes ce grand Prophete pour enchaîner Satan, créa une lumiere deux mille ans avant Adam, qui passant d'élu en élu, d'ancêtre en ancêtre de Mahomet, parvint enfin jusqu'à lui, comme un témoignage authentique qu'il étoit descendu des Patriarches.

(*) *Hagi* est un homme qui a fait le pélerinage de la Mecque.

Ce fut auſſi à cauſe de ce même Prophete, que Dieu ne voulut pas qu'aucun enfant fût conçu, que la femme ne ceſſât d'être immonde, & que l'homme ne fût livré à la circonciſion.

Il vint au monde circoncis, & la joie parut ſur ſon viſage dès ſa naiſſance; la terre trembla trois fois, comme ſi elle eût enfanté elle-même; toutes les idoles ſe proſternerent; les trônes des Rois furent renverſés; Lucifer fut jeté au fond de la mer; & ce ne fut qu'après avoir nagé pendant quarante jours, qu'il ſortit de l'abyme & s'enfuit ſur le Mont Cabès, d'où avec une voix terrible il appella les Anges.

Cette nuit, Dieu poſa un terme entre l'homme & la femme, qu'aucun d'eux ne put paſſer. L'art de Magiciens & Nécromans ſe trouva ſans vertu. On entendit une voix du ciel qui diſoit ces paroles : J'ai envoyé au monde mon ami fidelle.

Selon le témoignage d'Isben Aben, Hiſtorien Arabe, les générations des oiſeaux, des nuées, des vents, & tous les eſcadrons des Anges, ſe réunirent pour élever cet enfant & ſe diſputerent cet avantage. Les oiſeaux diſoient dans

leurs gazouillemens, qu'il étoit plus commode qu'ils l'élevaſſent, parce qu'ils pouvoient plus facilement raſſembler pluſieurs fruits de divers lieux. Les vents murmuroient & diſoient : C'eſt plutôt à nous, parce que nous pouvons lui apporter de tous les endroits les odeurs les plus agréables. Non, non, diſoient les nuées ; non, c'eſt à nos ſoins qu'il ſera confié, parce que nous lui ferons part à tous les inſtans de la fraîcheur des eaux. Là-deſſus les Anges indignés s'écrioient : que nous reſtera-t-il donc à faire ? Mais une voix du ciel fut entendue, qui termina toutes les diſputes. Il ne ſera point ôté d'entre les mains des mortels, parce qu'heureuſes les mamelles qui l'allaiteront, & les mains qui le toucheront, & la maiſon qu'il habitera, & le lit où il repoſera.

Après tant de témoignages ſi éclatans, mon cher Joſué, il faut avoir un cœur de fer pour ne pas croire ſa ſainte loi. Que pouvoit faire davantage le ciel pour autoriſer ſa miſſion divine, à moins de renverſer la nature, & de faire périr les hommes même qu'il vouloit convaincre ?

De Paris, le 20 de la lune de Régeb, 1713.

LETTRE XL.

USBEK A IBBEN,

A Smyrne.

DÈS qu'un Grand eſt mort, on s'aſſemble dans une Moſquée, & l'on fait ſon Oraiſon funebre, qui eſt un diſcours à ſa louange, avec lequel on ſeroit bien embarraſſé de décider au juſte du mérite du défunt.

Je voudrois bannir les pompes funebres. Il faut pleurer les hommes à leur naiſſance & non pas à leur mort. A quoi ſervent les cérémonies & tout l'attirail lugubre qu'on fait paroître à un mourant dans ces deniers momens, les larmes même de ſa famille & la douleur de ſes amis, qu'à lui exagérer la perte qu'il va faire?

Nous ſommes ſi aveugles, que nous ne ſavons quand nous devons nous affliger ou nous réjouir : nous n'avons preſque jamais que de fauſſes triſteſſes ou de fauſſes joies.

Quand je vois le Mogol, qui toutes les années va ſottement ſe mettre dans une

une balance & se faire peser comme un bœuf; quand je vois les peuples se réjouir de ce que ce Prince est devenu plus matériel, c'est-à-dire, moins capable de les gouverner; j'ai pitié, Ibben, de l'extravagance humaine.

De Paris, le 20 de la lune de Rhégeb, 1713.

LETTRE XLI.

LE PREMIER EUNUQUE NOIR A USBEK.

ISMAEL, un de tes Eunuques noirs, vient de mourir, magnifique Seigneur, & je ne puis m'empêcher de le remplacer. Comme les Eunuques sont extrêmement rares à présent, j'avois pensé de me servir d'un esclave noir que tu as à la campagne; mais je n'ai pu jusqu'ici le porter à souffrir qu'on le consacrât à cet emploi. Comme je vois qu'au bout du compte c'est son avantage, je voulus l'autre jour user à son égard d'un peu de rigueur; & de concert avec l'Intendant de tes jardins, j'ordonnai que malgré lui on le mît en

état de te rendre les ſervices qui flattent le plus ton cœur, & de vivre comme moi dans ces redoutables lieux, qu'il n'oſe pas même regarder : mais il ſe mit à hurler, comme ſi on avoit voulu l'écorcher, & fit tant qu'il échappa de nos mains & évita le fatal couteau. Je viens d'apprendre qu'il veut t'écrire pour te demander grace, ſoutenant que je n'ai conçu ce deſſein que par un deſir inſatiable de vengeance ſur certaines railleries piquantes qu'il dit avoir faites de moi. Cependant je te le jure par les cent mille Prophetes, que je n'ai agi que pour le bien de ton ſervice, la ſeule choſe qui me ſoit chere, & hors laquelle je ne regarde rien. Je me proſterne à tes pieds.

Du Sérail de Fatmé, le 7 de la lune de Maharram, 1713.

LETTRE XLII.

PHARAN A USBEK, SON SOUVERAIN SEIGNEUR.

SI tu étois ici, magnifique Seigneur, je paroîtrois à ta vue tout couvert de papier blanc; & il n'y en auroit pas assez pour écrire toutes les insultes que ton premier Eunuque noir, le plus méchant de tous les hommes, m'a faites depuis ton départ.

Sous prétexte de quelques railleries qu'il prétend que j'ai faites sur le malheur de sa condition, il exerce sur ma tête une vengeance inépuisable; il a animé contre moi le cruel Intendant de tes jardins, qui depuis ton départ m'oblige à des travaux insurmontables, dans lesquels j'ai pensé mille fois laisser la vie, sans perdre un moment l'ardeur de te servir. Combien de fois ai-je dit en moi-même : J'ai un maître rempli de douceur, & je suis le plus malheureux esclave qui soit sur la terre !

Je te l'avoue, magnifique Seigneur;

je ne me croyois pas deſtiné à de plus grandes miſeres; mais ce traître d'Eunuque a voulu mettre le comble à ſa méchanceté. Il y a quelques jours que de ſon autorité privée il me deſtina à la garde de tes femmes ſacrées, c'eſt-à-dire, à une exécution qui ſeroit pour moi mille fois plus cruelle que la mort. Ceux qui en naiſſant ont eu le malheur de recevoir de leurs cruels parens un traitement pareil, ſe conſolent peut-être ſur ce qu'ils n'ont jamais connu d'autre état que le leur : mais qu'on me faſſe deſcendre de l'humanité, & qu'on m'en prive, je mourrois de douleur, ſi je ne mourois pas de cette barbarie.

J'embraſſe tes pieds, ſublime Seigneur, dans une humilité profonde. Fais en ſorte que je ſente les effets de cette vertu ſi reſpectée, & qu'il ne ſoit pas dit que par ton ordre il y ait ſur la terre un malheureux de plus.

Des jardins de Fatmé, le 7 de la lune de Maharram, 1713.

LETTRE XLIII.

USBEK A PHARAN,

Aux Jardins de Fatmé.

RECEVEZ la joie dans votre cœur, & reconnoiſſez ces ſacrés caracteres ; faites-les baiſer au grand Eunuque & à l'Intendant de mes jardins. Je leur défends de rien entreprendre contre vous : dites-leur d'acheter l'Eunuque qui me manque. Acquittez-vous de votre devoir, comme ſi vous m'aviez toujours devant les yeux ; car ſachez que plus mes bontés ſont grandes, plus vous ſerez puni ſi vous en abuſez.

De Paris, le 25 de la lune de Rhégeb, 1713

LETTRE XLIV.

USBEK A RHEDI,

A Veniſe.

IL y a en France trois ſortes d'états, l'Egliſe, l'Epée & la Robe. Chacun a un mépris ſouverain pour les deux autres : tel, par exemple, que l'on devroit mépriſer, parce qu'il eſt un ſot, ne l'eſt ſouvent que parce qu'il eſt homme de robe.

Il n'y a pas juſqu'aux plus vils artiſans qui ne diſputent ſur l'excellence de l'art qu'ils ont choiſi : chacun s'éleve au-deſſus de celui qui eſt d'une profeſſion différente, à proportion de l'idée qu'il s'eſt faite de la ſupériorité de la ſienne.

Les hommes reſſemblent tous, plus ou moins, à cette femme de la Province d'Erivan, qui ayant reçu quelque grace d'un de nos Monarques, lui ſouhaita mille fois, dans les bénédictions qu'elle lui donna, que le ciel le fît Gouverneur d'Erivan.

J'ai lu dans une relation, qu'un vaiſ-

ſeau François ayant relâché à la Côte de Guinée, quelques hommes de l'équipage voulurent aller à terre acheter des moutons. On les mena au Roi, qui rendoit la juſtice à ſes ſujets ſous un arbre. Il étoit ſur ſon trône, c'eſt-à-dire, ſur un morceau de bois, auſſi fier que s'il eût été aſſis ſur celui du grand Mogol : il avoit trois ou quatre gardes avec des piques de bois ; un paraſol en forme de dais le couvroit de l'ardeur du ſoleil ; tous ſes ornemens & ceux de la Reine, ſa femme, conſiſtoient en leur peau noire & quelques bagues. Ce prince, plus vain encore que miſérable, demanda à ces étrangers ſi on parloit beaucoup de lui en France. Il croyoit que ſon nom devoit être porté d'un pôle à l'autre : & à la différence de ce Conquérant de qui on a dit qu'il avoit fait taire toute la terre, il croyoit lui qu'il devoit faire parler tout l'univers.

Quand le Kan de Tartarie a dîné, un Héraut crie que tous les Princes de la terre peuvent aller dîner, ſi bon leur ſemble : & ce Barbare, qui ne mange que du lait, qui n'a pas de maiſon, qui ne vit que de brigandage,

regarde tous les Rois du monde comme ſes eſclaves, & les inſulte réguliérement deux fois par jour.

De Paris, le 28 de la lune de Rhégeb, 1713.

LETTRE XLV.

RICA A USBEK,

*A ***.*

HIER matin comme j'étois au lit, j'entendis frapper rudement à ma porte, qui fut ſoudain ouverte ou enfoncée, par un homme avec qui j'avois lié quelque ſociété, & qui me parut tout hors de lui-même.

Son habillement étoit beaucoup plus que modeſte; ſa perruque de travers n'avoit pas même été peignée; il n'avoit pas eu le temps de faire recoudre ſon pourpoint noir; & il avoit renoncé pour ce jour-là aux ſages précautions avec leſquelles il avoit coutume de déguiſer le délabrement de ſon équipage.

Levez-vous, me dit-il, j'ai beſoin de

vous tout aujourd'hui, j'ai mille emplettes à faire, & je ſerai bien aiſe que ce ſoit avec vous : il faut premiérement que nous allions rue St. Honoré, parler à un Notaire, qui eſt chargé de vendre une Terre de cinq cents mille livres ; je veux qu'il m'en donne la préférence. En venant ici, je me ſuis arrêté un moment au faubourg St. Germain, où j'ai loué un hôtel deux mille écus ; & j'eſpere paſſer le contrat aujourd'hui.

Dès que je fus habillé, ou peu s'en falloit, mon homme me fit précipitamment deſcendre. Commençons, dit-il, par acheter un carroſſe, & établiſſons l'équipage. En effet, nous achetâmes non ſeulement un carroſſe, mais encore pour cent mille francs de marchandiſes en moins d'une heure : tout cela ſe fit promptement, parce que mon homme ne marchanda rien & ne compta jamais ; auſſi ne ſe déplaça-t-il pas. Je rêvois ſur tout ceci ; & quand j'examinois cet homme, je trouvois en lui une complication ſinguliere de richeſſes & de pauvreté ; de maniere que je ne ſavois que croire. Mais enfin je rompis le ſilence ; & le tirant à part, je lui dis : Monſieur, qui eſt-ce qui payera tout

cela? Moi, dit-il : venez dans ma chambre, je vous montrerai des trésors immenses & des richesses enviées des plus grands Monarques : mais elles ne le seront pas de vous, qui les partagerez toujours avec moi. Je le suis. Nous grimpons à son cinquieme étage, & par une échelle nous nous guindons à un sixieme, qui étoit un cabinet ouvert aux quatre vents, dans lequel il n'y avoit que deux ou trois douzaines de bassins de terre remplis de diverses liqueurs. Je me suis levé de grand matin, me dit-il, & j'ai fait d'abord ce que je fais depuis vingt-cinq ans, qui est d'aller visiter mon œuvre : j'ai vu que le grand jour étoit venu, qui devoit me rendre plus riche qu'homme qui soit sur la terre. Voyez-vous cette liqueur vermeille? elle a à présent toutes les qualités que les Philosophes demandent pour faire la transmutation des métaux. J'en ai tiré ces grains que vous voyez qui sont de vrai or par leur couleur, quoiqu'un peu imparfait par leur pesanteur. Ce secret que Nicolas Flamel trouva, mais que Raimond Lulle & un million d'autres chercherent toujours, est venu jusqu'à moi; & je me trouve

aujourd'hui un heureux adepte. Faſſe le Ciel que je ne me ſerve de tant de tréſors qu'il m'a communiqués, que pour ſa gloire.

Je ſortis & je deſcendis, ou plutôt je me précipitai par cet eſcalier, tranſporté de colere, & laiſſai cet homme ſi riche dans ſon hôpital. Adieu, mon cher Usbek. J'irai te voir demain, & ſi tu veux nous reviendrons enſemble à Paris.

De Paris, le dernier de la lune de Rhégeb, 1713.

LETTRE XLVI.

USBEK A RHEDI,

A Veniſe.

JE vois ici des gens qui diſputent ſans fin ſur la religion; mais il ſemble qu'ils combattent en même temps à qui l'obſervera le moins.

Non ſeulement ils ne ſont pas meilleurs chrétiens, mais même meilleurs citoyens, & c'eſt ce qui me touche; car dans quelque religion qu'on vive, l'obſervation des lois, l'amour pour

les hommes, la piété envers les parens, ſont toujours les premiers actes de religion.

En effet, le premier objet d'un homme religieux ne doit-il pas être de plaire à la divinité qui a établi la religion qu'il profeſſe ? Mais le moyen le plus sûr pour y parvenir, eſt ſans doute d'obſerver les regles de la ſociété & les devoirs de l'humanité. Car en quelque religion qu'on vive, dès qu'on en ſuppoſe une, il faut bien que l'on ſuppoſe auſſi que Dieu aime les hommes, puiſqu'il établit une religion pour les rendre heureux : que s'il aime les hommes, on eſt aſſuré de lui plaire en les aimant auſſi; c'eſt-à-dire, en exerçant envers eux tous les devoirs de la charité & de l'humanité, & en ne violant point les lois ſous leſquelles ils vivent.

Par-là on eſt bien plus sûr de plaire à Dieu, qu'en obſervant telle ou telle cérémonie : car les cérémonies n'ont point un degré de bonté par elles-mêmes; elles ne ſont bonnes qu'avec égard, & dans la ſuppoſition que Dieu les a commandées. Mais c'eſt la matiere d'une grande diſcuſſion; on peut facilement s'y tromper; car il faut choiſir les

cérémonies d'une religion entre celles de deux mille.

Un homme faiſoit tous les jours à Dieu cette priere : Seigneur, je n'entends rien dans les diſputes que l'on fait ſans ceſſe à votre ſujet : je voudrois vous ſervir ſelon votre volonté, mais chaque homme que je conſulte veut que je vous ſerve à la ſienne. Lorſque je veux vous faire ma priere, je ne ſais en quelle langue je dois vous parler. Je ne ſais pas non plus en quelle poſture je dois me mettre : l'un dit que je dois vous prier debout ; l'autre veut que je ſois aſſis ; l'autre exige que mon corps porte ſur mes genoux. Ce n'eſt pas tout : il y en a qui prétendent que je dois me laver tous les matins avec de l'eau froide : d'autres ſoutiennent que vous me regarderez avec horreur, ſi je ne me fais pas couper un petit morceau de chair. Il m'arriva l'autre jour de manger un lapin dans un caravanſera : trois hommes qui étoient auprès de-là me firent trembler : ils me ſoutinrent tous trois que je vous avois griévement offenſé : l'un (*), parce que cet animal étoit immonde ;

(*) Un Juif.

l'autre (†), parce qu'il étoit étouffé ; l'autre enfin (§), parce qu'il n'étoit pas poiſſon. Un Brachmane qui paſſoit par-là, & que je pris pour juge, me dit : Ils ont tort, car apparemment vous n'avez pas tué vous-même cet animal. Si fait, lui dis-je. Ah ! vous avez commis une action abominable, & que Dieu ne vous pardonnera jamais, me dit-il d'une voix ſévere : que ſavez-vous ſi l'ame de votre pere n'étoit pas paſſée dans cette bête ? Toutes ces choſes, Seigneur, me jettent dans un embarras inconcevable : je ne puis remuer la tête, que je ne ſois menacé de vous offenſer ; cependant je voudrois vous plaire, & employer à cela la vie que je tiens de vous. Je ne ſais ſi je me trompe ; mais je crois que le meilleur moyen pour y parvenir, eſt de vivre en bon citoyen dans la ſociété où vous m'avez fait naître, & en bon pere dans la famille que vous m'avez donnée.

De Paris, le 8 de la lune de Chahban, 1713.

(†) Un Turc.

(§) Un Arménien.

LETTRE XLVII.

ZACHI A USBEK,

A Paris.

J'AI une grande nouvelle à t'apprendre : je me ſuis réconciliée avec Zéphis, le Sérail partagé entre nous s'eſt réuni. Il ne manque que toi dans ces lieux où la paix regne : viens, mon cher Usbek, viens-y faire triompher l'amour.

Je donnai à Zéphis un grand feſtin, où ta mere, tes femmes, & tes principales concubines furent invitées; tes tantes & pluſieurs de tes couſines s'y trouverent auſſi; elles étoient venues à cheval, couvertes du ſombre nuage de leurs voiles & de leurs habits.

Le lendemain nous partîmes pour la campagne, où nous eſpérions être plus libres : nous montâmes ſur nos chameaux, & nous nous mîmes quatre dans chaque loge. Comme la partie avoit été faite bruſquement, nous n'eûmes pas le temps d'envoyer à la ronde annoncer le courouc : mais le premier

Eunuque, toujours industrieux, prit une autre précaution; car il joignit à la toile qui nous empêchoit d'être vues un rideau si épais, que nous ne pouvions absolument voir personne.

Quand nous fûmes arrivées à cette riviere qu'il faut traverser, chacune de nous se mit selon la coutume dans une boîte & se fit porter dans le bateau, car on nous dit que la riviere étoit pleine de monde. Un curieux qui s'approcha trop près du lieu où nous étions enfermées, reçut un coup mortel, qui lui ôta pour jamais la lumiere du jour: un autre, qu'on trouva se baignant tout nud sur le rivage, eut le même sort: & tes fidelles Eunuques sacrifierent à ton honneur & au nôtre ces deux infortunés.

Mais écoute le reste de nos aventures. Quand nous fûmes au milieu du fleuve, un vent si impétueux s'éleva, & un nuage si affreux couvrit les airs, que nos matelots commencerent à désespérer. Effrayées de ce péril, nous nous évanouimes presque toutes. Je me souviens que j'entendis la voix & la dispute de nos Eunuques, dont les uns disoient qu'il falloit nous avertir du

péril & nous tirer de notre prison : mais leur chef soutint toujours qu'il mourroit plutôt que de souffrir que son maître fût ainsi déshonoré, & qu'il enfonceroit un poignard dans le sein de celui qui feroit des propositions si hardies. Une de mes esclaves, toute hors d'elle, courut vers moi déshabillée pour me secourir ; mais un Eunuque noir la prit brutalement & la fit rentrer dans l'endroit d'où elle étoit sortie. Pour lors je m'évanouis, & ne revins à moi qu'après que le péril fut passé.

Que les voyages sont embarrassans pour les femmes ! Les hommes ne sont exposés qu'aux dangers qui menacent leur vie ; & nous sommes à tous les instans dans la crainte de perdre notre vie ou notre vertu. Adieu, mon cher Usbek. Je t'adorerai toujours.

Du Sérail de Fatmé, le 2 de la lune de Rahmazan, 1713.

LETTRE XLVIII.

USBEK A RHEDI,

A Veniſe.

CEUX qui aiment à s'inſtruire ne ſont jamais oiſifs. Quoique je ne ſois chargé d'aucune affaire importante, je ſuis cependant dans une occupation continuelle. Je paſſe ma vie à examiner : j'écris le ſoir ce que j'ai remarqué, ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu dans la journée : tout m'intéreſſe, tout m'étonne : je ſuis comme un enfant, dont les organes encore tendres ſont vivement frappés par les moindres objets.

Tu ne le croirois pas peut-être : nous ſommes reçus agréablement dans toutes les compagnies & dans toutes les ſociétés. Je crois devoir beaucoup à l'eſprit vif & à la gaieté naturelle de Rica, qui fait qu'il recherche tout le monde, & qu'il en eſt également recherché. Notre air étranger n'offenſe plus perſonne ; nous jouiſſons même de la ſurpriſe où l'on eſt de nous trouver quelque politeſſe ; car les François n'imaginent pas

que notre climat produiſe des hommes. Cependant il faut l'avouer, ils valent la peine qu'on les détrompe.

J'ai paſſé quelques jours dans une maiſon de campagne auprès de Paris, chez un homme de conſidération qui eſt ravi d'avoir de la compagnie chez lui. Il a une femme fort aimable, & qui joint à une grande modeſtie une gaieté que la vie retirée ôte toujours à nos Dames de Perſe.

Etranger que j'étois, je n'avois rien de mieux à faire que d'étudier cette foule de gens qui y abordoient ſans ceſſe, & qui me préſentoient toujours quelque choſe de nouveau. Je remarquai d'abord un homme dont la ſimplicité me plut; je m'attachai à lui, il s'attacha à moi; de ſorte que nous nous trouvions toujours l'un auprès de l'autre.

Un jour que dans un grand cercle nous nous entretenions en particulier, laiſſant les converſations générales à elles-mêmes : Vous trouverez peut-être en moi, luis dis-je, plus de curioſité que de politeſſe; mais je vous ſupplie d'agréer que je vous faſſe quelques queſtions; car je m'ennuie de n'être au fait

de rien, & de vivre avec des gens que je ne saurois démêler. Mon esprit travaille depuis deux jours : il n'y a pas un seul de ces hommes qui ne m'ait donné deux cent fois la torture, & je ne les devinerois de mille ans ; ils me sont plus invisibles que les femmes de notre grand Monarque. Vous n'avez qu'à dire, me répondit-il, & je vous instruirai de tout ce que vous souhaiterez ; d'autant mieux que je vous crois homme discret, & que vous n'abuserez pas de ma confiance.

Qui est cet homme, lui dis-je, qui nous a tant parlé des repas qu'il a donnés aux Grands, qui est si familier avec vos Ducs, & qui parle si souvent à vos Ministres qu'on me dit être d'un accès si difficile? Il faut bien que ce soit un homme de qualité ; mais il a la physionomie si basse, qu'il ne fait guere honneur aux gens de qualité ; & d'ailleurs je ne lui trouve point d'éducation. Je suis étranger ; mais il me semble qu'il y a en général une certaine politesse commune à toutes les Nations ; je ne lui trouve point de celle-là : est-ce que vos gens de qualité sont plus mal élevés que les autres ? Cet homme, me répondit-il

en riant, eſt un Fermier : il eſt autant au-deſſus des autres par ſes richeſſes. qu'il eſt au deſſous de tout le monde par ſa naiſſance : il auroit la meilleure table de Paris, s'il pouvoit ſe réſoudre à ne manger jamais chez lui. Il eſt bien impertinent, comme vous voyez ; mais il excelle par ſon cuiſinier : auſſi n'en eſt-il pas ingrat, car vous avez entendu qu'il l'a loué tout aujourd'hui.

Et ce gros homme vêtu de noir, lui dis-je, que cette Dame a fait placer auprès d'elle ? Comment a-t-il un habit ſi lugubre, avec un air ſi gai & un teint ſi fleuri ? Il ſourit gracieuſement dès qu'on lui parle ; ſa parure eſt plus modeſte, mais plus arrangée que celle de vos femmes. C'eſt, me répondit-il, un Prédicateur, & qui pis eſt un Directeur. Tel que vous le voyez, il en ſait plus que les maris ; il connoît le foible des femmes : elles ſavent auſſi qu'il a le ſien. Comment, dis-je ! il parle toujours de quelque choſe qu'il appelle la grace ? Non pas toujours, me répondit-il : à l'oreille d'une jolie femme il parle encore plus volontiers de ſa chute : il foudroie en public, mais il eſt doux comme un agneau en particulier. Il me

ſemble, dis-je, qu'on le diſtingue beaucoup, & qu'on a de grands égards pour lui. Comment! ſi on le diſtingue? C'eſt un homme néceſſaire : il fait la douceur de la vie retirée : petits conſeils, ſoins officieux, viſites marquées ; il diſſipe un mal de tête mieux qu'homme du monde; il eſt excellent.

Mais ſi je ne vous importune pas, dites-moi qui eſt celui qui eſt vis-à-vis de nous, qui eſt ſi mal habillé; qui fait quelquefois des grimaces & a un langage différent des autres; qui n'a pas d'eſprit pour parler, mais qui parle pour avoir de l'eſprit? C'eſt, me répondit-il, un Poëte, & le groteſque du genre humain. Ces gens-là diſent qu'ils ſont nés ce qu'ils ſont; cela eſt vrai, & auſſi ce qu'ils ſeront toute leur vie, c'eſt-à-dire, preſque toujours les plus ridicules de tous les hommes : auſſi ne les épargne-t-on point : on verſe ſur eux le mépris à pleines mains. La famine a fait entrer celui-ci dans cette maiſon; & il y eſt bien reçu du maître & de la maîtreſſe, dont la bonté & la politeſſe ne ſe démentent à l'égard de perſonne : il fit leur épithalame lorſqu'ils ſe marierent : c'eſt ce qu'il a fait de mieux en ſa vie ;

car il s'eſt trouvé que le mariage a été auſſi heureux qu'il l'a prédit.

Vous ne le croiriez pas peut-être, ajouta-t-il, entêté comme vous êtes des préjugés de l'Orient : il y a parmi nous des mariages heureux, & des femmes dont la vertu eſt un gardien ſévere. Les gens dont nous parlons, goûtent entre eux une paix qui ne peut être troublée : ils ſont aimés & eſtimés de tout le monde : il n'y a qu'une choſe, c'eſt que leur bonté naturelle leur fait recevoir chez eux toute ſorte de monde ; ce qui fait qu'ils ont quelquefois mauvaiſe compagnie. Ce n'eſt pas que je les déſaprouve ; il faut vivre avec les hommes tels qu'ils ſont : les gens qu'on dit être de ſi bonne compagnie ne ſont ſouvent que ceux dont les vices ſont plus rafinés : & peut-être en eſt-il comme des poiſons, dont les plus ſubtils ſont auſſi les plus dangereux.

Et ce vieux homme, lui dis-je tout bas, qui a l'air ſi chagrin ? Je l'ai pris d'abord pour un étranger : car outre qu'il eſt habillé autrement que les autres, il cenſure tout ce qui ſe fait en France, & n'approuve pas votre gouvernement. C'eſt un vieux guerrier,

me dit-il, qui se rend mémorable à tous ses auditeurs par la longueur de ses exploits. Il ne peut souffrir que la France ait gagné des batailles où il ne se soit pas trouvé, ou qu'on vante un siege où il n'ait pas monté à la tranchée; il se croit si nécessaire à notre histoire, qu'il s'imagine qu'elle finit où il a fini; il regarde quelques blessures qu'il a reçues comme la dissolution de la Monarchie; & à la différence de ces Philosophes qui disent qu'on ne jouit que du présent, & que le passé n'est rien, il ne jouit au contraire que du passé, & n'existe que dans les campagnes qu'il a faites: il respire dans les temps qui se sont écoulés, comme les Héros doivent vivre dans ceux qui passeront après eux. Mais pourquoi, dis-je, a-t-il quitté le service? Il ne l'a point quitté, me répondit-il, mais le service l'a quitté: on l'a employé dans une petite place, où il racontera ses aventures le reste de ses jours: mais il n'ira jamais plus loin, le chemin des honneurs lui est fermé. Et pourquoi, luis dis-je? Nous avons une maxime en France, me répondit-il, c'est de n'élever jamais les Officiers dont la patience a langui dans les emplois

emplois ſubalternes : nous les regardons comme des gens dont l'eſprit s'eſt rétréci dans les détails, & qui par l'habitude des petites choſes, ſont devenus incapables des plus grandes. Nous croyons qu'un homme qui n'a pas les qualités d'un Général à trente ans, ne les aura jamais : que celui qui n'a pas ce coup d'œil qui montre tout d'un coup un terrein de pluſieurs lieues dans toutes ſes ſituations différentes, cette préſence d'eſprit qui fait que dans une victoire l'on ſe ſert de tous ſes avantages, & dans un échec de toutes ſes reſſources, n'acquerra jamais ces talens. C'eſt pour cela que nous avons des emplois brillans pour ces hommes grands & ſublimes, que le ciel a partagés non ſeulement d'un cœur, mais auſſi d'un génie héroïque : & des emplois ſubalternes pour ceux dont les talens le ſont auſſi. De ce nombre ſont ces gens qui ont vieilli dans une guerre obſcure : ils ne réuſſiſſent tout au plus qu'à faire ce qu'ils ont fait toute leur vie ; & il ne faut point commencer à les charger dans le temps qu'ils s'affoibliſſent.

Un moment après, la curioſité me reprit, & je lui dis : Je m'engage à ne

vous plus faire de questions si vous voulez encore souffrir celle-ci. Qui est ce grand jeune homme qui a des cheveux, peu d'esprit & tant d'impertinence ? D'où vient qu'il parle plus haut que les autres, & se fait si bon gré d'être au monde ? C'est un homme à bonnes fortunes, me répondit-il. A ces mots des gens entrerent, d'autres sortirent, on se leva, quelqu'un vint parler à mon Gentilhomme, & je restai aussi peu instruit qu'auparavant. Mais un moment après, je ne sais par quel hazard ce jeune homme se trouva auprès de moi, & m'adressant la parole : il fait beau, voudriez-vous, Monsieur, faire un tour dans le parterre ? Je lui répondis le plus civilement qu'il me fut possible, & nous sortîmes ensemble. Je suis venu à la campagne, me dit-il, pour faire plaisir à la maîtresse de la maison, avec laquelle je ne suis pas mal. Il y a bien certaine femme dans le monde qui ne sera pas de bonne humeur ; mais qu'y faire ? Je vois les plus jolies femmes de Paris ; mais je ne me fixe pas à une, & je leur en donne bien à garder : car entre vous & moi, je ne vaux pas grand-chose. Apparemment, Monsieur, lui dis-je,

que vous avez quelque charge ou quelque emploi, qui vous empêche d'être plus assidu auprès d'elles. Non, Monsieur : je n'ai d'autre emploi que de faire enrager un mari, ou désespérer un pere ; j'aime à alarmer une femme qui croit me tenir, & la mettre à deux doigts de sa perte. Nous sommes quelques jeunes gens qui partageons ainsi tout Paris, & l'intéressons à nos moindres démarches. A ce que je comprends, lui dis-je, vous faites plus de bruit que le guerrier le plus valeureux, & vous êtes plus considéré qu'un grave Magistrat. Si vous étiez en Perse, vous ne jouiriez pas de tous ces avantages ; vous deviendriez plus propre à garder nos Dames qu'à leur plaire. Le feu me monta au visage ; & je crois que pour peu que j'eusse parlé, je n'aurois pu m'empêcher de le brusquer.

Que dis-tu d'un pays où l'on tolere de pareilles gens, & où on laisse vivre un homme qui fait un tel métier ? où l'infidélité, la trahison, le rapt, la perfidie & l'injustice, conduisent à la considération ? où l'on estime un homme, parce qu'il ôte une fille à son pere, une femme à son mari, & trouble les sociétés

les plus douces & les plus saintes? Heureux les enfans d'Hali qui défendent leurs familles de l'opprobre & de la séduction! La lumiere du jour n'est pas plus pure que le feu qui brûle dans le cœur de nos femmes: nos filles ne pensent qu'en tremblant au jour qui doit les priver de cette vertu qui les rend semblables aux anges & aux puissances incorporelles. Terre natale & chérie, sur qui le soleil jette ses premiers regards, tu n'es point souillée par les crimes horribles qui obligent cet astre à se cacher dès qu'il paroît dans le noir Occident.

De Paris, le 4 de la lune de Rahmazan, 1713.

LETTRE XLIX.

RICA A USBEK,

*A * * *.*

ETANT l'autre jour dans ma chambre, je vis entrer un Dervis extraordinairement habillé. Sa barbe descendoit jusqu'à sa ceinture de corde: il avoit les pieds nuds: son habit étoit gris, grossier, & en quelques endroits pointu. Le tout

me parut si bizarre, que ma premiere idée fut d'envoyer chercher un peintre pour en faire une fantaisie.

Il me fit d'abord un grand compliment, dans lequel il m'apprit qu'il étoit homme de mérite, & de plus Capucin. On m'a dit, ajouta-t-il, Monsieur, que vous retournez bientôt à la Cour de Perse, où vous tenez un rang distingué. Je viens vous demander votre protection, & vous prier de nous obtenir du Roi une petite habitation, auprès de Casbin, pour deux ou trois Religieux. Mon Pere, lui dis-je, vous voulez donc aller en Perse? Moi, Monsieur! me dit-il; je m'en donnerai bien de garde. Je suis ici Provincial, & je ne troquerois pas ma condition contre celle de tous les Capucins du monde. Et que diable me demandez-vous donc? C'est, me répondit-il, que si nous avions cet hospice, nos Peres d'Italie y enverroient deux ou trois de leurs Religieux. Vous les connoissez apparemment, lui dis-je, ces Religieux? Non, Monsieur, je ne les connois pas. Eh morbleu, que vous importe donc qu'ils aillent en Perse? C'est un beau projet de faire respirer l'air de Casbin à deux Capucins! cela

sera très-utile & à l'Europe & à l'Asie ! il est fort nécessaire d'intéresser là-dedans les Monarques ! voilà ce qui s'appelle de belles colonies ! Allez; vous & vos semblables n'êtes point faits pour être transplantés; & vous ferez bien de continuer à ramper dans les endroits où vous vous êtes engendrés.

De Paris, le 15 de la lune de Rahmazan, 1713.

LETTRE L.

USBEK A***.

J'AI vu des gens chez qui la vertu étoit si naturelle, qu'elle ne se faisoit pas même sentir : ils s'attachoient à leur devoir sans s'y plier, & s'y portoient comme par instinct : bien loin de relever par leurs discours leurs rares qualités, il sembloit qu'elles n'avoient pas percé jusqu'à eux. Voilà les gens que j'aime ; non pas ces hommes vertueux qui semblent être étonnés de l'être, & qui regardent une bonne action comme un prodige dont le récit doit surprendre.

Si la modestie est une vertu nécessaire à ceux à qui le ciel a donné de grands

talens, que peut-on dire de ces insectes qui osent faire paroître un orgueil qui déshonoreroit les plus grands hommes ? Je vois de tous côtés des gens qui parlent sans cesse d'eux-mêmes : leurs conversations sont un miroir qui présente toujours leur impertinente figure : ils vous parleront des moindres choses qui leur sont arrivées, & ils veulent que l'intérêt qu'ils y prennent les grossisse à vos yeux : ils ont tout fait, tout vu, tout dit, tout pensé : ils sont un modele universel, un sujet de comparaisons inépuisable, une source d'exemples qui ne tarit jamais. Oh ! que la louange est fade, lorsqu'elle réfléchit vers le lieu d'où elle part !

Il y a quelques jours qu'un homme de ce caractere nous accabla pendant deux heures, de lui, de son mérite & de ses talens : mais, comme il n'y a point de mouvement perpétuel dans le monde, il cessa de parler. La conversation nous revint donc, & nous la prîmes.

Un homme qui paroissoit assez chagrin, commença par se plaindre de l'ennui répandu dans les conversations. Quoi ! toujours des sots qui se peignent

eux-mêmes & qui ramenent tout à eux ? Vous avez raiſon, reprit bruſquement notre diſcoureur. Il n'y a qu'à faire comme moi ; je ne me loue jamais : j'ai du bien, de la naiſſance ; je fais de la dépenſe ; mes amis diſent que j'ai quelque eſprit, mais je ne parle jamais de tout cela ; ſi j'ai quelques bonnes qualités, celle dont je fais le plus de cas, c'eſt ma modeſtie.

J'admirois cet impertinent ; & pendant qu'il parloit tout haut, je diſois tout bas : Heureux celui qui a aſſez de vanité pour ne dire jamais de bien de lui ; qui craint ceux qui l'écoutent, & ne compromet point ſon mérite avec l'orgueil des autres !

De Paris, le 20 de la lune de Rahmazan, 1713.

LETTRE LI.

NARGUM, Envoyé de Perſe en Moſcovie, A USBEK,

A Paris.

ON m'a écrit d'Iſpahan, que tu avois quitté la Perſe, & que tu étois actuellement à Paris. Pourquoi faut-il que j'apprenne de tes nouvelles par d'autres que par toi ?

Les ordres du Roi des Rois me retiennent depuis cinq ans dans ces pays-ci, où j'ai terminé pluſieurs négociations importantes.

Tu ſais que le Czar eſt le ſeul des Princes chrétiens dont les intérêts ſoient mêlés avec ceux de la Perſe, parce qu'il eſt ennemi des Turcs comme nous.

Son Empire eſt plus grand que le nôtre : car on compte mille lieues depuis Moſcow juſqu'à la derniere place de ſes Etats du côté de la Chine.

Il eſt le maître abſolu de la vie & des biens de ſes ſujets qui ſont tous eſclaves, à la réſerve de quatre familles. Le Lieutenant des Prophetes, le Roi des Rois, qui a le ciel pour marche-pied,

ne fait pas un exercice plus redoutable de sa puissance.

A voir le climat affreux de la Moscovie, on ne croiroit jamais que ce fût une peine d'en être exilé : cependant dès qu'un Grand est disgracié, on le relegue en Sibérie.

Comme la loi de notre Prophete nous défend de boire du vin, celle du Prince le défend aux Moscovites.

Ils ont une maniere de recevoir leurs hôtes qui n'est point du tout persane. Dès qu'un étranger entre dans une maison, le mari lui présente sa femme, l'étranger la baise, & cela passe pour une politesse faite au mari.

Quoique les peres au contrat de mariage de leurs filles, stipulent ordinairement que le mari ne les fouettera pas; cependant on ne sauroit croire combien les femmes Moscovites aiment à être battues (*) : elles ne peuvent comprendre qu'elles possedent le cœur de leur mari, s'il ne les bat comme il faut. Une conduite opposée de sa part, est une marque d'indifférence impardonnable. Voici une lettre qu'une d'elles écrivit dernierement à sa mere.

(*) Ces mœurs sont changées.

MA CHERE MERE,

Je ſuis la plus malheureuſe femme du monde ; il n'y a rien que je n'aie fait pour me faire aimer de mon mari, & je n'ai jamais pu y réuſſir. Hier j'avois mille affaires dans la maiſon ; je ſortis & je demeurai tout le jour dehors : je crus à mon retour qu'il me battroit bien fort, mais il ne me dit pas un ſeul mot. Ma ſœur eſt bien autrement traitée : ſon mari la bat tous les jours ; elle ne peut pas regarder un homme qu'il ne l'aſſomme ſoudain : ils s'aiment beaucoup auſſi, & ils vivent de la meilleure intelligence du monde.

C'eſt ce qui la rend ſi fiere : mais je ne lui donnerai pas long-temps ſujet de me mépriſer. J'ai réſolu de me faire aimer de mon mari à quelque prix que ce ſoit : je le ferai ſi bien enrager qu'il faudra bien qu'il me donne des marques d'amitié. Il ne ſera pas dit que je ne ſerai pas battue, & que je vivrai dans la maiſon ſans que l'on penſe à moi. La moindre chiquenaude qu'il me donnera, je crierai de toute ma force, afin qu'on s'imagine qu'il y va tout de bon ; & je crois que ſi quelque voiſin venoit au ſecours, je l'étranglerois. Je vous ſupplie, ma chere mere, de vouloir bien repréſenter

à mon mari qu'il me traite d'une maniere indigne. Mon pere qui eſt un ſi honnête homme, n'agiſſoit pas de même ; & il me ſouvient, lorſque j'étois petite fille, qu'il me ſembloit quelquefois qu'il vous aimoit trop. Je vous embraſſe, ma chere Mere.

Les Moſcovites ne peuvent point ſortir de l'Empire, fût-ce pour voyager. Ainſi, ſéparés des autres Nations par les lois du pays, ils ont conſervé leurs anciennes coutumes avec d'autant plus d'attachement, qu'ils ne croyoient pas qu'il fût poſſible d'en avoir d'autres.

Mais le Prince qui regne à préſent a voulu tout changer : il a eu de grands démêlés avec eux au ſujet de leur barbe : le Clergé & les Moines n'ont pas moins combattu en faveur de leur ignorance.

Il s'attache à faire fleurir les arts, & ne néglige rien pour porter dans l'Europe & l'Aſie la gloire de ſa Nation, oubliée juſqu'ici, & preſque uniquement connue d'elle-même.

Inquiet & ſans ceſſe agité, il erre dans ſes vaſtes Etats, laiſſant par-tout des marques de ſa ſévérité naturelle.

Il les quitte comme s'ils ne pouvoient le contenir, & va chercher dans l'Eu-

rope d'autres Provinces & de nouveaux Royaumes.

Je t'embraſſe, cher Usbek. Donne-moi de tes nouvelles, je te conjure.

De Moſcow, le 2 de la lune de Chalval, 1713.

LETTRE LII.

RICA A USBEK,

A * * *.

J'ÉTOIS l'autre jour dans une ſociété où je me divertis aſſez bien. Il y avoit là des femmes de tous les âges; une de quatre-vingts ans, une de ſoixante, une de quarante, qui avoit une niece de vingt à vingt-deux. Un certain inſtinct me fit approcher de cette derniere, & elle me dit à l'oreille : que dites-vous de ma tante, qui à ſon âge veut avoir des amans, & fait encore la jolie? Elle a tort, lui dis-je; c'eſt un deſſein qui ne convient qu'à vous. Un moment après, je me trouvai auprès de ſa tante qui me dit : que dites-vous de cette femme qui a pour le moins ſoixante ans, qui a paſſé aujourd'hui plus d'une heure à ſa toilette? C'eſt du

temps perdu, lui dis-je, & il faut avoir vos charmes pour devoir y ſonger. J'allai à cette malheureuſe femme de ſoixante ans, & la plaignois dans mon ame, lorſqu'elle me dit à l'oreille : y a-t-il rien de ſi ridicule ? voyez cette femme qui a quatre-vingts ans, & qui met des rubans couleur de feu : elle veut faire la jeune, & elle y réuſſit ; car cela approche de l'enfance. Ah bon Dieu ! dis-je en moi-même, ne ſentirons-nous jamais que le ridicule des autres ? C'eſt peut-être un bonheur, diſois-je enſuite, que nous trouvions de la conſolation dans les foibleſſes d'autrui. Cependant j'étois en train de me divertir, & je dis : Nous avons aſſez monté ; deſcendons à préſent, & commençons par la vieille qui eſt au ſommet. Madame, vous vous reſſemblez ſi fort, cette Dame à qui je viens de parler & vous, qu'il ſemble que vous ſoyez deux ſœurs, je vous crois à peu près de même âge. Vraiment, Monſieur, me dit-elle, lorſque l'une mourra, l'autre devra avoir grand-peur : je ne crois pas qu'il y ait d'elle à moi deux jours de différence. Quand je tins cette femme décrépite, j'allai à celle de ſoixante ans. Il faut,

Madame, que vous décidiez un pari que j'ai fait : j'ai gagé que cette Dame & vous, lui montrant la femme de quarante ans, étiez de même âge. Ma foi, dit-elle, je ne crois pas qu'il y ait six mois de différence. Bon m'y voilà ; continuons. Je descendis encore, & j'allai à la femme de quarante ans. Madame, faites-moi la grace de me dire si c'est pour rire que vous appellez cette Demoiselle qui est à l'autre table, votre niece? Vous êtes aussi jeune qu'elle ; elle a même quelque chose dans le visage de passé, que vous n'avez certainement pas ; & ces couleurs vives qui paroissent sur votre teint..... Attendez, me dit-elle, je suis sa tante ; mais sa mere avoit pour le moins vingt-cinq ans plus que moi ; nous n'étions pas de même lit ; j'ai oui dire à feue ma sœur que sa fille & moi naquîmes la même année. Je le disois bien, Madame, & je n'avois pas tort d'être étonné.

Mon cher Usbek, les femmes qui se sentent finir d'avance, par la perte de leurs agrémens, voudroient reculer vers la jeunesse. Eh ! comment ne chercheroient-elles pas à tromper les autres? elles font tous leurs efforts pour se trom-

per elles-mêmes, & se dérober à la plus affligeante de toutes les idées.

De Paris, le 3 de la lune de Chalval, 1713.

LETTRE LIII.

ZELIS A USBEK,

A Paris.

JAMAIS passion n'a été plus forte & plus vive que celle de Cosrou, Eunuque blanc, pour mon esclave Zélide; il la demande en mariage avec tant de fureur que je ne puis la lui refuser. Et pourquoi ferois-je de la résistance lorsque sa mere n'en fait pas, & que Zélide elle-même paroît satisfaite de l'idée de ce mariage imposteur, & de l'ombre vaine qu'on lui présente?

Que veut-elle faire de cet infortuné, qui n'aura d'un mari que la jalousie; qui ne sortira de sa froideur que pour entrer dans un désespoir inutile; qui se rappellera toujours la mémoire de ce qu'il a été, pour la faire souvenir de ce qu'il n'est plus; qui toujours prêt à se donner, & ne se donnant jamais, se trompera, la trompera sans cesse, & lui fera

eſſuyer à chaque inſtant tous les malheurs de ſa condition ?

Et quoi ! être toujours dans les images & dans les phantômes ? ne vivre que pour imaginer ? ſe trouver toujours auprès des plaiſirs, & jamais dans les plaiſirs ? languiſſante dans les bras d'un malheureux, au lieu de répondre à ſes ſoupirs, ne répondre qu'à ſes regrets ?

Quel mépris ne doit-on pas avoir pour un homme de cette eſpece, fait uniquement pour garder, & jamais pour poſſéder ? Je cherche l'amour, & je ne le vois pas.

Je te parle librement, parce que tu aimes ma naïveté, & que tu préferes mon air libre & ma ſenſibilité pour les plaiſirs, à la pudeur feinte de mes compagnes.

Je t'ai oui dire mille fois que les Eunuques goûtent avec les femmes une ſorte de volupté qui nous eſt inconnue ; que la nature ſe dédommage de ſes pertes ; qu'elle a des reſſources qui réparent le déſavantage de leur condition ; qu'on peut bien ceſſer d'être homme, mais non pas d'être ſenſible ; & que dans cet état, on eſt comme dans un troiſieme ſens, où l'on ne fait pour ainſi dire que changer de plaiſirs.

Si cela étoit, je trouverois Zélide moins à plaindre. C'eſt quelque choſe de vivre avec des gens moins malheureux.

Donne-moi tes ordres là-deſſus, & fais-moi ſavoir ſi tu veux que le mariage s'accompliſſe dans le Sérail. Adieu.

Du Sérail d'Iſpahan, le 5 de la lune de Chalval, 1713.

LETTRE LIV.

RICA A USBEK,

*A * * *.*

J'ÉTOIS ce matin dans ma chambre qui, comme tu ſais, n'eſt ſéparée des autres que par une cloiſon fort mince, & percée en pluſieurs endroits; de ſorte qu'on entend tout ce qui ſe dit dans la chambre voiſine. Un homme qui ſe promenoit à grands pas, diſoit à un autre: Je ne ſais ce que c'eſt; mais tout ſe tourne contre moi: Il y a plus de trois jours que je n'ai rien dit qui m'ait fait honneur; & je me ſuis trouvé confondu pêle-mêle dans toutes les converſations, ſans qu'on ait fait la moindre attention à moi, & qu'on m'ait deux fois adreſſé la

parole. J'avois préparé quelques saillies pour relever mon discours ; jamais on n'a voulu souffrir que je les fisse venir : j'avois un conte fort joli à faire ; mais à mesure que j'ai voulu l'approcher, on l'a esquivé comme si on l'avoit fait exprès : j'ai quelques bons mots, qui depuis quatre jours vieillissent dans ma tête, sans que j'en aie pu faire le moindre usage. Si cela continue, je crois qu'à la fin je serai un sot ; il semble que ce soit mon étoile, & que je ne puisse m'en dispenser. Hier j'avois espére de briller avec trois ou quatre vieilles femmes, qui certainement ne m'en imposent point, & je devois dire les plus jolies choses du monde ; je fus plus d'un quart d'heure à diriger ma conversation ; mais elles ne tinrent jamais un propos suivi, & elles couperent, comme des parques fatales, le fil de tous mes discours. Veux-tu que je te dise ? la réputation du bel esprit coûte bien à soutenir. Je ne sais comment tu as fait pour y parvenir. Il me vient une pensée, reprit l'autre : travaillons de concert à nous donner de l'esprit ; associons-nous pour cela. Chaque jour nous nous dirons de quoi nous devons parler ; & nous nous secourrons

ſi bien, que ſi quelqu'un vient nous interrompre au milieu de nos idées, nous l'attirerons nous-mêmes; & s'il ne veut pas venir de bon gré, nous lui ferons violence. Nous conviendrons des endroits où il faudra approuver, de ceux où il faudra ſourire, des autres où il faudra rire tout-à-fait & à gorge déployée. Tu verras que nous donnerons le ton à toutes les converſations, & qu'on admirera la vivacité de notre eſprit & le bonheur de nos réparties. Nous nous protégerons par des ſignes de têtes mutuels. Tu brilleras aujourd'hui, demain tu ſeras mon ſecond. J'entrerai avec toi dans une maiſon, & je m'écrierai en te montrant : Il faut que je vous diſe une réponſe bien plaiſante que Monſieur vient de faire à un homme que nous avons trouvé dans la rue. Et je me tournerai vers toi : Il ne s'y attendoit pas, il a été bien étonné. Je réciterai quelques-uns de mes vers, & tu diras : J'y étois quand il les fit; c'étoit dans un ſouper, & il ne rêva pas un moment. Souvent même nous nous raillerons toi & moi, & l'on dira : Voyez comme ils s'attaquent, comme ils ſe défendent; ils

ne s'épargnent pas ; voyons comment il ſortira de-là : à merveilles ; quelle préſence d'eſprit ! voilà une véritable bataille. Mais on ne dira pas que nous nous étions eſcarmouchés la veille. Il faudra acheter de certains livres, qui ſont des recueils de bons mots, compoſés à l'uſage de ceux qui n'ont point d'eſprit, & qui en veulent contrefaire ; tout dépend d'avoir des modeles. Je veux qu'avant ſix mois nous ſoyons en état de tenir une converſation d'une heure, toute remplie de bons mots. Mais il faudra avoir une attention ; c'eſt de ſoutenir leur fortune : ce n'eſt pas aſſez de dire un bon mot ; il faut le répandre & le ſemer par-tout ; ſans cela, autant de perdu ; & je t'avoue qu'il n'y a rien de ſi déſolant que de voir une jolie choſe qu'on a dite, mourir dans l'oreille d'un ſot qui l'entend. Il eſt vrai que ſouvent il y a une compenſation, & que nous diſons auſſi bien des ſottiſes qui paſſent *incognito ;* & c'eſt la ſeule choſe qui peut nous conſoler dans cette occaſion. Voilà, mon cher, le parti qu'il nous faut prendre. Fais ce que je te dirai, & je te promets avant ſix mois une place à l'Académie : c'eſt pour te dire que le

travail ne ſera pas long : car pour lors tu pourras renoncer à ton art ; tu ſeras homme d'eſprit, malgré que tu en ayes. On remarque en France, que dès qu'un homme entre dans une compagnie, il prend d'abord ce qu'on appelle l'eſprit du corps : tu ſeras de même, & je ne crains pour toi que l'embarras des applaudiſſemens.

De Paris, le 6 de la lune de Zilcadé, 1714.

LETTRE LV.

RICA A IBBEN,

A Smyrne.

CHEZ les peuples d'Europe le premier quart-d'heure du mariage applanit toutes les difficultés ; les dernieres faveurs ſont toujours de même date que la bénédiction nuptiale : les femmes n'y font point comme nos Perſanes, qui diſputent le terrein quelquefois des mois entiers : il n'y a rien de ſi plénier : ſi elles ne perdent rien, c'eſt qu'elles n'ont rien à perdre : mais on ſait toujours, choſe honteuſe ! le moment de leur défaite ; & ſans conſulter les aſtres,

on peut prédire au juſte l'heure de la naiſſance de leurs enfans.

Les François ne parlent preſque jamais de leurs femmes : c'eſt qu'ils ont peur d'en parler devant des gens qui les connoiſſent mieux qu'eux.

Il y a parmi eux des hommes très-malheureux que perſonne ne conſole, ce ſont les maris jaloux ; il y en a que tout le monde hait, ce ſont les maris jaloux ; il y en a que tous les hommes mépriſent, ce ſont encore les maris jaloux.

Auſſi n'y a-t-il point de pays où ils ſoient en ſi petit nombre que chez les François. Leur tranquilité n'eſt pas fondée ſur la confiance qu'ils ont en leurs femmes ; c'eſt au contraire ſur la mauvaiſe opinion qu'ils en ont. Toutes les ſages précautions des Aſiatiques, les voiles qui les couvrent, les priſons où elles ſont détenues, la vigilance des Eunuques, leur paroiſſent des moyens plus propres à exercer l'induſtrie de ce ſexe, qu'à la laſſer. Ici les maris prennent leur parti de bonne grace, & regardent les infidélités comme des coups d'une étoile inévitable. Un mari qui voudroit ſeul poſſéder ſa femme, ſeroit

regardé comme un perturbateur de la joie publique, & comme un insensé qui voudroit jouir de la lumiere du soleil à l'exclusion des autres hommes.

Ici un mari qui aime sa femme est un homme qui n'a pas assez de mérite pour se faire aimer d'une autre; qui abuse de la nécessité de la loi, pour suppléer aux agrémens qui lui manquent; qui se sert de tous ses avantages, au préjudice d'une société entiere; qui s'approprie ce qui ne lui avoit été donné qu'en engagement; & qui agit autant qu'il est en lui, pour renverser une convention tacite qui fait le bonheur de l'un & de l'autre sexe. Ce titre de mari d'une jolie femme, qui se cache en Asie avec tant de soin, se porte ici sans inquiétude. On se sent en état de faire diversion par-tout. Un Prince se console de la perte d'une place, par la prise d'une autre : dans le temps que le Turc nous prenoit Bagdat, n'enlevions-nous pas au Mogol la forteresse de Candahar ?

Un homme qui en général souffre les infidélités de sa femme, n'est point désapprouvé; au contraire, on le loue de sa prudence : il n'y a que les cas particuliers qui déshonorent

Ce

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des Dames vertueuſes, & on peut dire qu'elles ſont diſtinguées ; mon conducteur me les faiſoit toujours remarquer ; mais elles étoient toutes ſi laides, qu'il faut être un ſaint pour ne pas haïr la vertu.

Après ce que je t'ai dit des mœurs de ce pays-ci, tu t'imagines facilement que les François ne s'y piquent guere de conſtance. Ils croient qu'il eſt auſſi ridicule de jurer à une femme qu'on l'aimera toujours, que de ſoutenir qu'on ſe portera toujours bien, ou qu'on ſera toujours heureux. Quand ils promettent à une femme qu'ils l'aimeront toujours, ils ſuppoſent qu'elle de ſon côté leur promet d'être toujours aimable ; & ſi elle manque à ſa parole, ils ne ſe croient plus engagés à la leur.

De Paris, le 7 de la lune de Zilcadé, 1714.

LETTRE LVI.

USBEK A IBBEN,

A Smyrne.

LE jeu eſt très en uſage en Europe : c'eſt un état que d'être joueur ; ce ſeul titre tient lieu de naiſſance, de bien, de probité : il met tout homme qui le porte au rang des honnêtes gens, ſans examen ; quoiqu'il n'y ait perſonne qui ne ſache, qu'en jugeant ainſi il s'eſt trompé très-ſouvent : mais on eſt convenu d'être incorrigible.

Les femmes y ſont ſur-tout très-adonnées. Il eſt vrai qu'elles ne s'y livrent guere dans leur jeuneſſe que pour favoriſer une paſſion plus chere ; mais à meſure qu'elles vieilliſſent leur paſſion pour le jeu ſemble rajeunir, & cette paſſion remplit tout le vuide des autres.

Elles veulent ruiner leurs maris ; & pour y parvenir elles ont des moyens pour tous les âges, depuis la plus tendre jeuneſſe juſqu'à la vieilleſſe la plus décrépite : les habits & les équipages commencent le dérangement, la coquetterie l'augmente, le jeu l'acheve.

J'ai vu ſouvent neuf ou dix femmes, ou plutôt neuf ou dix ſiecles, rangées autour d'une table; je les ai vues dans leurs eſpérances, dans leurs craintes, dans leurs joies, ſur-tout dans leurs fureurs : tu aurois dit qu'elles n'auroient jamais le temps de s'appaiſer, & que la vie alloit les quitter avant leur déſeſpoir : tu aurois été en doute ſi ceux qu'elles payoient étoient leurs créanciers ou leurs légataires.

Il ſemble que notre ſaint Prophete ait eu principalement en vue de nous priver de tout ce qui peut troubler notre raiſon : il nous a interdit l'uſage du vin, qui la tient enſevelie; il nous a par un précepte exprès défendu les jeux de haſard; & quand il lui a été impoſſible d'ôter la cauſe des paſſions, il les a amorties. L'amour parmi nous ne porte ni trouble ni fureur : c'eſt une paſſion languiſſante qui laiſſe notre ame dans le calme : la pluralité des femmes nous ſauve de leur empire; elle tempere la violence de nos deſirs.

De Paris, le 10 de la lune de Zilhagé, 1714.

LETTRE LVII.

USBEK A RHEDI,

A Veniſe.

LES libertins entretiennent ici un nombre infini de filles de joie, & les dévots un nombre innombrable de dervis. Ces dervis font trois vœux, d'obéiſſance, de pauvreté & de chaſteté. On dit que le premier eſt le mieux obſervé de tous; quant au ſecond, je te réponds qu'il ne l'eſt point; je te laiſſe à juger du troiſieme.

Mais quelque riches que ſoient ces dervis, ils ne quittent jamais la qualité de pauvres; notre glorieux Sultan renonceroit plutôt à ſes magnifiques & ſublimes titres; ils ont raiſon, car ce titre de pauvres les empêche de l'être.

Les Médecins & quelques-uns de ces dervis qu'on appelle Confeſſeurs, ſont toujours ici ou trop eſtimés, ou trop mépriſés : cependant on dit que les héritiers s'accommodent mieux des Médecins que des Confeſſeurs.

Je fus l'autre jour dans un couvent de ces dervis. Un d'entr'eux, vénérable

par ſes cheveux blancs, m'accueillit fort honnêtement : il me fit voir toute la maiſon. Nous entrâmes dans le jardin, & nous nous mîmes à diſcourir. Mon Pere, lui dis-je, quel emploi avez-vous dans la communauté ? Monſieur, me répondit-il avec un air très-content de ma queſtion, je ſuis caſuiſte. Caſuiſte ? repris-je. Depuis que je ſuis en France, je n'ai pas oui parler de cette charge. Quoi ! vous ne ſavez pas ce que c'eſt qu'un caſuiſte ? Hé bien écoutez, je vais vous en donner une idée qui ne vous laiſſera rien à déſirer. Il y a deux ſortes de péchés ; de mortels qui excluent abſolument du paradis, & de véniels qui offenſent Dieu à la vérité, mais ne l'irritent pas au point de nous priver de la béatitude : Or tout notre art conſiſte à bien diſtinguer ces deux ſortes de péchés ; car à la réſerve de quelques libertins, tous les chrétiens veulent gagner le paradis ; mais il n'y a guere perſonne qui ne le veuille gagner au meilleur marché qu'il eſt poſſible. Quand on connoît bien les péchés mortels, on tâche de ne pas commettre de ceux-là, & l'on fait ſon affaire. Il y a des hommes qui n'aſpirent pas à une ſi grande perfec-

tion ; & comme ils n'ont point d'ambition, ils ne se soucient pas des premieres places : aussi entrent-ils en paradis le plus juste qu'ils peuvent ; pourvu qu'ils y soient, cela leur suffit : leur but est de n'en faire ni plus ni moins. Ce sont des gens qui raviſſent le ciel, plutôt qu'ils ne l'obtiennent, & qui disent à Dieu : Seigneur, j'ai accompli les conditions à la rigueur ; vous ne pouvez vous empêcher de tenir vos promesses : comme je n'en ai pas fait plus que vous n'en avez demandé, je vous dispense de m'en accorder plus que vous n'en avez promis.

Nous sommes donc des gens néceſſaires, Monsieur. Ce n'est pas tout pourtant ; vous allez bien voir autre chose. L'action ne fait pas le crime, c'est la connoiſſance de celui qui la commet : celui qui fait un mal, tandis qu'il peut croire que ce n'en est pas un, est en sureté de conscience : & comme il y a un nombre infini d'actions équivoques, un casuiste peut leur donner un degré de bonté qu'elles n'ont point, en les déclarant bonnes ; & pourvu qu'il puisse persuader qu'elles n'ont point de venin, il le leur ôte tout entier.

Je vous dis ici le secret d'un métier où j'ai vieilli : je vous en fais voir les raffinemens : il y a un tour à donner à tout, même aux choses qui en paroissent le moins susceptibles. Mon Pere, lui dis-je, cela est fort bon : mais comment vous accommodez-vous avec le Ciel ? si le Sophi avoit à sa Cour un homme qui fît à son égard ce que vous faites contre votre Dieu, qui mît de la différence entre ses ordres, & qui apprît à ses sujets dans quel cas ils doivent les exécuter, dans quel autre ils peuvent les violer, il le feroit empaler sur l'heure. Je saluai mon dervis, & le quittai sans attendre sa réponse.

De Paris, le 23 de la lune de Maharram, 1714.

LETTRE LVIII.

RICA A RHÉDI,

A Venise.

A Paris, mon cher Rhédi, il y a bien des métiers. Là un homme obligeant vient pour un peu d'argent vous offrir le secret de faire de l'or.

Un autre vous promet de vous faire coucher avec les esprits aëriens, pourvu

que vous ſoyez ſeulement trente ans ſans voir de femmes.

Vous trouverez encore des devins ſi habiles, qu'ils vous diront toute votre vie, pourvu qu'ils ayent ſeulement eu un quart-d'heure de converſation avec vos domeſtiques.

Des femmes adroites font de la virginité une fleur, qui périt & renaît tous les jours, & ſe cueille la centieme fois plus douloureuſement que la premiere.

Il y en a d'autres qui, réparant par la force de leur art toutes les injures du temps, ſavent rétablir ſur un viſage une beauté qui chancelle, & même rappeller une femme du ſommet de la vieilleſſe pour la faire redeſcendre juſqu'à la jeuneſſe la plus tendre.

Tous ces gens-là vivent, ou cherchent à vivre, dans une Ville qui eſt la mere de l'invention.

Les revenus des citoyens ne s'y afferment point : ils ne conſiſtent qu'en eſprit & en induſtrie : chacun a la ſienne, qu'il fait valoir de ſon mieux.

Qui voudroit nombrer tous les gens de loi qui pourſuivent le revenu de quelque moſquée, auroit auſſi-tôt compté les ſables de la mer, & les eſclaves de notre Monarque.

Un nombre infini de maîtres de langues, d'arts & de ſciences, enſeignent ce qu'ils ne ſavent pas : & ce talent eſt bien conſidérable ; car il ne faut pas beaucoup d'eſprit pour montrer ce qu'on ſait, mais il en faut infiniment pour enſeigner ce qu'on ignore.

On ne peut mourir ici que ſubitement ; la mort ne ſauroit autrement exercer ſon empire : car il y a dans tous les coins des gens qui ont des remedes infaillibles contre toutes les maladies imaginables.

Toutes les boutiques ſont tendues de filets inviſibles, où ſe vont prendre tous les acheteurs. L'on en ſort pourtant quelquefois à bon marché : une jeune marchande cajole un homme une heure entiere, pour lui faire acheter un paquet de cure-dents.

Il n'y a perſonne qui ne ſorte de cette Ville plus précautionné qu'il n'y eſt entré : à force de faire part de ſon bien aux autres, on apprend à le conſerver ; ſeul avantage des étrangers dans cette Ville enchantereſſe.

De Paris, le 10 de la lune de Saphar, 1714.

LETTRE LIX.

RICA A USBEK,

*A * * *.*

J'ÉTOIS l'autre jour dans une maiſon, où il y avoit un cercle de gens de toute eſpece : je trouvai la converſation occupée par deux vieilles femmes, qui avoient en vain travaillé tout le matin à ſe rajeunir. Il faut avouer, diſoit une d'entr'elles, que les hommes d'aujourd'hui ſont bien différens de ceux que nous voyions dans notre jeuneſſe : ils étoient polis, gracieux, complaiſans; mais à préſent je les trouve d'une brutalité inſupportable. Tout eſt changé, dit pour lors un homme qui paroiſſoit accablé de goutte; le temps n'eſt plus comme il étoit : il y a quarante ans, tout le monde ſe portoit bien, on marchoit, on étoit gai, on ne demandoit qu'à rire & à danſer : à préſent, tout le monde eſt d'une triſteſſe inſuportable. Un moment après la converſation tourna du côté de la politique. Morbleu, dit un vieux Seigneur, l'Etat n'eſt plus gouverné : trouvez-moi à préſent un Miniſtre comme Monſieur

Colbert; je le connoiſſois beaucoup ce Monſieur Colbert; il étoit de mes amis; il me faiſoit toujours payer de mes penſions avant qui que ce fût : le bel ordre qu'il y avoit dans les finances ! tout le monde étoit à ſon aiſe, mais aujourd'hui je ſuis ruiné. Monſieur, dit pour lors un Eccléſiaſtique, vous parlez là du temps le plus miraculeux de notre invincible Monarque : y a-t-il rien de ſi grand que ce qu'il faiſoit alors pour détruire l'héréſie ? Et comptez-vous pour rien l'abolition des duels, dit d'un air content un autre homme, qui n'avoit point encore parlé ? La remarque eſt judicieuſe, me dit quelqu'un à l'oreille : cet homme eſt charmé de l'édit; & il l'obſerve ſi bien, qu'il y a ſix mois qu'il reçut cent coups de bâton pour ne le pas violer.

Il me ſemble, Usbek, que nous ne jugeons jamais des choſes que par un retour ſecret que nous faiſons ſur nous-mêmes. Je ne ſuis pas ſurpris que les Negres peignent le Diable d'une blancheur éblouiſſante, & leurs Dieux noirs comme du charbon ; que la Vénus de certains peuples ait des mamelles qui lui pendent juſques aux cuiſſes ; &

qu'enfin tous les idolâtres ayent repréenté leurs Dieux avec une figure humaine, & leur ayent fait part de toutes leurs inclinations. On a dit fort bien que si les triangles faisoient un Dieu, ils lui donneroient trois côtés.

Mon cher Usbek, quand je vois des hommes qui rampent sur un atôme, c'est-à-dire la terre, qui n'est qu'un point de l'univers, se proposer directement pour modeles de la providence, je ne sais comment accorder tant d'extravagance avec tant de petitesse.

De Paris, le 14 de la lune de Saphar, 1714.

LETTRE LX.

USBEK A IBBEN,

A Smyrne.

TU me demandes s'il y a des Juifs en France? Saches que par-tout où il y a de l'argent, il y a des Juifs. Tu me demandes ce qu'ils y font? Précisément ce qu'ils font en Perse : rien ne ressemble plus à un Juif d'Asie qu'un Juif Européen.

Ils font paroître, chez les Chrétiens

comme parmi nous, une obſtination invincible pour leur religion, qui va juſqu'à la folie.

La religion juive eſt un vieux tronc qui a produit deux branches qui ont couvert toute la terre, je veux dire le Mahométiſme & le Chriſtianiſme : ou plutôt, c'eſt une mere qui a engendré deux filles, qui l'ont accablée de mille plaies : car en fait de religion, les plus proches ſont les plus grandes ennemies. Mais quelque mauvais traitement qu'elle en ait reçu, elle ne laiſſe pas de ſe glorifier de les avoir miſes au monde : elle ſe ſert de l'une & de l'autre pour embraſſer le monde entier, tandis que d'un autre côté ſa vieilleſſe vénérable embraſſe tous les temps.

Les Juifs ſe regardent donc comme la ſource de toute ſainteté, & l'origine de toute religion : ils nous regardent au contraire, comme des hérétiques qui ont changé la loi, ou plutôt comme des Juifs rebelles.

Si le changement s'étoit fait inſenſiblement, ils croient qu'ils auroient été facilement ſéduits : mais comme il s'eſt fait tout-à-coup & d'une maniere violente, comme ils peuvent marquer le

jour & l'heure de l'une & de l'autre naiſſance, ils ſe ſcandaliſent de trouver en nous des âges, & ſe tiennent fermes à une religion que le monde même n'a pas précédée.

Ils n'ont jamais eu dans l'Europe un calme pareil à celui dont ils jouiſſent. On commence à ſe défaire parmi les chrétiens, de cet eſprit d'intolérance qui les animoit : on s'eſt mal trouvé en Eſpagne de les avoir chaſſés, & en France d'avoir fatigué des chrétiens dont la croyance différoit un peu de celle du Prince. On s'eſt apperçu que le zele pour les progrès de la religion eſt différent de l'attachement qu'on doit avoir pour elle ; & que pour l'aimer & l'obſerver, il n'eſt pas néceſſaire de haïr & de perſécuter ceux qui ne l'obſervent pas.

Il ſeroit à ſouhaiter que nos Muſulmans penſaſſent auſſi ſenſément ſur cet article, que les Chrétiens ; que l'on pût une bonne fois faire la paix entre Hali & Abubeker & laiſſer à Dieu le ſoin de décider des mérites de ces ſaints Prophetes. Je voudrois qu'on les honorât par des actes de vénération & de reſpect, & non par de vaines préférences ; & qu'on cherchât à mériter leur faveur,

quelque place que Dieu leur ait marquée, soit à sa droite, ou bien sous le marche-pied de son trône.

De Paris, le 18 de la lune de Saphar, 1714.

LETTRE LXI.

USBEK A RHEDI,

A Venise.

J'ENTRAI l'autre jour dans une Eglise fameuse, qu'on appelle Notre-Dame: pendant que j'admirois ce superbe édifice, j'eus occasion de m'entretenir avec un Ecclésiastique que la curiosité y avoit attiré comme moi. La conversation tomba sur la tranquilité de sa profession. La plupart des gens, me dit-il, envient le bonheur de notre état, & ils ont raison: cependant il a ses désagrémens: nous ne sommes point si séparés du monde, que nous n'y soyons appellés en mille occasions: là, nous avons un rôle très-difficile à soutenir.

Les gens du monde sont étonnans; ils ne peuvent souffrir notre approbation, ni nos censures: si nous les vou-

lons corriger, ils nous trouvent ridicules; si nous les approuvons, ils nous regardent comme des gens au dessous de notre caractere. Il n'y a rien de si humiliant que de penser qu'on a scandalisé les impies même. Nous sommes donc obligés de tenir une conduite équivoque, & d'en imposer aux libertins, non pas par un caractere décidé, mais par l'incertitude où nous les mettons de la maniere dont nous recevons leurs discours. Il faut avoir beaucoup d'esprit pour cela; cet état de neutralité est difficile; les gens du monde, qui hazardent tout, qui se livrent à toutes leurs saillies, qui selon le succès les poussent ou les abandonnent, réussissent bien mieux.

Ce n'est pas tout. Cet état si heureux & si tranquille, que l'on vante tant, nous ne le conservons pas dans le monde. Dès que nous y paroissons, on nous fait disputer: on nous fait entreprendre, par exemple de prouver l'utilité de la priere, à un homme qui ne croit pas en Dieu; la nécessité du jeûne, à un autre qui a nié toute sa vie l'immortalité de l'ame: l'entreprise est laborieuse, & les rieurs ne sont pas pour nous. Il y a plus: une certaine envie d'attirer les autres dans

nos opinions nous tourmente ſans ceſſe, & eſt pour ainſi dire attachée à notre profeſſion. Cela eſt auſſi ridicule que ſi on voyoit les Européens travailler, en faveur de la nature humaine, à blanchir le viſage des Africains. Nous troublons l'État ; nous nous tourmentons nous-mêmes, pour faire recevoir des points de religion qui ne ſont point fondamentaux ; & nous reſſemblons à ce conquérant de la Chine qui pouſſa ſes ſujets à une révolte générale, pour les avoir voulu obliger à ſe rogner les cheveux ou les ongles.

Le zele même que nous avons, pour faire remplir à ceux dont nous ſommes chargés les devoirs de notre ſainte religion, eſt ſouvent dangereux ; & il ne ſauroit être accompagné de trop de prudence. Un Empereur nommé Théodoſe fit paſſer au fil de l'épée tous les habitans d'une Ville, même les femmes & les enfans : s'étant enſuite préſenté pour entrer dans une Egliſe, un Evêque nommé Ambroiſe lui fit fermer les portes, comme à un meurtrier & un ſacrilege ; & en cela il fit une action héroïque. Cet Empereur ayant enſuite fait la pénitence qu'un tel crime exigeoit, étant admis

dans l'Egliſe, alla ſe placer parmi les Prêtres; le même Evêque l'en fit ſortir : & en cela il fit l'action d'un fanatique; tant il eſt vrai que l'on doit ſe défier de ſon zele. Qu'importoit à la Religion ou à l'Etat, que ce Prince eût ou n'eût pas une place parmi les Prêtres ?

De Paris, le 1 de la lune de Rebiab, 1, 1714.

LETTRE LXII.

ZELIS A USBEK,

A Paris.

TA fille ayant atteint ſa ſeptieme année, j'ai cru qu'il étoit temps de la faire paſſer dans les appartemens intérieurs du Sérail, & de ne point attendre qu'elle ait dix ans, pour la confier aux Eunuques noirs. On ne ſauroit de trop bonne heure priver une jeune perſonne des libertés de l'enfance, & lui donner une éducation ſainte dans les ſacrés murs où la pudeur habite.

Car je ne puis être de l'avis de ces meres qui ne renferment leurs filles que lorſqu'elles ſont ſur le point de leur donner un époux; qui les condamnent

au Sérail plutôt qu'elles ne les y consacrent, leur font embrasser violemment une maniere de vie qu'elles auroient dû leur inspirer. Faut-il tout attendre de la force de la raison, & rien de la douceur de l'habitude ?

C'est en vain que l'on nous parle de la subordination où la nature nous a mises : ce n'est pas assez de nous la faire sentir, il faut nous la faire pratiquer, afin qu'elle nous soutienne dans ce temps critique où les passions commencent à naître & à nous encourager à l'indépendance.

Si nous n'étions attachées à vous que par le devoir, nous pourrions quelquefois l'oublier : si nous n'y étions entraînées que par le penchant, peut-être un penchant plus fort pourroit l'affoiblir. Mais quand les lois nous donnent à un homme, elles nous dérobent à tous les autres, & nous mettent aussi loin d'eux que si nous en étions à cent mille lieues.

La nature, industrieuse en faveur des hommes, ne s'est pas bornée à leur donner des desirs ; elle a voulu que nous en eussions nous-mêmes, & que nous fussions des instrumens animés de leur félicité : elle nous a mis dans le feu des

passions, pour les faire vivre tranquilles : s'ils sortent de leur insensibilité, elle nous a destinées à les y faire rentrer, sans que nous puissions jamais goûter cet heureux état où nous les mettons.

Cependant, Usbek, ne t'imagine pas que ta situation soit plus heureuse que la mienne : j'ai goûté ici mille plaisirs que tu ne connois pas. Mon imagination a travaillé sans cesse à m'en faire connoître le prix; j'ai vécu, & tu n'as fait que languir.

Dans la prison même où tu me reriens, je suis plus libre que toi. Tu ne saurois redoubler tes attentions pour me faire garder, que je ne jouisse de tes inquiétudes; & tes soupçons, ta jalousie, tes chagrins, sont autant de marques de ta dépendance.

Continue, cher Usbek : fais veiller sur moi nuit & jour : ne te fie pas même aux précautions ordinaires : augmente mon bonheur, en assurant le tien; & sache que je ne redoute rien que ton indifférence.

Du Sérail d'Ispahan, le 2 de la lune de Rebiab, 1, 1711.

LETTRE LXIII.

RICA A USBEK,

*A ***.*

JE crois que tu veux passer ta vie à la campagne. Je ne te perdois au commencement que pour deux ou trois jours, & en voilà quinze que je ne t'ai vu. Il est vrai que tu es dans une maison charmante, que tu y trouves une société qui te convient, que tu y raisonnes tout à ton aise : il n'en faut pas davantage pour te faire oublier tout l'univers.

Pour moi, je mene à peu près la même vie que tu m'as vu mener : je me répands dans le monde, & je cherche à le connoître : mon esprit perd insensiblement tout ce qui lui reste d'asiatique, & se plie sans effort aux mœurs européennes. Je ne suis plus si étonné de voir dans une maison, cinq ou six femmes avec cinq ou six hommes ; & je trouve que cela n'est pas mal imaginé.

Je le puis dire : je ne connois les femmes que depuis que je suis ici : j'en ai plus appris dans un mois, que

je n'aurois fait en trente ans dans un Sérail.

Chez nous, les caracteres ſont tous uniformes, parce qu'ils ſont forcés : on ne voit point les gens tels qu'ils ſont, mais tels qu'on les oblige d'être : dans cette ſervitude du cœur & de l'eſprit, on n'entend parler que la crainte, qui n'a qu'un langage ; & non pas la nature, qui s'exprime ſi différemment & qui paroît ſous tant de formes.

La diſſimulation, cet art parmi nous ſi pratiqué & ſi néceſſaire, eſt ici inconnue : tout parle, tout ſe voit, tout s'entend : le cœur ſe montre comme le viſage : dans les mœurs, dans la vertu, dans le vice même, on apperçoit toujours quelque choſe de naïf.

Il faut, pour plaire aux femmes, un certain talent différent de celui qui leur plaît encore davantage : il conſiſte dans une eſpece de badinage dans l'eſprit, qui les amuſe, en ce qu'il ſemble leur promettre à chaque inſtant ce qu'on ne peut tenir que dans de trop longs intervalles.

Ce badinage naturellement fait pour les toilettes, ſemble être parvenu à former le caractere général de la Nation ;

on badine au conseil, on badine à la tête d'une armée, on badine avec un Ambassadeur. Les professions ne paroissent ridicules qu'à proportion du sérieux qu'on y met : un Médecin ne le seroit plus, si ses habits étoient moins lugubres, & s'il tuoit ses malades en badinant.

De Paris, le 10 de la lune de Rebiab, 1, 1714.

LETTRE LXIV.

LE CHEF DES EUNUQUES NOIRS, A USBEK,

A Paris.

JE suis dans un embarras que je ne saurois t'exprimer, magnifique Seigneur : le Sérail est dans un désordre & une confusion épouvantable : la guerre regne entre tes femmes : tes Eunuques sont partagés : on n'entend que plaintes, que murmures, que reproches : mes remontrances sont méprisées : tout semble permis dans ce temps de licence, & je n'ai plus qu'un vain titre dans le Sérail.

Il n'y a aucune de tes femmes qui ne

ſe juge au-deſſus des autres par ſa naiſſance, par ſa beauté, par ſes richeſſes, par ſon eſprit, par ton amour; & qui ne faſſe valoir quelques-uns de ces titres pour avoir toutes les préférences : je perds à chaque inſtant cette longue patience, avec laquelle néanmoins j'ai eu le malheur de les mécontenter toutes : ma prudence, ma complaiſance même, vertu ſi rare & ſi étrangere dans le poſte que j'occupe, ont été inutiles.

Veux-tu que je te découvre, magnifique Seigneur, la cauſe de tous ces déſordres? Elle eſt toute dans ton cœur, & dans les tendres égards que tu as pour elles. Si tu ne me retenois pas la main : ſi au lieu de la voie des remontrances, tu me laiſſois celle des châtimens; ſi ſans te laiſſer attendrir à leurs plaintes & à leurs larmes, tu les envoyois pleurer devant moi, qui ne m'attendris jamais, je les façonnerois bientôt au joug qu'elles doivent porter, & je laſſerois leur humeur impérieuſe & indépendante.

Enlevé dès l'âge de quinze ans, du fond de l'Afrique ma patrie, je fus d'abord vendu à un maître qui avoit plus de vingt femmes ou concubines. Ayant jugé,

jugé, à mon air grave & taciturne, que j'étois propre au Sérail, il ordonna que l'on achevât de me rendre tel; & me fit faire une opération pénible dans les commencemens, mais qui me fut heureuse dans la suite, parce qu'elle m'approcha de l'oreille & de la confiance de mes maîtres. J'entrai dans ce Sérail, qui fut pour moi un nouveau monde. Le premier Eunuque, l'homme le plus sévere que j'aye vu de ma vie, y gouvernoit avec un empire absolu. On n'y entendoit parler ni de divisions, ni de querelles: un silence profond régnoit par-tout: toutes ces femmes étoient couchées à la même heure d'un bout de l'année à l'autre, & levées à la même heure: elles entroient dans le bain tour à tour, elles en sortoient au moindre signe que nous leur en faisions: le reste du temps, elles étoient presque toujours enfermées dans leurs chambres. Il avoit une regle, qui étoit de les faire tenir dans une grande propreté, & il avoit pour cela des attentions inexprimables: le moindre refus d'obéir étoit puni sans miséricorde. Je suis, disoit-il, esclave; mais je le suis d'un homme qui est votre maître & le mien; & j'use du

pouvoir qu'il m'a donné sur vous: c'est lui qui vous châtie, & non pas moi, qui ne fais que prêter ma main. Ces femmes n'entroient jamais dans la chambre de mon maître, qu'elles n'y fussent appellées, elles recevoient cette grace avec joie, & s'en voyoient privées sans se plaindre. Enfin moi, qui étois le dernier des noirs dans ce Sérail tranquille, j'étois mille fois plus respecté que je ne le suis dans le tien, où je les commande tous.

Dès que ce grand Eunuque eut connu mon génie, il tourna les yeux de mon côté; il parla de moi à mon maître comme d'un homme capable de travailler selon ses vues, & de lui succéder dans le poste qu'il rempliſſoit: il ne fut point étonné de ma grande jeunesse; il crut que mon attention me tiendroit lieu d'expérience. Que te dirai-je? je fis tant de progrès dans sa confiance, qu'il ne faisoit plus difficulté de mettre dans mes mains les clefs des lieux terribles, qu'il gardoit depuis si long-temps. C'est sous ce grand maître que j'appris l'art difficile de commander, & que je me formai aux maximes d'un gouvernement inflexible: j'étudiai sous lui le cœur des femmes, il

m'apprit à profiter de leurs foibleſſes, & à ne point m'étonner de leurs hauteurs. Souvent il ſe plaiſoit à me les voir conduire juſqu'au dernier retranchement de l'obéiſſance, il les faiſoit enſuite revenir inſenſiblement, & vouloit que je paruſſe pour quelque temps plier moi-même. Mais il falloit le voir dans ces momens où il les trouvoit tout près du déſeſpoir, entre les prieres & les reproches : il ſoutenoit leurs larmes ſans s'émouvoir, & ſe ſentoit flatté de cette eſpece de triomphe. Voilà, diſoit-il d'un air content, comment il faut gouverner les femmes : leur nombre ne m'embarraſſe pas ; je conduirois de même toutes celles de notre grand Monarque. Comment un homme peut-il eſpérer de captiver leur cœur, ſi ſes fidelles Eunuques n'ont commencé par ſoumettre leur eſprit?

Il avoit non-ſeulement de la fermeté, mais auſſi de la pénétration. Il liſoit leurs penſées & leurs diſſimulations ; leurs geſtes étudiés, leur viſage feint ne lui déroboient rien. Il ſavoit toutes leurs actions les plus cachées, & leurs paroles les plus ſecrettes. Il ſe ſervoit des unes pour connoître les autres, & il ſe

plaiſoit à récompenſer la moindre confidence. Comme elles n'abordoient leur mari que lorſqu'elles étoient averties, l'Eunuque y appelloit qui il vouloit, & tournoit les yeux de ſon maître ſur celles qu'il avoit en vue; & cette diſtinction étoit la récompenſe de quelque ſecret révélé. Il avoit perſuadé à ſon maître qu'il étoit du bon ordre qu'il lui laiſſât ce choix, afin de lui donner une autorité plus grande. Voilà comme on gouvernoit, magnifique Seigneur, dans un Sérail qui étoit, je crois, le mieux réglé qu'il y eût en Perſe.

Laiſſe-moi les mains libres: permets que je me faſſe obéir: huit jours remettront l'ordre dans le ſein de la confuſion, c'eſt ce que ta gloire demande, & ce que ta ſureté exige.

De ton Sérail d'Iſpahan, le 9 de la lune de Rébiab, 1, 1714.

LETTRE LXV.

USBEK A SES FEMMES,

Au Sérail d'Ispahan.

J'APPRENDS que le Sérail est dans le désordre, & qu'il est rempli de querelles & de divisions intestines. Que vous recommandai-je en partant, que la paix & la bonne intelligence? Vous me le promites; étoit-ce pour me tromper?

C'est vous qui seriez trompées, si je voulois suivre les conseils que me donne le grand Eunuque; si je voulois employer mon autorité, pour vous faire vivre comme mes exhortations le demandoient de vous.

Je ne sais me servir de ces moyens violens, que lorsque j'ai tenté tous les autres. Faites-donc, en votre considération, ce que vous n'avez pas voulu faire à la mienne.

Le premier Eunuque a grand sujet de se plaindre: il dit que vous n'avez aucun égard pour lui. Comment pouvez-vous accorder cette conduite avec la

modeſtie de votre état ? N'eſt-ce pas à lui que pendant mon abſence votre vertu eſt confiée ? C'eſt un tréſor ſacré dont il eſt le dépoſitaire. Mais ces mépris que vous lui témoignez, font voir que ceux qui ſont chargés de vous faire vivre dans les lois de l'honneur, vous ſont à charge.

Changez donc de conduite, je vous prie, & faites en ſorte que je puiſſe une autre fois rejeter les propoſitions que l'on me fait contre votre liberté & votre repos.

Car je voudrois vous faire oublier que je ſuis votre maître, pour me ſouvenir ſeulement que je ſuis votre époux.

De Paris, le 5 de la lune de Chahban, 1714.

LETTRE LXVI.

RICA A***.

ON s'attache ici beaucoup aux ſciences, mais je ne ſais ſi on eſt fort ſavant. Celui qui doute de tout comme Philoſophe, n'oſe rien nier comme Théologien; cet homme contradictoire

eſt toujours content de lui, pourvu qu'on convienne des qualités.

La fureur de la plupart des François, c'eſt d'avoir de l'eſprit; & la fureur de ceux qui veulent avoir de l'eſprit, c'eſt de faire des livres.

Cependant il n'y a rien de ſi mal imaginé : la nature ſembloit avoir ſagement pourvu à ce que les ſottiſes des hommes fuſſent paſſageres, & les livres les immortaliſent. Un ſot devroit être content d'avoir ennuyé tous ceux qui ont vécu avec lui : il veut encore tourmenter les races futures; il veut que ſa ſottiſe triomphe de l'oubli, dont il auroit pu jouir comme du tombeau ; il veut que la poſtérité ſoit informée qu'il a vécu, & qu'elle ſache à jamais qu'il a été un ſot.

De tous les Auteurs, il n'y en a point que je mépriſe plus que les compilateurs, qui vont de tous côtés chercher des lambeaux des ouvrages des autres, qu'ils plaquent dans les leurs, comme des pieces des gazon dans un parterre : ils ne ſont point au-deſſus de ces ouvriers d'Imprimerie qui rangent des caracteres, qui combinés enſemble font un livre où ils n'ont fourni que la main.

Je voudrois qu'on respectât les livres originaux ; & il me semble que c'est une espece de profanation, de tirer les pieces qui les composent du sanctuaire où elles sont, pour les exposer à un mépris qu'elles ne méritent point.

Quand un homme n'a rien à dire de nouveau, que ne se tait-il ? Qu'a-t-on affaire de ces doubles emplois ? Mais je veux donner un nouvel ordre. Vous êtes un habile homme ! Vous venez dans ma bibliotheque ; & vous mettez en bas les livres qui sont en haut, & en haut ceux qui sont en bas : c'est un beau chef-d'œuvre !

Je t'écris sur ce sujet, ***, parce que je suis outré d'un livre que je viens de quitter, qui est si gros, qu'il sembloit contenir la science universelle : mais il m'a rompu la tête sans m'avoir rien appris. Adieu.

De Paris, le 8 de la lune de Chahban, 1714.

LETTRE LXVII.

IBBEN A USBEK,

A Paris.

TROIS vaiſſeaux ſont arrivés ici ſans m'avoir apporté de tes nouvelles. Es-tu malade ? ou te plais-tu à m'inquiéter ?

Si tu ne m'aimes pas dans un pays où tu n'es lié à rien, que ſera-ce au milieu de la Perſe, & dans le ſein de ta famille ? Mais peut-être que je me trompe : tu es aſſez aimable pour trouver par-tout des amis ; le cœur eſt citoyen de tous les pays : comment une ame bien faite peut-elle s'empêcher de former des engagemens ? Je te l'avoue ; je reſpecte les anciennes amitiés ; mais je ne ſuis pas fâché d'en faire par-tout de nouvelles.

En quelque pays que j'aye été, j'y ai vécu comme ſi j'avois dû y paſſer ma vie : j'ai eu le même empreſſement pour les gens vertueux ; la même compaſſion, ou plutôt la même tendreſſe pour les malheureux ; la même eſtime pour ceux

que la prospérité n'a point aveuglés. C'est mon caractere, Usbek : par-tout où je trouverai des hommes, je me choisirai des amis.

Il y a ici un Guebre qui, après toi, a je crois, la premiere place dans mon cœur : c'est l'ame de la probité même. Des raisons particulieres l'ont obligé de se retirer dans cette Ville, où il vit tranquille du produit d'un trafic honnête, avec une femme qu'il aime. Sa vie est toute marquée d'actions généreuses : &, quoiqu'il cherche la vie obscure, il y a plus d'héroïsme dans son cœur que dans celui des plus grands Monarques.

Je lui ai parlé mille fois de toi, je lui montre toutes tes lettres ; je remarque que cela lui fait plaisir, & je vois déjà que tu as un ami qui t'est inconnu.

Tu trouveras ici ses principales aventures : quelque répugnance qu'il eût à les écrire, il n'a pu les refuser à mon amitié, & je les confie à la tienne.

HISTOIRE

D'APHERIDON ET D'ASTARTÉ.

JE ſuis né parmi les Guebres, d'une religion qui eſt peut-être la plus ancienne qui ſoit au monde. Je fus ſi malheureux, que l'amour me vint avant la raiſon. J'avois à peine ſix ans, que je ne pouvois vivre qu'avec ma ſœur : mes yeux s'attachoient toujours ſur elle ; & lorſqu'elle me quittoit un moment, elle les retrouvoit baignés de larmes ; chaque jour n'augmentoit pas plus mon âge, que mon amour. Mon pere, étonné d'une ſi forte ſympathie, auroit bien ſouhaité de nous marier enſemble, ſelon l'ancien uſage des Guebres, introduit par Cambyſe ; mais la crainte des Mahométans, ſous le joug deſquels nous vivons, empêche ceux de notre nation de penſer à ces alliances ſaintes, que notre religion ordonne plutôt qu'elle ne les permet, & qui ſont des images ſi naïves de l'union déjà formée par la nature.

Mon pere voyant donc qu'il auroit été dangereux de ſuivre mon inclination & la ſienne, réſolut d'éteindre une

flamme qu'il croyoit naissante, mais qui étoit déjà à son dernier période : il prétexta un voyage & m'emmena avec lui, laissant ma sœur entre les mains d'une de ses parentes ; car ma mere étoit morte depuis deux ans. Je ne vous dirai point quel fut le désespoir de cette séparation : j'embrassai ma sœur toute baignée de larmes, mais je n'en versai point : car la douleur m'avoit rendu comme insensible. Nous arrivâmes à Tefflis ; & mon pere ayant confié mon éducation à un de nos parens, m'y laissa & s'en retourna chez lui.

Quelque temps après j'appris que, par le crédit d'un de ses amis, il avoit fait entrer ma sœur dans le Beiram du Roi, où elle étoit au service d'une Sultane. Si l'on m'avoit appris sa mort, je n'en aurois pas été plus frappé : car, outre que je n'espérois plus de la revoir, son entrée dans le Beiram l'avoit rendue Mahométane, & elle ne pouvoit plus, suivant le préjugé de cette religion, me regarder qu'avec horreur. Cependant, ne pouvant plus vivre à Tefflis, las de moi-même & de la vie, je retournai à Ispahan. Mes premieres paroles furent ameres à mon pere ; je

lui reprochai d'avoir mis sa fille en un lieu où l'on ne peut entrer qu'en changeant de religion. Vous avez attiré sur votre famille, lui dis-je, la colere de Dieu & du soleil qui vous éclaire : vous avez plus fait que si vous aviez souillé les élémens, puisque vous avez souillé l'ame de votre fille, qui n'est pas moins pure : j'en mourrai de douleur & d'amour : mais puisse ma mort être la seule peine que Dieu vous fasse sentir ! A ces mots je sortis : & pendant deux ans, je passai ma vie à aller regarder les murailles du Beiram, & considérer le lieu où ma sœur pouvoit être ; m'exposant tous les jours mille fois à être égorgé par les Eunuques qui font la ronde autour de ces redoutables lieux.

Enfin mon pere mourut ; & la Sultane que ma sœur servoit, la voyant tous les jours croître en beauté, en devint jalouse, & la maria avec un Eunuque qui la souhaitoit avec passion. Par ce moyen ma sœur sortit du Sérail, & prit avec son Eunuque une maison à Ispahan.

Je fus plus de trois mois sans pouvoir lui parler ; l'Eunuque, le plus jaloux de tous les hommes, me remettant tou-

jours ſous divers prétextes. Enfin j'entrai dans ſon Beiram, & il me lui fit parler au travers d'une jalouſie : des yeux de lynx ne l'auroient pas pu découvrir, tant elle étoit enveloppée d'habits & de voiles, & je ne la pus reconnoître qu'au ſon de ſa voix. Quelle fut mon émotion, quand je me vis ſi près & ſi éloigné d'elle ! Je me contraignis, car j'étois examiné. Quant à elle, il me parut qu'elle verſa quelques larmes. Son mari voulut me faire quelques mauvaiſes excuſes, mais je le traitai comme le dernier des eſclaves. Il fut bien embarraſſé, quand il vit que je parlai à ma ſœur une langue qui lui étoit inconnue ; c'étoit l'ancien Perſan, qui eſt notre langue ſacrée. Quoi, ma ſœur ! lui dis-je, eſt-il vrai que vous avez quitté la religion de vos peres ? Je ſais qu'entrant au Beiram vous avez dû faire profeſſion du Mahométiſme : mais, dites-moi, votre cœur a-t-il pu conſentir, comme votre bouche, à quitter une religion qui me permet de vous aimer ? Et pour qui la quittez-vous, cette religion qui nous doit être ſi chere ? pour un miſérable encore flétri des fers qu'il a portés ; qui, s'il étoit homme, ſeroit

le dernier de tous. Mon frere, dit-elle, cet homme dont vous parlez eſt mon mari: il faut que je l'honore, tout indigne qu'il vous paroît; & je ſerois auſſi la derniere des femmes, ſi.... Ah, ma ſœur! lui dis-je, vous êtes Guebre: il n'eſt ni votre époux, ni ne peut l'être: ſi vous êtes fidelle comme vos peres, vous ne devez le regarder que comme un monſtre. Hélas! dit-elle, que cette religion ſe montre à moi de loin! à peine en ſavois-je les préceptes, qu'il fallut les oublier. Vous voyez que cette langue que je vous parle ne m'eſt plus familiere, & que j'ai toutes les peines du monde à m'exprimer: mais comptez que le ſouvenir de notre enfance me charme toujours; que depuis ce temps-là je n'ai eu que de fauſſes joies; qu'il ne s'eſt pas paſſé de jour que je n'aye penſé à vous; que vous avez eu plus de part que vous ne croyez à mon mariage, & que je n'y ai été déterminée que par l'eſpérance de vous revoir. Mais que ce jour qui m'a tant coûté, va me coûter encore! Je vous vois tout hors de vous-même; mon mari frémit de rage & de jalouſie; je ne vous verrai plus; je vous parle ſans doute pour la

derniere fois de ma vie : ſi cela étoit, mon frere, elle ne ſeroit pas longue. A ces mots, elle s'attendrit ; & ſe voyant hors d'état de tenir la converſation, elle me quitta le plus déſolé de tous les hommes.

Trois ou quatre jours après, je demandai à voir ma ſœur : le barbare Eunuque auroit bien voulu m'en empêcher : mais, outre que ces ſortes de maris n'ont pas ſur leurs femmes la même autorité que les autres, il aimoit ſi éperdument ma ſœur qu'il ne ſavoit rien lui refuſer. Je la vis encore dans le même lieu & ſous les mêmes voiles accompagnée de deux eſclaves ; ce qui me fit avoir recours à notre langue particuliere. Ma ſœur, lui dis-je, d'où vient que je ne puis vous voir ſans me trouver dans une ſituation affreuſe ? Les murailles qui vous tiennent enfermée, ces verroux & ces grilles, ces miſérables gardiens qui vous obſervent, me mettent en fureur. Comment avez-vous perdu la douce liberté dont jouiſſoient vos ancêtres ? Votre mere qui étoit ſi chaſte, ne donnoit à ſon mari pour garant de ſa vertu que ſa vertu même : ils vivoient heureux l'un & l'autre dans

une confiance mutuelle; & la ſimplicité de leurs mœurs étoit pour eux une richeſſe plus précieuſe mille fois que le faux éclat dont vous ſemblez jouir dans cette maiſon ſomptueuſe. En perdant votre religion, vous avez perdu votre liberté, votre bonheur & cette précieuſe égalité qui fait l'honneur de votre ſexe. Mais ce qu'il y a de pis encore, c'eſt que vous êtes, non pas la femme, car vous ne pouvez pas l'être, mais l'eſclave d'un eſclave qui a été dégradé de l'humanité. Ah, mon frere! dit-elle, reſpectez mon époux, reſpectez la religion que j'ai embraſſée: ſelon cette religion, je n'ai pu vous entendre, ni vous parler ſans crime. Quoi, ma ſœur! lui dis-je tout tranſporté, vous la croyez donc véritable cette religion? Ah! dit-elle, qu'il me ſeroit avantageux qu'elle ne le fût pas! Je fais pour elle un trop grand ſacrifice, pour que je puiſſe ne la pas croire: &, ſi mes doutes..... A ces mots elle ſe tut. Oui, vos doutes, ma ſœur, ſont bien fondés, quels qu'ils ſoient. Qu'attendez-vous d'une religion qui vous rend malheureuſe dans ce monde-ci, & ne nous laiſſe point d'eſpérance pour l'autre? Songez que la

nôtre eſt la plus ancienne qui ſoit au monde ; qu'elle a toujours fleuri dans la Perſe, & n'a pas d'autre origine que cet Empire, dont les commencemens ne ſont point connus; que ce n'eſt que le haſard qui y a introduit le Mahométiſme ; que cette ſecte y a été établie, non par la voie de la perſuaſion, mais de la conquête. Si nos Princes naturels n'avoient pas été foibles, vous verriez régner encore le culte de ces anciens Mages. Tranſportez-vous dans ces ſiecles reculés: tout vous parlera du Magiſme & rien de la ſecte Mahométane qui, pluſieurs milliers d'années après, n'étoit pas même dans ſon enfance. Mais, dit-elle, quand ma religion ſeroit plus moderne que la vôtre, elle eſt au moins plus pure, puiſqu'elle n'adore que Dieu ; au lieu que vous adorez encore le ſoleil, les étoiles, le feu & même les élémens. Je vois, ma ſœur, que vous avez appris parmi les Muſulmans à calomnier notre ſainte religion. Nous n'adorons ni les aſtres, ni les élémens, & nos peres ne les ont jamais adorés : jamais ils ne leur ont élevé des temples, jamais ils ne leur ont offert des ſacrifices : Ils leur ont ſeulement rendu un

culte religieux, mais inférieur, comme à des ouvrages & des manifeſtations de la Divinité. Mais, ma ſœur, au nom de Dieu qui nous éclaire, recevez ce livre ſacré que je vous porte; c'eſt le livre de notre légiſlateur Zoroaſtre, liſez-le ſans prévention : recevez dans votre cœur les rayons de lumiere qui vous éclaireront en le liſant: ſouvenez-vous de vos peres qui ont ſi long-temps honoré le ſoleil dans la ville ſainte de Balk; & enfin ſouvenez-vous de moi, qui n'eſpere de repos, de fortune, de vie, que de votre changement. Je la quittai tout tranſporté, & la laiſſai ſeule décider la plus grande affaire que je puſſe avoir de ma vie.

J'y retournai deux jours après. Je ne lui parlai point : j'attendis dans le ſilence l'arrêt de ma vie ou de ma mort. Vous êtes aimé, mon frere, me dit-elle, & par une Guebre. J'ai long-temps combattu: mais, dieux! que l'amour leve de difficultés! que je ſuis ſoulagée! Je ne crains plus de vous trop aimer: je puis ne mettre point de bornes à mon amour : l'excès même en eſt légitime. Ah que ceci convient bien à l'état de mon cœur! Mais vous qui avez ſu rom-

pre les chaînes que mon esprit s'étoit forgées, quand romprez-vous celles qui me lient les mains ? Dès ce moment je me donne à vous ; faites voir, par la promptitude avec laquelle vous m'accepterez, combien ce présent vous est cher. Mon frere, la premiere fois que je pourrai vous embrasser, je crois que je mourrai dans vos bras. Je n'exprimerois jamais bien la joie que je sentis à ces paroles ; je me crus, & je me vis en effet, en un instant le plus heureux de tous les hommes ; je vis presque accomplir tous les desirs que j'avois formés en vingt-cinq ans de vie, & évanouir tous les chagrins qui me l'avoient rendue si laborieuse. Mais, quand je me fus un peu acoutumé à ces douces idées, je trouvai que je n'étois pas si près de mon bonheur que je me l'étois figuré tout à coup, quoique j'eusse surmonté le plus grand de tous les obstacles. Il falloit surprendre la vigilance de ses gardiens ; je n'osois confier à personne le secret de ma vie ; je n'avois que ma sœur, elle n'avoit que moi : si je manquois mon coup, je courois risque d'être empalé ; mais je ne voyois pas de peine plus cruelle que de le man-

quer. Nous convînmes qu'elle m'enverroit demander une horloge que son pere lui avoit laissée, & que j'y mettrois dedans une lime pour scier les alousies d'une fenêtre qui donnoit dans la rue, & une corde nouée pour descendre; que je ne la verrois plus dorénavant, mais que j'irois toutes les nuits sous cette fenêtre, attendre qu'elle pût exécuter son dessein. Je passai quinze nuits entieres sans voir personne, parce qu'elle n'avoit pas trouvé le temps favorable. Enfin la seizieme nuit j'entendis une scie qui travailloit: de temps en temps l'ouvrage étoit interrompu, & dans ces intervalles ma frayeur étoit inexprimable. Après une heure de travail, je la vis qui attachoit la corde; elle se laissa aller & glissa dans mes bras. Je ne connus plus le danger, & je restai long-temps sans bouger de là: je la conduisis hors de la Ville où j'avois un cheval tout prêt; je la mis en croupe derriere moi, & m'éloignai, avec toute la promptitude imaginable, d'un lieu qui pouvoit nous être si funeste. Nous arrivâmes avant le jour chez un Guebre, dans un lieu désert où il s'étoit retiré, vivant du travail de ses mains;

nous ne jugeâmes pas à propos de reſter chez lui ; & par ſon conſeil nous entrâmes dans une épaiſſe forêt, & nous nous mîmes dans le creux d'un vieux chêne, juſqu'à ce que le bruit de notre évaſion ſe fût diſſipé. Nous vivions tous deux dans ce ſéjour écarté, ſans témoins, nous répétant ſans ceſſe que nous nous aimerions toujours, attendant l'occaſion que quelque Prêtre Guebre pût faire la cérémonie du mariage preſcrite par nos livres ſacrés. Ma ſœur, lui dis-je, que cette union eſt ſainte ! la nature nous avoit unis, notre ſainte loi va nous unir encore. Enfin un Prêtre vint calmer notre impatience amoureuſe. Il fit dans la maiſon du payſan toutes les cérémonies du mariage : il nous bénit & nous ſouhaita mille fois toute la vigueur de Guſtaſpe & la ſainteté de l'Hohoraſpe. Bientôt après nous quittâmes la Perſe où nous n'étions pas en ſureté, & nous nous retirâmes en Géorgie. Nous y vécûmes un an, tous les jours plus charmés l'un de l'autre. Mais, comme mon argent alloit finir, & que je craignois la miſere pour ma ſœur, non pas pour moi, je la quittai pour aller chercher quelque ſecours chez nos parens. Jamais

adieu ne fut plus tendre. Mon voyage me fut non seulement inutile, mais funeste : car ayant trouvé d'un côté tous nos biens confisqués, de l'autre mes parens presque dans l'impuissance de me secourir, je ne rapportai d'argent précisément que ce qu'il falloit pour mon retour. Mais quel fut mon désespoir ! je ne trouvai plus ma sœur. Quelques jours avant mon arrivée, des Tartares avoient fait une incursion dans la Ville où elle étoit ; &, comme ils la trouverent belle, ils la prirent, & la vendirent à des Juifs qui alloient en Turquie, & ne laisserent qu'une petite fille dont elle étoit accouchée quelques mois auparavant. Je suivis ces Juifs & les joignis à trois lieues de là : mes prieres, mes larmes furent vaines ; ils me demanderent toujours trente tomans & ne se relâcherent jamais d'un seul. Après m'être adressé à tout le monde, avoir imploré la protection des Prêtres Turcs & Chrétiens, je m'adressai à un marchand Arménien ; je lui vendis ma fille & me vendis aussi pour trente-cinq tomans. J'allai aux Juifs, je leur donnai trente tomans, & portai les cinq autres à ma sœur que je n'avois pas encore vue. Vous êtes libre, lui

dis-je, ma sœur, & je puis vous embrasser; voilà cinq tomans que je vous porte; j'ai du regret qu'on ne m'ait pas acheté davantage. Quoi! dit-elle, vous vous êtes vendu? Oui, lui dis-je. Ah malheureux! qu'avez-vous fait? N'étois-je pas assez infortunée, sans que vous travaillassiez à me la rendre davantage? Votre liberté me consoloit, & votre esclavage va me mettre au tombeau. Ah! mon frere, que votre amour est cruel! Et ma fille, je ne la vois point? Je l'ai vendue aussi, lui dis-je. Nous fondîmes tous deux en larmes, & n'eûmes pas la force de nous rien dire. Enfin j'allai trouver mon maître, & ma sœur y arriva presque aussi-tôt que moi; elle se jeta à ses genoux. Je vous demande, dit-elle, la servitude, comme les autres vous demandent la liberté: prenez-moi, vous me vendrez plus cher que mon mari. Ce fut alors qu'il se fit un combat qui arracha les larmes des yeux de mon maître. Malheureux! dit-elle, as-tu pensé que je pusse accepter ma liberté aux dépens de la tienne? Seigneur, vous voyez deux infortunés qui mourront si vous nous séparez. Je me donne à vous, payez-moi; peut-être que cet argent

argent & mes ſervices pourront quelque jour obtenir de vous ce que je n'oſe vous demander. Il eſt de votre intérêt de ne nous point ſéparer: comptez que je diſpoſe de ſa vie. L'Arménien étoit un homme doux, qui fut touché de nos malheurs. Servez-moi l'un & l'autre avec fidélité & avec zele, & je vous promets que dans un an je vous donnerai votre liberté. Je vois que vous ne méritez ni l'un ni l'autre les malheurs de votre condition. Si, lorſque vous ſerez libres, vous êtes auſſi heureux que vous le méritez, ſi la fortune vous rit, je ſuis certain que vous me ſatisferez de la perte que je ſouffrirai. Nous embraſſâmes tous deux ſes genoux & le ſuivîmes dans ſon voyage. Nous nous ſoulagions l'un & l'autre dans les travaux de la ſervitude, & j'étois charmé lorſque j'avois pu faire l'ouvrage qui étoit tombé à ma ſœur.

La fin de l'année arriva; notre maître tint ſa parole, & nous délivra. Nous retournâmes à Tefflis, là je trouvai un ancien ami de mon pere qui exerçoit avec ſuccès la Médecine dans cette Ville; il me prêta quelqu'argent, avec lequel je fis quelque négoce.

Quelques affaires m'appellerent enſuite à Smyrne où je m'établis. J'y vis depuis ſix ans, & j'y jouis de la plus aimable & de la plus douce ſociété du monde ; l'union regne dans ma famille, & je ne changerois pas ma condition pour celle de tous les Rois du monde. J'ai été aſſez heureux pour retrouver le marchand Arménien à qui je dois tout ; & je lui ai rendu des ſervices ſignalés.

De Smyrne, le 27 de la lune de Gemmadi, 2, 1714.

LETTRE LXVIII.

RICA A USBEK,

*A***.*

J'ALLAI l'autre jour dîner chez un homme de robe, qui m'en avoit prié pluſieurs fois. Après avoir parlé de pluſieurs choſes, je lui dis : Monſieur, il me paroît que votre métier eſt bien pénible. Pas tant que vous vous l'imaginez, répondit-il : de la maniere dont nous le faiſons, ce n'eſt qu'un amuſement. Mais quoi, n'avez-vous pas tou-

jours la tête remplie des affaires d'autrui ? N'êtes-vous pas toujours occupé de choſes qui ne ſont point intéreſſantes ? Vous avez raiſon, ces choſes ne ſont point intéreſſantes, car nous nous y intéreſſons ſi peu que rien ; & cela même fait que le métier n'eſt pas ſi fatigant que vous dites. Quand je vis qu'il prenoit la choſe d'une maniere ſi dégagée, je continuai & lui dis : Monſieur, je n'ai point vu votre cabinet. Je le crois, car je n'en ai point. Quand je pris cette charge, j'eus beſoin d'argent pour la payer ; je vendis ma bibliotheque ; & le Libraire qui la prit, d'un nombre prodigieux de volumes, ne me laiſſa que mon livre de raiſon. Ce n'eſt pas que je les regrette : nous autres Juges ne nous enflons point d'une vaine ſcience. Qu'avons-nous affaire de tous ces volumes de lois ? Preſque tous les cas ſont hypothétiques & ſortent de la regle générale. Mais ne ſeroit-ce pas, Monſieur, lui dis-je, parce que vous les en faites ſortir ? Car enfin, pourquoi chez tous les peuples du monde y auroit-il des lois, ſi elles n'avoient pas leur application ? & comment peut-on les appliquer, ſi l'on

ne les fait pas? Si vous connoiſſiez le Palais, reprit le Magiſtrat, vous ne parleriez pas comme vous faites; nous avons des livres vivans, qui ſont les Avocats : ils travaillent pour nous & ſe chargent de nous inſtruire. Et ne ſe chargent-ils pas quelquefois de vous tromper, lui repartis-je? Vous ne feriez donc pas mal de vous garantir de leurs embûches. Ils ont des armes avec leſquelles ils attaquent votre équité; il ſeroit bon que vous en euſſiez auſſi pour la défendre, & que vous n'allaſſiez pas vous mettre dans la mêlée, habillés à la légere, parmi des gens cuiraſſés juſqu'aux dents.

De Paris, le 13 de la lune de Chahban, 1714.

LETTRE LXIX.

USBEK A RHÉDI,

A Veniſe.

TU ne te ſerois jamais imaginé que je fuſſe devenu plus Métaphyſicien que je ne l'étois : cela eſt pourtant; & tu en ſeras convaincu, quand tu auras eſſuyé ce débordement de ma philoſophie.

Les Philoſophes les plus ſenſés, qui ont réfléchi ſur la nature de Dieu, ont dit qu'il étoit un être ſouverainement parfait, mais ils ont extrêmement abuſé de cette idée. Ils ont fait une énumération de toutes les perfections différentes que l'homme eſt capable d'avoir & d'imaginer, & en ont chargé l'idée de la divinité, ſans ſonger que ſouvent ces attributs s'entr'empêchent, & qu'ils ne peuvent ſubſiſter dans un même ſujet ſans le détruire.

Les Poëtes d'Occident diſent qu'un Peintre ayant voulu faire le portrait de la déeſſe de la beauté, aſſembla les plus belles Grecques, & prit de chacune ce

qu'elle avoit de plus agréable, dont il fit un tout pour reſſembler à la plus belle de toutes les déeſſes. Si un homme en avoit conclu qu'elle étoit blonde & brune, qu'elle avoit les yeux noirs & bleus, qu'elle étoit douce & fiere, il auroit paſſé pour ridicule.

Souvent Dieu manque d'une perfection qui pourroit lui donner une grande imperfection ; mais il n'eſt jamais limité que par lui-même ; il eſt lui-même ſa néceſſité. Ainſi, quoique Dieu ſoit tout-puiſſant, il ne peut pas violer ſes promeſſes, ni tromper les hommes. Souvent même l'impuiſſance n'eſt pas dans lui, mais dans les choſes relatives ; & c'eſt la raiſon pourquoi il ne peut pas changer l'eſſence des choſes.

Ainſi il n'y a point ſujet de s'étonner que quelques-uns de nos Docteurs ayent oſé nier la préſcience infinie de Dieu ; ſur ce fondement, qu'elle eſt incompatible avec ſa juſtice.

Quelque hardie que ſoit cette idée, la Métaphyſique s'y prête merveilleuſement. Selon ſes principes, il n'eſt pas poſſible que Dieu prévoie les choſes qui dépendent de la détermination

des causes libres ; parce que ce qui n'est point arrivé n'est point, & par conséquent ne peut être connu ; car le rien, qui n'a point de propriétés, ne peut être apperçu : Dieu ne peut point lire dans une volonté qui n'est point, & voir dans l'ame une chose qui n'existe point en elle : car jusqu'à ce qu'elle se soit déterminée, cette action qui la détermine n'est point en elle.

L'ame est l'ouvriere de sa détermination ; mais il y a des occasions où elle est tellement indéterminée, qu'elle ne sait pas même de quel côté se déterminer. Souvent même elle ne le fait que pour faire usage de sa liberté ; de maniere que Dieu ne peut voir cette détermination par avance, ni dans l'action de l'ame, ni dans l'action que les objets font sur elle.

Comment Dieu pourroit-il prévoir les choses qui dépendent de la détermination des causes libres ? Il ne pourroit les voir que de deux manieres ; par conjecture, ce qui est contradictoire avec la préscience infinie ; ou bien il les verroit comme des effets nécessaires qui suivroient infailliblement d'une

cauſe qui les produiroit de même, ce qui eſt encore plus contradictoire : car l'ame ſeroit libre par la ſuppoſition; & dans le fait elle ne le ſeroit pas plus qu'une boule de billard n'eſt libre de ſe remuer lorſqu'elle eſt pouſſée par une autre.

Ne crois pas pourtant que je veuille borner la ſcience de Dieu. Comme il fait agir les créatures à ſa fantaiſie, il connoît tout ce qu'il veut connoître. Mais quoiqu'il puiſſe voir tout, il ne ſe ſert pas toujours de cette faculté; il laiſſe ordinairement à la créature la faculté d'agir ou de ne pas agir, pour lui laiſſer celle de mériter ou de démériter : c'eſt pour lors qu'il renonce au droit qu'il a d'agir ſur elle & de la déterminer. Mais quand il veut ſavoir quelque choſe, il le ſait toujours; parce qu'il n'a qu'à vouloir qu'elle arrive comme il la voit, & déterminer les créatures conformément à ſa volonté. C'eſt ainſi qu'il tire ce qui doit arriver du nombre des choſes purement poſſibles, en fixant par ſes décrets les déterminations futures des eſprits, & les privant de la puiſſance qu'il leur a donnée d'agir ou de ne pas agir.

Si l'on peut ſe ſervir d'une comparaiſon, dans une choſe qui eſt au-deſſus des comparaiſons; un Monarque ignore ce que ſon Ambaſſadeur fera dans une affaire importante : s'il le veut ſavoir, il n'a qu'à lui ordonner de ſe comporter d'une telle maniere; & il pourra aſſurer que la choſe arrivera comme il la projette.

L'Alcoran & les Livres des Juifs s'élevent ſans ceſſe contre le dogme de la preſcience abſolue; Dieu y paroît partout ignorer la détermination future des eſprits; & il ſemble que ce ſoit la premiere vérité que Moïſe ait enſeignée aux hommes.

Dieu met Adam dans le paradis terreſtre, à condition qu'il ne mangera point d'un certain fruit : précepte abſurde dans un être qui connoîtroit les déterminations futures des ames : car enfin un tel être peut-il mettre des conditions à ſes graces, ſans les rendre dériſoires ? C'eſt comme ſi un homme qui auroit ſu la priſe de Bagdat, diſoit à un autre : Je vous donne cent tomans ſi Bagdat n'eſt pas pris. Ne feroit-il pas là une bien mauvaiſe plaiſanterie ?

Mon cher Rhédi, pourquoi tant de philoſophie ? Dieu eſt ſi haut que nous n'appercevons pas même ſes nuages. Nous ne le connoiſſons bien que dans ſes préceptes. Il eſt immenſe, ſpirituel, infini. Que ſa grandeur nous ramene à notre foibleſſe. S'humilier toujours, c'eſt l'adorer toujours.

De Paris, le dernier de la lune de Chahban, 1714.

LETTRE LXX.

ZÉLIS A USBEK,

A Paris.

SOLIMAN, que tu aimes, eſt déſeſpéré d'un affront qu'il vient de recevoir. Un jeune étourdi, nommé Suphis, recherchoit depuis trois mois ſa fille en mariage : il paroiſſoit content de la figure de la fille, ſur le rapport & la peinture que lui en avoient fait les femmes qui l'avoient vue dans ſon enfance ; on étoit convenu de la dot & tout s'étoit paſſé ſans aucun incident. Hier, après les premieres cérémonies,

la fille sortit à cheval accompagnée de son Eunuque, & couverte selon la coutume depuis la tête jusqu'aux pieds. Mais dès qu'elle fut arrivée devant la maison de son mari prétendu, il lui fit fermer la porte, & il jura qu'il ne la recevroit jamais si on n'augmentoit la dot. Les parens accoururent de côté & d'autre pour accommoder l'affaire; & après bien de la résistance, Soliman convint de faire un petit présent à son gendre. Les cérémonies du mariage s'accomplirent, & l'on conduisit la fille dans le lit avec assez de violence; mais une heure après, cet étourdi se leva furieux, lui coupa le visage en plusieurs endroits, soutenant qu'elle n'étoit pas vierge, & la renvoya à son pere. On ne peut pas être plus frappé qu'il l'est de cette injure. Il y a des personnes qui soutiennent que cette fille est innocente. Les peres sont bien malheureux d'être exposés à de tels affronts! Si ma fille recevoit un pareil traitement, je crois que j'en mourrois de douleur. Adieu.

Du Sérail de Fatmé, le 9 de la lune de Gemmadi, 1, 1714.

LETTRE LXXI.

USBEK A ZÉLIS.

JE plains Soliman, d'autant plus que le mal eſt ſans remede, & que ſon gendre n'a fait que ſe ſervir de la liberté de la loi. Je trouve cette loi bien dure, d'expoſer ainſi l'honneur d'une famille aux caprices d'un fou. On a beau dire que l'on a des indices certaines pour connoître la vérité : c'eſt une vieille erreur dont on eſt aujourd'hui revenu parmi nous ; & nos Médecins donnent des raiſons invincibles de l'incertitude de ces preuves. Il n'y a pas juſqu'aux Chrétiens qui ne les regardent comme chimériques, quoiqu'elles ſoient clairement établies par leurs livres ſacrés, & que leur ancien Légiſlateur en ait fait dépendre l'innocence ou la condamnation de toutes les filles.

J'apprends avec plaiſir le ſoin que tu te donnes de l'éducation de la tienne. Dieu veuille que ſon mari la trouve auſſi belle & auſſi pure que Fatima : qu'elle ait dix Eunuques pour la garder ;

qu'elle ſoit l'honneur & l'ornement du Sérail où elle eſt deſtinée; qu'elle n'ait ſur ſa tête que des lambris dorés & ne marche que ſur des tapis ſuperbes ! Et pour comble de ſouhaits, puiſſent mes yeux la voir dans toute ſa gloire !

De Paris, le 5 de la lune de Chalval, 1714.

LETTRE LXXII.

RICA A IBBEN,

*A * * *.*

JE me trouvai l'autre jour dans une compagnie où je vis un homme bien content de lui. Dans un quart-d'heure il décida trois queſtions de morale, quatre problêmes hiſtoriques & cinq points de phyſique. Je n'ai jamais vu un déciſionnaire ſi univerſel ; ſon eſprit ne fut jamais ſuſpendu par le moindre doute. On laiſſa les ſciences ; on parla des nouvelles du temps : il décida ſur les nouvelles du temps. Je voulus l'attraper, & je dis en moi-même : Il faut que je me mette dans mon fort, je vais me refugier dans mon pays. Je lui

parlai de la Perſe : mais à peine lui eus-je dit quatre mots, qu'il me donna deux démentis, fondés ſur l'autorité de Meſſieurs Tavernier & Chardin. Ah ! bon Dieu ! dis-je en moi-même, quel homme eſt-ce là ? il connoîtra tout à l'heure les rues d'Iſpahan mieux que moi ! Mon parti fut bientôt pris : je me tus, je le laiſſai parler, & il décide encore.

De Paris, le 8 de la lune de Zilcadé, 1715.

LETTRE LXXIII.

RICA A***.

J'AI oui parler d'une eſpece de Tribunal, qu'on appelle l'Académie Françoiſe. Il n'y en a point de moins reſpecté dans le monde ; car on dit qu'auſſi-tôt qu'il a décidé, le peuple caſſe ſes arrêts & lui impoſe des lois qu'il eſt obligé de ſuivre.

Il y a quelque temps que, pour fixer ſon autorité, il donna un code de ſes jugemens. Cet enfant de tant de peres étoit preſque vieux quand il naquit ; & quoiqu'il fût légitime, un bâtard qui

avoit déjà paru l'avoit preſque étouffé dans ſa naiſſance.

Ceux qui le compoſent n'ont d'autres fonctions que de jaſer ſans ceſſe : l'éloge va ſe placer comme de lui-même dans leur babil éternel ; & ſitôt qu'ils ſont initiés dans ſes myſteres, la fureur du panégyrique vient les ſaiſir & ne les quitte plus.

Ce corps a quarante têtes, toutes remplies de figures, de métaphores & d'antitheſes : tant de bouches ne parlent preſque que par exclamations ; ſes oreilles veulent toujours être frappées par la cadence & l'harmonie. Pour les yeux il n'en eſt pas queſtion ; il ſemble qu'il ſoit fait pour parler & non pas pour voir. Il n'eſt point ferme ſur ſes pieds ; car le temps qui eſt ſon fléau l'ébranle à tous les inſtans & détruit tout ce qu'il a fait. On a dit autrefois que ſes mains étoient avides : je ne t'en dirai rien, & je laiſſe décider cela à ceux qui le ſavent mieux que moi.

Voilà des bizarreries, ***, que l'on ne voit point dans notre Perſe. Nous n'avons point l'eſprit porté à ces établiſſemens ſinguliers & bizarres ; nous

cherchons toujours la nature dans nos coutumes ſimples & nos manieres naïves.

De Paris, le 27 de la lune de Zilhagé, 1715.

LETTRE LXXIV.

USBEK A RICA,

*A ***.*

IL y a quelques jours qu'un homme de ma connoiſſance me dit : Je vous ai promis de vous produire dans les bonnes maiſons de Paris, je vous mene à préſent chez un grand Seigneur qui eſt un des hommes du Royaume qui repréſente le mieux.

Que veut dire cela, Monſieur? eſt-ce qu'il eſt plus poli, plus affable que les autres? Non, me dit-il. Ah! j'entends : il fait ſentir à tous les inſtans la ſupériorité qu'il a ſur tous ceux qui l'approchent. Si cela eſt, je n'ai que faire d'y aller : je la lui paſſe toute entiere, & je prends condamnation.

Il fallut pourtant marcher : & je vis un petit homme ſi fier; il prit une priſe

de tabac avec tant de hauteur, il se moucha si impitoyablement, il cracha avec tant de flegme, il caressa ses chiens d'une maniere si offensante pour les hommes, que je ne pouvois me lasser de l'admirer. Ah! bon Dieu! dis-je en moi-même, si lorsque j'étois à la Cour de Perse, je représentois ainsi, je représentois un grand sot! Il auroit fallu, Rica, que nous eussions eu un bien mauvais naturel, pour aller faire cent petites insultes à des gens qui venoient tous les jours chez nous témoigner leur bienveillance. Ils savoient bien que nous étions au-dessus d'eux; & s'ils l'avoient ignoré, nos bienfaits le leur auroient appris chaque jour. N'ayant rien à faire pour nous faire respecter, nous faisions tout pour nous rendre aimables: nous nous communiquions aux plus petits: au milieu des grandeurs, qui endurcissent toujours, ils nous trouvoient sensibles; ils ne voyoient que notre cœur au-dessus d'eux; nous descendions jusqu'à leurs besoins. Mais lorsqu'il falloit soutenir la majesté du Prince dans les cérémonies publiques; lorsqu'il falloit faire respecter la Nation aux étrangers, lors-

qu'enfin dans les occaſions périlleuſes il falloit animer les ſoldats, nous remontions cent fois plus haut que nous n'étions deſcendus; nous ramenions la fierté ſur notre viſage, & l'on trouvoit quelquefois que nous repréſentions aſſez bien.

De Paris, le 10 de la lune de Saphar, 1715.

LETTRE LXXV.

USBEK A RHÉDI,

A Veniſe.

IL faut que je te l'avoue : je n'ai point remarqué chez les Chrétiens cette perſuaſion vive de leur religion, qui ſe trouve parmi les Muſulmans. Il y a bien loin chez eux de la profeſſion à la croyance, de la croyance à la conviction, de la conviction à la pratique. La religion eſt moins un ſujet de ſanctification, qu'un ſujet de diſputes qui appartient à tout le monde. Les gens de Cour, les gens de guerre, les femmes même s'élevent contre les Eccléſ-

ſiaſtiques, & leur demandent de leur prouver ce qu'ils ſont réſolus de ne pas croire. Ce n'eſt pas qu'ils ſe ſoient déterminés par raiſon, & qu'ils aient pris la peine d'examiner la vérité ou la fauſſeté de cette religion qu'ils rejettent : ce ſont des rebelles qui ont ſenti le joug & l'ont ſecoué avant de l'avoir connu. Auſſi ne ſont-ils pas plus fermes dans leur incrédulité que dans leur foi : ils vivent dans un flux & reflux qui les porte ſans ceſſe de l'un à l'autre. Un d'eux me diſoit un jour : Je crois l'immortalité de l'ame par ſémeſtre ; mes opinions dépendent abſolument de la conſtitution de mon corps ; ſelon que j'ai plus ou moins d'eſprits animaux, que mon eſtomac digere bien ou mal, que l'air que je reſpire eſt ſubtil ou groſſier, que les viandes dont je me nourris ſont légeres ou ſolides, je ſuis Spinoſiſte, Socinien, Catholique, impie ou dévot. Quand le Médecin eſt auprès de mon lit, le Confeſſeur me trouve à ſon avantage. Je ſais bien empêcher la religion de m'affliger quand je me porte bien, mais je lui permets de me conſoler quand je ſuis malade : lorſque je n'ai plus rien à eſpérer d'un

côté, la religion se présente & me gagne par ses promesses; je veux bien m'y livrer & mourir du côté de l'espérance.

Il y a long-temps que les Princes Chrétiens affranchirent tous les esclaves de leurs Etats; parce que, disoient-ils, le Christianisme rend tous les hommes égaux. Il est vrai que cet acte de religion leur étoit très-utile: ils abaissoient par-là les Seigneurs, de la puissance desquels ils retiroient le bas peuple. Ils ont ensuite fait des conquêtes dans des pays où ils ont vu qu'il leur étoit avantageux d'avoir des esclaves: ils ont permis d'en acheter & d'en vendre, oubliant ces principes de religion qui les touchoient tant. Que veux-tu que je te dise? Vérité dans un temps, erreur dans un autre. Que ne faisons-nous comme les Chrétiens? Nous sommes bien simples de refuser des établissemens & des conquêtes faciles dans des climats heureux (*), parce que l'eau n'y est pas assez pure pour nous laver, selon les principes du saint Alcoran.

(*) Les Mahométans ne se soucient point de prendre Venise, parce qu'ils n'y trouveroient point d'eau pour leurs purifications.

Je rends graces au Dieu tout-puiſſant, qui a envoyé Hali ſon grand Prophete, de ce que je profeſſe une religion qui ſe fait préférer à tous les intérêts humains, & qui eſt pure comme le Ciel dont elle eſt deſcendue.

De Paris, le 13 de la lune de Saphar, 1715.

LETTRE LXXVI.

USBEK A SON AMI IBBEN,

A Smyrne.

LES lois ſont furieuſes en Europe contre ceux qui ſe tuent eux-mêmes. On les fait mourir pour ainſi dire une ſeconde fois ; ils ſont traînés indignement par les rues ; on les note d'infamie ; on confiſque leurs biens.

Il me paroît, Ibben, que ces lois ſont bien injuſtes. Quand je ſuis accablé de douleur, de miſere, de mépris, pourquoi veut-on m'empêcher de mettre fin à mes peines, & me priver cruellement d'un remede qui eſt en mes mains ?

Pourquoi veut-on que je travaille pour une ſociété dont je conſens de n'être plus ? que je tienne malgré moi une convention qui s'eſt faite ſans moi ? La ſociété eſt fondée ſur un avantage mutuel : mais lorſqu'elle me devient onéreuſe, qui m'empêche d'y renoncer ? La vie m'a été donnée comme une faveur ; je puis donc la rendre lorſqu'elle ne l'eſt plus : la cauſe ceſſe, l'effet doit donc ceſſer auſſi.

Le Prince veut-il que je ſois ſon ſujet, quand je ne retire rien de la ſujétion ? Mes concitoyens peuvent-ils demander ce partage inique de leur utilité & de mon déſeſpoir ? Dieu, différent de tous les bienfaiteurs, veut-il me condamner à recevoir des graces qui m'accablent ?

Je ſuis obligé de ſuivre les lois, quand je vis ſous les lois : mais quand je n'y vis plus, peuvent-elles me lier encore ?

Mais, dira-t-on, vous troublez l'ordre de la providence. Dieu a uni votre ame avec votre corps, & vous l'en ſéparez : vous vous oppoſez donc à ſes deſſeins & vous lui réſiſtez,

Que veut dire cela ? Troublai-je l'ordre de la Providence, lorſque je change les modifications de la matiere, & que je rends quarrée une boule que les premieres lois du mouvement, c'eſt-à-dire, les lois de la création & de la conſervation, avoient fait ronde ? Non, ſans doute : je ne fais qu'uſer du droit qui m'a été donné ; & en ce ſens, je puis troubler à ma fantaiſie toute la nature, ſans que l'on puiſſe dire que je m'oppoſe à la Providence.

Lorſque mon ame ſera ſéparée de mon corps, y aura-t-il moins d'ordre & moins d'arrangement dans l'univers ? Croyez-vous que cette nouvelle combinaiſon ſoit moins parfaite & moins dépendante des lois générales ? que le monde y ait perdu quelque choſe ? & que les ouvrages de Dieu ſoient moins grands, ou plutôt moins immenſes ?

Penſez-vous que mon corps, devenu un épi de blé, un ver, un gazon, ſoit changé en un ouvrage de la nature moins digne d'elle ? & que mon ame dégagée de tout ce qu'elle avoit de terreſtre ſoit devenue moins ſublime ?

Toutes ces idées, mon cher Ibben, n'ont d'autre source que notre orgueil. Nous ne sentons point notre petitesse; & malgré qu'on en ait, nous voulons être comptés dans l'univers, y figurer & y être un objet important. Nous nous imaginons que l'anéantissement d'un être aussi parfait que nous dégraderoit toute la nature, & nous ne concevons pas qu'un homme de plus ou de moins dans le monde; que dis-je? tous les hommes ensemble, cent millions de têtes comme la nôtre, ne sont qu'un atome subtil & délié, que Dieu n'apperçoit qu'à cause de l'immensité de ses connoissances.

De Paris, le 15 de la lune de Saphar, 1715.

LETTRE LXXVII.

IBBEN A USBEK,
A Paris.

MON cher Usbek, il me semble que pour un vrai Musulman les malheurs sont moins des châtimens que des menaces. Ce sont des jours bien précieux que ceux qui nous portent à expier les offenses. C'est le temps des prospérités qu'il faudroit abréger. Que servent toutes ces impatiences, qu'à faire voir que nous voudrions être heureux, indépendamment de celui qui donne les félicités, parce qu'il est la félicité même ?

Si un être est composé de deux êtres, & que la nécessité de conserver l'union marque plus la soumission aux ordres du créateur, on en a pu faire une loi religieuse : si cette nécessité de conserver l'union est un meilleur garant des actions des hommes, on en a pu faire une loi civile.

De Smyrne, le dernier de la lune de Saphar, 1715.

LETTRE LXXVIII.

RICA A USBEK,

A ***.

JE t'envoie la copie d'une Lettre qu'un François qui eſt en Eſpagne a écrite ici : je crois que tu ſeras bien aiſe de la voir.

Je parcours depuis ſix mois l'Eſpagne & le Portugal ; & je vis parmi des peuples qui, mépriſant tous les autres, font aux ſeuls François l'honneur de les haïr.

La gravité eſt le caractere brillant des deux Nations : elle ſe manifeſte principalement de deux manieres ; par les lunettes & par la mouſtache.

Les lunettes font voir démonſtrativement, que celui qui les porte eſt un homme conſommé dans les ſciences, & enſeveli dans de profondes lectures, à un tel point que ſa vue en eſt affoiblie : & tout nez qui en eſt orné ou chargé, peut paſſer ſans contredit pour le nez d'un Savant.

Quant à la mouſtache, elle eſt reſpectable par elle-même, & indépendamment des conſéquences; quoiqu'on ne laiſſe pas d'en tirer quelquefois de grandes utilités pour le ſervice du Prince & l'honneur de la Nation, comme le fit bien voir un fameux Général Portugais dans les Indes (*): car ſe trouvant avoir beſoin d'argent, il ſe coupa une de ſes mouſtaches, & envoya demander aux habitans de Goa vingt mille piſtoles ſur ce gage : elles lui furent prêtées d'abord; & dans la ſuite il retira ſa mouſtache avec honneur.

On conçoit aiſément que des peuples graves & flegmatiques, comme ceux-là, peuvent avoir de l'orgueil : auſſi en ont-ils. Ils le fondent ordinairement ſur deux choſes bien conſidérables. Ceux qui vivent dans le continent de l'Eſpagne & du Portugal ſe ſentent le cœur extrêmement élevé, lorſqu'ils ſont ce qu'ils appellent de vieux Chrétiens ; c'eſt-à-dire, qu'ils ne ſont pas originaires de ceux à qui l'Inquiſition a perſuadé dans ces derniers ſiecles d'embraſſer la religion Chrétienne. Ceux qui ſont dans les Indes ne ſont pas moins

(*) Jean de Caſtro.

flattés, lorſqu'ils conſiderent qu'ils ont le ſublime mérite d'être, comme ils diſent, hommes de chair blanche. Il n'y a jamais eu dans le Sérail du Grand-Seigneur de Sultane ſi orgueilleuſe de ſa beauté, que le plus vieux & le plus vilain mâtin ne l'eſt de la blancheur olivâtre de ſon teint, lorſqu'il eſt dans une Ville du Mexique, aſſis ſur ſa porte les bras croiſés. Un homme de cette conſéquence, une créature ſi parfaite ne travailleroit pas pour tous les tréſors du monde; & ne ſe réſoudroit jamais, par une vile & mécanique induſtrie, de compromettre l'honneur & la dignité de ſa peau.

Car il faut ſavoir que lorſqu'un homme a un certain mérite en Eſpagne, comme par exemple, quand il peut ajouter aux qualités dont je viens de parler, celle d'être le propriétaire d'une grande épée, ou d'avoir appris de ſon pere l'art de faire jurer une diſcordante guitare, il ne travaille plus : ſon honneur s'intéreſſe au repos de ſes membres. Celui qui reſte aſſis dix heures par jour obtient préciſément la moitié plus de conſidération qu'un autre qui n'en reſte que cinq, parce que

c'eſt ſur les chaiſes que la nobleſſe s'acquiert.

Mais, quoique ces invincibles ennemis du travail faſſent parade d'une tranquilité philoſophique, ils ne l'ont pourtant pas dans le cœur; car ils ſont toujours amoureux. Ils ſont les premiers hommes du monde pour mourir de langueur ſous la fenêtre de leurs maîtreſſes; & tout Eſpagnol qui n'eſt pas enrhumé ne ſauroit paſſer pour galant.

Ils ſont premiérement dévots, & ſecondement jaloux. Ils ſe garderont bien d'expoſer leurs femmes aux entrepriſes d'un ſoldat criblé de coups, ou d'un Magiſtrat décrépit; mais ils les enfermeront avec un Novice fervent qui baiſſe les yeux, ou un robuſte Franciſcain qui les éleve.

Ils permettent à leurs femmes de paroître avec le ſein découvert; mais ils ne veulent pas qu'on leur voie le talon, & qu'on les ſurprenne par le bout des pieds.

On dit par-tout que les rigueurs de l'amour ſont cruelles; elles le ſont encore plus pour les Eſpagnols. Les femmes les guériſſent de leurs peines; mais elles ne ſont que leur en faire changer;

& il leur reſte ſouvent un long & fâcheux ſouvenir d'une paſſion éteinte.

Ils ont de petites politeſſes, qui en France paroîtroient mal placées ; par exemple, un Capitaine ne bat jamais ſon ſoldat ſans lui en demander permiſſion ; & l'Inquiſition ne fait jamais brûler un Juif, ſans lui faire ſes excuſes.

Les Eſpagnols qu'on ne brûle pas, paroiſſent ſi attachés à l'Inquiſition, qu'il y auroit de la mauvaiſe humeur de la leur ôter. Je voudrois ſeulement qu'on en établît une autre ; non pas contre les Hérétiques, mais contre les Héréſiarques, qui attribuent à de petites pratiques monacales la même efficacité qu'aux ſept Sacremens ; qui adorent tout ce qu'ils vénerent, & qui ſont ſi dévots, qu'ils ſont à peine Chrétiens.

Vous pourrez trouver de l'eſprit & du bon ſens chez les Eſpagnols, mais n'en cherchez point dans leurs Livres. Voyez une de leurs Bibliotheques, les Romans d'un côté & les Scolaſtiques de l'autre : vous diriez que les parties en ont été faites, & le tout raſſemblé par quelqu'ennemi ſecret de la raiſon humaine.

Le ſeul de leurs Livres qui ſoit bon, eſt celui qui a fait voir le ridicule de tous les autres.

Ils ont fait des découvertes immenſes dans tout le nouveau Monde, & ils ne connoiſſent pas encore leur propre continent : il y a ſur leurs rivieres tel point qui n'a pas encore été découvert, & dans leurs montagnes des Nations qui leur ſont inconnues (*).

Ils diſent que le ſoleil ſe leve & ſe couche dans leur pays ; mais il faut dire auſſi qu'en faiſant ſa courſe, il ne rencontre que des campagnes ruinées & des contrées déſertes.

JE ne ſerois pas fâché, Usbek, de voir une Lettre écrite à Madrid, par un Eſpagnol qui voyageroit en France ; je crois qu'il vengeroit bien ſa Nation. Quel vaſte champ pour un homme flegmatique & penſif? Je m'imagine qu'il commenceroit ainſi la deſcription de Paris.

Il y a ici une maiſon où l'on met les fous ; on croiroit d'abord qu'elle eſt la plus grande de la Ville ; non : le remede eſt bien petit pour le mal. Sans

(*) Las Batuecas.

doute que les François, extrêmement décriés chez leurs voisins, enferment quelques fous dans une maison, pour persuader que ceux qui sont dehors ne le sont pas.

Je laisse là mon Espagnol. Adieu mon cher Usbek.

De Paris, le 17 de la lune de Saphar, 1715.

LETTRE LXXIX.

LE GRAND EUNUQUE NOIR A USBEK,

A Paris.

HIER des Arméniens menerent au Sérail une jeune esclave de Circassie qu'ils vouloient vendre. Je la fis entrer dans les appartemens secrets, je la déshabillai, je l'examinai avec les regards d'un juge; & plus je l'examinai, plus je lui trouvai de grace. Une pudeur virginale sembloit vouloir les dérober à ma vue; je vis tout ce qui lui en coûtoit pour obéir: elle rougissoit de se voir nue, même devant moi, qui exempt

des passions qui peuvent alarmer la pudeur, suis inanimé sous l'empire de ce sexe; & qui, ministre de la modestie, dans les actions les plus libres ne porte que de chastes regards, & ne puis inspirer que de l'innocence.

Dès que je l'eus jugée digne de toi, je baissai les yeux : je lui jetai un manteau d'écarlate, je lui mis au doigt un anneau d'or; je me prosternai à ses pieds, je l'adorai comme la reine de ton cœur. Je payai les Arméniens; je la dérobai à tous les yeux. Heureux Usbek! tu possedes plus de beautés que n'en enferment tous les Palais d'Orient. Quel plaisir pour toi, de trouver à ton retour tout ce que la Perse a de plus ravissant; & de voir dans ton Sérail renaître les graces, à mesure que le temps & la possession travaillent à les détruire.

Du Sérail de Fatmé, le premier de la lune de Rebiab, 1, 1715.

LETTRE LXXX.

USBEK A RHEDI,

A Veniſe.

DEPUIS que je ſuis en Europe, mon cher Rhédi, j'ai vu bien des Gouvernemens. Ce n'eſt pas comme en Aſie, où les regles de la politique ſe trouvent par-tout les mêmes.

J'ai ſouvent recherché quel étoit le Gouvernement le plus conforme à la raiſon. Il m'a ſemblé que le plus parfait eſt celui qui va à ſon but à moins de frais; de ſorte que celui qui conduit les hommes de la maniere qui convient le plus à leur penchant & à leur inclination, eſt le plus parfait.

Si, dans un Gouvernement doux, le peuple eſt auſſi ſoumis que dans un Gouvernement ſévere, le premier eſt préférable, puiſqu'il eſt plus conforme à la raiſon, & que la ſévérité eſt un motif étranger.

Compte, mon cher Rhédi, que dans un Etat les peines plus ou moins cruelles ne ſont pas que l'on obéiſſe plus aux

lois. Dans les pays où les châtimens ſont modérés, on les craint comme dans ceux où ils ſont tyranniques & affreux.

Soit que le Gouvernement ſoit doux, ſoit qu'il ſoit cruel, on punit toujours par degrés ; on infflige un châtiment plus ou moins grand à un crime plus ou moins grand. L'imagination ſe plie d'elle-même aux mœurs du pays où l'on eſt : huit jours de priſon, ou une légere amende, frappent autant l'eſprit d'un Européen nourri dans un pays de douceur, que la perte d'un bras intimide un Aſiatique. Ils attachent un certain degré de crainte à un certain degré de peine, & chacun la partage à ſa façon : le déſeſpoir de l'infamie vient déſoler un François condamné à une peine qui n'ôteroit pas un quart-d'heure de ſommeil à un Turc.

D'ailleurs je ne vois pas que la police, la juſtice & l'équité ſoient mieux obſervées en Turquie, en Perſe, chez le Mogol, que dans les Républiques de Hollande, de Veniſe & dans l'Angleterre même : je ne vois pas qu'on y commette moins de crimes ; & que les hommes, intimidés par la grandeur des

châtimens, y ſoient plus ſoumis aux lois.

Je remarque au contraire une ſource d'injuſtice & de vexations au milieu de ces mêmes Etats.

Je trouve même le Prince, qui eſt la loi même, moins maître que par-tout ailleurs.

Je vois que dans ces momens rigoureux il y a toujours des mouvemens tumultueux où perſonne n'eſt le chef : & que, quand une fois l'autorité violente eſt mépriſée, il n'en reſte plus aſſez à perſonne pour la faire revenir :

Que le déſeſpoir même de l'impunité confirme le déſordre & le rend plus grand :

Que dans ces Etats il ne forme point de petite révolte ; & qu'il n'y a jamais d'intervalle entre le murmure & la ſédition :

Qu'il ne faut point que les grands événemens y ſoient préparés par de grandes cauſes : au contraire, le moindre accident produit une grande révolution, ſouvent auſſi imprévue de ceux qui la font, que de ceux qui la ſouffrent.

Lorſqu'Oſman, Empereur des Turcs,

fut dépoſé, aucun de ceux qui commirent cet attentat ne ſongeoit à le commettre : ils demandoient ſeulement en ſupplians, qu'on leur fît juſtice ſur quelque grief : une voix qu'on n'a jamais connue, ſortit de la foule par haſard : le nom de Muſtapha fut prononcé, & ſoudain Muſtapha fut Empereur.

De Paris, le 2 de la lune de Rebiab, 1, 1715.

LETTRE LXXXI.

NARGUM, Envoyé de Perſe en Moſcovie, A USBEK,

A Paris.

DE toutes les Nations du monde, mon cher Usbek, il n'y en a pas qui ait ſurpaſſé celle des Tartares, par la gloire, ou par la grandeur des conquêtes. Ce peuple eſt le vrai dominateur de l'Univers : tous les autres ſemblent être faits pour le ſervir : il eſt également le fondateur & le deſtructeur des Empires : dans tous les temps il a donné ſur la terre des marques de ſa puiſſance;

dans tous les âges il a été le fléau des Nations.

Les Tartares ont conquis deux fois la Chine, & ils la tiennent encore sous leur obéissance.

Ils dominent sur les vastes pays qui forment l'Empire du Mogol.

Maîtres de la Perse, ils sont assis sur le Trône de Cyrus & de Gustaspe. Ils ont soumis la Moscovie. Sous le nom de Turcs, ils ont fait des conquêtes immenses dans l'Europe, l'Asie & l'Afrique ; & ils dominent sur ces trois parties de l'Univers.

Et pour parler des temps plus reculés, c'est d'eux que sont sortis quelques-uns des peuples qui ont renversé l'Empire Romain.

Qu'est-ce que les conquêtes d'Alexandre, en comparaison de celles de Genghiscan ?

Il n'a manqué à cette victorieuse Nation que des Historiens, pour célébrer la mémoire de ses merveilles.

Que d'actions immortelles ont été ensevelies dans l'oubli ! que d'Empires par eux fondés, dont nous ignorons l'origine ! Cette belliqueuse Nation, uniquement occupée de sa gloire pré-

ſente, ſûre de vaincre dans tous les temps, ne ſongeoit point à ſe ſignaler dans l'avenir par la mémoire de ſes conquêtes paſſées.

De Moſcow, le 4 de la lune de Rebiab, 1, 1715.

LETTRE LXXXII.

RICA A IBBEN,

A Smyrne.

QUOIQUE les François parlent beaucoup, il y a cependant parmi eux une eſpece de Dervis taciturnes, qu'on appelle Chartreux. L'on dit qu'ils ſe coupent la langue en entrant dans le Couvent : & on ſouhaiteroit fort que tous les autres Dervis ſe retranchaſſent de même tout ce que leur profeſſion leur rend inutile.

A propos de gens taciturnes, il y en a de bien plus ſinguliers que ceux-là, & qui ont un talent bien extraordinaire. Ce ſont ceux qui ſavent parler ſans rien dire ; & qui amuſent une converſation pendant deux heures de temps, ſans qu'il ſoit poſſible de les dé-

celer, d'être leur plagiaire, ni de retenir un mot de ce qu'ils ont dit.

Ces sortes de gens sont adorés des femmes; mais il ne le sont pas tant que d'autres, qui ont reçu de la nature l'aimable talent de sourire à propos, c'est-à-dire, à chaque instant, & qui portent la grace d'une joyeuse approbation sur tout ce qu'elles disent.

Mais ils sont au comble de l'esprit, lorsqu'ils savent entendre finesse à tout, & trouver mille petits traits ingénieux dans les choses les plus communes.

J'en connois d'autres qui se sont bien trouvés d'introduire dans les conversations des choses inanimées, & d'y faire parler leur habit brodé, leur perruque blonde, leur tabatiere, leur canne & leurs gants. Il est bon de commencer de la rue à se faire écouter par le bruit du carrosse & du marteau qui frappe rudement la porte : cet avant-propos prévient pour le reste du discours : & quand l'exorde est beau, il rend supportables toutes les sottises qui viennent ensuite, mais qui par bonheur arrivent trop tard.

Je te promets que ces petits talens, dont on ne fait aucun cas chez nous,

ſervent bien ici ceux qui ſont aſſez heureux pour les avoir, & qu'un homme de bon ſens ne brille guere devant eux.

De Paris, le 6e de la lune de Rebiab, 2, 1715.

LETTRE LXXXIII.

USBEK A RHEDI,

A Veniſe.

S'IL y a un Dieu, mon cher Rhédi, il faut néceſſairement qu'il ſoit juſte : car, s'il ne l'étoit pas, il ſeroit le plus mauvais & le plus imparfait de tous les êtres.

La juſtice eſt un rapport de convenance, qui ſe trouve réellement entre deux choſes ; ce rapport eſt toujours le même, quelqu'être qui le conſidere, ſoit que ce ſoit Dieu, ſoit que ce ſoit un Ange, ou enfin que ce ſoit un homme.

Il eſt vrai que les hommes ne voient pas toujours ces rapports : ſouvent même, lorſqu'ils les voient, ils s'en éloignent, & leur intérêt eſt toujours ce qu'ils voient le mieux. La juſtice

éleve ſa voix, mais elle a peine à ſe faire entendre dans le tumulte des paſſions.

Les hommes peuvent faire des injuſtices, parce qu'ils ont intérêt de les commettre, & qu'ils préferent leur propre ſatisfaction à celle des autres. C'eſt toujours par un retour ſur eux-mêmes qu'ils agiſſent : nul n'eſt mauvais gratuitement ; il faut qu'il y ait une raiſon qui détermine, & cette raiſon eſt toujours une raiſon d'intérêt.

Mais il n'eſt pas poſſible que Dieu faſſe jamais rien d'injuſte : dès qu'on ſuppoſe qu'il voit la juſtice, il faut néceſſairement qu'il la ſuive : car, comme il n'a beſoin de rien, & qu'il ſe ſuffit à lui-même, il ſeroit le plus méchant de tous les êtres, puiſqu'il le ſeroit ſans intérêt.

Ainſi, quand il n'y auroit pas de Dieu, nous devrions toujours aimer la juſtice ; c'eſt-à-dire, faire nos efforts pour reſſembler à cet être dont nous avons une ſi belle idée, & qui, s'il exiſtoit, ſeroit néceſſairement juſte. Libres que nous ſerions du joug de la religion, nous ne devrions pas l'être de celui de l'équité.

Voilà, Rhédi, ce qui m'a fait penſer que la juſtice eſt éternelle & ne dépend point des conventions humaines. Et quand elle en dépendroit, ce ſeroit une vérité terrible, qu'il faudroit ſe dérober à ſoi-même.

Nous ſommes entourés d'hommes plus forts que nous; ils peuvent nous nuire de mille manieres différentes; les trois quarts du temps ils peuvent le faire impunément : quel repos pour nous de ſavoir qu'il y a dans le cœur de tous ces hommes un principe intérieur qui combat en notre faveur & nous met à couvert de leurs entrepriſes !

Sans cela nous devrions être dans une frayeur continuelle ; nous paſſerions devant les hommes comme devant les lions; & nous ne ſerions jamais aſſurés un moment de notre bien, de notre honneur & de notre vie.

Toutes ces penſées m'animent contre ces Docteurs qui repréſentent Dieu comme un être qui fait un exercice tyrannique de ſa puiſſance; qui le font agir d'une maniere dont nous ne voudrions pas agir nous-mêmes, de peur de l'offenſer; qui le chargent de toutes les imperfections qu'il punit en nous ;

& dans leurs opinions contradictoires, le repréſentent, tantôt comme un être mauvais, tantôt comme un être qui hait le mal & le punit.

Quand un homme s'examine, quelle ſatisfaction pour lui de trouver qu'il a le cœur juſte ! Ce plaiſir tout ſévere qu'il eſt, doit le ravir : il voit ſon être autant au-deſſus de ceux qui ne l'ont pas, qu'il ſe voit au-deſſus des tigres & des ours. Oui, Rhédi, ſi j'étois sûr de ſuivre toujours inviolablement cette équité que j'ai devant les yeux, je me croirois le premier des hommes.

De Paris, le 1 de la lune de Gemmadi, 1, 1715.

LETTRE LXXXIV.

RICA A ***.

JE fus hier aux Invalides : j'aimerois autant avoir fait cet établiſſement, ſi j'étois Prince, que d'avoir gagné trois batailles. On y trouve par-tout la main d'un grand Monarque. Je crois que c'eſt le lieu le plus reſpectable de la terre.

Quel ſpectacle de voir aſſemblées

dans un même lieu toutes ces victimes de la patrie, qui ne respirent que pour la défendre; & qui se sentant le même cœur, & non pas la même force, ne se plaignent que de l'impuissance où elles sont de se sacrifier encore pour elle !

Quoi de plus admirable, que de voir ces guerriers débiles, dans cette retraite, observer une discipline aussi exacte que s'ils y étoient contraints par la présence d'un ennemi, chercher leur derniere satisfaction dans cette image de la guerre, & partager leur cœur & leur esprit entre les devoirs de la religion & ceux de l'art militaire !

Je voudrois que les noms de ceux qui meurent pour la patrie fussent conservés dans les temples, & écrits dans des registres qui fussent comme la source de la gloire & de la noblesse.

De Paris, le 15 de la lune de Gemmadi, 1, 1715.

LETTRE LXXXV.

USBEK A MIRZA,

A Ispahan.

TU sais, Mirza, que quelques Ministres de Cha-Soliman avoient formé le dessein d'obliger tous les Arméniens de Perse de quitter le Royaume, ou de se faire Mahométans, dans la pensée que notre Empire seroit toujours pollué, tandis qu'il garderoit dans son sein ces infidelles.

C'étoit fait de la grandeur persane, si dans cette occasion l'aveugle dévotion avoit été écoutée.

On ne sait comment la chose manqua. Ni ceux qui firent la proposition, ni ceux qui la rejeterent, n'en connurent les conséquences : le hasard fit l'office de la raison & de la politique, & sauva l'Empire d'un péril plus grand que celui qu'il auroit pu courir de la perte d'une bataille, & de la prise de deux Villes.

En proscrivant les Arméniens, on pensa détruire en un seul jour tous les

Négocians, & preſque tous les Artiſans du Royaume. Je ſuis ſûr que le grand Cha-Abas auroit mieux aimé ſe faire couper les deux bras, que de ſigner un ordre pareil : & qu'en envoyant au Mogol & aux autres Rois des Indes ſes ſujets les plus induſtrieux, il auroit cru leur donner la moitié de ſes États.

Les perſécutions que nos Mahométans zélés ont faites aux Guebres, les ont obligés de paſſer en foule dans les Indes ; & ont privé la Perſe de cette Nation, ſi appliquée au labourage, & qui ſeule par ſon travail étoit en état de vaincre la ſtérilité de nos terres.

Il ne reſtoit à la dévotion qu'un ſecond coup à faire, c'étoit de ruiner l'induſtrie, moyennant quoi l'Empire tomboit de lui-même, & avec lui par une ſuite néceſſaire, cette même religion qu'on vouloit rendre ſi floriſſante.

S'il faut raiſonner ſans prévention, je ne ſais, Mirza, s'il n'eſt pas bon que dans un Etat il y ait pluſieurs religions.

On remarque que ceux qui vivent dans des religions tolérées, ſe rendent ordinairement plus utiles à leur patrie,

que ceux qui vivent dans la religion dominante ; parce qu'éloignés des honneurs, ne pouvant se distinguer que par leur opulence & leurs richesses, ils sont portés à en acquérir par leur travail, & à embrasser les emplois de la société les plus pénibles.

D'ailleurs, comme toutes les religions contiennent des préceptes utiles à la société, il est bon qu'elles soient observées avec zele. Or qu'y a-t-il de plus capable d'animer ce zele, que leur multiplicité ?

Ce sont des rivales qui ne se pardonnent rien. La jalousie descend jusqu'aux particuliers : chacun se tient sur ses gardes, & craint de faire des choses qui déshonoreroient son parti, & l'exposeroient aux mépris & aux censures impardonnables du parti contraire.

Aussi a-t-on toujours remarqué qu'une secte nouvelle, introduite dans un état, étoit le moyen le plus sûr pour corriger tous les abus de l'ancienne.

On a beau dire qu'il n'est pas de l'intérêt du Prince de souffrir plusieurs religions dans son Etat. Quand toutes les sectes du monde viendroient s'y rassembler,

ſembler, cela ne lui porteroit aucun préjudice ; parce qu'il n'y en a aucune qui ne preſcrive l'obéiſſance, & ne prêche la ſoumiſſion.

J'avoue que les hiſtoires ſont remplies de guerres de religion ; mais, qu'on y prenne bien garde, ce n'eſt point la multiplicité des religions qui a produit ces guerres ; c'eſt l'eſprit d'intolérance qui animoit celle qui ſe croyoit la dominante.

C'eſt cet eſprit de proſélytiſme que les Juifs ont pris des Egyptiens, & qui d'eux eſt paſſé, comme une maladie épidémique & populaire, aux Mahométans & aux Chrétiens.

C'eſt enfin cet eſprit de vertige, dont les progrès ne peuvent être regardés que comme une éclipſe entiere de la raiſon humaine.

Car enfin, quand il n'y auroit pas de l'inhumanité à affliger la conſcience des autres, quand il n'en réſulteroit aucun des mauvais effets qui en germent à milliers, il faudroit être fou pour s'en aviſer. Celui qui veut me faire changer de religion, ne le fait ſans doute que parce qu'il ne changeroit pas la ſienne quand on voudroit l'y forcer : il trouve

donc étrange que je ne faſſe pas une choſe qu'il ne feroit pas lui-même, peut-être pour l'empire du monde.

De Paris, le 26 de la lune de Gemmadi, 1, 1715.

LETTRE LXXXVI.

RICA A ***.

IL ſemble ici que les familles ſe gouvernent toutes ſeules. Le mari n'a qu'une ombre d'autorité ſur ſa femme, le pere ſur ſes enfans, le maître ſur ſes eſclaves. La juſtice ſe mêle de tous leurs différents; & ſois ſûr qu'elle eſt toujours contre le mari jaloux, le pere chagrin, le maître incommode.

J'allai l'autre jour dans le lieu où ſe rend la juſtice. Avant d'y arriver, il faut paſſer ſous les armes d'un nombre infini de jeunes marchandes, qui vous appellent d'une voix trompeuſe. Ce ſpectacle d'abord eſt aſſez riant: mais il devient lugubre, lorſqu'on entre dans les grandes ſalles, où l'on ne voit que des gens dont l'habit eſt encore plus grave que la figure. Enfin, on entre

dans le lieu sacré où se révelent tous les secrets des familles, & où les actions les plus cachées sont mises au grand jour.

Là, une fille modeste vient avouer les tourmens d'une virginité trop long-temps gardée, ses combats & sa douloureuse résistance : elle est si peu fiere de sa victoire, qu'elle menace toujours d'une défaite prochaine ; & pour que son pere n'ignore plus ses besoins, elle les expose à tout le peuple.

Une femme effrontée vient ensuite exposer les outrages qu'elle a fait à son époux, comme une raison d'en être séparée.

Avec une modestie pareille, une autre vient dire qu'elle est lasse de porter le titre de femme, sans en jouir : elle vient révéler les mysteres cachés dans la nuit du mariage : elle veut qu'on la livre aux regards des experts les plus habiles, & qu'une sentence la rétablisse dans tous les droits de la virginité. Il y en a même qui osent défier leurs maris, & leur demander en public un combat que les témoins rendent si difficile : épreuve aussi flétrissante pour la femme qui la soutient, que pour le mari qui y succombe.

Un nombre infini de filles, ravies ou séduites, font les hommes beaucoup plus mauvais qu'ils ne sont. L'amour fait retentir ce tribunal : on n'y entend parler que de peres irrités, de filles abusées, d'amans infidelles, & de maris chagrins.

Par la loi qui y est observée, tout enfant né pendant le mariage est censé être au mari : il a beau avoir de bonnes raisons pour ne pas le croire, la loi le croit pour lui, & le soulage de l'examen & des scrupules.

Dans ce tribunal on prend les voix à la majeure ; mais on dit qu'on a reconnu par expérience, qu'il vaudroit mieux les recueillir à la mineure ; & cela est assez naturel : car il y a très-peu d'esprits justes, & tout le monde convient qu'il y en a une infinité de faux.

De Paris, le 1 de la lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE LXXXVII.

RICA A***.

ON dit que l'homme eſt un animal ſociable. Sur ce pied-là il me paroît qu'un François eſt plus homme qu'un autre : c'eſt l'homme par excellence ; car il ſemble être fait uniquement pour la ſociété.

Mais j'ai remarqué parmi eux des gens, qui non ſeulement ſont ſociables, mais ſont même la ſociété univerſelle. Ils ſe multiplient dans tous les coins ; ils peuplent en un moment les quatre quartiers d'une Ville ; cent hommes de cette eſpece abondent plus que deux mille citoyens ; ils pourroient réparer, aux yeux des étrangers, les ravages de la peſte & de la famine. On demande dans les écoles, ſi un corps peut être en un inſtant en pluſieurs lieux ; ils ſont une preuve de ce que les Philoſophes mettent en queſtion.

Ils ſont toujours empreſſés, parce qu'ils ont l'affaire importante de demander à tous ceux qu'ils voient, où ils vont & d'où ils viennent.

On ne leur ôteroit jamais de la tête qu'il eſt de la bienſéance de viſiter chaque jour le public en détail, ſans compter les viſites qu'ils font en gros dans les lieux où l'on s'aſſemble : mais comme la voie en eſt trop abrégée, elles ſont comptées pour rien dans les regles de leur cérémonial.

Ils fatiguent plus les portes des maiſons à coups de marteau, que les vents & les tempêtes. Si l'on alloit examiner la liſte de tous les portiers, on y trouveroit chaque jour leur nom eſtropié de mille manieres en caracteres ſuiſſes. Ils paſſent leur vie à la ſuite d'un enterrement, dans des complimens de condoléance, ou dans des félicitations de mariage. Le Roi ne fait point de gratification à quelqu'un de ſes ſujets, qu'il ne leur en coûte une voiture pour lui en aller témoigner leur joie. Enfin ils reviennent chez eux, bien fatigués, ſe repoſer, pour pouvoir reprendre le lendemain leurs pénibles fonctions.

Un d'eux mourut l'autre jour de laſſitude, & on mit cette épitaphe ſur ſon tombeau : C'eſt ici que repoſe celui qui ne s'eſt jamais repoſé. Il s'eſt promené à cinq cens trente enterremens. Il s'eſt

réjoui de la naiſſance de deux mille ſix cens quatre-vingts enfans. Les penſions dont il a félicité ſes amis, toujours en des termes différens, montent à deux millions ſix cens mille livres ; le chemin qu'il a fait ſur le pavé, à neuf mille ſix cens ſtades ; celui qu'il a fait dans la campagne, à trente-ſix. Sa converſation étoit amuſante ; il avoit un fonds tout fait de trois cens ſoixante-cinq contes ; il poſſédoit d'ailleurs, depuis ſon jeune âge, cent dix-huit apophthegmes tirées des anciens, qu'il employoit dans les occaſions brillantes. Il eſt mort enfin à la ſoixantieme année de ſon âge. Je me tais, voyageur : car comment pourrois-je achever de te dire ce qu'il a fait & ce qu'il a vu ?

De Paris, le 3 de la lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE LXXXVIII.

USBEK A RHÉDI,

A Veniſe.

A Paris, regne la liberté & l'égalité. La naiſſance, la vertu, le mérite même de la guerre, quelque brillant qu'il ſoit, ne ſauve pas un homme de la foule dans laquelle il eſt confondu. La jalouſie des rangs y eſt inconnue. On dit que le premier de Paris eſt celui qui a les meilleurs chevaux à ſon carroſſe.

Un grand Seigneur eſt un homme qui voit le Roi, qui parle aux Miniſtres, qui a des ancêtres, des dettes & des penſions. S'il peut avec cela cacher ſon oiſiveté par un air empreſſé, ou par un feint attachement pour les plaiſirs, il croit être le plus heureux de tous les hommes.

En Perſe, il n'y a de grand que ceux à qui le Monarque donne quelque part au Gouvernement. Ici il y a des gens qui ſont grands par leur naiſſance; mais ils ſont ſans crédit. Les Rois ſont comme ces ouvriers habiles, qui pour exécuter

leurs ouvrages se servent toujours des machines les plus simples.

La faveur est la grande divinité des François. Le Ministre est le grand Prêtre, qui lui offre bien des victimes. Ceux qui l'entourent ne sont point habillés de blanc : tantôt sacrificateurs, & tantôt sacrifiés, ils se dévouent eux-mêmes à leur idole avec tout le peuple.

De Paris, le 9 de la lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE LXXXIX.

USBEK A IBBEN,

A Smyrne.

LE desir de la gloire n'est point différent de cet instinct que toutes les créatures ont pour leur conservation. Il semble que nous augmentons notre être, lorsque nous pouvons le porter dans la mémoire des autres : c'est une nouvelle vie que nous acquérons, & qui nous devient aussi précieuse que celle que nous avons reçue du Ciel.

Mais comme tous les hommes ne sont pas également attachés à la vie, ils

ne ſont pas auſſi également ſenſibles à ta gloire. Cette noble paſſion eſt bien toujours gravée dans leur cœur ; mais l'imagination & l'éducation la modifient de mille manieres.

Cette différence qui ſe trouve d'homme à homme, ſe fait encore plus ſentir de peuple à peuple.

On peut poſer pour maxime, que dans chaque Etat, le deſir de la gloire croît avec la liberté des ſujets, & diminue avec elle : la gloire n'eſt jamais compagne de la ſervitude.

Un homme de bon ſens me diſoit l'autre jour : On eſt en France, à bien des égards, plus libre qu'en Perſe ; auſſi y aime-t-on plus la gloire. Cette heureuſe fantaiſie fait faire à un François, avec plaiſir & avec goût, ce que votre Sultan n'obtient de ſes ſujets qu'en leur mettant ſans ceſſe devant les yeux les ſupplices & les récompenſes.

Auſſi parmi nous le Prince eſt-il jaloux de l'honneur du dernier de ſes ſujets. Il y a pour le maintenir des tribunaux reſpectables : c'eſt le tréſor ſacré de la Nation ; & le ſeul dont le Souverain n'eſt pas le maître, parce qu'il ne peut l'être ſans choquer ſes intérêts. Ainſi,

ſi un ſujet ſe trouve bleſſé dans ſon honneur par ſon Prince, ſoit par quelque préférence, ſoit par la moindre marque de mépris, il quitte ſur le champ ſa Cour, ſon emploi, ſon ſervice, & ſe retire chez lui.

La différence qu'il y a des troupes Françoiſes aux vôtres, c'eſt que les unes compoſées d'eſclaves naturellement lâches, ne ſurmontent la crainte de la mort que par celle du châtiment; ce qui produit dans l'ame un nouveau genre de terreur qui la rend comme ſtupide : au lieu que les autres ſe préſentent aux coups avec délice, & banniſſent la crainte par une ſatisfaction qui lui eſt ſupérieure.

Mais le ſanctuaire de l'honneur, de la réputation & de la vertu, ſemble être établi dans les Républiques, & dans les pays où l'on peut prononcer le mot de patrie. A Rome, à Athenes, à Lacédémone, l'honneur payoit ſeul les ſervices les plus ſignalés. Une couronne de chêne ou de laurier, une ſtatue, un éloge, étoit une récompenſe immenſe pour une bataille gagnée, ou une Ville priſe.

Là, un homme qui avoit fait une belle action, ſe trouvoit ſuffiſamment

récompensé par cette action même. Il ne pouvoit voir un de ses compatriotes, qu'il ne ressentît le plaisir d'être son bienfaicteur : il comptoit le nombre de ses services par celui de ses concitoyens. Tout homme est capable de faire du bien à un homme : mais c'est ressembler aux Dieux, que de contribuer au bonheur d'une société entiere.

Or cette noble émulation ne doit-elle point être entiérement éteinte dans le cœur de vos Persans, chez qui les emplois & les dignités ne sont que des attributs de la fantaisie du Souverain ? La réputation & la vertu y sont regardées comme imaginaires, si elles ne sont accompagnées de la faveur du Prince, avec laquelle elles naissent & meurent de même. Un homme qui a pour lui l'estime publique, n'est jamais sûr de ne pas être déshonoré demain. Le voilà aujourd'hui Général d'armée ; peut-être que le Prince le va faire son Cuisinier, & qu'il ne lui laissera plus à espérer d'autre éloge que celui d'avoir fait un bon ragoût.

De Paris, le 15 de la lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE XC.

USBEK AU MÊME,

A Smyrne.

DE cette paſſion générale que la nation Françoiſe a pour la gloire, il s'eſt formé dans l'eſprit des particuliers un cetain je ne ſais quoi, qu'on appelle point-d'honneur ; c'eſt proprement le caractere de chaque profeſſion : mais il eſt plus marqué chez les gens de guerre, & c'eſt le point-d'honneur par excellence. Il me ſeroit bien difficile de te faire ſentir ce que c'eſt ; car nous n'en avons point préciſément d'idée.

Autrefois les François, ſur-tout les Nobles, ne ſuivoient guere d'autres lois que celles de ce point-d'honneur : elles régloient toute la conduite de leur vie, & elles étoient ſi ſéveres, qu'on ne pouvoit ſans une peine plus cruelle que la mort, je ne dis pas les enfreindre, mais en éluder la plus petite diſpoſition.

Quand il s'agiſſoit de régler les différents, elles ne preſcrivoient guere qu'une maniere de déciſion, qui étoit

le duel, qui tranchoit toutes les difficultés. Mais ce qu'il y avoit de mal, c'eſt que ſouvent le jugement ſe rendoit entre d'autres parties que celles qui y étoient intéreſſées.

Pour peu qu'un homme fût connu d'un autre, il falloit qu'il entrât dans la diſpute, & qu'il payât de ſa perſonne, comme s'il avoit été lui-même en colere. Il ſe ſentoit toujours honoré d'un tel choix & d'une préférence ſi flatteuſe : & tel qui n'auroit pas voulu donner quatre piſtoles à un homme pour le ſauver de la potence, lui & toute ſa famille, ne faiſoit aucune difficulté d'aller riſquer pour lui mille fois ſa vie.

Cette maniere de décider étoit aſſez mal imaginée ; car de ce qu'un homme étoit plus adroit ou plus fort qu'un autre, il ne s'enſuivoit pas qu'il eût de meilleures raiſons.

Auſſi les Rois l'ont-ils défendue ſous des peines très-ſéveres, mais c'eſt en vain ; l'honneur qui veut toujours régner, ſe révolte, & il ne reconnoît point de lois.

Auſſi les François ſont dans un état bien violent : car les mêmes lois de l'honneur obligent un honnête homme

de se venger quand il a été offensé ; mais d'un autre côté, la justice le punit des plus cruelles peines lorsqu'il se venge. Si l'on suit les lois de l'honneur, on périt sur un échafaud : si l'on suit celles de la justice, on est banni pour jamais de la société des hommes : il n'y a donc que cette cruelle alternative, ou de mourir, ou d'être indigne de vivre.

De Paris, le 18 de la lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE XCI.

USBEK A RUSTAN,

A Ispahan.

IL paroît ici un personnage travesti en Ambassadeur de Perse, qui se joue insolemment des deux plus grands Rois du monde. Il apporte au Monarque des François des présens que le nôtre ne sauroit donner à un Roi d'Irimette ou de Géorgie : & par sa lâche avarice, il a flétri la majesté des deux Empires.

Il s'est rendu ridicule devant un peuple qui prétend être le plus poli de l'Europe : & il a fait dire en Occident que

le Roi des Rois ne domine que sur des Barbares.

Il a reçu des honneurs, qu'il sembloit avoir voulu se faire refuser lui-même ; & comme si la Cour de France avoit eu plus à cœur la grandeur persane que lui, elle l'a fait paroître avec dignité devant un peuple dont il est le mépris.

Ne dis point ceci à Ispahan : épargne la tête d'un malheureux. Je ne veux pas que nos Ministres le punissent de leur propre imprudence, & de l'indigne choix qu'ils ont fait.

De Paris, le dernier de la lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE XCII.

USBEK A RHÉDI,

A Venise.

LE Monarque qui a si long-temps régné n'est plus (*). Il a bien fait parler des gens pendant sa vie, tout le monde s'est tû à sa mort. Ferme & courageux dans ce dernier moment, il a paru ne céder qu'au destin. Ainsi mou-

(*) Il mourut le 1 Septembre 1715.

rut le grand Cha-Abas, après avoir rempli toute la terre de ſon nom.

Ne crois pas que ce grand événement n'ait fait faire ici que des réflexions morales. Chacun a penſé à ſes affaires, & à prendre ſes avantages dans ce changement. Le Roi, arriere-petit-fils du Monarque défunt, n'ayant que cinq ans, un Prince ſon oncle a été déclaré Régent du Royaume.

Le feu Roi avoit fait un teſtament qui bornoit l'autorité du Régent. Ce Prince habile a été au Parlement; & y expoſant tous les droits de ſa naiſſance, il a fait caſſer la diſpoſition du Monarque, qui voulant ſe ſurvivre à lui-même, ſembloit avoir prétendu régner encore après ſa mort.

Les Parlemens reſſemblent à ces ruines que l'on foule aux pieds, mais qui rappellent toujours l'idée de quelque temple fameux par l'ancienne religion des peuples. Ils ne ſe mêlent guere plus que de rendre la juſtice; & leur autorité eſt toujours languiſſante, à moins que quelque conjoncture imprévue ne vienne lui rendre la force & la vie. Ces grands corps ont ſuivi le deſtin des choſes humaines: ils ont cédé au temps

qui détruit tout, à la corruption des mœurs qui a tout affoibli, à l'autorité ſuprême qui a tout abattu.

Mais le Régent, qui a voulu ſe rendre agréable au peuple, a paru d'abord reſpecter cette image de la liberté publique; & comme s'il avoit penſé à relever de terre le temple & l'idole, il a voulu qu'on les regardât comme l'appui de la Monarchie, & le fondement de toute autorité légitime.

De Paris, le 4 de la lune de Régeb, 1715.

LETTRE XCIII.

USBEK A SON FRERE SANTON,

Au Monaſtere de Casbin.

JE m'humilie devant toi, ſacré Santon, & je me proſterne: je regarde les veſtiges de tes pieds, comme la prunelle de mes yeux. Ta ſainteté eſt ſi grande, qu'il ſemble que tu ayes le cœur de notre ſaint Prophete: tes auſtérités étonnent le ciel même: les Anges t'ont regardé du ſommet de la gloire, & ont dit: Comment eſt-il encore ſur la

terre, puiſque ſon eſprit eſt avec nous, & vole autour du trône qui eſt ſoutenu par les nuées?

Et comment ne t'honorerois-je pas, moi qui ai appris de nos Docteurs, que les dervis, même infidelles, ont toujours un caractere de ſainteté qui les rend reſpectables aux vrais croyans; & que Dieu s'eſt choiſi dans tous les coins de la terre, des ames plus pures que les autres, qu'il a ſéparées du monde impie, afin que leurs mortifications & leurs prieres ferventes ſuſpendiſſent ſa colere, prête à tomber ſur tant de peuples rebelles?

Les Chrétiens diſent des merveilles de leurs premiers Santons, qui ſe refugierent à milliers dans les déſerts affreux de la Thébaïde, & eurent pour Chefs, Paul, Antoine & Pacôme. Si ce qu'ils en diſent eſt vrai, leurs vies ſont auſſi pleines de prodiges que celles de nos plus ſacrés Immaums. Ils paſſoient quelquefois dix ans entiers ſans voir un ſeul homme, mais ils habitoient la nuit & le jour avec des démons: ils étoient ſans ceſſe tourmentés par ces eſprits malins: ils les trouvoient au lit, ils les trouvoient à table; jamais d'aſile con-

tr'eux. Si tout ceci eſt vrai, Santon vénérable, il faudroit avouer que perſonne n'auroit jamais vécu en plus mauvaiſe compagnie.

Les Chrétiens ſenſés regardent toutes ces hiſtoires comme un allégorie bien naturelle, qui nous peut ſervir à nous faire ſentir le malheur de la condition humaine. En vain cherchons-nous dans le déſert un état tranquille; les tentations nous ſuivent toujours : nos paſſions figurées par les démons, ne nous quittent point encore : ces monſtres du cœur, ces illuſions de l'eſprit, ces vains fantômes de l'erreur & du menſonge, ſe montrent toujours à nous pour nous ſéduire, & nous attaquent juſques dans les jeûnes & les cilices, c'eſt-à-dire, juſques dans notre force même.

Pour moi, Santon vénérable, je ſais que l'Envoyé de Dieu a enchaîné Satan, & l'a précipité dans les abymes : il a purifié la terre, autrefois pleine de ſon empire, & l'a rendue digne du ſéjour des Anges & des Prophetes.

De Paris, le 9 de la lune de Chahban, 1715.

LETTRE XCIV.

USBEK A RHÉDI,

A Veniſe.

JE n'ai jamais oui parler du droit public, qu'on n'ait commencé par rechercher ſoigneuſement quelle eſt l'origine des ſociétés : ce qui me paroît ridicule. Si les hommes n'en formoient point, s'ils ſe quittoient & ſe fuyoient les uns les autres, il faudroit en demander la raiſon, & chercher pourquoi ils ſe tiennent ſéparés : mais ils naiſſent tous liés les uns aux aurres ; un fils eſt né auprès de ſon pere, & il s'y tient : voilà la ſociété, & la cauſe de la ſociété.

Le droit public eſt plus connu en Europe qu'en Aſie : cependant on peut dire que les paſſions des Princes, la patience des peuples, la flatterie des écrivains, en ont corrompu tous les principes.

Ce droit tel, qu'il eſt aujourd'hui, eſt une ſcience qui apprend aux Princes juſqu'à quel point ils peuvent violer la juſtice, ſans choquer leurs intérêts. Quel deſſein, Rhédi, de vouloir pour

endurcir leur conſcience, mettre l'iniquité en ſyſtême, d'en donner des regles, d'en former des principes, & d'en tirer des conſéquences !

La puiſſance illimitée de nos ſublimes Sultans, qui n'a d'autre regle qu'elle-même, ne produit pas plus de monſtres, que cet art indigne qui veut faire plier la juſtice, toute inflexible qu'elle eſt.

On diroit, Rhédi, qu'il y a deux juſtices toutes différentes; l'une qui regle les affaires des particuliers, qui regne dans le droit civil; l'autre qui regle les différens qui ſurviennent de peuple à peuple, qui tyranniſe dans le droit public : comme ſi le droit public n'étoit pas lui-même un droit civil, non pas à la vérité d'un pays particulier, mais du monde.

Je t'expliquerai dans une autre lettre mes penſées là-deſſus.

De Paris, le premier de la lune de Zilhagé, 1716.

LETTRE XCV.

USBEK AU MÊME.

LES Magiſtrats doivent rendre la juſtice de citoyen à citoyen : chaque peuple la doit rendre lui-même de lui à un autre peuple. Dans cette ſeconde diſtribution de juſtice, on ne peut employer d'autres maximes que dans la premiere.

De peuple à peuple, il eſt rarement beſoin de tiers pour juger ; parce que les ſujets de diſputes ſont preſque toujours clairs & faciles à terminer. Les intérêts de deux Nations ſont ordinairement ſi ſéparés, qu'il ne faut qu'aimer la juſtice pour la trouver; on ne peut guere ſe prévenir dans ſa propre cauſe.

Il n'en eſt pas de même des différens qui arrivent entre particuliers. Comme ils vivent en ſociété, leurs intérêts ſont ſi mêlés & ſi confondus, il y en a de tant de ſortes différentes, qu'il eſt néceſſaire qu'un tiers débrouille ce que la cupidité des parties cherche à obſcurcir.

Il n'y a que deux ſortes de guerres juſtes ; les unes qui ſe font pour re-

pouſſer un ennemi qui attaque, les autres pour ſecourir un allié qui eſt attaqué.

Il n'y auroit point de juſtice de faire la guerre pour des querelles particulieres du Prince, à moins que le cas ne fût ſi grave, qu'il méritât la mort du Prince, ou du peuple qui l'a commis. Ainſi un Prince ne peut faire la guerre, parce qu'on lui aura refuſé un honneur qui lui eſt dû, ou parce qu'on aura eu quelque procédé peu convenable à l'égard de ſes Ambaſſadeurs & autres choſes pareilles; non plus qu'un particulier ne peut tuer celui qui lui refuſe la préſéance. La raiſon en eſt que, comme la déclaration de guerre doit être un acte de juſtice, dans laquelle il faut toujours que la peine ſoit proportionnée à la faute, il faut voir ſi celui à qui on déclare la guerre mérite la mort. Car faire la guerre à quelqu'un, c'eſt vouloir le punir de mort.

Dans le droit public, l'acte de juſtice le plus ſévere, c'eſt la guerre, puiſqu'elle peut avoir l'effet de détruire la ſociété.

Les repréſailles ſont du ſecond degré. C'eſt une loi que les tribunaux n'ont

n'ont pu s'empêcher d'obſerver, de meſurer la peine par le crime.

Un troiſieme acte de juſtice, eſt de priver un Prince des avantages qu'il peut tirer de nous, proportionnant toujours la peine à l'offenſe.

Le quatrieme acte de juſtice, qui doit être le plus fréquent, eſt la renonciation à l'alliance du peuple dont on a à ſe plaindre. Cette peine répond à celle du banniſſement que les tribunaux ont établie, pour retrancher les coupables de la ſociété. Ainſi un Prince, à l'alliance duquel nous renonçons, eſt retranché de notre ſociété, & n'eſt plus un des membres qui la compoſent.

On ne peut pas faire de plus grand affront à un Prince, que de renoncer à ſon alliance, ni lui faire de plus grand honneur, que de la contracter. Il n'y a rien, parmi les hommes, qui leur ſoit plus glorieux, & même plus utile, que d'en voir d'autres toujours attentifs à leur conſervation.

Mais pour que l'alliance nous lie, il faut qu'elle ſoit juſte : ainſi une alliance faite entre deux Nations pour en opprimer une troiſieme, n'eſt pas légitime ; & on peut la violer ſans crime.

Il n'eſt pas même de l'honneur & de la dignité du Prince, de s'allier avec un tyran. On dit qu'un Monarque d'Egypte fit avertir le Roi de Samos de ſa cruauté & de ſa tyrannie, & le ſomma de s'en corriger : comme il ne le fit pas, il lui envoya dire qu'il renonçoit à ſon amitié & à ſon alliance.

La conquête ne donne point un droit par elle-même. Lorſque le peuple ſubſiſte, elle eſt un gage de la paix & de la réparation du tort : & ſi le peuple eſt détruit ou diſperſé, elle eſt le monument d'une tyrannie.

Les traités de paix ſont ſi ſacrés parmi les hommes, qu'il ſemble qu'ils ſoient la voix de la nature, qui réclame ſes droits. Ils ſont tous légitimes, lorſque les conditions en ſont telles, que les deux peuples peuvent ſe conſerver : ſans quoi celle des deux ſociétés qui doit périr, privée de ſa défenſe naturelle par la paix, la peut chercher dans la guerre.

Car la nature qui a établi les différens degrés de force & de foibleſſe parmi les hommes, a encore ſouvent égalé la foibleſſe à la force par le déſeſpoir.

Voilà, cher Rhédi, ce que j'appelle

le droit public ; voilà le droit des gens, ou plutôt celui de la raiſon.

De Paris, le 4 de la lune de Zilhagé, 1716.

LETTRE XCVI.

LE PREMIER EUNUQUE A USBEK, *A Paris.*

IL eſt arrivé ici beaucoup de femmes jeunes du Royaume de Viſapour : j'en ai acheté une pour ton frere le Gouverneur de Mazenderan, qui m'envoya il y a un mois ſon commandement ſublime & cent tomans.

Je me connois en femmes d'autant mieux qu'elles ne me ſurprennent pas, & qu'en moi les yeux ne ſont point troublés par les mouvemens du cœur.

Je n'ai jamais vu de beauté ſi réguliere & ſi parfaite : ſes yeux brillans portent la vie ſur ſon viſage, & relevent l'éclat d'une couleur qui pourroit effacer tous les charmes de la Circaſſie.

Le premier Eunuque d'un Négociant d'Iſpahan la marchandoit avec moi : mais elle ſe déroboit dédaigneuſement à ſes

regards, & ſembloit rechercher les miens; comme ſi elle avoit voulu me dire qu'un vil Marchand n'étoit pas digne d'elle, & qu'elle étoit deſtinée à un plus illuſtre époux.

Je te l'avoue: je ſens dans moi-même une joie ſecrette, quand je penſe aux charmes de cette belle perſonne: il me ſemble que je la vois entrer dans le Sérail de ton frere: je me plais à prévoir l'étonnement de toutes ſes femmes; la douleur impérieuſe des unes, l'affliction muette, mais plus douloureuſe des autres; la conſolation maligne de celles qui n'eſperent plus rien; & l'ambition irritée de celles qui eſperent encore.

Je vais d'un bout du Royaume à l'autre faire changer tout un Sérail de face. Que de paſſions je vais émouvoir! que de craintes & de peines je prépare!

Cependant dans le trouble du dedans, le dehors ne ſera pas moins tranquille: les grandes révolutions ſeront cachées dans le fond du cœur; les chagrins ſeront dévorés, & les joies contenues: l'obéiſſance ne ſera pas moins exacte, & la regle moins inflexible: la douceur toujours contrainte de paroître, ſortira du fond même du déſeſpoir.

Nous remarquons que plus nous avons de femmes ſous nos yeux, moins elles nous donnent d'embarras. Une plus grande néceſſité de plaire, moins de facilité de s'unir, plus d'exemple de ſoumiſſion, tout cela leur forme des chaînes. Les unes ſont ſans ceſſe attentives ſur les démarches des autres : il ſemble que de concert avec nous, elles travaillent à ſe rendre plus dépendantes : elles font une partie de notre ouvrage, & nous ouvrent les yeux quand nous les fermons. Que dis-je ? elles irritent ſans ceſſe le maître contre leurs rivales, & elles ne voient pas combien elles ſe trouvent près de celle qu'on punit.

Mais tout cela, magnifique Seigneur, tout cela n'eſt rien ſans la préſence du maître. Que pouvons-nous faire, avec ce vain fantôme d'une autorité qui ne ſe communique jamais toute entiere ? Nous ne repréſentons que foiblement la moitié de toi-même : nous ne pouvons que leur montrer une odieuſe ſévérité. Toi, tu temperes la crainte par les eſpérances ; plus abſolu quand tu careſſes, que tu ne l'es quand tu menaces.

Reviens donc, magnifique Seigneur, reviens dans ces lieux porter par-tout les marques de ton empire. Viens adoucir des passions désespérées : viens ôter tout prétexte de faillir : viens appaiser l'amour qui murmure, & rendre le devoir même aimable : viens enfin soulager tes fidelles Eunuques d'un fardeau qui s'appesantit chaque jour.

Du Sérail d'Ispahan, le 8 de la lune de Zilhagé, 1716.

LETTRE XCVII.

USBEK A HASSEIN,

Dervis de la Montagne de Jaron.

O Toi, sage Dervis ! dont l'esprit curieux brille de tant de connoissances, écoute ce que je vais te dire.

Il y a ici des Philosophes, qui à la vérité n'ont point atteint jusqu'au faîte de la sagesse orientale : ils n'ont point été ravis jusqu'au trône lumineux : ils n'ont ni entendu les paroles ineffables dont les concerts des Anges retentissent, ni senti les formidables accès d'une fureur divine : Mais laissés à eux-mêmes, privés des saintes merveilles, ils suivent

dans le silence les traces de la raison humaine.

Tu ne saurois croire jusqu'où ce guide les a conduits. Ils ont débrouillé le chaos ; & ont expliqué par une mécanique simple, l'ordre de l'architecture divine. L'Auteur de la nature a donné du mouvement à la matiere : il n'en a pas fallu davantage pour produire cette prodigieuse variété d'effets que nous voyons dans l'univers.

Que les Législateurs ordinaires nous proposent des lois pour régler les sociétés des hommes ; des lois aussi sujettes au changement, que l'esprit de ceux qui les proposent, & des peuples qui les observent : ceux-ci ne nous parlent que des lois générales, immuables, éternelles, qui s'observent sans aucune exception avec un ordre, une régularité & une promptitude infinie dans l'immensité des espaces.

Et que crois-tu, homme divin, que soient ces lois ? Tu t'imagines peut-être qu'entrant dans le conseil de l'éternel, tu vas être étonné par la sublimité des mysteres : tu renonces auparavant à comprendre ; tu ne te proposes que d'admirer.

Mais tu changeras bientôt de penſée : elles n'éblouiſſent point par un faux reſpect : leur ſimplicité les a fait long-temps méconnoître ; & ce n'eſt qu'après bien des réflexions, qu'on en a vu toute la fécondité & toute l'étendue.

La premiere eſt que tout corps tend à décrire une ligne droite, à moins qu'il ne rencontre quelque obſtacle qui l'en détourne : & la ſeconde, qui n'en eſt qu'une ſuite, c'eſt que tout corps qui tourne autour d'un centre tend à s'en éloigner ; parce que plus il en eſt loin, plus la ligne qu'il décrit approche de la ligne droite.

Voilà, ſublime Dervis, la clef de la nature : voilà les principes féconds, dont on tire des conſéquences à perte de vue.

La connoiſſance de cinq ou ſix vérités a rendu leur philoſophie pleine de miracles ; & leur a fait faire preſqu'autant de prodiges & de merveilles, que tout ce qu'on nous raconte de nos ſaints Prophetes.

Car enfin, je ſuis perſuadé qu'il n'y a aucun de nos Docteurs qui n'eût été embarraſſé, ſi on lui eût dit de peſer dans une balance tout l'air qui eſt autour de la terre, ou de meſurer toute

l'eau qui tombe chaque année ſur ſa ſurface ; & qui n'eût penſé plus de quatre fois, avant de dire combien de lieues le ſon fait dans une heure ; quel temps un rayon de lumiere emploie à venir du ſoleil à nous ; combien de toiſes il y a d'ici à Saturne ; quelle eſt la courbe ſelon laquelle un vaiſſeau doit être taillé pour être le meilleur voilier qu'il ſoit poſſible.

Peut-être que ſi quelque homme divin avoit orné les ouvrages de ces Philoſophes de paroles hautes & ſublimes ; s'il y avoit mêlé des figures hardies & des allégories myſtérieuſes, il auroit fait un bel ouvrage, qui n'auroit cédé qu'au ſaint Alcoran.

Cependant, s'il te faut dire ce que je penſe, je ne m'accommode guere du ſtyle figuré. Il y a dans notre Alcoran, un grand nombre de petites choſes, qui me paroiſſent toujours telles, quoiqu'elles ſoient relevées par la force & la vie de l'expreſſion. Il ſemble d'abord que les livres inſpirés ne ſont que les idées divines rendues en langage humain : au contraire dans notre Alcoran, on trouve ſouvent le langage de Dieu & les idées des hommes ; comme

si par un admirable caprice, Dieu y avoit dicté les paroles, & que l'homme eût fourni les pensées.

Tu diras peut-être que je parle trop librement de ce qu'il y a de plus saint parmi nous; tu croiras que c'est le fruit de l'indépendance où l'on vit dans ce pays. Non, graces au ciel, l'esprit n'a pas corrompu le cœur; & tandis que je vivrai, Hali sera mon Prophete.

De Paris, le 15 de la lune de Chahban, 1716.

LETTRE XCVIII.

USBEK A IBBEN,

A Smyrne.

IL n'y a point de pays au monde où la fortune soit si inconstante que dans celui-ci. Il arrive tous les dix ans des révolutions qui précipitent le riche dans la misere, & enlevent le pauvre avec des ailes rapides au comble des richesses. Celui-ci est étonné de sa pauvreté; celui-là l'est de son abondance. Le nouveau riche admire la sagesse de la Providence; le pauvre, l'aveugle fatalité du destin.

Ceux qui levent les tributs nagent au milieu des tréfors : parmi eux il y a peu de Tantales. Ils commencent pourtant ce métier par la derniere miſere. Ils ſont mépriſés comme de la boue, pendant qu'ils ſont pauvres : quand ils ſont riches, on les eſtime aſſez ; auſſi ne négligent-ils rien pour acquérir de l'eſtime.

Ils ſont à préſent dans une ſituation bien terrible. On vient d'établir une chambre, qu'on appelle de juſtice, parce qu'elle va leur ravir tout leur bien. Ils ne peupent ni détourner ni cacher leurs effets ; car on les oblige de les déclarer au juſte, ſous peine de la vie : ainſi on les fait paſſer par un défilé bien étroit, je veux dire entre la vie & leur argent. Pour comble d'infortune, il y a un Miniſtre connu par ſon eſprit, qui les honore de ſes plaiſanteries, & badine ſur toutes les délibérations du Conſeil. On ne trouve pas tous les jours des Miniſtres diſpoſés à faire rire le peuple ; & l'on doit ſavoir bon gré à celui-ci de l'avoir entrepris.

Le corps des laquais eſt plus reſpectable en France qu'ailleurs : c'eſt un ſéminaire de grands Seigneurs ; il remplit le vuide des autres états. Ceux qui le

compoſent prennent la place des grands malheureux, des Magiſtrats ruinés, des Gentilshommes tués dans la fureur de la guerre : & quand ils ne peuvent pas ſuppléer par eux-mêmes, ils relevent toutes les grandes maiſons par le moyen de leurs filles, qui ſont comme une eſpece de fumier qui engraiſſe les terres montagneuſes & arides.

Je trouve, Ibben, la providence admirable dans la maniere dont elle a diſtribué les richeſſes. Si elle ne les avoit accordées qu'aux gens de bien, on ne les auroit pas aſſez diſtingués de la vertu, & on n'en auroit plus ſenti tout le néant. Mais quand on examine qui ſont les gens qui en ſont les plus chargés, à force de mépriſer les riches, on vient enfin à mépriſer les richeſſes.

De Paris, le 26 de la lune de Maharram, 1717.

LETTRE XCIX.

RICA A RHÉDI,

A Veniſe.

JE trouve les caprices de la mode, chez les François, étonnans. Ils ont oublié comment ils étoient habillés cet été, ils ignorent encore plus comment ils le ſeront cet hiver : mais ſur-tout on ne ſauroit croire combien il en coûte à un mari pour mettre ſa femme à la mode.

Que me ſerviroit de te faire une deſcription exacte de leurs habillemens & de leurs parures? Une mode nouvelle viendroit détruire tout mon ouvrage, comme celui de leurs ouvriers; & avant que tu euſſes reçu ma lettre, tout ſeroit changé.

Une femme qui quitte Paris pour aller paſſer ſix mois à la campagne, en revient auſſi antique que ſi elle s'y étoit oubliée trente ans. Le fils méconnoît le portrait de ſa mere ; tant l'habit avec lequel elle eſt peinte, lui paroît étranger : il s'imagine que c'eſt quelque Américaine qui y eſt repréſentée, ou que le

peintre a voulu exprimer quelqu'une de ſes fantaiſies.

Quelquefois les coiffures montent inſenſiblement, & une révolution les fait deſcendre tout-à-coup. Il a été un temps que leur hauteur immenſe mettoit le viſage d'une femme au milieu d'elle-même : dans un autre, c'étoient les pieds qui occupoient cette place; les talons faiſoient un piédeſtal qui les tenoit en l'air. Qui pourroit le croire? les Architectes ont été ſouvent obligés de hauſſer, de baiſſer & d'élargir leurs portes, ſelon que les parures des femmes exigeoient d'eux ce changement; & les regles de leur art ont été aſſervies à ces caprices. On voit quelquefois ſur un viſage une quantité prodigieuſe de mouches; & elles diſparoiſſent toutes le lendemain. Autrefois les femmes avoient de la taille & des dents, aujourd'hui il n'en eſt pas queſtion. Dans cette changeante Nation, quoi qu'en diſent les mauvais plaiſans, les filles ſe trouvent autrement faites que leurs meres.

Il en eſt des manieres & de la façon de vivre, comme des modes : les François changent de mœurs ſelon l'âge de leur Roi. Le Monarque pourroit même

parvenir à rendre la Nation grave, s'il l'avoit entrepris. Le Prince imprime le caractere de ſon eſprit à la Cour, la Cour à la Ville, la Ville aux Provinces. L'ame du Souverain eſt un moule qui donne la forme à toutes les autres.

De Paris, le 8 de la lune de Saphar, 1717.

LETTRE C.

RICA AU MÊME.

JE te parlois l'autre jour de l'inconſtance prodigieuſe des François ſur leurs modes. Cependant il eſt inconcevable à quel point ils en ſont entêtés : ils y rappellent tout : c'eſt la regle avec laquelle ils jugent de tout ce qui ſe fait chez les autres Nations : ce qui eſt étranger leur paroît toujours ridicule. Je t'avoue que je ne ſaurois guere ajuſter cette fureur pour leurs coutumes, avec l'inconſtance avec laquelle ils en changent tous les jours.

Quand je te dis qu'ils mépriſent tout ce qui eſt étranger, je ne parle que des bagatelles ; car ſur les choſes importantes, ils ſemblent s'être méfiés d'eux-

mêmes, jusqu'à se dégrader. Ils avouent de bon cœur que les autres peuples sont plus sages, pourvu qu'on convienne qu'ils sont mieux vêtus : ils veulent bien s'assujettir aux lois d'une Nation rivale, pourvu que les perruquiers françois décident en Législateurs sur la forme des perruques étrangeres. Rien ne leur paroît si beau que de voir le goût de leurs cuisiniers régner du Septentrion au Midi, & les ordonnances de leurs coiffeuses portées dans toutes les toilettes de l'Europe.

Avec ces nobles avantages, que leur importe que le bon sens leur vienne d'ailleurs, & qu'ils ayent pris de leurs voisins tout ce qui concerne le Gouvernement politique & civil ?

Qui peut penser qu'un Royaume, le plus ancien & le plus puissant de l'Europe, soit gouverné, depuis plus de dix siecles, par des lois qui ne sont pas faites pour lui ? Si les François avoient été conquis, ceci ne seroit pas difficile à comprendre : mais ils sont les conquérans.

Ils ont abandonné les lois anciennes, faites par leurs premiers Rois dans les assemblées générales de la Nation ; &

ce qu'il y a de singulier, c'est que les lois Romaines, qu'ils ont prises à la place, étoient en partie faites & en partie rédigées par des Empereurs contemporains de leurs Législateurs.

Et afin que l'acquisition fût entiere, & que tout le bon sens leur vînt d'ailleurs, ils ont adopté toutes les constitutions des Papes, & en ont fait une nouvelle partie de leur droit : nouveau genre de servitude.

Il est vrai que dans les derniers temps on a rédigé par écrit quelques statuts des Villes & des Provinces : mais ils sont presque tous pris du Droit Romain.

Cette abondance de lois adoptées, & pour ainsi dire naturalisées, est si grande qu'elle accable également la justice & les Juges. Mais ces volumes de lois ne sont rien en comparaison de cette armée effroyable de Glossateurs, de Commentateurs, de Compilateurs, gens aussi foibles par le peu de justesse de leur esprit, qu'ils sont forts par leur nombre prodigieux.

Ce n'est pas tout : ces lois étrangeres ont introduit des formalités dont l'excès est la honte de la raison humaine. Il seroit assez difficile de décider si

la forme s'eſt rendue plus pernicieuſe, lorſqu'elle eſt entrée dans la juriſprudence, ou lorſqu'elle s'eſt logée dans la médecine : ſi elle a fait plus de ravages ſous la robe d'un Juriſconſulte, que ſous le large chapeau d'un Médecin; & ſi dans l'une elle a plus ruiné de gens, qu'elle n'en a tué dans l'autre.

De Paris, le 17 de la lune de Saphar, 1717.

LETTRE CI.

USBEK A***.

ON parle toujours ici de la conſtitution. J'entrai l'autre jour dans une maiſon, où je vis d'abord un gros homme avec un teint vermeil, qui diſoit d'une voix forte : J'ai donné mon mandement : je n'irai point répondre à tout ce que vous dites : mais liſez-le ce mandement, & vous verrez que j'y ai réſolu tous vos doutes. J'ai bien ſué pour le faire, dit-il en portant la main ſur le front; j'ai eu beſoin de toute ma doctrine, & il m'a fallu lire bien des Auteurs latins. Je le crois, dit un homme qui ſe trouva là; car c'eſt un bel ou-

vrage : & je défierois bien ce Jéſuite qui vient ſi ſouvent vous voir, d'en faire un meilleur. Liſez-le donc, reprit-il, & vous ſerez plus inſtruit ſur ces matieres dans un quart-d'heure, que ſi je vous en avois parlé toute la journée. Voilà comme il évitoit d'entrer en converſation, & de commettre ſa ſuffiſance. Mais comme il ſe vit preſſé, il fut obligé de ſortir de ſes retranchemens ; & il commença à dire théologiquement force ſottiſes, ſoutenu d'un Dervis qui les lui rendoit très-reſpectueuſement. Quand deux hommes qui étoient-là lui nioient quelque principe, il diſoit d'abord : cela eſt certain, nous l'avons jugé ainſi, & nous ſommes des Juges infaillibles ? Et comment, lui dis-je alors, êtes-vous des Juges infaillibles ? Ne voyez-vous pas, reprit-il, que le Saint-Eſprit nous éclaire ? Cela eſt heureux, lui dis-je ; car de la maniere dont vous avez parlé tout aujourd'hui, je reconnois que vous avez grand beſoin d'être éclairé.

De Paris, le 18 de la lune de Rebiab, 1, 1717.

LETTRE CII.

USBEK A IBBEN,

A Smyrne.

LES plus puiſſans États de l'Europe ſont ceux de l'Empereur, des Rois de France, d'Eſpagne & d'Angleterre. L'Italie, & une grande partie de l'Allemagne ſont partagées en un nombre infini de petits États, dont les Princes ſont à proprement parler, les martyrs de la ſouveraineté. Nos glorieux Sultans ont plus de femmes que quelques-uns de ces Princes n'ont de ſujets. Ceux d'Italie qui ne ſont pas ſi unis, ſont plus à plaindre : leurs Etats ſont ouverts comme des caravanſeras, où ils ſont obligés de loger les premiers qui viennent : il faut donc qu'ils s'attachent aux grands Princes, & leur faſſent part de leur frayeur, plutôt que de leur amitié.

La plupart des Gouvernemens d'Europe ſont monarchiques, ou plutôt ſont ainſi appellés : car je ne ſais pas s'il y en a jamais eu véritablement de tels ;

au moins eſt-il difficile qu'ils ayent ſubſiſté long-temps dans leur pureté. C'eſt un Etat violent qui dégénere toujours en deſpotiſme, ou en république. La puiſſance ne peut jamais être également partagée entre le peuple & le Prince ; l'équilibre eſt trop difficile à garder : il faut que le pouvoir diminue d'un côté, pendant qu'il augmente de l'autre : mais l'avantage eſt ordinairement du côté du Prince, qui eſt à la tête des armées.

Auſſi le pouvoir des Rois d'Europe eſt-il bien grand, & on peut dire qu'ils l'ont tel qu'ils le veulent : mais ils ne l'exercent point avec tant d'étendue que nos Sultans ; premiérement, parce qu'ils ne veulent point choquer les mœurs & la religion des peuples ; ſecondement, parce qu'il n'eſt pas de leur intérêt de le porter ſi loin.

Rien ne rapproche plus nos Princes de la condition de leurs ſujets, que cet immenſe pouvoir qu'ils exercent ſur eux ; rien ne les ſoumet plus aux revers & aux caprices de la fortune.

L'uſage où ils ſont de faire mourir tous ceux qui leur déplaiſent, au moindre ſigne qu'ils font, renverſe la proportion qui doit être entre les fautes &

les peines, qui eſt comme l'ame des Etats, & l'harmonie des Empires; & cette proportion, ſcrupuleuſement gardée par les Princes chrétiens, leur donne un avantage infini ſur nos Sultans.

Un Perſan qui par imprudence ou par malheur s'eſt attiré la diſgrace du Prince, eſt ſûr de mourir : la moindre faute ou le moindre caprice le met dans cette néceſſité. Mais s'il avoit attenté à la vie de ſon Souverain, s'il avoit voulu livrer ſes places aux ennemis, il en ſeroit quitte auſſi pour perdre la vie : il ne court donc pas plus de riſque dans ce dernier cas que dans le premier.

Auſſi dans la moindre diſgrace voyant la mort certaine, & ne voyant rien de pis, il ſe porte naturellement à troubler l'État, & à conſpirer contre le Souverain : ſeule reſſource qui lui reſte.

Il n'en eſt pas de même des grands d'Europe, à qui la diſgrace n'ôte rien que la bienveillance & la faveur. Ils ſe retirent de la Cour, & ne ſongent qu'à jouir d'une vie tranquille & des avantages de leur naiſſance. Comme on ne les fait guere périr que pour le crime de leſe-majeſté, ils craignent d'y tomber, par la conſidération de ce qu'ils ont à

perdre, & du peu qu'ils ont à gagner : ce qui fait qu'on voit peu de révoltes, & peu de Princes qui périſſent d'une mort violente.

Si dans cette autorité illimitée qu'ont nos Princes, ils n'apportoient pas tant de précautions pour mettre leur vie en ſureté, ils ne vivroient pas un jour ; & s'ils n'avoient à leur ſolde un nombre innombrable de troupes, pour tyranniſer le reſte de leurs ſujets, leur Empire ne ſubſiſteroit pas un mois.

Il n'y a que quatre ou cinq ſiecles qu'un Roi de France prit des gardes, contre l'uſage de ce temps-là, pour ſe garantir des aſſaſſins qu'un petit Prince d'Aſie avoit envoyés pour le faire périr : juſques-là les Rois avoient vécu tranquilles au milieu de leurs ſujets, comme des peres au milieu de leurs enfans.

Bien loin que les Rois de France puiſſent de leur propre mouvement ôter la vie à un de leurs ſujets comme nos Sultans, ils portent au contraire toujours avec eux la grace de tous les criminels : il ſuffit qu'un homme ait été aſſez heureur pour voir l'auguſte viſage de ſon Prince, pour qu'il ceſſe d'être indigne

de vivre. Ces Monarques ſont comme le ſoleil, qui porte par-tout la chaleur & la vie.

De Paris, le 8 de la lune de Rebiab, 2, 1717.

LETTRE CIII.

USBEK AU MÊME.

POUR ſuivre l'idée de ma derniere lettre, voici à peu près, ce que me diſoit l'autre jour un Européen aſſez ſenſé :

Le plus mauvais parti que les Princes d'Aſie ayent pu prendre, c'eſt de ſe cacher comme ils ſont. Ils veulent ſe rendre plus reſpectabes : mals ils font reſpecter la Royauté, & non pas le Roi ; & attachent l'eſprit des ſujets à un certain trône, & non pas à une certaine perſonne.

Cette puiſſance inviſible qui gouverne, eſt toujours la même pour le peuple. Quoique dix Rois, qu'il ne connoît que de nom, ſe ſoient égorgés l'un après l'autre, il ne ſent aucune différence : c'eſt comme s'il avoit été gouverné ſucceſſivement par des eſprits.

Si

Si le déteſtable parricide de notre grand Roi Henri IV avoit porté ce coup ſur un Roi des Indes, maître du ſceau royal & d'un tréſor immenſe qui auroit ſemblé amaſſé pour lui, il auroit pris tranquillement les rênes de l'Empire, ſans qu'un ſeul homme eût penſé à réclamer ſon Roi, ſa famille & ſes enfans.

On s'étonne de ce qu'il n'y a preſque jamais de changement dans le Gouvernement des Princes d'Orient : d'où vient cela, ſi ce n'eſt de ce qu'il eſt tyrannique & affreux ?

Les changemens ne peuvent être faits que par le Prince ou par le peuple : mais là les Princes n'ont garde d'en faire, parce que dans un ſi haut degré de puiſſance ils ont tout ce qu'ils peuvent avoir : s'ils changeoient quelque choſe, ce ne pourroit être qu'à leur préjudice.

Quant aux ſujets, ſi quelqu'un d'eux forme quelque réſolution, il ne ſauroit l'exécuter ſur l'État ; il faudroit qu'il contrebalançât tout-à-coup une puiſſance redoutable & toujours unique ; le temps lui manque comme les moyens. Mais il n'a qu'à aller à la ſource de ce pouvoir, & il ne lui faut qu'un bras & qu'un inſtant.

Le meurtrier monte sur le trône, pendant que le Monarque en descend, tombe, & va expirer à ses pieds.

Un mécontent en Europe, songe à entretenir quelque intelligence secrete, à se jeter chez les ennemis, à se saisir de quelque place, à exciter quelques vains murmures parmi les sujets. Un mécontent en Asie va droit au Prince, étonne, frappe, renverse : il en efface jusqu'à l'idée ; dans un instant l'esclave & le maître, dans un instant usurpateur & légitime.

Malheureux le Roi qui n'a qu'une tête ! Il semble ne réunir sur elle toute sa puissance, que pour indiquer au premier ambitieux l'endroit où il la trouvera toute entiere.

De Paris, le 17 de la lune de Rebiab, 2, 1717.

LETTRE CIV.

USBEK AU MÊME.

TOUS les peuples de l'Europe ne ſont pas également ſoumis à leurs Princes : par exemple, l'humeur impatiente des Anglois ne laiſſe guere à leur Roi le temps d'appeſantir ſon autorité. La ſoumiſſion & l'obéiſſance ſont les vertus dont ils ſe piquent le moins. Ils diſent là-deſſus des choſes bien extraordinaires. Selon eux, il n'y a qu'un lien qui puiſſe attacher les hommes, qui eſt celui de la gratitude : un mari, une femme, un pere, un fils, ne ſont liés entr'eux que par l'amour qu'ils ſe portent ou par les bienfaits qu'ils ſe procurent : ces motifs divers de reconnoiſſance ſont l'origine de tous les Royaumes & de toutes les ſociétés.

Mais ſi un Prince, bien loin de faire vivre ſes ſujets heureux, veut les accabler & les détruire, le fondement de l'obéiſſance ceſſe ; rien ne les lie, rien ne les attache à lui ; & ils rentrent dans leur liberté naturelle. Ils ſoutiennent que tout pouvoir ſans bornes ne ſauroit être

légitime, parce qu'il n'a jamais pu avoir d'origine légitime. Car nous ne pouvons pas, disent-ils, donner à un autre plus de pouvoir sur nous que nous n'en avons nous-mêmes : or nous n'avons pas sur nous-mêmes un pouvoir sans bornes : par exemple, nous ne pouvons pas nous ôter la vie : personne n'a donc, concluent-ils, sur la terre un tel pouvoir.

Le crime de lese-majesté n'est autre chose selon eux, que le crime que le plus foible commet contre le plus fort, en lui désobéissant, de quelque maniere qu'il lui désobéisse. Aussi le peuple d'Angleterre, qui se trouva le plus fort contre un de leurs Rois, déclara-t-il que c'étoit un crime de lese-majesté à un Prince de faire la guerre à ses sujets. Ils ont donc grande raison, quand ils disent que le précepte de leur Alcoran, qui ordonne de se soumettre aux puissances, n'est pas bien difficile à suivre, puisqu'il leur est impossible de ne le pas observer; d'autant que ce n'est pas au plus vertueux qu'on les oblige de se soumettre, mais à celui qui est le plus fort.

Les Anglois disent qu'un de leurs

Rois, ayant vaincu & fait prisonnier un Prince qui lui disputoit la couronne, voulut lui reprocher son infidélité & sa perfidie : Il n'y a qu'un moment, dit le Prince infortuné, qu'il vient d'être décidé lequel de nous deux est le traître.

Un usurpateur déclare rebelles tous ceux qui n'ont point opprimé la patrie comme lui ; & croyant qu'il n'y a pas de loi là où il ne voit point de Juges, il fait révérer, comme des arrêts du ciel, les caprices du hasard & de la fortune.

De Paris, le 20 de la lune de Rebiab, 2, 1717.

LETTRE CV.

RHÉDI A USBEK,

A Paris.

TU m'as beaucoup parlé dans une de tes lettres, des sciences & des arts cultivés en Occident. Tu me vas regarder comme un Barbare : mais je ne sais si l'utilité qu'on en retire dédommage les hommes du mauvais usage que l'on en fait tous les jours.

J'ai oui dire que la seule invention

des bombes avoit ôté la liberté à tous les peuples de l'Europe. Les Princes ne pouvant plus confier la garde des places aux Bourgeois, qui à la premiere bombe ſe ſeroient rendus, ont eu un prétexte pour entretenir de gros corps de troupes réglées, avec leſquelles ils ont dans la ſuite opprimé leurs ſujets.

Tu ſais que depuis l'invention de la poudre il n'y a plus de Places imprenables; c'eſt-à-dire, Usbek, qu'il n'y a plus d'aſile ſur la terre contre l'injuſtice & la violence.

Je tremble toujours qu'on ne parvienne à la fin à découvrir quelque ſecret qui fourniſſe une voie plus abrégée pour faire périr les hommes, détruire les peuples & les Nations entieres.

Tu as lu les Hiſtoriens : fais-y bien attention; preſque toutes les Monarchies n'ont été fondées que ſur l'ignorance des arts, & n'ont éte détruites que parce qu'on les a trop cultivés. L'ancien Empire de Perſe peut nous en fournir un exemple domeſtique.

Il n'y a pas long-temps que je ſuis en Europe; mais j'ai oui parler à des gens ſenſés des ravages de la Chimie. Il ſemble que ce ſoit un quatrieme fléau qui

ruine les hommes & les détruit en détail, mais continuellement; tandis que la guerre, la peſte, la famine, les détruiſent en gros, mais par intervalles.

Que nous a ſervi l'invention de la bouſſole & la découverte de tant de peuples, qu'à nous communiquer leurs maladies plutôt que leurs richeſſes ? L'or & l'argent avoient été établis par une convention générale, pour être le prix de toutes les marchandiſes, & un gage de leur valeur, par la raiſon que ces métaux étoient rares & inutiles à tout autre uſage : que nous importoit-il donc qu'ils devinſſent plus communs; & que, pour marquer la valeur d'une denrée, nous euſſions deux ou trois ſignes au lieu d'un ? Cela n'en étoit que plus incommode.

Mais d'un autre côté cette invention a été bien pernicieuſe aux pays qui ont été découverts. Les Nations entieres ont été détruites; & les hommes qui ont échappé à la mort ont été réduits à une ſervitude ſi rude, que le récit en fait frémir les Muſulmans.

Heureuſe l'ignorance des enfans de Mahomet. Aimable ſimplicité, ſi chérie de notre ſaint Prophete, vous me rap-

pellez toujours la naïveté des anciens temps, & la tranquilité qui régnoit dans le cœur de nos premiers peres.

De Veniſe, le 5 de la lune de Rahmazan, 1717.

LETTRE CVI.

USBEK A RHÉDI,

A Veniſe.

OU tu ne penſes pas ce que tu dis; ou bien tu fais mieux que tu ne penſes. Tu as quitté ta patrie pour t'inſtruire, & tu mépriſes toute inſtruction: tu viens pour te former dans un pays où l'on cultive les arts, & tu les regardes comme pernicieux. Te le dirai-je, Rhédi? je ſuis plus d'accord avec toi que tu ne l'es avec toi-même.

As-tu bien réfléchi à l'état barbare & malheureux où nous entraîneroit la perte des arts? Il n'eſt pas néceſſaire de ſe l'imaginer, on peut le voir. Il y a encore des peuples ſur la terre, chez leſquels un ſinge paſſablement inſtruit pourroit vivre avec honneur; il s'y trouveroit à peu près à la portée

des autres habitans ; on ne lui trouveroit point l'esprit singulier, ni le caractere bizarre ; il passeroit tout comme un autre & seroit même distingué par sa gentillesse.

Tu dis que les fondateurs des Empires ont presque tous ignoré les arts. Je ne te nie pas que des peuples Barbares n'ayent pu, comme des torrens impétueux, se répandre sur la terre & couvrir de leurs armées féroces les Royaumes les plus policés. Mais prends-y garde ; ils ont appris les arts ou les ont fait exercer aux peuples vaincus ; sans cela leur puissance auroit passé comme le bruit du tonnerre & des tempêtes.

Tu crains, dis-tu, que l'on n'invente quelque maniere de destruction plus cruelle que celle qui est en usage. Non : si une fatale invention venoit à se découvrir, elle seroit bientôt prohibée par le droit des gens ; & le consentement unanime des Nations ensevelliroit cette découverte. Il n'est point de l'intérêt des Princes de faire des conquêtes par de pareilles voies : ils doivent chercher des sujets & non pas des terres.

Tu te plains de l'invention de la pou-

dre & des bombes ; tu trouves étrange qu'il n'y ait plus de Place imprenable ; c'eſt-à-dire, que tu trouves étrange que les guerres ſoient aujourd'hui terminées plutôt qu'elles ne l'étoient autrefois.

Tu dois avoir remarqué, en liſant les Hiſtoires, que depuis l'invention de la poudre, les batailles ſont beaucoup moins ſanglantes qu'elles ne l'étoient, parce qu'il n'y a preſque plus de mêlée.

Et quand il ſe ſeroit trouvé quelque cas particulier où un art auroit été préjudiciable, doit-on pour cela le rejeter ? Penſes-tu, Rhédi, que la religion que notre ſaint Prophete a apportée du ciel ſoit pernicieuſe, parce qu'elle ſervira un jour à confondre les perfides Chrétiens ?

Tu crois que les arts amolliſſent les peuples, & par là ſont cauſe de la chute des Empires. Tu parles de la ruine de celui des anciens Perſes, qui fut l'effet de leur molleſſe : mais il s'en faut bien que cet exemple décide, puiſque les Grecs qui les vainquirent tant de fois & les ſubjuguerent, cultivoient les arts avec infiniment plus de ſoin qu'eux.

Quand on dit que les arts rendent les hommes efféminés, on ne parle pas du

moins des gens qui s'y appliquent ; puiſqu'ils ne ſont jamais dans l'oiſiveté, qui de tous les vices eſt celui qui amollit le plus le courage.

Il n'eſt donc queſtion que de ceux qui en jouïſſent. Mais comme dans un pays policé, ceux qui jouiſſent des commodités d'un art ſont obligés d'en cultiver un autre, à moins de ſe voir réduits à une pauvreté honteuſe ; il ſuit que l'oiſiveté & la molleſſe ſont incompatibles avec les arts.

Paris eſt peut-être la Ville du monde la plus ſenſuelle & où l'on rafine le plus ſur les plaiſirs ; mais c'eſt peut-être celle où l'on mene une vie plus dure. Pour qu'un homme vive délicieuſement, il faut que cent autres travaillent ſans relâche. Une femme s'eſt mis dans la tête qu'elle devoit paroître à une aſſemblée avec une certaine parure ; il faut que dès ce moment cinquante artiſans ne dorment plus & n'ayent plus le loiſir de boire & de manger : elle commande & elle eſt obéie plus promptement que ne ſeroit notre Monarque, parce que l'intérêt eſt le plus grand monarque de la terre.

Cette ardeur pour le travail, cette

passion de s'enrichir, passe de condition en condition, depuis les artisans jusqu'aux grands. Personne n'aime à être plus pauvre que celui qu'il vient de voir immédiatement au dessous de lui. Vous voyez à Paris, un homme qui a de quoi vivre jusqu'au jour du jugement, qui travaille sans cesse & court risque d'accourcir ses jours, pour amasser, dit-il, de quoi vivre.

Le même esprit gagne la Nation : on n'y voit que travail & qu'industrie. Où est donc ce peuple efféminé dont tu parles tant ?

Je suppose, Rhédi, qu'on ne souffrît dans un Royaume que les arts absolument nécessaires à la culture des terres qui sont pourtant en grand nombre, & qu'on en bannît tous ceux qui ne servent qu'à la volupté ou à la fantaisie ; je le soutiens, cet Etat seroit un des plus misérables qu'il y eût au monde.

Quand les habitans auroient assez de courage pour se passer de tant de choses qu'ils doivent à leurs besoins, le peuple dépériroit tous les jours ; & l'Etat deviendroit si foible, qu'il n'y auroit si petite puissance qui ne pût le conquérir.

Il seroit aisé d'entrer dans un long détail & de te faire voir que les revenus des particuliers cesseroient presque absolument, & par conséquent ceux du Prince. Il n'y auroit presque plus de relation de facultés entre les citoyens : on verroit finir cette circulation de richesses & cette progression de revenus, qui vient de la dépendance où sont les arts les uns des autres : chaque particulier vivroit de sa terre & n'en retireroit que ce qu'il lui faut précisément pour ne pas mourir de faim. Mais comme ce n'est pas quelquefois la vingtieme partie des revenus d'un Etat, il faudroit que le nombre des habitans diminuât à proportion, & qu'il n'en restât que la vingtieme partie.

Fais bien attention jusqu'où vont les revenus de l'industrie. Un fonds ne produit annuellement à son maître que la vingtieme partie de sa valeur ; mais, avec une pistole de couleur, un Peintre fera un tableau qui lui en vaudra cinquante. On en peut dire de même des Orfevres, des Ouvriers en laine, en soie & de toutes sortes d'artisans.

De tout ceci on doit conclure, Rhédi, que pour qu'un Prince soit puis-

ſant, il faut que ſes ſujets vivent dans les délices; il faut qu'il travaille à leur procurer toutes ſortes de ſuperfluités, avec autant d'attention que les néceſſités de la vie.

De Paris, le 14 de la lune de Chalval, 1717.

LETTRE CVII.

RICA A IBBEN,

A Smyrne.

J'AI vu le jeune Monarque. Sa vie eſt bien précieuſe à ſes ſujets : elle ne l'eſt pas moins à toute l'Europe, par les grands troubles que ſa mort pourroit produire. Mais les Rois ſont comme les dieux, & pendant qu'ils vivent on doit les croire immortels. Sa phyſionomie eſt majeſtueuſe, mais charmante : une belle éducation ſemble concourir avec un heureux naturel & promet déjà un grand Prince.

On dit que l'on ne peut jamais connoître le caractere des Rois d'Occident, juſqu'à ce qu'ils ayent paſſé par les deux grandes épreuves, de leur maîtreſſe &

de leur Confeſſeur. On verra bientôt l'un & l'autre travailler à ſe ſaiſir de l'eſprit de celui-ci; & il ſe livrera pour cela de grands combats. Car, ſous un jeune Prince, ces deux puiſſances ſont toujours rivales : mais elles ſe concilient & ſe réuniſſent ſous un vieux. Sous un jeune Prince, le Dervis a un rôle bien difficile à ſoutenir, la force du Roi fait ſa foibleſſe; mais l'autre triomphe également de ſa foibleſſe & de ſa force.

Lorſque j'arrivai en France, je trouvai le feu Roi abſolument gouverné par les femmes : & cependant, dans l'âge où il étoit, je crois que c'étoit le Monarque de la terre qui en avoit le moins de beſoin. J'entendis un jour une femme qui diſoit : Il faut que l'on faſſe quelque choſe pour ce jeune Colonel; ſa valeur m'eſt connue; j'en parlerai au Miniſtre. Une autre diſoit : Il eſt ſurprenant que ce jeune Abbé ait été oublié; il faut qu'il ſoit Evêque; il eſt homme de naiſſance & je pourrois répondre de ſes mœurs. Il ne faut pas pourtant que tu t'imagines que celles qui tenoient ces diſcours fuſſent des favorites du Prince : elles ne lui avoient peut-être pas parlé deux fois en

leur vie ; choſe pourtant très-facile à faire chez les Princes Européens. Mais c'eſt qu'il n'y a perſonne qui ait quelque emploi à la Cour, dans Paris ou dans les Provinces, qui n'ait une femme, par les mains de laquelle paſſent toutes les graces & quelquefois les injuſtices qu'il peut faire. Ces femmes ont toutes des relations les unes avec les autres, & forment une eſpece de République, dont les membres toujours actifs ſe ſecourent & ſe ſervent mutuellement : c'eſt comme un nouvel état dans l'Etat : & celui qui eſt à la Cour, à Paris, dans les Provinces, qui voit agir des Miniſtres, des Magiſtrats, des Prélats, s'il ne connoît les femmes qui les gouvernent, eſt comme un homme qui voit bien une machine qui joue, mais qui n'en connoît point les reſſorts.

Crois-tu, Ibben, qu'une femme s'aviſe d'être la maîtreſſe d'un Miniſtre pour coucher avec lui ? Quelle idée ! c'eſt pour lui préſenter cinq ou ſix placets tous les matins : & la bonté de leur naturel paroît dans l'empreſſement qu'elles ont de faire du bien à une infinité de gens malheureux qui leur procurent cent mille livres de rente.

On se plaint en Perse, de ce que le Royaume est gouverné par deux ou trois femmes : c'est bien pis en France, où les femmes en général gourvernent, & non seulement prennent en gros, mais même se partagent en détail toute l'autorité.

De Paris, le dernier de la lune de Chalval, 1717.

LETTRE CVIII.

USBEK A * * *

IL y a une espece de livres que nous ne connoissons point en Perse, & qui me paroissent ici fort à la mode : ce sont les Journaux. La paresse se sent flattée en les lisant : on est ravi de pouvoir parcourir trente volumes en un quart-d'heure.

Dans la plupart des livres l'Auteur n'a pas fait les complimens ordinaires, que les Lecteurs sont aux abois : il les fait entrer à demi morts dans une matiere noyée au milieu d'une mer de paroles. Celui-ci veut s'immortaliser par un *in-douze*, celui-là par un *in-quarto* ; un autre, qui a de plus belles inclina-

tions, vise à l'*in-folio;* il faut donc qu'il étende son sujet à proportion : ce qu'il fait sans pitié, comptant pour rien la peine du pauvre Lecteur, qui se tue à réduire ce que l'Auteur a pris tant de peine à amplifier.

Je ne sais, ***, quel mérite il y a à faire de pareils ouvrages : j'en ferois bien autant si je voulois ruiner ma santé & un Libraire.

Le grand tort qu'ont les Journalistes, c'est qu'ils ne parlent que de Livres nouveaux; comme si la vérité étoit jamais nouvelle. Il me semble que jusqu'à ce qu'un homme ait lu tous les Livres anciens, il n'a aucune raison de leur préférer les nouveaux.

Mais lorsqu'ils s'imposent la loi de ne parler que des ouvrages encore tous chauds de la forge, ils s'en imposent une autre, qui est d'être très-ennuyeux. Ils n'ont garde de critiquer les livres dont ils font les extraits, quelque raison qu'ils en ayent : & en effet quel est l'homme assez hardi, pour vouloir se faire dix ou douze ennemis tous les mois ?

La plupart des Auteurs ressemblent aux Poëtes, qui souffriront une volée

de coups de bâton ſans ſe plaindre ; mais qui peu jaloux de leurs épaules, le ſont ſi fort de leurs ouvrages, qu'ils ne ſauroient ſoutenir la moindre critique. Il faut donc bien ſe donner de garde de les attaquer par un endroit ſi ſenſible ; & les Journaliſtes le ſavent bien. Ils font donc tout le contraire : ils commencent par louer la matiere qui eſt traitée ; premiere fadeur : de là ils paſſent aux louanges de l'Auteur ; louanges forcées : car ils ont affaire à des gens qui ſont encore en haleine, tout prêts à ſe faire raiſon & à foudroyer à coups de plume un téméraire Journaliſte.

De Paris, le 5 de la lune de Zilcadé, 1718.

LETTRE CIX.

RICA A ***.

L'UNIVERSITÉ de Paris eſt la fille aînée des Rois de France, & très-aînée ; car elle a plus de neuf cens ans : Auſſi rêve-t-elle quelquefois.

On m'a conté qu'elle eut, il y a quelque temps, un grand démêlé avec quelques Docteurs à l'occaſion de la

lettre *Q*. (*), qu'elle vouloit que l'on prononçât comme un *K*. La diſpute s'échauffa ſi fort, que quelques-uns furent dépouillés de leurs biens : il fallut que le Parlement terminât le différent ; & il accorda permiſſion, par un Arrêt ſolemnel, à tous ſujets du Roi de France, de prononcer cette lettre à leur fantaiſie. Il faiſoit beau voir les deux corps de l'Europe les plus reſpectables, occupés à décider du ſort d'une lettre de l'alphabet !

Il ſemble, mon cher ***, que les têtes des plus grands hommes s'étréciſſent lorſqu'elles ſont aſſemblées ; & que là où il y a plus de ſages, il y ait auſſi moins de ſageſſe. Les grands corps s'attachent toujours ſi fort au minuties, aux vains uſages, que l'eſſentiel ne va jamais qu'après. J'ai oui dire qu'un Roi d'Arragon (†) ayant aſſemblé les États d'Arragon & de Catalogne, les premieres ſéances s'employerent à décider en quelle langue les délibérations ſeroient conçues : la diſpute étoit vive ; & les Etats ſe ſeroient rompus mille fois, ſi l'on n'avoit imaginé un expédient, qui

(*) Il veut parler de la querelle de Ramus.
(†) C'étoit en 1610.

étoit que la demande ſeroit faite en langage Catalan, & la réponſe en Arragonois.

De Paris, le 25 de la lune de Zilhagé, 1718.

LETTRE CX.

RICA A ***.

LE rôle d'une jolie femme eſt beaucoup plus grave que l'on ne penſe. Il n'y a rien de plus ſérieux que ce qui ſe paſſe le matin à ſa toilette, au milieu de ſes domeſtiques : un Général d'armée n'emploie pas plus d'attention à placer ſa droite, ou ſon corps de réſerve, qu'elle en met à poſter une mouche qui peut manquer, mais dont elle eſpere ou prévoit le ſuccès.

Quelle gêne d'eſprit, quelle attention, pour concilier ſans ceſſe les intérêts de deux rivaux; pour paroître neutre à tous les deux, pendant qu'elle eſt livrée à l'un & à l'autre ; & ſe rendre médiatrice ſur tous les ſujets de plainte qu'elle leur donne !

Quelle occupation pour faire ſuccéder & renaître les parties de plaiſirs, & prévenir tous les accidens qui pourroient les rompre !

Avec tout cela la plus grande peine n'eſt pas de ſe divertir : c'eſt de le paroître. Ennuyez-les tant que vous voudrez ; elles vous le pardonneront, pourvu que l'on puiſſe croire qu'elles ſe ſont réjouies.

Je fus, il y a quelques jours, d'un ſouper que des femmes firent à la campagne. Dans le chemin elles diſoient ſans ceſſe : au moins il faudra bien nous divertir.

Nous nous trouvâmes aſſez mal aſſortis, & par conſéquent aſſez ſérieux. Il faut avouer, dit une de ces femmes, que nous nous divertiſſons bien ; il n'y a pas aujourd'hui dans Paris une partie ſi gaie que la nôtre. Comme l'ennui me gagnoit, une femme me ſecoua, & me dit : hé bien, ne ſommes-nous pas de bonne humeur ? Oui, lui répondis-je en bâillant ; je crois que je creverai à force de rire. Cependant la triſteſſe triomphoit toujours des réflexions ; & quant à moi, je me ſentis conduit de bâillement en bâillement dans un ſommeil l'éthargique, qui finit tous mes plaiſirs.

De Paris, le 11 de la lune de Maharram, 1718.

LETTRE CXI.

USBEK A ***.

LE regne du feu Roi a été si long, que la fin en a fait oublier le commencement. C'est aujourd'hui la mode de ne s'occuper que des événemens arrivés dans sa minorité ; & on ne lit plus que les mémoires de ces temps-là.

Voici le discours qu'un des Généraux de la Ville de Paris prononça dans un conseil de guerre : & j'avoue que je n'y comprends pas grand-chose.

MESSIEURS,

Quoique nos troupes ayent été repoussées avec perte, je crois qu'il nous sera facile de réparer cet échec. J'ai six couplets de chanson tout prêts à mettre au jour, qui, je m'assure, remettront toutes choses dans l'équilibre. J'ai fait choix de quelques voix très-nettes, qui sortant de la cavité de certaines poitrines très fortes, émouvront merveilleusement le peuple. Ils sont sur un air qui a fait jusqu'à présent un effet tout particulier.

Si cela ne suffit pas, nous ferons paroître une estampe qui fera voir Mazarin pendu.

Par bonheur pour nous, il ne parle pas bien François, & il l'écorche tellement qu'il n'est pas possible que ses affaires ne déclinent. Nous ne manquons pas de faire bien remarquer au peuple le ton ridicule dont il prononce. Nous relevâmes, il y a quelques jours, une faute de grammaire si grossiere, qu'on en fit des farces par tous les carrefours.

J'espere qu'avant qu'il soit huit jours, le peuple fera du nom Mazarin, un mot générique, pour exprimer toutes les bêtes de somme, & celles qui servent à tirer.

Depuis notre défaite, notre musique l'a si furieusement vexé sur le péché originel, que pour ne pas voir ses partisans réduits à la moitié, il a été obligé de renvoyer tous ses pages.

Ranimez vous donc; reprenez courage; soyez surs que nous lui ferons repasser les monts à coups de sifflets.

De Paris, le 4 de la lune de Chahban, 1718.

LETTRE

LETTRE CXII.

RHÉDI A USBEK,

A Paris.

PENDANT le séjour que je fais en Europe, je lis les Historiens anciens & modernes : je compare tous les temps : j'ai du plaisir à les voir passer pour ainsi dire devant moi ; & j'arrête sur-tout mon esprit à ces grands changemens qui ont rendu les âges si différens des âges, & la terre si peu semblable à elle-même.

Tu n'as peut-être pas fait attention à une chose qui cause tous les jours ma surprise. Comment le monde est-il si peu peuplé, en comparaison de ce qu'il étoit autrefois ? Comment la nature a-t-elle pu perdre cette prodigieuse fécondité des premiers temps ? Seroit-elle déjà dans sa vieillesse ? & tomberoit-elle de langueur ?

J'ai resté plus d'un an en Italie, où je n'ai vu que les débris de cette ancienne Italie si fameuse autrefois. Quoique tout le monde habite les Villes, elles sont

entiérement désertes & dépeuplées : il semble qu'elles ne subsistent encore que pour marquer le lieu où étoient ces Cités puissantes dont l'histoire a tant parlé.

Il y a des gens qui prétendent que la seule ville de Rome contenoit autrefois plus de peuple qu'un grand Royaume de l'Europe n'en a aujourd'hui. Il y a eu tel citoyen Romain qui avoit dix, & même vingt mille esclaves, sans compter ceux qui travailloient dans les maisons de campagne; & comme on y comptoit quatre ou cinq cents mille citoyens, on ne peut fixer le nombre de ses habitans, sans que l'imagination se révolte.

Il y avoit autrefois dans la Sicile de puissans Royaumes & des peuples nombreux, qui en ont disparu depuis : cette île n'a plus rien de considérable que ses volcans.

La Grece est si déserte, qu'elle ne contient pas la centieme partie de ses anciens habitans.

L'Espagne, autrefois si remplie, ne fait voir aujourd'hui que des campagnes inhabitées; & la France n'est rien, en comparaison de cette ancienne Gaule dont parle César.

Les pays du Nord ſont fort dégarnis ; & il s'en faut bien que les peuples y ſoient comme autrefois, obligés de ſe partager, & d'envoyer dehors comme des eſſaims des colonies & des nations entieres chercher de nouvelles demeures.

La Pologne & la Turquie en Europe n'ont preſque plus de peuples.

On ne ſauroit trouver dans l'Amérique la cinquantieme partie des hommes qui y formoient de ſi grands Empires.

L'Aſie n'eſt guere en meilleur état. Cette Aſie mineure, qui contenoit tant de puiſſantes Monarchies, & un nombre ſi prodigieux de grandes Villes, n'en a plus que deux ou trois. Quant à la grande Aſie, celle qui eſt ſoumiſe au Turc n'eſt pas plus peuplée : pour celle qui eſt ſous la domination de nos Rois, ſi on la compare à l'état floriſſant où elle étoit autrefois, on verra qu'elle n'a qu'une très-petite partie des habitans qui y étoient ſans nombre du temps des Xercès & des Darius.

Quant aux petits Etats qui ſont autour de ces grands Empires, ils ſont réellement déſerts : tels ſont les Royaumes

d'Irimette, de Circaſſie & de Guriel. Ces Princes, avec de vaſtes Etats, comptent à peine cinquante mille ſujets.

L'Egypte n'a pas moins manqué que les autres pays.

Enfin, je parcours la terre, & je n'y trouve que des délabremens : je crois la voir ſortir des ravages de la peſte & de la famine.

L'Afrique a toujours été ſi inconnue, qu'on ne peut en parler ſi préciſément que des autres parties du monde : mais à ne faire attention qu'aux Côtes de la Méditerranée connues de tous temps, on voit qu'elle a extrêmement déchu de ce qu'elle étoit ſous les Carthaginois & les Romains. Aujourd'hui ſes Princes ſont ſi foibles, que ce ſont les plus petites Puiſſances du Monde.

Après un calcul auſſi exact qu'il peut l'être dans ces ſortes de choſes, j'ai trouvé qu'il y a à peine ſur la terre la dixieme partie des hommes qui y étoient dans les anciens temps. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt qu'elle ſe dépeuple tous les jours ; & ſi cela continue, dans dix ſiecles elle ne ſera plus qu'un déſert.

Voilà, mon cher Usbek, la plus terrible cataſtrophe qui ſoit jamais arri-

vée dans le Monde. Mais à peine s'en eſt-on apperçu, parce qu'elle eſt arrivée inſenſiblement & dans le cours d'un grand nombre de ſiecles : ce qui marque un vice intérieur, un venin ſecret & caché, une maladie de langueur, qui afflige la nature humaine.

De Veniſe, le 10 de la lune de Rhégeb, 1718.

LETTRE CXIII.

USBEK A RHÉDI,

A Veniſe.

LE monde, mon cher Rhédi, n'eſt point incorruptible ; les cieux même ne le ſont pas : les Aſtronomes ſont des témoins oculaires de leurs changemens, qui ſont des effets bien naturels du mouvement univerſel de la matiere.

La terre eſt ſoumiſe, comme les autres planetes, aux lois des mouvemens : elle ſouffre au-dedans d'elle un combat perpétuel de ſes principes : la mer & le continent ſemblent être dans une guerre éternelle ; chaque inſtant produit de nouvelles combinaiſons.

Les hommes dans une demeure si sujette aux changemens, sont dans un état aussi incertain : cent mille causes peuvent agir, capables de les détruire, & à plus forte raison, d'augmenter ou de diminuer leur nombre.

Je ne te parlerai pas de ces catastrophes particulieres, si communes chez les Historiens, qui ont détruit des Villes & des Royaumes entiers : il y en a de générales, qui ont mis bien des fois le genre humain à deux doigts de sa perte.

Les histoires sont pleines de ces pestes universelles qui ont tour à tour désolé l'univers. Elles parlent d'une entr'autres qui fut si violente, qu'elle brûla jusqu'à la racine des plantes, & se fit sentir dans tout le monde connu jusqu'à l'Empire du Catay : un degré de plus de corruption, auroit peut-être dans un seul jour détruit toute la nature humaine.

Il n'y a pas deux siecles que la plus honteuse de toutes les maladies se fit sentir en Europe, en Asie & en Afrique; elle fit dans très-peu de temps des effets prodigieux : c'étoit fait des hommes, si elle avoit continué ses progrès avec la même furie. Accablés de maux dès leur naissance, incapables de soutenir le poids

des charges de la société, ils auroient péri misérablement.

Qu'auroit-ce été, si le venin eût été un peu plus exalté? Et il le seroit devenu sans doute, si l'on n'avoit été assez heureux pour trouver un remede aussi puissant que celui qu'on a découvert. Peut-être que cette maladie, attaquant les parties de la génération, auroit attaqué la génération même.

Mais pourquoi parler de la destruction qui auroit pu arriver au genre humain? N'est-elle pas arrivée en effet? & le déluge ne le réduisit-il pas à une seule famille?

Il y a des Philosophes qui distinguent deux créations; celle des choses, & celle de l'homme: ils ne peuvent comprendre que la matiere & les choses créées n'aient que six mille ans; que Dieu ait différé pendant toute l'éternité, ses ouvrages, & n'ait usé que d'hier de sa puissance créatrice. Seroit-ce parce qu'il ne l'auroit pas pu? ou parce qu'il ne l'auroit pas voulu? Mais s'il ne l'a pu dans un temps, il ne l'a pas pu dans l'autre. C'est donc parce qu'il ne l'a pa voulu: mais comme il n'y a point de succession dans Dieu, si l'on admet

qu'il ait voulu quelque chose une fois, il l'a voulu toujours & dès le commencement.

(*) Cependant tous les Historiens nous parlent d'un premier pere : ils nous font voir la nature humaine naissante. N'est-il pas naturel de penser qu'Adam fut sauvé d'un malheur commun, comme Noé le fut du déluge ; & que ces grands événemens ont été fréquens sur la terre depuis la création du monde.

Mais toutes les destructions ne sont pas violentes. Nous voyons plusieurs parties de la terre se lasser de fournir à la subsistance des hommes : que savons-nous si la terre entiere n'a pas des causes générales, lentes & imperceptibles de lassitude ?

J'ai été bien aise de te donner ces idées générales, avant de répondre plus particuliérement à ta lettre sur la diminution des peuples, arrivée depuis dix-sept à dix-huit siecles. Je te ferai voir

(*) *Dans les précédentes Éditions, avant cet alinéa, on lisoit celui-ci :* Il ne faut donc pas compter les années du monde : le nombre des grains de sable de la mer ne leur est pas plus comparable qu'un instant.

dans une lettre ſuivante, qu'indépendamment des cauſes phyſiques, il y en a de morales qui ont produit cet effet.

De Paris, le 8 de la lune de Chahban, 1718.

LETTRE CXIV.

USBEK AU MÊME.

TU cherches la raiſon pourquoi la terre eſt moins peuplée qu'elle ne l'étoit autrefois : & ſi tu y fais bien attention, tu verras que la grande différence vient de celle qui eſt arrivée dans les mœurs.

Depuis que la religion Chrétienne & la Mahométane ont partagé le monde Romain, les choſes ſont bien changées : il s'en faut de beaucoup que ces deux religions ſoient auſſi favorables à la propagation de l'eſpece, que celle de ces Maîtres de l'Univers.

Dans cette derniere, la polygamie étoit défendue ; & en cela elle avoit un très-grand avantage ſur la religion Mahométane ; le divorce y étoit permis,

ce qui lui en donnoit un autre non moins considérable sur la Chrétienne.

Je ne trouve rien de si contradictoire que cette pluralité des femmes permise par le saint Alcoran, & l'ordre de les satisfaire donné dans le même Livre. Voyez vos femmes, dit le Prophete ; parce que vous leur êtes nécessaire comme leurs vêtemens, & qu'elles vous sont nécessaires comme vos vêtemens. Voilà un précepte qui rend la vie d'un véritable Musulman bien laborieuse. Celui qui a les quatre femmes établies par la loi, & seulement autant de concubines ou d'esclaves, ne doit-il pas être accablé de tant de vêtemens ?

Vos femmes sont vos labourages, dit encore le Prophete ; approchez-vous donc de vos labourages : faites du bien pour vos ames, & vous le trouverez un jour.

Je regarde un bon Musulman comme un athlete, destiné à combattre sans relâche ; mais qui bientôt foible & accablé de ses premieres fatigues, languit dans le champ même de la victoire, & se trouve pour ainsi dire enseveli sous ses propres triomphes.

La nature agit toujours avec lenteur,

& pour ainſi dire avec épargne : ſes opérations ne ſont jamais violentes : juſques dans ſes productions elle veut de la tempérance : elle ne va jamais qu'avec regle & meſure : ſi on la précipite, elle tombe bientôt dans la langueur ; elle emploie toute la force qui lui reſte à ſe conſerver, perdant abſolument ſa vertu productrice & ſa puiſſance générative.

C'eſt dans cet état de défaillance que nous met toujours ce grand nombre de femmes, plus propres à nous épuiſer qu'à nous ſatisfaire. Il eſt très-ordinaire parmi nous, de voir un homme dans un Sérail prodigieux, avec un très-petit nombre d'enfans : ces enfans même ſont la plupart du temps foibles & maſſains, & ſe ſentent de la langueur de leur pere.

Ce n'eſt pas tout : ces femmes obligées à une continence forcée, ont beſoin d'avoir des gens pour les garder, qui ne peuvent être que des Eunuques : la religion, la jalouſie, & la raiſon même, ne permettent pas d'en laiſſer approcher d'autres : ces gardiens doivent être en grand nombre ; ſoit afin de maintenir la tranquillité au-dedans parmi les

guerres que ces femmes se font sans cesse, soit pour empêcher les entreprises du dehors. Ainsi un homme qui a dix femmes ou concubines, n'a pas trop d'autant d'Eunuques pour les garder. Mais quelle perte pour la société, que ce grand nombre d'hommes morts dès leur naissance ! Quelle dépopulation ne doit-il pas s'en suivre !

Les filles esclaves qui sont dans le Sérail pour servir avec les Eunuques ce grand nombre de femmes, y vieillissent presque toujours dans une affligeante virginité : elles ne peuvent pas se marier pendant qu'elles y restent ; & leurs maîtresses, une fois accoutumées à elles, ne s'en défont presque jamais.

Voilà comment un seul homme occupe à ses plaisirs tant de sujets de l'un & de l'autre sexe, les fait mourir pour l'État, & les rend inutiles à la propagation de l'espece.

Constantinople & Ispahan sont les capitales des deux plus grands Empires du monde : c'est-là que tout doit aboutir ; & que les peuples, attirés de mille manieres, se rendent de toutes parts. Cependant elles périssent d'elles-mêmes ; & elles seroient bientôt détruites, si les

Souverains n'y faiſoient venir preſqu'a chaque ſiecle des Nations entieres pour les repeupler. J'épuiſerai ce ſujet dans une autre lettre.

De Paris, le 13 de la lune de Chahban, 1718.

LETTRE CXV.

USBEK AU MÊME.

LES Romains n'avoient pas moins d'eſclaves que nous; ils en avoient même plus : mais ils en faiſoient un meilleur uſage.

Bien loin d'empêcher par des voies forcées la multiplication de ces eſclaves, ils la favoriſoient au contraire de tout leur pouvoir; ils les aſſocioient le plus qu'ils pouvoient par des eſpeces de mariages; par ce moyen ils rempliſſoient leurs maiſons de domeſtiques de tous les ſexes, de tous les âges, & l'État d'un peuple innombrable.

Ces enfans qui faiſoient à la longue la richeſſe d'un maître, naiſſoient ſans nombre autour de lui : il étoit ſeul chargé de leur nourriture & de leur éducation;

les peres libres de ce fardeau, suivoient uniquement le penchant de la nature, & multiplioient sans craindre une trop nombreuse famille.

Je t'ai dit que parmi nous, tous les esclaves sont occupés à garder nos femmes, & à rien de plus; qu'ils sont à l'égard de l'État dans une perpétuelle léthargie : de maniere qu'il faut restreindre à quelques hommes libres, à quelques chefs de famille, la culture des arts & des terres, lesquels même s'y donnent le moins qu'ils peuvent.

Il n'en étoit pas de même chez les Romains. La République se servoit, avec un avantage infini, de ce peuple d'esclaves. Chacun d'eux avoit son pécule, qu'il possédoit aux conditions que son maître lui imposoit : avec ce pécule il travailloit & se tournoit du côté où le portoit son industrie. Celui-ci faisoit la banque; celui-là se donnoit au commerce de la mer; l'un vendoit des marchandises en détail; l'autre s'appliquoit à quelqu'art mécanique, ou bien affermoit & faisoit valoir des terres; mais il n'y en avoit aucun qui ne s'attachât de tout son pouvoir à faire profiter ce pécule, qui lui procuroit en même

temps l'aiſance dans la ſervitude préſente & l'eſpérance d'une liberté future; cela faiſoit un peuple laborieux, animoit les arts & l'induſtrie.

Ces eſclaves, devenus riches par leurs ſoins & leur travail, ſe faiſoient affranchir & devenoient citoyens. La République ſe réparoit ſans ceſſe, & recevoit dans ſon ſein de nouvelles familles à meſure que les anciennes ſe détruiſoient.

J'aurai peut-être dans mes Lettres ſuivantes occaſion de te prouver, que plus il y a d'hommes dans un Etat, plus le commerce y fleurit : je prouverai auſſi facilement, que plus le commerce y fleurit, plus le nombre des hommes y augmente : ces deux choſes s'entr'aident & ſe favoriſent néceſſairement.

Si cela eſt, combien ce nombre prodigieux d'eſclaves, toujours laborieux, devoit-il s'accroître & s'augmenter ? L'induſtrie & l'abondance les faiſoit naître ; & eux de leur côté faiſoient naître l'abondance & l'induſtrie.

De Paris, le 16 de la lune de Chahban, 1718.

LETTRE CXVI.

USBEK AU MÊME.

NOUS avons jusqu'ici parlé des pays Mahométans, & cherché la raison pourquoi ils sont moins peuplés que ceux qui étoient soumis à la domination des Romains : examinons à présent ce qui a produit cet effet chez les Chrétiens.

Le divorce étoit permis dans la religion Païenne, & il fut défendu aux Chrétiens. Ce changement qui parut d'abord de si petite conséquence, eut insensiblement des suites terribles, & telles qu'on peut à peine les croire.

On ôta non seulement toute la douceur du mariage, mais aussi l'on donna atteinte à sa fin : en voulant resserrer ses nœuds, on les relâcha; & au lieu d'unir les cœurs comme on le prétendoit, on les sépara pour jamais.

Dans une action si libre, & où le cœur doit avoir tant de part, on mit la gêne, la nécessité & la fatalité du destin même. On compta pour rien les dégoûts, les caprices & l'insociabilité des

humeurs : on voulut fixer le cœur, c'eſt-à-dire, ce qu'il y a de plus variable & de plus inconſtant dans la nature : on attacha ſans retour & ſans eſpérance des gens accablés l'un de l'autre, & preſque toujours mal aſſortis ; & l'on fit comme ces tyrans qui faiſoient lier des hommes vivans à des corps morts.

Rien ne contribuoit plus à l'attachement mutuel, que la facilité du divorce : un mari & une femme étoient portés à ſoutenir patiemment les peines domeſtiques, ſachant qu'ils étoient maîtres de les faire finir ; & ils gardoient ſouvent ce pouvoir en main toute leur vie ſans en uſer, par cette ſeule conſidération qu'ils étoient libres de le faire.

Il n'en eſt pas de même des Chrétiens, que leurs peines préſentes déſeſperent pour l'avenir. Ils ne voient dans les déſagrémens du mariage, que leur durée, & pour ainſi dire leur éternité ; de-là viennent les dégoûts, les diſcordes, les mépris ; & c'eſt autant de perdu pour la poſtérité. A peine a-t-on trois ans de mariage, qu'on en néglige l'eſſentiel : on paſſe enſemble trente ans de froideur : il ſe forme des ſéparations inteſ-

tines auſſi fortes, & peut-être plus pernicieuſes que ſi elles étoient publiques : chacun vit & reſte de ſon côté ; & tout cela au préjudice des races futures. Bientôt un homme, dégoûté d'une femme éternelle, ſe livrera aux filles de joie : commerce honteux & ſi contraire à la ſociété ; lequel, ſans remplir l'objet du mariage, n'en repréſente tout au plus que les plaiſirs.

Si de deux perſonnes ainſi liées, il y en a une qui n'eſt pas propre au deſſein de la nature & à la propagation de l'eſpece, ſoit par ſon tempérament, ſoit par ſon âge, elle enſevelit l'autre avec elle, & la rend auſſi inutile qu'elle l'eſt elle-même.

Il ne faut donc point s'étonner ſi l'on voit chez les Chrétiens tant de mariages fournir un ſi petit nombre de citoyens. Le divorce eſt aboli : les mariages mal aſſortis ne ſe raccommodent plus : les femmes ne paſſent plus comme chez les Romains, ſucceſſivement dans les mains de pluſieurs maris, qui en tiroient dans le chemin le meilleur parti qu'il étoit poſſible.

J'oſe le dire : ſi dans une République comme Lacédémone, où les citoyens

étoient ſans ceſſe gênés par des lois ſingulieres & ſubtiles, & dans laquelle il n'y avoit qu'une famille qui étoit la République, il avoit été établi que les maris changeaſſent de femmes tous les ans, il en ſeroit né un peuple innombrable.

Il eſt aſſez difficile de faire bien comprendre la raiſon qui a porté les Chrétiens à abolir le divorce. Le mariage chez toutes les Nations du monde, eſt un contrat ſuſceptible de toutes les conventions; & on n'en a dû bannir que celles qui auroient pu en affoiblir l'objet. Mais les Chrétiens ne le regardent pas dans ce point de vue; auſſi ont-ils bien de la peine à dire ce que c'eſt. Ils ne le font pas conſiſter dans le plaiſir des ſens : au contraire, comme je te l'ai déjà dit, il ſemble qu'ils veulent l'en bannir autant qu'ils peuvent : mais c'eſt une image, une figure & quelque choſe de myſtérieux, que je ne comprends point.

De Paris, le 19 de la lune de Chahban, 1718.

LETTRE CXVII.

USBEK AU MÊME.

LA prohibition du divorce n'eſt pas la ſeule cauſe de la dépopulation des pays Chrétiens : le grand nombre d'Eunuques qu'ils ont parmi eux n'en eſt pas une moins conſidérable.

Je parle des Prêtres & des Dervis de l'un & de l'autre ſexe, qui ſe vouent à une continence éternelle ; c'eſt chez les Chrétiens la vertu par excellence : en quoi je ne les comprends pas, ne ſachant ce que c'eſt qu'une vertu dont il ne réſulte rien.

Je trouve que leurs Docteurs ſe contrediſent manifeſtement, quand ils diſent que le mariage eſt ſaint, & que le célibat, qui lui eſt oppoſé, l'eſt encore davantage ; ſans compter qu'en fait de préceptes & de dogmes fondamentaux, le bien eſt toujours le mieux.

Le nombre de ces gens faiſant profeſſion de célibat eſt prodigieux. Les peres y condamnoient autrefois les enfans dès le berceau : aujourd'hui ils s'y

vouent eux-mêmes dès l'âge de quatorze ans; ce qui revient à peu près à la même chose.

Ce métier de continence a anéanti plus d'hommes, que les pestes & les guerres les plus sanglantes n'ont jamais fait. On voit dans chaque Maison religieuse une famille éternelle, où il ne naît personne, & qui s'entretient aux dépens de toutes les autres. Ces Maisons sont toujours ouvertes, comme autant de gouffres où s'ensevelissent les races futures.

Cette politique est bien différente de celle des Romains, qui établissoient des lois pénales contre ceux qui se refusoient aux lois du mariage, & vouloient jouir d'une liberté si contraire à l'utilité publique.

Je ne te parle ici que des pays Catholiques. Dans la religion Protestante, tout le monde est en droit de faire des enfans; elle ne souffre ni Prêtres ni Dervis: & si dans l'établissement de cette religion, qui ramenoit tout aux premiers temps, ses fondateurs n'avoient été accusés sans cesse d'intempérance, il ne faut pas douter qu'après avoir rendu la pratique du mariage uni-

verſelle, ils n'en euſſent encore adouci le joug, & achevé d'ôter toute la barriere qui ſépare en ce point le Nazaréen & Mahomet.

Mais quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que la religion donne aux Proteſtans un avantage infini ſur les Catholiques.

J'oſe le dire, dans l'état préſent où eſt l'Europe, il n'eſt pas poſſible que la religion Catholique y ſubſiſte cinq cens ans.

Avant l'abaiſſement de la puiſſance d'Eſpagne, les Catholiques étoient beaucoup plus forts que les Proteſtans. Ces derniers ſont peu à peu parvenus à un équilibre. Les Proteſtans deviendront plus riches & plus puiſſans, & les Catholiques plus foibles.

Les Pays Proteſtans doivent être & ſont réellement plus peuplés que les Catholiques : d'où il ſuit, premiérement, que les tributs y ſont plus conſidérables, parce qu'ils augmentent à proportion du nombre de ceux qui les payent : ſecondement, que les terres y ſont mieux cultivées ; enfin, que le commerce y fleurit davantage, parce qu'il y a plus de gens qui ont une fortune à faire ; & qu'avec plus de beſoins on y

a plus de reſſources pour les remplir. Quand il n'y a que le nombre de gens ſuffiſans pour la culture des terres, il faut que le commerce périſſe; & lorſqu'il n'y a que celui qui eſt néceſſaire pour entretenir le commerce, il faut que la culture des terres manque : c'eſt-à-dire, il faut que tous les deux tombent en même temps, parce que l'on ne s'attache jamais à l'un, que ce ne ſoit aux dépens de l'autre.

Quant aux pays Catholiques, non ſeulement la culture des terres y eſt abandonnée, mais même l'induſtrie y eſt pernicieuſe : elle ne conſiſte qu'à apprendre cinq ou ſix mots d'une langue morte. Dès qu'un homme a cette proviſion par-devers lui, il ne doit plus s'embarraſſer de ſa fortune; il trouve dans le Cloître une vie tranquille, qui dans le monde lui auroit coûté des ſueurs & des peines.

Ce n'eſt pas tout. Les Dervis ont en leurs mains preſque toutes les richeſſes de l'État; c'eſt une ſociété de gens avares, qui prennent toujours & ne rendent jamais; ils accumulent ſans ceſſe des revenus pour acquérir des capitaux. Tant de richeſſes tombent pour ainſi

dire en paralyſie ; plus de circulation, plus de commerce, plus d'arts, plus de manufactures.

Il n'y a point de Prince Proteſtant qui ne leve ſur ſes peuples beaucoup plus d'impôts que le Pape n'en leve ſur ſes ſujets : cependant ces derniers ſont pauvres, pendant que les autres vivent dans l'opulence. Le commerce ranime tout chez les uns, & le monachiſme porte la mort par-tout chez les autres.

De Paris, le 26 de la lune de Chahban, 1718.

LETTRE CXVIII.

USBEK AU MÊME.

NOUS n'avons plus rien à dire de l'Aſie & de l'Europe ; paſſons à l'Afrique. On ne peut guere parler que de ſes Côtes, parce qu'on n'en connoît pas l'intérieur.

Celles de Barbarie où la religion Mahométane eſt établie, ne ſont plus ſi peuplées qu'elles étoient du temps des Romains, par les raiſons que je t'ai déjà dites,

dites. Quant aux Côtes de la Guinée, elles doivent être furieusement dégarnies depuis deux cens ans, que les petits Rois ou Chefs des Villages vendent leurs sujets aux Princes de l'Europe, pour les porter dans leurs Colonies en Amérique.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette Amérique qui reçoit tous les ans tant de nouveaux habitans, est elle-même déserte, & ne profite point des pertes continuelles de l'Afrique. Ces esclaves qu'on transporte dans un autre climat y périssent à milliers : & les travaux des mines où l'on occupe sans cesse & les naturels du pays & les étrangers, les exhalaisons malignes qui en sortent, le vif-argent dont il faut faire un continuel usage, les détruisent sans ressource.

Il n'y a rien de si extravagant que de faire périr un nombre innombrable d'hommes, pour tirer du fond de la terre l'or & l'argent, ces métaux d'eux-mêmes absolument inutiles, & qui ne sont des richesses, que parce qu'on les a choisis pour en être les signes.

De Paris, le dernier de la lune de Chahban, 1718.

LETTRE CXIX.

USBEK AU MÊME.

LA fécondité d'un peuple dépend quelquefois des plus petites circonſtances du monde ; de maniere qu'il ne faut ſouvent qu'un nouveau tour dans ſon imagination, pour le rendre beaucoup plus nombreux qu'il n'étoit.

Les Juifs toujours exterminés & toujours renaiſſans, ont réparé leurs pertes & leurs deſtructions continuelles, par cette ſeule eſpérance qu'ont parmi eux toutes les familles, d'y voir naître un Roi puiſſant qui ſera le Maître de la terre.

Les anciens Rois de Perſe n'avoient tant de milliers de ſujets, qu'à cauſe de ce dogme de la religion des Mages, que les actes les plus agréables à Dieu que les hommes puſſent faire, c'étoit de faire un enfant, labourer un champ, & planter un arbre.

Si la Chine a dans ſon ſein un peuple ſi prodigieux, cela ne vient que d'une certaine maniere de penſer : car comme les enfans regardent leurs peres comme

des dieux; qu'ils les reſpectent comme tels dès cette vie; qu'ils les honorent après leur mort par des ſacrifices, dans leſquels ils croient que leurs ames, anéanties dans le Tyen, reprennent une nouvelle vie; chacun eſt porté à augmenter une famille ſi ſoumiſe dans cette vie, & ſi néceſſaire dans l'autre.

D'un autre côté, les pays des Mahométans deviennent tous les jours déſerts, à cauſe d'une opinion qui, toute ſainte qu'elle eſt, ne laiſſe pas d'avoir des effets très-pernicieux, lorſqu'elle eſt enracinée dans les eſprits. Nous nous regardons comme des voyageurs qui ne doivent penſer qu'à une autre patrie; les travaux utiles & durables, les ſoins pour aſſurer la fortune de nos enfans, les projets qui tendent au-delà d'une vie courte & paſſagere, nous paroiſſent quelque choſe d'extravagant. Tranquilles pour le préſent, ſans inquiétude pour l'avenir, nous ne prenons la peine ni de réparer les édifices publics, ni de défricher les terres incultes, ni de cultiver celles qui ſont en état de recevoir nos ſoins: nous vivons dans une inſenſibilité générale, & nous laiſſons tout faire à la providence.

C'eſt un eſprit de vanité qui a établi chez les Européens l'injuſte droit d'aîneſſe, ſi défavorable à la propagation, en ce qu'il porte l'attention d'un pere ſur un ſeul de ſes enfans, & détourne ſes yeux de tous les autres; en ce qu'il l'oblige, pour rendre ſolide la fortune d'un ſeul, de s'oppoſer à l'établiſſement de pluſieurs; enfin, en ce qu'il détruit l'égalité des citoyens qui en fait toute l'opulence.

De Paris, le 4 de la lune de Rhamazan, 1718.

LETTRE CXX.

USBEK AU MÊME.

LES pays habités par les Sauvages ſont ordinairement peu peuplés, par l'éloignement qu'ils ont preſque tous pour le travail & la culture de la terre. Cette malheureuſe averſion eſt ſi forte, que lorſqu'ils font quelqu'imprécation contre quelqu'un de leurs ennemis, ils ne lui ſouhaitent autre choſe que d'être réduit à labourer un champ; croyant qu'il n'y a que la chaſſe & la pêche qui ſoient un exercice noble & digne d'eux,

Mais comme il y a ſouvent des années où la chaſſe & la pêche rendent très-peu, ils ſont déſolés par des famines fréquentes : ſans compter qu'il n'y a pas de pays ſi abondant en gibier & en poiſſon, qu'il puiſſe donner la ſubſiſtance à un grand peuple, parce que les animaux fuient toujours les endroits trop habités.

D'ailleurs, les Bourgades des Sauvages, au nombre de deux ou trois cens habitans, détachées les unes des autres, ayant des intérêts auſſi ſéparés que ceux de deux Empires, ne peuvent pas ſe ſoutenir, parce qu'elles n'ont pas la reſſource des grands États, dont toutes les parties ſe répondent & ſe ſecourent mutuellement.

Il y a chez les Sauvages une autre coutume, qui n'eſt pas moins pernicieuſe que la premiere ; c'eſt la cruelle habitude où ſont les femmes de ſe faire avorter, afin que leur groſſeſſe ne les rende pas déſagréables à leurs maris.

Il y a ici des lois terribles contre ce déſordre ; elles vont juſqu'à la fureur. Toute fille qui n'a point été déclarer ſa groſſeſſe au Magiſtrat, eſt punie de

mort, si son fruit périt : la pudeur & la honte, les accidens même ne l'excusent pas.

De Paris, le 9 de la lune de Rhamazan, 1718.

LETTRE CXXI.

USBEK AU MÊME.

L'EFFET ordinaire des Colonies est d'affoiblir les pays d'où on les tire, sans peupler ceux où on les envoie.

Il faut que les hommes restent où ils sont : il y a des maladies qui viennent de ce qu'on change un bon air contre un mauvais ; d'autres qui viennent précisément de ce qu'on en change.

L'air se charge comme les plantes, des particules de la terre de chaque pays. Il agit tellement sur nous, que notre tempérament en est fixé. Lorsque nous sommes transportés dans un autre pays, nous devenons malades. Les liquides étant accoutumés à une certaine consistance, les solides à une certaine disposition, tous les deux à un certain degré de mouvement, n'en peuvent plus souffrir d'autres, & ils résistent à un nouveau pli.

Quand un pays eſt déſert, c'eſt un préjugé de quelque vice particulier de la nature du terrein ou du climat : ainſi quand on ôte les hommes d'un ciel heureux, pour les envoyer dans un tel pays, on fait préciſément le contraire de ce qu'on ſe propoſe.

Les Romains ſavoient cela par expérience : ils reléguoient tous les criminels en Sardaigne ; & ils y faiſoient paſſer des Juifs. Il fallut ſe conſoler de leur perte ; choſe que le mépris qu'ils avoient pour ces miſérables rendoit très-facile.

Le grand Cha-Abas, voulant ôter aux Turcs le moyen d'entretenir de groſſes armées ſur les frontieres, tranſporta preſque tous les Arméniens hors de leur pays, & en envoya plus de vingt mille familles dans la province de Guilan, qui périrent preſque toutes en très-peu de temps.

Tous les tranſports de peuples faits à Conſtantinople n'ont jamais réuſſi.

Ce nombre prodigieux de Negres, dont nous avons parlé, n'a point rempli l'Amérique.

Depuis la deſtruction des Juifs ſous Adrien, la Paleſtine eſt ſans habitans.

Il faut donc avouer que les grandes destructions sont presqu'irréparables ; parce qu'un peuple qui manque à un certain point, reste dans le même état : & si par hasard il se rétablit, il faut des siecles pour cela.

Que si dans un état de défaillance, la moindre des circonstances dont je t'ai parlé vient à concourir, non seulement il ne se répare pas, mais il dépérit tous les jours, & tend à son anéantissement.

L'expulsion des Maures d'Espagne se fait encore sentir comme le premier jour : bien loin que ce vuide se remplisse, il devient tous les jours plus grand.

Depuis la dévastation de l'Amérique, les Espagnols qui ont pris la place de ses anciens habitans, n'ont pu la repeupler : au contraire, par une fatalité que je ferois mieux de nommer une justice divine, les destructeurs se détruisent eux-mêmes, & se consument tous les jours.

Les Princes ne doivent donc point songer à peupler de grands pays par des colonies. Je ne dis pas qu'elles ne réussissent quelquefois : il y a des climats si heureux, que l'espece s'y multiplie

toujours : témoin ces îles (*) qui ont été peuplées par des malades que quelques vaisseaux y avoient abandonnés, & qui y recouvroient aussi-tôt la santé.

Mais quand ces colonies réussiroient, au lieu d'augmenter la puissance, elles ne feroient que la partager ; à moins qu'elles n'eussent très-peu d'étendue, comme sont celles que l'on envoie pour occuper quelque place pour le commerce.

Les Carthaginois avoient comme les Espagnols découvert l'Amérique, ou au moins de grandes îles dans lesquelles ils faisoient un commerce prodigieux : mais, quand ils virent le nombre de leurs habitans diminuer, cette sage République défendit à ses sujets ce commerce & cette navigation.

J'ose le dire, au lieu de faire passer les Espagnols dans les Indes, il faudroit faire repasser les Indiens & les métifs en Espagne ; il faudroit rendre à cette Monarchie tous ses peuples dispersés : & si la moitié seulement des grandes colonies se conservoit, l'Espagne deviendroit la Puissance de l'Europe la plus redoutable.

(*) L'Auteur parle peut-être de l'île de Bourbon.

On peut comparer les Empires à un arbre, dont les branches trop étendues ôtent tout le suc du tronc, & ne servent qu'à faire de l'ombrage.

Rien n'est plus propre à corriger les Princes de la fureur des conquêtes lointaines, que l'exemple des Portugais & des Espagnols.

Ces deux Nations ayant conquis avec une rapidité inconcevable des Royaumes immenses, plus étonnées de leurs victoires que les peuples vaincus de leur défaite, songerent aux moyens de les conserver, & prirent chacune pour cela une voie différente.

Les Espagnols, désespérant de retenir les Nations vaincues dans la fidélité, prirent le parti de les exterminer, & d'y envoyer d'Espagne des peuples fidelles : jamais dessein horrible ne fut plus ponctuellement exécuté. On vit un peuple aussi nombreux que tous ceux de l'Europe ensemble, disparoître de la terre à l'arrivée de ces Barbares, qui semblerent en découvrant les Indes, n'avoir pensé qu'à découvrir aux hommes quel étoit le dernier période de la cruauté.

Par cette barbarie ils conserverent ce

pays sous leur domination. Jugez par là combien les conquêtes sont funestes, puisque les effets en sont tels : car enfin, ce remede affreux étoit unique. Comment auroient-ils pu retenir tant de millions d'hommes dans l'obéissance ? Comment soutenir une guerre civile de si loin ? Que seroient-ils devenus, s'ils avoient donné le temps à ces peuples de revenir de l'admiration où ils étoient de l'arrivée de ces nouveaux dieux, & de la crainte de leurs foudres ?

Quant aux Portugais, ils prirent une voïe toute opposée ; ils n'employerent pas les cruautés : aussi furent-ils bientôt chassés de tous les pays qu'ils avoient découverts. Les Hollandois favoriserent la rebellion de ces peuples, & en profiterent.

Quel Prince envieroit le sort de ces conquérans ? Qui voudroit de ces conquêtes à ces conditions ? Les uns en furent aussi-tôt chassés ; les autres en firent des déserts, & rendirent leur propre pays un désert encore.

C'est le destin des Héros de se ruiner à conquérir des pays qu'ils perdent soudain, ou à soumettre les Nations qu'ils

ſont obligés eux-mêmes de détruire ; comme cet inſenſé qui ſe conſumoit à acheter des ſtatues qu'il jetoit dans la mer, & des glaces qu'il briſoit auſſitôt.

De Paris, le 18 de la lune de Rhamazan, 1718.

LETTRE CXXII.

USBEK AU MÊME.

LA douceur du Gouvernement contribue merveilleuſement à la propagation de l'eſpece. Toutes les Républiques en ſont une preuve conſtante ; & plus que toutes, la Suiſſe & la Hollande, qui ſont les deux plus mauvais pays de l'Europe, ſi l'on conſidere la nature du terrein, & qui cependant ſont les plus peuplés.

Rien n'attire plus les étrangers que la liberté, & l'opulence qui la ſuit toujours : l'une ſe fait rechercher par elle-même, & nous ſommes conduits par nos beſoins dans les pays où l'on trouve l'autre.

L'eſpece ſe multiplie dans un pays

où l'abondance fournit aux enfans ſans rien diminuer de la ſubſiſtance des peres.

L'égalité même des citoyens, qui produit ordinairement l'égalité dans les fortunes, porte l'abondance & la vie dans toutes les parties du corps politique, & la répand par-tout.

Il n'en eſt pas de même des pays ſoumis au pouvoir arbitraire : le Prince, les courtiſans, & quelques particuliers, poſſedent toutes les richeſſes, pendant que tous les autres gémiſſent dans une pauvreté extrême.

Si un homme eſt mal à ſon aiſe, & qu'il ſente qu'il fera des enfans plus pauvres que lui, il ne ſe mariera pas ; ou s'il ſe marie, il craindra d'avoir un trop grand nombre d'enfans, qui pourroient achever de déranger ſa fortune, & qui deſcendroient de la condition de leur pere.

J'avoue que le ruſtique, ou payſan, étant une fois marié, peuplera indifféremment, ſoit qu'il ſoit riche, ſoit qu'il ſoit pauvre ; cette conſidération ne le touche pas : il a toujours un héritage sûr à laiſſer à ſes enfans, qui eſt ſon hoyau ; & rien ne l'empêche de ſuivre aveuglément l'inſtinct de la nature.

Mais à quoi ſert dans un État ce nombre d'enfans, qui languiſſent dans la miſere ? Ils périſſent preſque tous à meſure qu'ils naiſſent. Ils ne proſperent jamais : foibles & débiles, ils meurent en détail de mille manieres, tandis qu'ils ſont emportés en gros par les fréquentes maladies populaires, que la miſere & la mauvaiſe nourriture produiſent toujours : ceux qui en échappent, atteignent l'âge viril ſans en avoir la force, & languiſſent tout le reſte de leur vie.

Les hommes ſont comme les plantes, qui ne croiſſent jamais heureuſement, ſi elles ne ſont bien cultivées. Chez les peuples miſérables, l'eſpece perd, & même quelquefois dégénere.

La France peut fournir un grand exemple de tout ceci. Dans les guerres paſſées, la crainte où étoient tous les enfans de famille d'être enrôlés dans la milice, les obligeoit de ſe marier, & cela dans un âge trop tendre & dans le ſein de la pauvreté. De tant de mariages, il naiſſoit bien des enfans que l'on cherche encore en France, & que la miſere, la famine & les maladies en ont fait diſparoître.

Que si dans un ciel aussi heureux, dans un Royaume aussi policé que la France, on fait de pareilles remarques, que sera-ce dans les autres États ?

De Paris, le 23 de la lune de Rhamazan, 1718.

LETTRE CXXIII.

USBEK AU MOLLAK MEHEMET ALI, *Gardien des trois Tombeaux à Com.*

QUE nous servent les jeûnes des Immaums & les cilices des Mollaks ? La main de Dieu s'est deux fois appesantie sur les enfans de la loi. Le soleil s'obscurcit, & semble n'éclairer plus que leurs défaites. Leurs armées s'assemblent, & elles sont dissipées comme la poussiere.

L'empire des Osmanlins est ébranlé par les deux plus grands échecs qu'il ait jamais reçus. Un Moufti Chrétien ne le soutient qu'avec peine : le grand Visir d'Allemagne est le fléau de Dieu, envoyé pour châtier les sectateurs d'Omar. Il porte par-tout la colere du

Ciel, irrité contre leur rebellion & leur perfidie.

Esprit sacré des Immaums, tu pleures nuit & jour sur les enfans du Prophete que le déteſtable Omar a dévoyés : tes entrailles s'émeuvent à la vue de leurs malheurs : tu deſires leur converſion, & non pas leur perte ; tu voudrois les voir réunis ſous l'étendard d'Hali, par les larmes des Saints, & non pas diſperſés dans les montagnes & dans les déſerts par la terreur des Infidelles.

De Paris, le 1 de la lune de Chalval, 1718.

LETTRE CXXIV.

USBEK A RHÉDI,

A Veniſe.

QUEL peut être le motif de ces libéralités immenſes que les Princes verſent ſur leurs courtiſans ? Veulent-ils ſe les attacher ? ils leur ſont déjà acquis autant qu'ils peuvent l'être. Et d'ailleurs, s'ils acquierent quelques-uns de leurs ſujets en les achetant, il faut bien par la même raiſon qu'ils en

perdent une infinité d'autres en les appauvriſſant.

Quand je penſe à la ſituation des Princes, toujours entourés d'hommes avides & inſatiables, je ne puis que les plaindre : & je les plains encore davantage, lorſqu'ils n'ont pas la force de réſiſter à des demandes toujours onéreuſes à ceux qui ne demandent rien.

Je n'entends jamais parler de leurs libéralités, des graces, des penſions qu'ils accordent, que je ne me livre à mille réflexions : une foule d'idées ſe préſente à mon eſprit ; il me ſemble que j'entends publier cette Ordonnance :

« Le courage infatigable de quelques-
» uns de nos ſujets à nous demander
» des penſions, ayant exercé ſans re-
» lâche notre magnificence royale,
» nous avons enfin cédé à la multitude
» des requêtes qu'ils nous ont préſen-
» tées, leſquelles ont fait juſqu'ici la
» plus grande ſollicitude du Trône. Ils
» nous ont repréſenté qu'ils n'ont point
» manqué, depuis notre avénement à
» la Couronne, de ſe trouver à notre
» lever ; que nous les avons toujours

» vus sur notre passage immobiles comme des bornes ; & qu'ils se sont extrêmement élevés pour regarder, sur les » épaules les plus hautes, notre sérénité. » Nous avons même reçu plusieurs requêtes de la part de quelques personnes du beau sexe, qui nous ont » supplié de faire attention qu'il est notoire qu'elles sont d'un entretien très-difficile : quelques-unes même très-» surannées nous ont prié, branlant la » tête, de faire attention qu'elles ont » fait l'ornement de la Cour des Rois » nos prédécesseurs ; & que si les Généraux de leurs armées ont rendu l'État » redoutable par leurs faits militaires, » elles n'ont point rendu la Cour moins » célebre par leurs intrigues. Ainsi desirant traiter les supplians avec bonté, » & leur accorder toutes leurs prieres, » nous avons ordonné ce qui suit :

» Que tout Laboureur, ayant cinq » enfans, retranchera journellement la » cinquieme partie du pain qu'il leur » donne. Enjoignons aux peres de famille de faire la diminution sur chacun d'eux aussi juste que faire se pourra.

» Défendons expreſſément à tous » ceux qui s'appliquent à la culture de » leurs héritages, ou qui les ont don- » nés à titre de ferme, d'y faire au- » cune réparation, de quelqu'eſpece » qu'elle ſoit.

» Ordonnons que toutes perſonnes » qui s'exercent à des travaux vils & » méchaniques, leſquelles n'ont ja- » mais été au lever de Notre Majeſté, » n'achetent déſormais d'habits à eux, » à leurs femmes & à leurs enfans, » que de quatre ans en quatre ans : » leur interdiſons en outre très-étroite- » ment ces petites réjouiſſances qu'ils » avoient coutume de faire dans leurs » familles les principales fêtes de l'an- » née.

» Et d'autant que nous demeurons » avertis que la plupart des Bourgeois » de nos bonnes Villes ſont entiére- » ment occupés à pourvoir à l'éta- » bliſſement de leurs filles, leſquelles » ne ſe ſont rendues recommandables » dans notre État, que par une triſte » & ennuyeuſe modeſtie ; nous or- » donnons qu'ils attendront à les ma- » rier, juſqu'à ce qu'ayant atteint l'âge » limité par les Ordonnances, elles

» viennent à les y contraindre. Défen-
» dons à nos Magiſtrats de pourvoir à
» l'éducation de leurs enfans ».

De Paris, le 1 de la lune de Chalval, 1718.

LETTRE CXXV.

RICA A***.

ON eſt bien embarraſſé dans toutes les religions, quand il s'agit de donner une idée des plaiſirs qui ſont deſtinés à ceux qui ont bien vécu. On épouvante facilement les méchans par une longue ſuite de peines dont on les menace : mais pour les gens vertueux, on ne fait que leur promettre. Il ſemble que la nature des plaiſirs ſoit d'être d'une courte durée ; l'imagination a peine à en repréſenter d'autres.

J'ai vu des deſcriptions du Paradis, capables d'y faire renoncer tous les gens de bon ſens : les uns font jouer ſans ceſſe de la flûte ces ombres heureuſes ; d'autres les condamnent au ſupplice de ſe promener éternellement ; d'autres enfin, qui les font rêver

là-haut aux maîtreſſes d'ici-bas, n'ont pas cru que cent millions d'années fuſſent un terme aſſez long, pour leur ôter le goût de ces inquiétudes amoureuſes.

Je me ſouviens à ce propos d'une hiſtoire que j'ai oui raconter à un homme, qui avoit été dans le pays du Mogol; elle fait voir que les Prêtres Indiens ne ſont pas moins ſtériles que les autres, dans les idées qu'ils ont des plaiſirs du Paradis.

UNE femme, qui venoit de perdre ſon mari, vint en cérémonie chez le Gouverneur de la Ville lui demander la permiſſion de ſe brûler : mais comme dans les pays ſoumis aux Mahométans, on abolit tant qu'on peut cette cruelle coutume, il la refuſa abſolument.

Lorſqu'elle vit ſes prieres impuiſſantes, elle ſe jeta dans un furieux emportement. Voyez, diſoit-elle, comme on eſt gêné ! Il ne ſera ſeulement pas permis à une pauvre femme de ſe brûler, quand elle en a envie ! A-t-on jamais vu rien de pareil ? Ma mere, ma tante, mes ſœurs ſe ſont

bien brûlées. Et quand je vais demander permiſſion à ce maudit Gouverneur, il ſe fâche, & ſe met à crier comme un enragé.

Il ſe trouva là par hazard un jeune Bonze : Homme infidelle, lui dit le Gouverneur, eſt-ce toi qui a mis cette fureur dans l'eſprit de cette femme ? Non, dit-il, je ne lui ai jamais parlé : mais ſi elle m'en croit, elle conſommera ſon ſacrifice ; elle fera une action agréable au dieu Brama : auſſi en ſera-t-elle bien récompenſée ; car elle retrouvera dans l'autre monde ſon mari, & elle recommencera avec lui un ſecond mariage. Que dites-vous ? dit la femme ſurpriſe. Je retrouverai mon mari ? Ah ! je ne me brûle pas. Il étoit jaloux, chagrin, & d'ailleurs ſi vieux, que ſi le dieu Brama n'a point fait ſur lui quelque réforme, ſurement il n'a pas beſoin de moi. Me brûler pour lui !... pas ſeulement le bout du doigt pour le retirer du fond des enfers. Deux vieux Bonzes, qui me ſéduiſoient, & qui ſavoient de quelle maniere je vivois avec lui, n'avoient garde de me tout dire : mais ſi le dieu Brama n'a que ce préſent à me faire, je renonce à cette béati-

tude. Monsieur le Gouverneur, je me fais Mahométane. Et pour vous, dit-elle, en regardant le Bonze, vous pouvez si vous voulez, allez dire à mon mari que je me porte fort bien.

De Paris, le 2 de la lune de Chalval, 1718.

LETTRE CXXVI.

RICA A USBEK,

*A * * *.*

JE t'attends ici demain : cependant je t'envoie tes Lettres d'Ispahan. Les miennes portent que l'Ambassadeur du Mogol a reçu ordre de sortir du Royaume. On ajoute qu'on a fait arrêter le Prince, oncle du Roi, qui est chargé de son éducation; qu'on l'a fait conduire dans un château où il est très-étroitement gardé; & qu'on l'a privé de tous ses honneurs. Je suis touché du sort de ce Prince, & je le plains.

Je te l'avoue, Usbek, je n'ai jamais vu couler les larmes de personne, sans en être attendri : je sens de l'hu-

manité pour les malheureux, comme s'il n'y avoit qu'eux qui fussent hommes : & les grands même, pour lesquels je trouve dans mon cœur de la dureté quand ils sont élevés, je les aime si-tôt qu'ils tombent.

En effet, qu'ont-ils affaire dans la prospérité d'une inutile tendresse ? elle approche trop de l'égalité. Ils aiment bien mieux du respect, qui ne demande point de retour. Mais si-tôt qu'ils sont déchus de leur grandeur, il n'y a que nos plaintes qui puissent leur en rappeller l'idée.

Je trouve quelque chose de bien naïf, & même de bien grand, dans les paroles d'un Prince, qui près de tomber entre les mains de ses ennemis, voyant ses courtisans autour de lui qui pleuroient : Je sens, leur dit-il, à vos larmes, que je suis encore votre Roi.

De Paris, le 3 de la lune de Chalval, 1718.

LETTRE

LETTRE CXXVII.

RICA A IBBEN,

A Smyrne.

TU as oui parler mille fois du fameux Roi de Suede : il assiégeoit une place dans un Royaume qu'on nomme la Norwege : comme il visitoit la tranchée, seul avec un Ingénieur, il a reçu un coup dans la tête dont il est mort. On a fait sur le champ arrêter son premier Ministre : les Etats se sont assemblés, & l'ont condamné à perdre la tête.

Il étoit accusé d'un grand crime, c'étoit d'avoir calomnié la Nation, & de lui avoir fait perdre la confiance de son Roi : forfait qui selon moi mérite mille morts.

Car enfin, si c'est une mauvaise action de noircir dans l'esprit du Prince le dernier de ses sujets ; qu'est-ce lorsque l'on noircit la nation entiere, & qu'on lui ôte la bienveillance de celui que la Providence a établi pour faire son bonheur ?

Je voudrois que les hommes parlassent aux Rois, comme les Anges parlent à notre saint Prophete.

Tu sais que dans les banquets sacrés où le Seigneur des Seigneurs descend du plus sublime trône du monde, pour se communiquer à ses esclaves, je me suis fait une loi séverè de captiver une langue indocile : on ne m'a jamais vu abandonner une seule parole qui pût être amere au dernier de ses sujets. Quand il m'a fallu cesser d'être sobre, je n'ai point cessé d'être honnête homme : & dans cette épreuve de notre fidélité, j'ai risqué ma vie & jamais ma vertu.

Je ne sais comment il arrive qu'il n'y a presque jamais de Prince si méchant, que son Ministre ne le soit encore davantage ; s'il fait quelque action mauvaise, elle a presque toujours été suggérée : de maniere que l'ambition des Princes n'est jamais si dangereuse, que la bassesse d'ame de ses Conseillers. Mais comprends-tu qu'un homme, qui n'est que d'hier dans le Ministere, qui peut-être n'y sera pas demain, puisse devenir dans un moment l'ennemi de lui-même, de sa famille, de sa patrie,

& du peuple qui naîtra à jamais de celui qu'il va faire opprimer ?

Un Prince a des paſſions, le Miniſtre les remue : c'eſt de ce côté-là qu'il dirige ſon miniſtere : il n'a point d'autre but, ni n'en veut connoître. Les courtiſans le ſéduiſent par leurs louanges ; & lui le flatte plus dangereuſement par ſes conſeils, par les deſſeins qu'il lui inſpire, & par les maximes qu'il lui propoſe.

De Paris, le 25 de la lune de Saphar, 1719.

LETTRE CXXVIII.

RICA A USBEK,

*A***.*

JE paſſois l'autre jour ſur le pont-neuf avec un de mes amis : il rencontra un homme de ſa connoiſſance, qu'il me dit être un Géometre ; & il n'y avoit rien qui n'y parût, car il étoit dans une rêverie profonde : il fallut que mon ami le tirât long-temps par la manche, & le ſecouât pour le faire deſcendre juſqu'à lui, tant il étoit occupé d'une courbe.

qui le tourmentoit peut-être depuis plus de huit jours. Ils se firent tous deux beaucoup d'honnêtetés, & s'apprirent réciproquement quelques nouvelles littéraires. Ces discours les menerent jusques sur la porte d'un caffé où j'entrai avec eux.

Je remarquai que notre Géometre y fut reçu de tout le monde avec empressement, & que les garçons du caffé en faisoient beaucoup plus de cas que de deux mousquetaires qui étoient dans un coin. Pour lui, il parut qu'il se trouvoit dans un lieu agréable; car il dérida un peu son visage, & se mit à rire, comme s'il n'avoit pas eu la moindre teinture de géométrie.

Cependant son esprit régulier toisoit tout ce qui se disoit dans la conversation. Il ressembloit à celui qui dans un jardin coupoit avec son épée la tête des fleurs qui s'élevoient au-dessus des autres. Martyr de sa justesse, il étoit offensé d'une saillie, comme une vue délicate est offensée par une lumiere trop vive. Rien pour lui n'étoit indifférent, pourvu qu'il fût vrai. Aussi sa conversation étoit-elle singuliere. Il étoit arrivé ce jour-là de la campagne, avec un

homme qui avoit vu un château superbe, & des jardins magnifiques : & il n'avoit vu lui, qu'un bâtiment de soixante pieds de long, sur trente-cinq de large, & un bosquet barlong de dix arpens : il auroit fort souhaité que les regles de la perspective eussent été tellement observées, que les allées des avenues eussent paru par-tout de même largeur ; & il auroit donné, pour cela, une méthode infaillible. Il parut fort satisfait d'un cadran qu'il y avoit démêlé d'une structure fort singuliere ; & il s'échauffa fort contre un savant qui étoit auprès de moi, qui malheureusement lui demanda si ce cadran marquoit les heures babyloniennes. Un nouvelliste parla du bombardement du château de Fontarabie : & il nous donna soudain les propriétés de la ligne que les bombes avoient décrite en l'air ; & charmé de savoir cela, il voulut en ignorer entiérement le succès. Un homme se plaignoit d'avoir été ruiné l'hiver d'auparavant, par une inondation. Ce que vous me dites là m'est fort agréable, dit alors le Géometre ; je vois que je ne me suis pas trompé dans l'observation que j'ai faite, & qu'il est au moins

tombé sur la terre deux pouces d'eau plus que l'année passée.

Un moment après il sortit, & nous le suivîmes. Comme il alloit assez vîte, & qu'il négligeoit de regarder devant lui, il fut rencontré directement par un autre homme ; ils se choquerent rudement ; & de ce coup ils rejaillirent chacun de leur côté, en raison réciproque de leur vîtesse & de leurs masses. Quand ils furent un peu revenus de leur étourdissement, cet homme, portant la main sur le front, dit au Géometre : Je suis bien aise que vous m'ayez heurté, car j'ai une grande nouvelle à vous apprendre. Je viens de donner mon Horace au public. Comment ! dit le Géometre : il y a deux mille ans qu'il y est. Vous ne m'entendez pas, reprit l'autre : c'est une traduction de cet ancien Auteur que je viens de mettre au jour. Il y a vingt ans que je m'occupe à faire des traductions.

Quoi, Monsieur, dit le Géometre, il y a vingt ans que vous ne pensez pas ? Vous parlez pour les autres, & ils pensent pour vous ? Monsieur, dit le savant, croyez-vous que je n'aye pas rendu un grand service au public, de

lui rendre la lecture des bons Auteurs familiere? Je ne dis pas tout-à-fait cela; j'eſtime autant qu'un autre les ſublimes génies que vous traveſtiſſez. Mais vous ne leur reſſemblerez point; car ſi vous traduiſez toujours, on ne vous traduira jamais.

Les traductions ſont comme ces monnoies de cuivre, qui ont bien la même valeur qu'une piece d'or, & même ſont d'un plus grand uſage pour le peuple; mais elles ſont toujours foibles & d'un mauvais aloi.

Vous voulez, dites-vous, faire renaître parmi nous ces illuſtres morts; & j'avoue que vous leur donnez bien un corps: mais vous ne leur rendez pas la vie; il y manque toujours un eſprit pour les animer.

Que ne vous appliquez-vous plutôt à la recherche de tant de belles vérités, qu'un calcul facile nous fait découvrir tous les jours? Après ce petit conſeil, ils ſe ſéparerent, je crois très-mécontens l'un de l'autre.

De Paris, le dernier de la lune de Rébiab, 2, 1719.

LETTRE CXXIX.

USBEK A RHÉDI,

A Veniſe.

LA plupart des Légiſlateurs ont été des hommes bornés, que le haſard a mis à la tête des autres, & qui n'ont preſque conſulté que leurs préjugés & leurs fantaiſies.

Il ſemble qu'ils ayent méconnu la grandeur & la dignité même de leur ouvrage : ils ſe ſont amuſés à faire des inſtitutions puériles, avec leſquelles ils ſe ſont à la vérité conformés aux petits eſprits, mais décrédités auprès des gens de bon ſens.

Ils ſe ſont jetés dans des détails inutiles, ils ont donné dans les cas particuliers : ce qui marque un génie étroit, qui ne voit les choſes que par parties, & n'embraſſe rien d'une vue générale.

Quelques-uns ont affecté de ſe ſervir d'une autre langue que la vulgaire : choſe abſurde pour un faiſeur de lois : comment peut-on les obſerver, ſi elles ne ſont pas connues ?

Ils ont ſouvent aboli ſans néceſſité celles qu'ils ont trouvées établies : c'eſt-à-dire, qu'ils ont jeté les peuples dans les déſordres inſéparables des changemens.

Il eſt vrai que, par une bizarrerie qui vient plutôt de la nature que de l'eſprit des hommes, il eſt quelquefois néceſſaire de changer certaines lois. Mais le cas eſt rare ; & lorſqu'il arrive, il n'y faut toucher que d'une main tremblante : on y doit obſerver tant de ſolennités, & apporter tant de précautions, que le peuple en conclue naturellement que les lois ſont bien ſaintes, puiſqu'il faut tant de formalités pour les abroger.

Souvent ils les ont faites trop ſubtiles, & ont ſuivi des idées logiciennes, plutôt que l'équité naturelle. Dans la ſuite, elles ont été trouvées trop dures ; & par un eſprit d'équité, on a cru devoir s'en acarter : mais ce remede étoit un nouveau mal. Quelles que ſoient ces lois, il faut toujours les ſuivre, & les regarder comme la conſcience publique, à laquelle celle des particuliers doit ſe conformer toujours.

Il faut pourtant avouer que quelques-uns d'entr'eux ont eu une attention qui marque beaucoup de sageſſe, c'eſt qu'ils ont donné aux peres une grande autorité ſur leurs enfans. Rien ne ſoulage plus les Magiſtrats ; rien ne dégarnit plus les Tribunaux ; rien enfin ne répand plus de tranquillité dans un Etat, où les mœurs ſont toujours de meilleurs citoyens que les lois.

C'eſt de toutes les puiſſances, celle dont on abuſe le moins : c'eſt la plus ſacrée de toutes les Magiſtratures ; c'eſt la ſeule qui ne dépend pas des conventions, & qui les a même précédées.

On remarque que dans les pays où l'on met dans les mains paternelles plus de récompenſes & de punitions, les familles ſont mieux réglées : les peres ſont l'image du Créateur de l'univers, qui quoiqu'il puiſſe conduire les hommes par ſon amour, ne laiſſe pas de ſe les attacher encore par les motifs de l'eſpérance & de la crainte.

Je ne finirai pas cette lettre ſans te faire remarquer la bizarrerie de l'eſprit des François. On dit qu'ils ont retenu des lois Romaines, un nombre infini

de choſes inutiles & même pis ; & ils n'ont pas pris d'elles la puiſſance paternelle, qu'elles ont établie comme la premiere autorité légitime.

De Paris, le 4 de la lune de Gemmadi, 2, 1719.

LETTRE CXXX.

RICA A***.

JE te parlerai dans cette lettre, d'une certaine Nation qu'on appelle les Nouvelliſtes, qui s'aſſemblent dans un jardin magnifique, où leur oiſiveté eſt toujours occupée. Ils ſont très-inutiles à l'État, & leurs diſcours de cinquante ans n'ont pas un effet différent de celui qu'auroit pu produire un ſilence auſſi long : cependant ils ſe croient conſidérables, parce qu'ils s'entretiennent de projets magnifiques, & traitent de grands intérêts.

La baſe de leurs converſations eſt une curioſité frivole & ridicule : il n'y a point de cabinet ſi myſtérieux qu'ils ne prétendent pénétrer; ils ne ſauroient conſentir à ignorer quelque choſe ; ils ſavent combien notre auguſte Sultan a

de femmes, combien il fait d'enfans toutes les années ; & quoiqu'ils ne faſſent aucune dépenſe en eſpions, ils ſont inſtruits des meſures qu'il prend pour humilier l'Empereur des Turcs & celui des Mogols.

A peine ont-ils épuiſé le préſent qu'ils ſe précipitent dans l'avenir, & marchant au-devant de la providence, ils la préviennent ſur toutes les démarches des hommes. Ils conduiſent un Général par la main ; & après l'avoir loué de mille ſottiſes qu'il n'a pas faites, ils lui en préparent mille autres qu'il ne fera pas.

Ils font voler les armées comme les grues, & tomber les murailles comme des cartons : ils ont des ponts ſur toutes les rivieres, des routes ſecretes dans toutes les montagnes, des magaſins immenſes dans les ſables brûlans : il ne leur manque que le bon ſens.

Il y a un homme avec qui je loge, qui reçut cette lettre d'un Nouvelliſte : comme elle m'a paru ſinguliere, je la gardai ; la voici.

MONSIEUR,

JE me trompe rarement dans mes conjectures sur les affaires du temps. Le premier Janvier 1711, je prédis que l'Empereur Joseph mourroit dans le cours de l'année : il est vrai, que comme il se portoit fort bien, je crus que je me ferois moquer de moi, si je m'expliquois d'une maniere bien claire ; ce qui fit que je me servis de termes un peu énigmatiques : mais les gens qui savent raisonner m'entendirent bien. Le 17 Avril de la même année il mourut de la petite vérole.

Dès que la guerre fut déclarée entre l'Empereur & les Turcs, j'allai chercher nos Messieurs dans tous les coins des Tuileries ; je les assemblai près du bassin, & leur prédis qu'on feroit le siege de Belgrade, & qu'il seroit pris. J'ai été assez heureux pour que ma prédiction ait été accomplie. Il est vrai que vers le milieu du siege je pariai cent pistoles qu'il seroit pris le 18 Août (*) ; il ne fut pris que le lendemain ; peut-on perdre à si beau jeu ?

Lorsque je vis que la flotte d'Espagne débarquoit en Sardaigne, je jugeai qu'elle en feroit la conquête : je le dis, & cela se

(*) 1717.

trouva vrai. Enflé de ce succès, j'ajoutai que cette flotte victorieuse iroit débarquer à Final, pour faire la conquête du Milanez. Comme je trouvai de la résistance à faire recevoir cette idée, je voulus la soutenir glorieusement : je pariai cinquante pistoles, & je les perdis encore : car ce diable d'Albéroni, malgré la foi des traités, envoya sa flotte en Sicile, & trompa tout à la fois deux grands politiques, le Duc de Savoie & moi.

Tout cela, Monsieur, me déroute si fort, que j'ai résolu de prédire toujours, & de ne parier jamais. Autrefois, nous ne connoissions point aux Tuileries l'usage des paris, & feu Monsieur le Comte de L. ne les souffroit guere : mais depuis qu'une troupe de petits-maîtres s'est mêlée parmi nous, nous ne savons plus où nous en sommes. A peine ouvrons-nous la bouche pour dire une nouvelle, qu'un de ces jeunes gens propose de parier contre.

L'autre jour comme j'ouvrois mon manuscrit & accommodois mes lunettes sur mon nez, un de ces fanfarons, saisissant justement l'intervalle du premier mot au second, me dit : Je parie cent pistoles que non. Je fis semblant de n'avoir pas fait d'attention à cette extravagance, & repre-

*nant la parole d'une voix plus forte, je dis: Monſieur le Maréchal de*** ayant appris .... Cela eſt faux, me dit-il: vous avez toujours des nouvelles extravagantes; il n'y a pas le ſens commun à tout cela. Je vous prie, Monſieur, de me faire le plaiſir de me prêter trente piſtoles; car je vous avoue que ces paris m'ont fort dérangé. Je vous envoie la copie de deux lettres que j'ai écrites au Miniſtre. Je ſuis*, &c.

Lettre d'un Nouvelliſte au Miniſtre.

MONSEIGNEUR,

JE ſuis le ſujet le plus zélé que le Roi ait jamais eu. C'eſt moi qui obligeai un de mes amis d'exécuter le projet que j'avois formé d'un livre, pour démontrer que Louis le grand étoit le plus grand de tous les Princes qui ont mérité le nom de grand. Je travaille depuis long-temps à un autre ouvrage, qui fera encore plus d'honneur à notre Nation, ſi votre grandeur veut m'accorder un privilege; mon deſſein eſt de prouver, que depuis le commencement de la Monarchie, les François n'ont jamais été battus; & que ce que les Hiſtoriens ont dit juſqu'ici de nos déſavantages, ſont de véritables impoſtures. Je ſuis obligé

de les redreſſer en bien des occaſions ; & j'oſe me flatter que je brille ſur-tout dans la critique. Je ſuis, Monſeigneur, &c.

MONSEIGNEUR,

DEpuis la perte que nous avons faite de Monſieur le Comte de L. nous vous ſupplions d'avoir la bonté de nous permettre d'élire un Préſident. Le déſordre ſe met dans nos conférences, & les affaires d'Etat n'y ſont pas traitées avec la même diſcuſſion que par le paſſé : nos jeunes gens vivent abſolument ſans égard pour les anciens, & entr'eux ſans diſcipline : c'eſt le véritable conſeil de Roboan, où les jeunes impoſent aux vieillards. Nous avons beau leur repréſenter que nous étions paiſibles poſſeſſeurs des Tuileries vingt ans avant qu'ils fuſſent au monde, je crois qu'ils nous en chaſſeront à la fin, & qu'obligés de quitter ces lieux où nous avons tant de fois évoqué les ombres de nos héros françois, il faudra que nous allions tenir nos conférences au jardin du Roi, ou dans quelque lieu plus écarté. Je ſuis....

De Paris, le 7 de la lune de Gemmadi, 2, 1719.

LETTRE CXXXI.

RHÉDI A RICA,

A Paris.

UNE des choſes qui a le plus exercé ma curioſité en arrivant en Europe, c'eſt l'hiſtoire & l'origine des Républiques. Tu ſais que la plupart des Aſiatiques n'ont pas ſeulement d'idée de cette ſorte de Gouvernement, & que l'imagination ne les a pas ſervis juſqu'à leur faire comprendre qu'il puiſſe y en avoir ſur la terre d'autre que le deſpotique.

Les premiers Gouvernemens que nous connoiſſons étoient monarchiques : ce ne fut que par hazard, & par la ſucceſſion des ſiecles, que les Républiques ſe formerent.

La Grece ayant été abymée par un déluge, de nouveaux habitans vinrent la peupler : elle tira preſque toutes ſes colonies d'Egypte & des contrées de l'Aſie les plus voiſines : & comme ces pays étoient gouvernés par des Rois, les peuples qui en ſortirent furent

gouvernés de même. Mais la tyrannie de ces Princes devenant trop pesante, on secoua le joug; & du débris de tant de Royaumes, s'éleverent ces Républiques, qui firent si fort fleurir la Grece, seule polie au milieu des Barbares.

L'amour de la liberté, la haine des Rois, conserva long-temps la Grece dans l'indépendance, & étendit au loin le Gouvernement républicain. Les Villes grecques trouverent des alliés dans l'Asie mineure: elles y envoyerent des colonies aussi libres qu'elles, qui leur servirent de remparts contre les entreprises des Rois de Perse. Ce n'est pas tout: la Grece peupla l'Italie; l'Italie, l'Espagne, & peut-être les Gaules. On sait que cette grande Hespérie, si fameuse chez les anciens, étoit au commencement la Grece, que ses voisins regardoient comme un séjour de félicité: les Grecs qui ne trouvoient point chez eux ce pays heureux, l'allerent chercher en Italie; ceux d'Italie en Espagne; ceux d'Espagne dans la Bétique ou le Portugal: de maniere que toutes ces régions porterent ce nom chez les anciens. Ces colonies

grecques apporterent avec elles un esprit de liberté qu'elles avoient pris dans ce doux pays. Ainsi on ne voit guere dans ces temps reculés, de Monarchies dans l'Italie, l'Espagne, les Gaules. Tu verras bientôt que les peuples du Nord & d'Allemagne n'étoient pas moins libres : & si l'on trouve des vestiges de quelque royauté parmi eux, c'est qu'on a pris pour des Rois les Chefs des armées ou des Républiques.

Tout ceci se passoit en Europe : car pour l'Asie & l'Afrique, elles ont toujours été accablées sous le despotisme : si vous en exceptez quelques Villes de l'Asie mineure dont nous avons parlé, & la République de Carthage en Afrique.

Le monde fut partagé entre deux puissantes Républiques, celle de Rome & celle de Carthage : il n'y a rien de si connu que les commencemens de la République Romaine, & rien qui le soit si peu que l'origine de Carthage. On ignore absolument la suite des Princes Africains depuis Didon, & comment ils perdirent leur puissance. C'eût été un grand bonheur pour le monde

que l'agrandiſſement prodigieux de la République Romaine, s'il n'y avoit pas eu cette différence injuſte, entre les citoyens Romains & les peuples vaincus; ſi l'on avoit donné aux Gouverneurs des Provinces une autorité moins grande; ſi les lois ſi ſaintes, pour empêcher leur tyrannie, avoient été obſervées, & s'ils ne s'étoient pas ſervis pour les faire taire, des mêmes tréſors que leur injuſtice avoit amaſſés.

Céſar opprima la République Romaine, & la ſoumit à un pouvoir arbitraire.

L'Europe gémit long-temps ſous un Gouvernement militaire & violent; & la douceur romaine fut changée en une cruelle oppreſſion.

Cependant une infinité de Nations inconnues ſortirent du Nord, ſe répandirent comme des torrens dans les Provinces Romaines, & trouvant autant de facilité à faire des conquêtes qu'à exercer leurs pirateries, elles démembrerent l'Empire, & fonderent des Royaumes. Ces peuples étoient libres; & ils bornoient ſi fort l'autorité de leurs Rois, qu'ils n'étoient proprement que des Chefs ou des Généraux. Ainſi ces

Royaumes quoique fondés par la force, ne ſentirent point le joug du vainqueur. Lorſque les peuples d'Aſie, comme les Turcs & les Tartares, firent des conquêtes, ſoumis à la volonté d'un ſeul, ils ne ſongerent qu'à lui donner de nouveaux ſujets, & à établir par les armes ſon autorité violente : mais les peuples du Nord libres dans leur pays, s'emparant des Provinces Romaines, ne donnerent point à leurs Chefs une grande autorité. Quelques-uns même de ces peuples, comme les Vandales en Afrique, les Goths en Eſpagne, dépoſoient leurs Rois dès qu'ils n'en étoient pas ſatisfaits : & chez les autres, l'autorité du Prince étoit bornée de mille manieres différentes : un grand nombre de Seigneurs la partageoient avec lui ; les guerres n'étoient entrepriſes que de leur conſentement : les dépouilles étoient partagées entre le Chef & les ſoldats ; aucun impôt en faveur du Prince ; les lois étoient faites dans les aſſemblées de la Nation. Voilà le principe fondamental de tous ces Etats, qui ſe formerent des débris de l'Empire Romain.

De Veniſe, le 20 de la lune de Rhégeb, 1719.

LETTRE CXXXII.

RICA A***.

JE fus, il y a cinq ou six mois, dans un caffé : j'y remarquai un Gentilhomme assez bien mis, qui se faisoit écouter; il parloit du plaisir qu'il y avoit de vivre à Paris; il déploroit sa situation d'être obligé d'aller languir dans la Province. J'ai, dit-il, quinze mille livres de rente en fonds de terre; & je me croirois plus heureux, si j'avois le quart de ce bien-là en argent & en effets portables par-tout. J'ai beau presser mes Fermiers & les accabler de frais de justice, je ne fais que les rendre plus insolvables : je n'ai jamais pu voir cent pistoles à la fois. Si je devois dix mille francs, on me feroit saisir toutes mes terres, & je serois à l'hôpital.

Je sortis sans avoir fait grande attention à tout ce discours : mais me trouvant hier dans ce quartier, j'entrai dans la même maison; & j'y vis un homme grave d'un visage pâle & alongé, qui au milieu de cinq ou six discoureurs, paroissoit morne & pensif, jusques à ce

que prenant brusquement la parole : Oui, Messieurs, dit-il en haussant la voix, je suis ruiné ; je n'ai plus de quoi vivre ; car j'ai actuellement chez moi deux cens mille livres de billets de banque & cent mille écus d'argent : je me trouve dans une situation affreuse ; je me suis cru riche, & me voilà à l'hôpital. Au moins si j'avois seulement une petite terre où je pusse me retirer, je serois sûr d'avoir de quoi vivre : mais je n'ai pas grand comme ce chapeau de fonds de terre.

Je tournai par hasard la tête d'un autre côté ; & je vis un autre homme qui faisoit des grimaces de possédé. A qui se fier désormais ? s'écrioit-il. Il y a un traître, que je croyois si fort de mes amis, que je lui avois prêté mon argent ; & il me l'a rendu ! quelle perfidie horrible ! Il a beau faire ; dans mon esprit, il sera toujours déshonoré.

Tout près de là étoit un homme très-mal vêtu, qui, élevant les yeux au ciel, disoit : Dieu bénisse les projets de nos Ministres ! puissé-je voir les actions à deux mille, & tous les laquais de Paris plus riches que leurs maîtres. J'eus la curiosité de demander son nom. C'est un homme extrêmement pauvre, me

dit-on ; auſſi a-t-il un pauvre métier : il eſt généalogiſte, & il eſpere que ſon art rendra, ſi les fortunes continuent, & que tous ces nouveaux riches auront beſoin de lui pour réformer leur nom, décraſſer leurs ancêtres, & orner leurs carroſſes. Il s'imagine qu'il va faire autant de gens de qualité qu'il voudra ; & il treſſaillit de joie de voir multiplier ſes pratiques.

Enfin je vis entrer un vieillard pâle & ſec, que je reconnus pour Nouvelliſte, avant qu'il ſe fut aſſis : il n'étoit pas du nombre de ceux qui ont une aſſurance victorieuſe contre tous les revers, & préſagent toujours les victoires & les trophées ; c'étoit au contraire un de ces trembleurs qui n'ont que des nouvelles triſtes. Les affaires vont bien mal du côté d'Eſpagne, dit-il : nous n'avons point de Cavalerie ſur la frontiere ; & il eſt à craindre que le Prince Pio, qui en a un gros corps, ne faſſe contribuer tout le Languedoc. Il y avoit vis-à-vis de moi un Philoſophe aſſez mal en ordre, qui prenoit le Nouvelliſte en pitié, & hauſſoit les épaules à meſure que l'autre hauſſoit la voix. Je m'approchai de lui, & il me dit à l'oreille :

reille : Voyez-vous que ce fat nous entretient il y a une heure, de sa frayeur pour le Languedoc : & moi, j'apperçus hier au soir une tache dans le soleil, qui, si elle augmentoit, pourroit faire tomber toute la nature en engourdissement ; & je n'ai pas dit un seul mot.

De Paris, le 17 de la lune de Rhamazan, 1719.

LETTRE CXXXIII.

RICA A ***.

J'ALLAI l'autre jour voir une grande bibliotheque dans un couvent de Dervis, qui en sont comme les dépositaires, mais qui sont obligés d'y laisser entrer tout le monde à certaines heures.

En entrant je vis un homme grave qui se promenoit au milieu d'un nombre innombrable de volumes qui l'entouroient. J'allai à lui, & le priai de me dire quels étoient quelques-uns de ces livres, que je voyois mieux reliés que les autres. Monsieur, me dit-il, j'habite ici une terre étrangere ; je n'y connois personne. Bien des gens me font de pareilles questions ; mais vous voyez bien

que je n'irai pas lire tous ces livres pour les satisfaire : j'ai mon Bibliothécaire qui vous donnera satisfaction ; car il s'occupe nuit & jour à déchiffrer tout ce que vous voyez là. C'est un homme qui n'est bon à rien, & qui nous est fort à charge, parce qu'il ne travaille point pour le couvent. Mais j'entends l'heure du réfectoire qui sonne. Ceux qui comme moi sont à la tête d'une communauté, doivent être les premiers à tous les exercices. En disant cela le Moine me poussa dehors, ferma la porte, & comme s'il eût volé, disparut à mes yeux.

De Paris, le 21 de la lune de Rhamazan, 1719.

LETTRE CXXXIV.

RICA AU MÊME.

JE retournai le lendemain à cette bibliotheque, où je trouvai tout un autre homme que celui que j'avois vu la premiere fois. Son air étoit simple, sa phisionomie spirituelle, & son abord très-affable. Dès que je lui eus fait connoître ma curiosité, il se mit en devoir

de la satisfaire, & même en qualité d'étranger, de m'instruire.

Mon Pere, lui dis-je, quels sont ces gros volumes qui tiennent tout ce côté de bibliotheque? Ce sont, me dit-il, les Interpretes de l'Ecriture. Il y en a un grand nombre! lui repartis-je: il faut que l'écriture fût bien obscure autrefois, & bien claire à présent. Reste-t-il encore quelques doutes? Peut-il y avoir des points contestés? S'il y en a, bon Dieu! s'il y en a! me répondit-il. Il y en a presque autant que de lignes. Oui, lui dis-je? Et qu'ont donc fait tous ces Auteurs? Ces Auteurs, me repartit-il, n'ont point cherché dans l'écriture ce qu'il faut croire, mais ce qu'ils croient eux-mêmes; ils ne l'ont point regardée comme un livre où étoient contenus les dogmes qu'ils devoient recevoir, mais comme un ouvrage qui pourroit donner de l'autorité à leurs propres idées: c'est pour cela qu'ils en ont corrompu tous les sens, & ont donné la torture à tous les passages. C'est un pays où les hommes de toutes les sectes font des descentes, & vont comme au pillage; c'est un champ de bataille où les Nations ennemies qui se rencontrent, livrent

bien des combats, où l'on s'attaque, où l'on s'eſcarmouche de bien des manieres.

Tout près de là, vous voyez des livres aſcétiques ou de dévotion; enſuite les livres de morale, bien plus utiles; ceux de théologie, doublement inintelligibles, & par la matiere qui y eſt traitée, & par la maniere de la traiter; les ouvrages des myſtiques, c'eſt-à-dire, des dévots qui ont le cœur tendre. Ah! mon Pere! lui dis-je: un moment; n'allez pas ſi vîte; parlez-moi de ces myſtiques. Monſieur, dit-il, la dévotion échauffe un cœur diſpoſé à la tendreſſe, & lui fait envoyer des eſprits au cerveau qui l'échauffent de même, d'où naiſſent les extaſes & les raviſſemens. Cet état eſt le délire de la dévotion; ſouvent il ſe perfectionne, ou plutôt dégénere en quiétiſme: vous ſavez qu'un quiétiſte n'eſt autre choſe qu'un homme fou, dévot & libertin.

Voyez les Caſuiſtes, qui mettent au jour les ſecrets de la nuit; qui forment dans leur imagination tous les monſtres que le démon d'amour peut produire, les raſſemblent, les comparent, & en font l'objet éternel de leurs pen-

sées ; heureux si leur cœur ne se met pas de la partie, & ne devient pas lui-même complice de tant d'égarements si naïvement décrits & si nuement peints !

Vous voyez, Monsieur, que je pense librement, & que je vous dis tout ce que je pense. Je suis naturellement naïf, & plus encore avec vous qui êtes un étranger, qui voulez savoir les choses, & les savoir telles qu'elles sont. Si je voulois, je ne vous parlerois de tout ceci qu'avec admiration, je vous dirois sans cesse : Cela est divin, cela est respectable ; il y a du merveilleux. Et il en arriveroit de deux choses l'une, ou que je vous tromperois, ou que je me déshonorerois dans votre esprit.

Nous en restâmes là ; une affaire qui survint au Dervis rompit notre conversation jusqu'au lendemain.

De Paris, le 23 de la lune de Rhamazan, 1719.

LETTRE CXXXV.

RICA AU MÊME.

JE revins à l'heure marquée ; & mon homme me mena préciſément dans l'endroit où nous nous étions quittés. Voici, me dit-il, les Grammairiens, les Gloſſateurs & les Commentateurs. Mon Pere, lui dis-je, tous ces gens-là ne peuvent-ils pas ſe diſpenſer d'avoir du bon ſens ? Oui, dit-il, ils le peuvent ; même il n'y paroît pas : leurs ouvrages n'en ſont pas plus mauvais, ce qui eſt très-commode pour eux. Cela eſt vrai, lui dis-je ; & je connois bien des Philoſophes qui feroient bien de s'appliquer à ces ſortes de ſciences.

Voilà, pourſuivit-il, les Orateurs, qui ont le talent de perſuader indépendamment des raiſons ; & les Géometres qui obligent un homme malgré lui, d'être perſuadé, & le convainquent avec tyrannie.

Voici les livres de métaphyſique, qui traitent de ſi grands intérêts, & dans leſquels l'infini ſe rencontre par-tout ; les livres de phyſique qui ne trouvent

pas plus de merveilleux dans l'économie du vaſte univers, que dans la machine la plus ſimple de nos artiſans.

Les livres de médecine; ces monumens de la fragilité de la nature & de la puiſſance de l'art; qui font trembler quand ils traitent des maladies même les plus légeres, tant ils nous rendent la mort préſente; mais qui nous mettent dans une ſécurité entiere, quand ils parlent de la vertu des remedes, comme ſi nous étions devenus immortels.

Tout près de là ſont les livres d'anatomie, qui contiennent bien moins la deſcription des parties du corps humain, que les noms barbares qu'on leur a donnés; choſe qui ne guérit, ni le malade de ſon mal, ni le Médecin de ſon ignorance.

Voici la chimie, qui habite tantôt l'hôpital, & tantôt les petites-maiſons, comme des demeures qui lui ſont également propres.

Voici les livres de ſcience, ou plutôt d'ignorance occulte; tels ſont ceux qui contiennent quelque eſpece de diablerie: exécrables ſelon la plupart des gens; pitoyables ſelon moi. Tels ſont encore les livres d'Aſtrologie judiciaire. Que

dites-vous, mon Pere? Les livres d'Aſtrologie judiciaire! repartis-je avec feu. Et ce ſont ceux dont nous faiſons le plus de cas en Perſe : ils reglent toutes les actions de notre vie, & nous déterminent dans toutes nos entrepriſes : les Aſtrologues ſont proprement nos Directeurs; ils font plus, ils entrent dans le gouvernement de l'État. Si cela eſt, me dit-il, vous vivez ſous un joug bien plus dur que celui de la raiſon : voilà le plus étrange de tous les Empires : je plains bien une famille, & encore plus une Nation qui ſe laiſſe ſi fort dominer par les planetes. Nous nous ſervons, lui repartis-je, de l'Aſtrologie, comme vous vous ſervez de l'algebre. Chaque Nation a ſa ſcience, ſelon laquelle elle regle ſa politique. Tous les Aſtrologues enſemble n'ont jamais fait tant de ſottiſes en notre Perſe, qu'un ſeul de vos Algébriſtes en a fait ici. Croyez-vous que le concours fortuit des aſtres ne ſoit pas une regle auſſi ſure que les beaux raiſonnemens de votre faiſeur de ſyſtêmes? Si l'on comptoit les voix là-deſſus en France & en Perſe, ce ſeroit un beau ſujet de triomphe pour l'Aſtrologie; vous verriez les Calculateurs bien hu-

miliés : quel accablant corollaire n'en pourroit-on pas tirer contr'eux ?

Notre diſpute fut interrompue, & il fallut nous quitter.

De Paris, le 26 de la lune de Rhamazan, 1719.

LETTRE CXXXVI.

RICA AU MÊME.

DANS l'entrevue ſuivante, mon ſavant me mena dans un cabinet particulier. Voici les livres d'hiſtoire moderne, me dit-il. Voyez premiérement les Hiſtoriens de l'Egliſe & des Papes ; livres que je lis pour m'édifier, & qui font ſouvent en moi un effet tout contraire.

Là ce ſont ceux qui ont écrit de la décadence du formidable Empire Romain, qui s'étoit formé du débris de tant de Monarchies, & ſur la chute duquel il s'en forma auſſi tant de nouvelles. Un nombre infini de peuples barbares, auſſi inconnus que les pays qu'ils habitoient, parurent tout-à-coup, l'inonderent, le ravagerent, le dépecerent, & fonderent tous les Royaumes

que vous voyez à préſent en Europe. Ces peuples n'étoient point proprement barbares, puiſqu'ils étoient libres : mais ils le ſont devenus, depuis que ſoumis pour la plupart à une puiſſance abſolue, ils ont perdu cette douce liberté, ſi conforme à la raiſon, à l'humanité & à la nature.

Vous voyez ici les Hiſtoriens de l'empire d'Allemagne, qui n'eſt qu'une ombre du premier Empire ; mais qui eſt, je crois, la ſeule puiſſance qui ſoit ſur la terre que la diviſion n'a point affoiblie ; la ſeule, je crois encore, qui ſe fortifie à meſure de ſes pertes ; & qui, lente à profiter des ſuccès, devient indomptable par ſes défaites.

Voici les Hiſtoriens de France, où l'on voit d'abord la puiſſance des Rois ſe former, mourir deux fois, renaître de même, languir enſuite pendant pluſieurs ſiecles ; mais prenant inſenſiblement des forces, accrue de toutes parts, monter à ſon dernier période : ſemblable à ces fleuves qui dans leur courſe, perdent leurs eaux, ou ſe cachent ſous terre, puis reparoiſſant de nouveau, groſſis par les rivieres qui s'y jettent, entraînent avec rapidité tout ce qui s'oppoſe à leur paſſage.

Là, vous voyez la nation Eſpagnole ſortir de quelques montagnes : les Princes mahométans ſubjugués auſſi inſenſiblement qu'ils avoient rapidement conquis : tant de Royaumes réunis dans une vaſte Monarchie, qui devint preſque la ſeule ; juſqu'à ce qu'accablée de ſa propre grandeur & de ſa fauſſe opulence, elle perdit ſa force & ſa réputation même, & ne conſerva que l'orgueil de ſa premiere puiſſance.

Ce ſont ici les Hiſtoriens d'Angleterre, où l'on voit la liberté ſortir ſans ceſſe des feux de la diſcorde & de la ſédition ; le Prince toujours chancelant ſur un trône inébranlable ; une Nation impatiente, ſage dans ſa fureur même ; & qui maîtreſſe de la mer (choſe inouie juſqu'alors) mêle le commerce avec l'empire.

Tout près de là, ſont les Hiſtoriens de cette autre reine de la mer, la République de Hollande ſi reſpectée en Europe, & ſi formidable en Aſie, où ſes Négocians voient tant de Rois proſternés devant eux.

Les Hiſtoriens d'Italie vous repréſentent une Nation autrefois maîtreſſe du monde, aujourd'hui eſclave de toutes

les autres; ſes Princes diviſés & foibles, & ſans autre attribut de ſouveraineté qu'une vaine politique.

Voilà les Hiſtoriens des Républiques de la Suiſſe, qui eſt l'image de la liberté; de Veniſe, qui n'a de reſſources qu'en ſon économie; & de Genes, qui n'eſt ſuperbe que par ſes bâtimens.

Voici ceux du Nord, & entr'autres de la Pologne, qui uſe ſi mal de ſa liberté & du droit qu'elle a d'élire ſes Rois, qu'il ſemble qu'elle veuille conſoler par-là les peuples ſes voiſins, qui ont perdu l'un & l'autre.

Là-deſſus nous nous ſéparâmes juſqu'au lendemain.

De Paris, le 2 de la lune de Chalval, 1719.

LETTRE CXXXVII.

RICA AU MÊME.

LE lendemain il me mena dans un autre cabinet. Ce ſont ici les Poëtes, me dit-il, c'eſt-à-dire, ces Auteurs dont le métier eſt de mettre des entraves au bon ſens, & d'accabler la raiſon ſous les agrémens, comme on enſeveliſſoit autre-

fois les femmes ſous leurs ornemens & leurs parures. Vous les connoiſſez ; ils ne ſont pas rares chez les orientaux, où le ſoleil plus ardent ſemble échauffer les imaginations même.

Voilà les poëmes épiques. Hé ! qu'eſt-ce que les poëmes épiques? En vérité, me dit-il, je n'en ſais rien : les connoiſſeurs diſent qu'on n'en a jamais fait que deux; & que les autres qu'on donne ſous ce nom, ne le ſont point : c'eſt auſſi ce que je ne ſais pas. Ils diſent de plus, qu'il eſt impoſſible d'en faire de nouveaux; & cela eſt encore plus ſurprenant.

Voici les Poëtes dramatiques, qui ſelon moi ſont les Poëtes par excellence, & les Maîtres des paſſions. Il y en a de deux ſortes ; les comiques, qui nous remuent ſi doucement; & les tragiques, qui nous troublent & nous agitent avec tant de violence.

Voici les Lyriques, que je mépriſe autant que j'eſtime les autres, & qui font de leur art une harmonieuſe extravagance.

On voit enſuite les Auteurs des Idyles & des Eglogues, qui plaiſent même aux gens de Cour, par l'idée qu'ils don-

nent d'une certaine tranquillité qu'ils n'ont pas, & qu'ils leur montrent dans la condition des bergers.

De tous les Auteurs que nous avons vus, voici les plus dangereux : ce ſont ceux qui aiguiſent les épigrammes, qui ſont de petites fleches déliées, qui ſont une plaie profonde & inacceſſible aux remedes.

Vous voyez ici les Romans, dont les Auteurs ſont des eſpeces de Poëtes, & qui outrent également le langage de l'eſprit & celui du cœur; ils paſſent leur vie à chercher la nature, & la manquent toujours; leurs héros y ſont auſſi étrangers que les dragons ailés & les hippocentaures.

J'ai vu, lui dis-je, quelques uns de vos Romans : & ſi vous voyiez les nôtres, vous en feriez encore plus choqué. Ils ſont auſſi peu naturels, & d'ailleurs extrêmement gênés par nos mœurs : il faut dix années de paſſion avant qu'un amant ait pu voir ſeulement le viſage de ſa maîtreſſe. Cependant les Auteurs ſont forcés de faire paſſer les lecteurs dans ces ennuyeux préliminaires. Or il eſt impoſſible que les incidens ſoient variés ; on a recours à

un artifice pire que le mal même qu'on veut guérir ; c'eſt aux prodiges. Je ſuis ſûr que vous ne trouverez pas bon qu'une magicienne faſſe ſortir une armée de deſſous terre, qu'un héros lui ſeul en détruiſe une de cent mille hommes. Cependant voilà nos Romans : ces aventures froides, & ſouvent répétées, nous font languir ; & ces prodiges extravagans nous révoltent.

De Paris, le 6 de la lune de Chalval, 1719.

LETTRE CXXXVIII.

RICA A IBBEN,

A Smyrne.

LES Miniſtres ſe ſuccedent & ſe détruiſent ici comme les faiſons : depuis trois ans, j'ai vu changer quatre fois de ſyſtême ſur les finances. On leve aujourd'hui les tributs en Turquie & en Perſe, comme les levoient les fondateurs de ces Empires : il s'en faut bien qu'il en ſoit ici de même. Il eſt vrai que nous n'y mettons pas tant d'eſprit que les occidentaux. Nous croyons qu'il

n'y a pas plus de différence entre l'administration des revenus du Prince & celle des biens d'un particulier, qu'il y en a entre compter cent mille tomans ou en compter cent : mais il y a ici bien plus de fineſſe & de myſtere. Il faut que de grands génies travaillent nuit & jour; qu'ils enfantent ſans ceſſe, & avec douleur, de nouveaux projets; qu'ils écoutent les avis d'une infinité de gens qui travaillent pour eux ſans en être priés, qu'ils ſe retirent & vivent dans le fond d'un cabinet impénétrable aux grands, & ſacré aux petits; qu'ils ayent toujours la tête remplie de ſecrets importans, de deſſeins miraculeux, de ſyſtêmes nouveaux; & qu'abſorbés dans les méditations ils ſoient privés de l'uſage de la parole, & quelquefois même de celui de la politeſſe.

Dès que le feu Roi eut fermé les yeux, on penſa à établir une nouvelle adminiſtration. On ſentoit qu'on étoit mal; mais on ne ſavoit comment faire pour être mieux. On ne s'étoit pas bien trouvé de l'autorité ſans bornes des Miniſtres précédens; on la voulut partager. On créa pour cet effet ſix ou ſept Conſeils; & ce miniſtere eſt peut-être

celui de tous qui a gouverné la France avec plus de ſens : la durée en fut courte, auſſi bien que celle du bien qu'elle produiſit.

La France à la mort du feu Roi, étoit un corps accablé de mille maux : N***. prit le fer à la main, retrancha les chairs inutiles, & appliqua quelques remedes topiques. Mais il reſtoit toujours un vice intérieur à guérir. Un étranger eſt venu qui a entrepris cette cure : après bien des remedes violens, il a cru lui avoir rendu ſon embonpoint ; & il l'a ſeulement rendue bouffie.

Tous ceux qui étoient riches il y a ſix mois ſont à préſent dans la pauvreté, & ceux qui n'avoient pas de pain regorgent de richeſſes. Jamais ces deux extrémités ne ſe ſont touchées de ſi près. L'étranger a tourné l'État comme un frippier tourne un habit : il fait paroître deſſus ce qui étoit deſſous ; & ce qui étoit deſſus il le met à l'envers. Quelles fortunes ineſpérées, incroyables même à ceux qui les ont faites ! Dieu ne tire pas plus rapidement les hommes du néant. Que de valets ſervis par leurs camarades, & peut-être demain par leurs maîtres !

Tout ceci produit souvent des choses bizarres. Les laquais qui avoient fait fortune sous le regne passé, vantent aujourd'hui leur naissance : ils rendent à ceux qui viennent de quitter leur livrée dans une certaine rue, tout le mépris qu'on avoit pour eux il y a six mois : ils crient de toute leur force : La Noblesse est ruinée; quel désordre dans l'État! quelle confusion dans les rangs! on ne voit que des inconnus faire fortune! Je te promets que ceux-ci prendront bien leur revanche sur ceux qui viendront après eux; & que dans trente ans, ces gens de qualité feront bien du bruit.

De Paris, le premier de la lune de Zilcadé, 1720.

LETTRE CXXXIX.

RICA AU MÊME.

VOICI un grand exemple de la tendresse conjugale, non seulement dans une femme, mais dans une Reine. La Reine de Suede voulant à toute force associer le Prince son époux à la Couronne, pour applanir toutes les difficultés, a envoyé aux États une décla-

ration, par laquelle elle se désiste de la régence, en cas qu'il soit élu.

Il y a soixante & quelques années, qu'une autre Reine nommée Christine, abdica la Couronne, pour se donner toute entiere à la philosophie. Je ne sais lequel de ces deux exemples nous devons admirer davantage.

Quoique j'approuve assez que chacun se tienne ferme dans le poste où la nature l'a mis, & que je ne puisse louer la foiblesse de ceux qui se trouvant au-dessous de leur état, le quittent comme par une espece de désertion; je suis cependant frappé de la grandeur d'ame de ces deux Princesses, & de voir l'esprit de l'une & le cœur de l'autre supérieurs à leur fortune. Christine a songé à connoître, dans le temps que les autres ne songent qu'à jouir: & l'autre ne veut jouir, que pour mettre tout son bonheur entre les mains de son auguste Époux.

De Paris, le 27 de la lune de Maharram, 1720.

LETTRE CXL.

RICA A USBEK,

*A * * *.*

LE Parlement de Paris vient d'être relégué dans une petite Ville qu'on appelle Pontoise. Le Conseil lui a envoyé enrégistrer ou approuver une déclaration qui le déshonore; & il l'a enregistrée d'une maniere qui déshonore le Conseil.

On menace d'un pareil traitement quelques Parlemens du Royaume.

Ces Compagnies sont toujours odieuses, elles n'approchent des Rois que pour leur dire de tristes vérités: & pendant qu'une foule de courtisans leur représentent sans cesse un peuple heureux sous leur Gouvernement, elles viennent démentir la flatterie, & apporter aux pieds du trône les gémissemens & les larmes dont elles sont dépositaires.

C'est un pesant fardeau, mon cher Usbek, que celui de la vérité, lorsqu'il faut la porter jusqu'aux Princes! Ils doivent bien penser que ceux qui s'y dé-

terminent y ſont contraints ; & qu'ils ne ſe réſoudroient jamais à faire des démarches ſi triſtes & ſi affligeantes pour ceux qui les font, s'ils n'y étoient forcés par leur devoir, leur reſpect, & même leur amour.

De Paris, le 21 de la lune de Gemmadi, 1, 1720.

LETTRE CXLI.

RICA AU MÊME.

J'IRAI te voir ſur la fin de la ſemaine. Que les jours couleront agréablement avec toi !

Je fus préſenté, il y a quelques jours, à une Dame de la Cour, qui avoit quelqu'envie de voir ma figure étrangere. Je la trouvai belle, digne des regards de notre Monarque, & d'un rang auguſte dans le lieu ſacré où ſon cœur repoſe.

Elle me fit mille queſtions ſur les mœurs des Perſans, & ſur la maniere de vivre des Perſanes. Il me parut que la vie du Sérail n'étoit pas de ſon goût, & qu'elle trouvoit de la répugnance à voir un homme partagé entre dix ou douze femmes. Elle ne put voir ſans

envie le bonheur de l'un, & ſans pitié la condition des autres. Comme elle aime la lecture, ſur-tout celle des Poëtes & des Romans, elle ſouhaita que je lui parlaſſe des nôtres. Ce que je lui en dis redoubla ſa curioſité : elle me pria de lui faire traduire un fragment de quelques-uns de ceux que j'ai apportés. Je le fis, & je lui envoyai quelques jours après un conte Perſan. Peut-être ſeras-tu bien aiſe de le voir traveſti.

DU temps de Cheik-ali-Can, il y avoit en Perſe une femme nommée Zuléma : elle ſavoit par cœur tout le ſaint Alcoran ; il n'y avoit point de Dervis qui entendît mieux qu'elle les traditions des ſaints Prophetes ; les Docteurs Arabes n'avoient rien dit de ſi myſtérieux qu'elle n'en comprît tous les ſens ; & elle joignoit à tant de connoiſſances un certain caractere d'eſprit enjoué, qui laiſſoit à peine deviner ſi elle vouloit amuſer ceux à qui elle parloit, ou les inſtruire.

Un jour qu'elle étoit avec ſes compagnes dans une des ſalles du Sérail, une d'elles lui demanda ce qu'elle penſoit de l'autre vie ; & ſi elle ajoutoit foi à cette ancienne tradition de nos Doc-

teurs, que le paradis n'eſt fait que pour les hommes.

C'eſt le ſentiment commun, leur dit-elle : il n'y a rien qu'on n'ait fait pour dégrader notre ſexe. Il y a même une Nation répandue par toute la Perſe, qu'on appelle la nation Juive, qui ſoutient par l'autorité de ſes livres ſacrés, que nous n'avons point d'ame.

Ces opinions ſi injurieuſes n'ont d'autre origine que l'orgueil des hommes, qui veulent porter leur ſupériorité au-delà même de leur vie ; & ne penſent pas que dans le grand jour toutes les créatures paroîtront devant Dieu comme le néant, ſans qu'il y ait entr'elles de prérogatives que celles que la vertu y aura miſes.

Dieu ne ſe bornera point dans ſes récompenſes : comme les hommes qui auront bien vécu, & bien uſé de l'empire qu'ils ont ici-bas ſur nous, ſeront dans un paradis plein de beautés céleſtes & raviſſantes, & telles que ſi un mortel les avoit vues, il ſe donneroit auſſi-tôt la mort, dans l'impatience d'en jouir ; auſſi les femmes vertueuſes iront dans un lieu de délices, où elles ſeront enivrées d'un torrent de voluptés, avec des

hommes divins qui leur ſeront ſoumis: chacune d'elle aura un Sérail, dans lequel ils ſeront enfermés; & des eunuques encore plus fidelles que les nôtres, pour les garder.

J'ai lu, ajouta-t-elle, dans un livre arabe, qu'un homme nommé Ibrahim, étoit d'une jalouſie inſupportable. Il avoit douze femmes extrêmement belles qu'il traitoit d'une maniere très-dure; il ne ſe fioit plus à ſes eunuques, ni aux murs de ſon Sérail: il les tenoit preſque toujours ſous la clef enfermées dans leurs chambres, ſans qu'elles puſſent ſe voir ni ſe parler; car il étoit même jaloux d'une amitié innocente: toutes ſes actions prenoient la teinture de ſa brutalité naturelle: jamais une douce parole ne ſortit de ſa bouche; & jamais il ne fit le moindre ſigne, qui n'ajoutât quelque choſe à la rigueur de leur eſclavage.

Un jour qu'il les avoit toutes aſſemblées dans une ſalle de ſon Sérail, une d'entr'elles, plus hardie que les autres, lui reprocha ſon mauvais naturel. Quand on cherche ſi fort les moyens de ſe faire craindre, lui dit-elle, on trouve toujours auparavant ceux de ſe faire haïr. Nous ſommes ſi malheureuſes, que nous

ne

ne pouvons nous empêcher de désirer un changement : d'autres à ma place souhaiteroient votre mort ; je ne souhaite que la mienne : & ne pouvant espérer d'être séparée de vous que par là, il me sera encore bien doux d'en être séparée. Ce discours qui auroit dû le toucher, le fit entrer dans une furieuse colere ; il tira son poignard & le lui plongea dans le sein. Mes cheres compagnes, dit-elle d'une voix mourante, si le Ciel a pitié de ma vertu, vous serez vengées. A ces mots elle quitta cette vie infortunée, pour aller dans le séjour des délices, où les femmes qui ont bien vécu jouissent d'un bonheur qui se renouvelle toujours.

D'abord elle vit une prairie riante, dont la verdure étoit relevée par les peintures des fleurs les plus vives : un ruisseau dont les eaux étoient plus pures que le cristal, y faisoit un nombre infini de détours. Elle entra ensuite dans des bocages charmans, dont le silence n'étoit interrompu que par le doux chant des oiseaux. De magnifiques jardins se présenterent ensuite ; la nature les avoit ornés avec sa simplicité & toute sa magnificence. Elle

trouva enfin un palais ſuperbe préparé pour elle, & rempli d'hommes céleſtes deſtinés à ſes plaiſirs.

Deux d'entr'eux ſe préſenterent auſſitôt pour la déshabiller: d'autres la mirent dans le bain, & la parfumerent des plus délicieuſes eſſences: on lui donna enſuite des habits infiniment plus riches que les ſiens: après quoi on la mena dans une grande ſalle, où elle trouva un feu fait avec des bois odoriférans, & une table couverte des mets les plus exquis. Tout ſembloit concourir au raviſſement de ſes ſens: elle entendoit d'un côté une muſique, d'autant plus divine, qu'elle étoit plus tendre; de l'autre, elle ne voyoit que des danſes de ces hommes divins, uniquement occupés à lui plaire. Cependant tant de plaiſirs ne devoient ſervir qu'à la conduire inſenſiblement à des plaiſirs plus grands. On la mena dans ſa chambre; & après l'avoir encore une fois déshabillée, on la porta dans un lit ſuperbe, où deux hommes d'une beauté charmante la reçurent dans leurs bras. C'eſt pour lors qu'elle fut enivrée, & que ſes raviſſemens paſſerent même ſes déſirs. Je ſuis toute hors de moi, leur

disoit-elle : je croirois mourir, si je n'étois sûre de mon immortalité. C'en est trop, laissez-moi ; je succombe sous la violence des plaisirs. Oui, vous rendez un peu le calme à mes sens ; je commence à respirer & à revenir à moi-même. D'où vient que l'on a ôté les flambeaux ? Que ne puis-je à présent considérer votre beauté divine ? que ne puis-je voir.... Mais, pourquoi voir ? Vous me faites rentrer dans mes premiers transports. O dieux ! que ces ténebres sont aimables ! Quoi ! je serai immortelle, & immortelle avec vous ! je serai..... Non, je vous démande grace ; car je vois bien que vous êtes gens à n'en demander jamais.

Après plusieurs commandemens réitérés, elle fut obéie : mais elle ne le fut que lorsqu'elle voulut l'être bien sérieusement. Elle se reposa languissamment, & s'endormit dans leurs bras. Deux momens de sommeil réparerent sa lassitude : elle reçut deux baisers qui l'enflammerent soudain, & lui firent ouvrir les yeux. Je suis inquiete, dit-elle, je crains que vous ne m'aimiez plus. C'étoit un doute dans lequel elle ne vouloit pas rester long-temps : aussi

eut-elle avec eux tous les éclairciſſemens qu'elle pouvoit déſirer. Je ſuis déſabuſée, s'écria-t-elle; pardon, pardon; je ſuis sûre de vous. Vous ne me dites rien; mais vous prouvez mieux que tout ce que vous pourriez me dire: oui, je vous le confeſſe, on n'a jamais tant aimé. Mais, quoi! vous vous diſputez tous deux l'honneur de me perſuader! Ah! ſi vous vous diſputez, ſi vous joignez l'ambition au plaiſir de ma défaite, je ſuis perdue; vous ſerez tous deux vainqueurs, il n'y aura que moi de vaincue: mais je vous vendrai bien cher la victoire.

Tout ceci ne fut interrompu que par le jour. Ses fidelles & aimables domeſtiques entrerent dans ſa chambre, & firent lever ces deux jeunes hommes, que deux vieillards ramenerent dans les lieux où ils étoient gardés pour ſes plaiſirs. Elle ſe leva enſuite, & parut d'abord à cette cour idolâtre dans les charmes d'un déshabillé ſimple, & enſuite couverte des plus ſomptueux ornemens. Cette nuit l'avoit embellie; elle avoit donné de la vie à ſon teint & de l'expreſſion à ſes graces. Ce ne fut pendant tout le jour que danſes, que

concerts, que festins, que jeux, que promenades; & l'on remarquoit qu'Anaïs se déroboit de temps en temps, & voloit vers ses deux jeunes héros: après quelques précieux instans d'entrevue, elle revenoit vers la troupe qu'elle avoit quittée, toujours avec un visage plus serein. Enfin, sur le soir on la perdit tout-à-fait: elle alla s'enfermer dans le Sérail, où elle vouloit, disoit-elle, faire connoissance avec ces captifs immortels qui devoient à jamais vivre avec elle. Elle visita donc les appartemens de ces lieux les plus reculés & les plus charmans, où elle compta cinquante esclaves d'une beauté miraculeuse: elle erra toute la nuit de chambre en chambre, recevant par-tout des hommages toujours différens, & toujours les mêmes.

Voilà comment l'immortelle Anaïs passoit sa vie, tantôt dans des plaisirs éclatans, tantôt dans des plaisirs solitaires: admirée d'une troupe brillante, ou bien aimée d'un amant éperdu, souvent elle quittoit un palais enchanté, pour aller dans une grotte champêtre: les fleurs sembloient naître sous ses pas,

& les jeux se présentoient en foule au-devant d'elle.

Il y avoit plus de huit jours qu'elle étoit dans cette demeure heureuse, que toujours hors d'elle-même, elle n'avoit pas fait une seule réflexion : elle avoit joui de son bonheur sans le connoître, & sans avoir eu un seul de ces momens tranquilles, où l'ame se rend pour ainsi dire compte à elle-même, & s'écoute dans le silence des passions.

Les bienheureux ont des plaisirs si vifs, qu'ils peuvent rarement jouir de cette liberté d'esprit : c'est pour cela qu'attachés invinciblement aux objets présens, ils perdent entiérement la mémoire des choses passées, & n'ont plus aucun souci de ce qu'ils ont connu ou aimé dans l'autre vie.

Mais Anaïs, dont l'esprit étoit vraiment philosophe, avoit passé presque toute sa vie à méditer : elle avoit poussé ses réflexions beaucoup plus loin qu'on n'auroit dû l'attendre d'une femme laissée à elle-même. La retraite austere que son mari lui avoit fait garder, ne lui avoit laissé que cet avantage.

C'eſt cette force d'eſprit qui lui avoit fait mépriſer la crainte dont ſes compagnes étoient frappées, & la mort qui devoit être la fin de ſes peines & le commencement de ſa félicité.

Ainſi elle ſortit peu-à-peu de l'ivreſſe des plaiſirs, & s'enferma ſeule dans un appartement de ſon palais. Elle ſe laiſſa aller à des réflexions bien douces ſur ſa condition paſſée & ſur ſa félicité préſente : elle ne put s'empêcher de s'attendrir ſur le malheur de ſes compagnes : on eſt ſenſible à des tourmens que l'on a partagés. Anaïs ne ſe tint pas dans les ſimples bornes de la compaſſion ; plus tendre envers ces infortunées, elle ſe ſentit portée à les ſecourir.

Elle donna ordre à un de ces jeunes hommes qui étoient auprès d'elle, de prendre la figure de ſon mari ; d'aller dans ſon Sérail, de s'en rendre maître, de l'en chaſſer, & d'y reſter à ſa place juſqu'à ce qu'elle le rappellât.

L'exécution fut prompte : il fendit les airs, arriva à la porte du Sérail d'Ibrahim, qui n'y étoit pas. Il frappe, tout lui eſt ouvert, les Eunuques tombent à ſes pieds. Il vole vers les appar-

temens où les femmes d'Ibrahim étoient enfermées. Il avoit en passant pris les clefs dans la poche de ce jaloux, à qui il s'étoit rendu invisible. Il entre, & les surprend d'abord par son air doux, affable; & bientôt après il les surprend davantage par ses empressemens & par la rapidité de ses entreprises. Toutes eurent leur part de l'étonnement, & elles l'auroient pris pour un songe, s'il y eût eu moins de réalité.

Pendant que ces nouvelles scenes se jouent dans le Sérail, Ibrahim heurte, se nomme, tempête & crie. Après avoir essuyé bien des difficultés, il entre, & jette les Eunuques dans un désordre extrême. Il marche à grands pas; mais il recule en arriere, & tombe comme des nues, quand il voit le faux Ibrahim, sa véritable image, dans toutes les libertés d'un maître. Il crie au secours; il veut que les Eunuques lui aident à tuer cet imposteur, mais il n'est pas obéi. Il n'a plus qu'une bien foible ressource; c'est de s'en rapporter au jugement de ses femmes. Dans une heure, le faux Ibrahim avoit séduit tous ses juges. L'autre est chassé & traîné indignement hors du Sérail; & il auroit reçu la mort mille

fois, si son rival n'avoit ordonné qu'on lui sauvât la vie. Enfin le nouvel Ibrahim, resté maître du champ de bataille, se montra de plus en plus digne d'un tel choix; & se signala par des miracles jusqu'alors inconnus. Vous ne ressemblez pas à Ibrahim, disoient ces femmes. Dites, dites plutôt que cet imposteur ne me ressemble pas, disoit le triomphant Ibrahim: comment faut-il faire pour être votre époux, si ce que je fais ne suffit pas?

Ah! nous n'avons garde de douter, dirent les femmes: si vous n'êtes pas Ibrahim, il nous suffit que vous ayez si bien mérité de l'être: vous êtes plus Ibrahim en un jour qu'il ne l'a été durant le cours de dix années. Vous me promettez donc, reprit-il, que vous vous déclarerez en ma faveur contre cet imposteur. N'en doutez pas, dirent-elles d'une commune voix; nous vous jurons une fidélité éternelle; nous n'avons été que trop long-temps abusées. Le traître ne soupçonnoit point notre vertu, il ne soupçonnoit que sa foiblesse. Nous voyons bien que les hommes ne sont point faits comme lui; c'est à vous sans doute qu'ils ressemblent.

Si vous saviez combien vous nous le faites haïr! Ah! je vous donnerai souvent de nouveaux sujets de haine, reprit le faux Ibrahim; vous ne connoissez point encore tout le tort qu'il vous a fait. Nous jugeons de son injustice par la grandeur de votre vengeance, reprirent-elles. Oui, vous avez raison, dit l'homme divin, j'ai mesuré l'expiation au crime: je suis bien aise que vous soyez contentes de ma maniere de punir. Mais, dirent ces femmes, si cet imposteur revient, que ferons-nous? Il lui seroit, je crois, difficile de vous tromper, répondit-il: dans la place que j'occupe auprès de vous, on ne se soutient guere par la ruse; & d'ailleurs je l'enverrai si loin, que vous n'entendrez plus parler de lui. Pour lors, je prendrai sur moi le soin de votre bonheur. Je ne serai point jaloux; je saurai m'assurer de vous, sans vous gêner; j'ai assez bonne opinion de mon mérite pour croire que vous me serez fideles: si vous n'étiez pas vertueuses avec moi, avec qui le seriez-vous? Cette conversation dura long-temps entre lui & ses femmes, qui, plus frappées de la différence des

deux Ibrahim que de leur reſſemblance, ne ſongeoient pas même à ſe faire éclaircir de tant de merveilles. Enfin le mari déſeſpéré revint encore les troubler : il trouva toute ſa maiſon dans la joie, & ſes femmes plus incrédules que jamais. La place n'étoit pas tenable pour un jaloux ; il ſortit furieux. Et un inſtant après, le faux Ibrahim le ſuivit, le prit, le tranſporta dans les airs, & le laiſſa à deux mille lieues de là.

O dieux ! dans quelle déſolation ſe trouverent ces femmes dans l'abſence de leur cher Ibrahim ! Déjà leurs Eunuques avoient repris leur ſévérité naturelle ; toute la maiſon étoit en larmes ; elles s'imaginoient quelquefois que tout ce qui leur étoit arrivé n'étoit qu'un ſonge ; elles ſe regardoient toutes les unes les autres, & ſe rappelloient les moindres circonſtances de ces étranges aventures. Enfin le céleſte Ibrahim revint toujours plus aimable ; il leur parut que ſon voyage n'avoit pas été pénible. Le nouveau maître prit une conduite ſi oppoſée à celle de l'autre, qu'elle ſurprit tous les voiſins. Il congédia tous les Eunuques,

rendit sa maison accessible à tout le monde : il ne voulut pas même souffrir que ses femmes se voilassent. C'étoit une chose singuliere de les voir dans les festins, parmi des hommes, aussi libres qu'eux. Ibrahim crut avec raison, que les coutumes du pays n'étoient pas faites pour des citoyens comme lui. Cependant il ne se refusoit aucune dépense : il dissipa avec une immense profusion les biens du jaloux, qui de retour trois ans après des pays lointains où il avoit été transporté, ne trouva plus que ses femmes, & trente-six enfans.

De Paris, le 26 de la lune de Gemmadi, 1720.

LETTRE CXLII.

RICA A USBEK,

*A***.*

VOICI une Lettre que je reçus hier d'un Savant : elle te paroîtra singuliere.

MONSIEUR,

IL y a six mois que j'ai recueilli la succession d'un oncle très-riche, qui m'a laissé cinq ou six cents mille livres, & une maison superbement meublée. Il y a plaisir d'avoir du bien, lorsqu'on en sait faire un bon usage. Je n'ai point d'ambition ni de goût pour les plaisirs : je suis presque toujours enfermé dans un cabinet, où je mene la vie d'un Savant. C'est dans ce lieu que l'on trouve un curieux amateur de la vénérable antiquité.

Lorsque mon oncle eut fermé les yeux, j'aurois fort souhaité de le faire enterrer avec les cérémonies observées par les anciens Grecs & Romains : mais je n'avois pour

lors ni lacrimatoires, ni urnes, ni lampes antiques.

Mais depuis, je me ſuis bien pourvu de ces précieuſes raretés. Il y a quelques jours que je vendis ma vaiſſelle d'argent, pour acheter une lampe de terre qui avoit ſervi à un Philoſophe ſtoïcien. Je me ſuis défait de toutes les glaces dont mon oncle avoit couvert preſque tous les murs de ſes appartemens, pour avoir un petit miroir fêlé, qui fut autrefois à l'uſage de Virgile : je ſuis charmé d'y voir ma figure repréſentée, au lieu de celle du cygne de Mantoue. Ce n'eſt pas tout : j'ai acheté cent louis d'or cinq ou ſix pieces d'une monnoie de cuivre qui avoit cours il y a deux mille ans. Je ne ſache pas avoir à préſent dans ma maiſon un ſeul meuble qui n'ait été fait avant la décadence de l'Empire. J'ai un petit cabinet de manuſcrits fort précieux & fort chers : quoique je me tue la vue à les lire, j'aime beaucoup mieux m'en ſervir que des exemplaires imprimés, qui ne ſont pas ſi corrects & que tout le monde a entre les mains. Quoique je ne ſorte preſque jamais, je ne laiſſe pas d'avoir une paſſion démeſurée de connoître tous les anciens chemins qui étoient du temps des Romains. Il y en a un qui eſt

près de chez moi, qu'un Proconsul des Gaules fit faire il y a environ douze cents ans : lorsque je vais à ma maison de campagne, je ne manque jamais d'y passer, quoiqu'il soit très-incommode, & qu'il m'alonge de plus d'une lieue : mais ce qui me fait enrager, c'est qu'on y a mis des poteaux de bois de distance en distance, pour marquer l'éloignement des Villes voisines. Je suis désespéré de voir ces misérables indices, au lieu des colones milliaires qui y étoient autrefois : je ne doute pas que je ne les fasse rétablir par mes héritiers, & que je ne les engage à cette dépense par mon testament. Si vous avez, Monsieur, quelque manuscrit Persan, vous me ferez plaisir de m'en accommoder : je vous le paierai tout ce que vous voudrez ; & je vous donnerai par-dessus le marché quelques ouvrages de ma façon, par lesquels vous verrez que je ne suis point un membre inutile de la République des Lettres. Vous y remarquerez entr'autres une dissertation, où je fais voir que la couronne dont on se servoit autrefois dans les triomphes, étoit de chêne & non pas de laurier : vous en admirerez une autre, où je prouve par de doctes conjectures tirées des plus graves Auteurs Grecs, que Cambyse fut blessé à

la jambe gauche, & non pas à la droite : une autre, où je démontre qu'un petit front étoit une beauté très-recherchée chez les Romains. Je vous enverrai encore un volume in-4°. *en forme d'explication d'un vers du sixieme Livre de l'Enéide de Virgile. Vous ne recevrez tout ceci que dans quelques jours : & quant à présent, je me contente de vous envoyer ce fragment d'un ancien Mythologiste Grec, qui n'avoit point paru jusqu'ici, & que j'ai découvert dans la poussiere d'une bibliotheque. Je vous quitte pour une affaire importante que j'ai sur les bras : il s'agit de restituer un beau passage de Pline le Naturaliste, que les Copistes du cinquieme siecle ont étrangement défiguré. Je suis, &c.*

FRAGMENT D'UN ANCIEN MYTHOLOGISTE.

DANS une Isle près des Orcades, il naquit un enfant qui avoit pour pere Eole, Dieu des vents, & pour mere une nymphe de Calédonie. On dit de lui qu'il apprit tout seul à compter avec ses doigts ; & que dès l'âge de quatre ans il distinguoit si parfaitement les métaux, que sa mere ayant voulu lui donner une bague

de laiton au lieu d'une d'or, il reconnut la tromperie, & la jeta par terre.

Dès qu'il fut grand, ſon pere lui apprit le ſecret d'enfermer les vents dans des outres, qu'il vendoit enſuite à tous les voyageurs : mais comme la marchandiſe n'étoit pas fort priſée dans ſon pays, il le quitta, & ſe mit à courir le monde, en compagnie de l'aveugle dieu du haſard.

Il apprit dans ſes voyages, que dans la Bétique l'or reluiſoit de toutes parts ; cela fit qu'il y précipita ſes pas. Il y fut fort mal reçu de Saturne qui régnoit pour lors : mais ce Dieu ayant quitté la terre, il s'aviſa d'aller dans tous les carrefours, où il crioit ſans ceſſe d'une voix rauque : Peuples de Bétique, vous croyez être riches parce que vous avez de l'or & de l'argent. Votre erreur me fait pitié. Croyez-moi ; quittez le pays des vils métaux : venez dans l'empire de l'imagination, & je vous promets des richeſſes qui vous étonneront vous-mêmes. Auſſi-tôt il ouvrit une grande partie des outres qu'il avoit apportées, & il diſtribua de ſa marchandiſe à qui en voulut.

Le lendemain il revint dans les mêmes carrefours, & il s'écria : Peuples de Bétique, voulez-vous être riches ? Imaginez-

vous que je le ſuis beaucoup, & que vous l'êtes beaucoup auſſi : mettez-vous tous les matins dans l'eſprit que votre fortune a doublé pendant la nuit : levez-vous enſuite ; & ſi vous avez des créanciers, allez les payer de ce que vous aurez imaginé ; & dites-leur d'imaginer à leur tour.

Il parut quelques jours après, & il parla ainſi : Peuples de Bétique, je vois bien que votre imagination n'eſt pas ſi vive que les premiers jours, laiſſez-vous conduire à la mienne : je mettrai tous les matins devant vos yeux un écriteau, qui ſera pour vous la ſource des richeſſes ; vous n'y verrez que quatre paroles ; mais elles ſeront bien ſignificatives ; car elles régleront la dot de vos femmes, la légitime de vos enfans, le nombre de vos domeſtiques. Et quant à vous, dit-il à ceux de la troupe qui étoient le plus près de lui, quant à vous, mes chers enfans (je puis vous appeller de ce nom, car vous avez reçu de moi une ſeconde naiſſance), mon écriteau décidera de la magnificence de vos équipages, de la ſumptuoſité de vos feſtins, du nombre & de la penſion de vos maîtreſſes.

A quelques jours de-là, il arriva dans le carrefour tout eſſoufflé ; & tranſporté de

colere, il s'écria : Peuples de Bétique, je vous avois conſeillé d'imaginer, & je vois que vous ne le faites pas. Eh bien, à préſent je vous l'ordonne. Là-deſſus il les quitta bruſquement ; mais la réflexion le rappella ſur ſes pas. *J'apprends que quelques-uns de vous ſont aſſez déteſtables pour conſerver leur or & leur argent. Encore paſſe pour l'argent ; mais pour de l'or.... pour de l'or.... Ah ! cela me met dans une indignation..... Je jure, par mes outres ſacrées, que s'ils ne viennent me l'apporter, je les punirai ſévérement. Puis il ajouta, d'un air tout à fait perſuaſif : Croyez-vous que ce ſoit pour garder ces miſérables métaux que je vous les demande ? Une marque de ma candeur, c'eſt que lorſque vous me les apportâtes il y a quelques jours, je vous en rendis ſur le champ la moitié.*

Le lendemain on l'apperçut de loin, & on le vit s'inſinuer avec une voix douce & flatteuſe : Peuples de Bétique, j'apprends que vous avez une partie de vos tréſors dans les pays étrangers : je vous prie, faites-les-moi venir ; vous me ferez plaiſir, & je vous en aurai une reconnoiſſance éternelle.

Le fils d'Eole parloit à des gens qui

n'avoient pas grande envie de rire ; ils ne purent pourtant s'en empêcher : ce qui fit qu'il s'en retourna bien confus. Mais reprenant courage, il hasarda encore une petite priere. Je sais que vous avez des pierres précieuses ; au nom de Jupiter, défaites-vous-en ; rien ne vous appauvrit comme ces sortes de choses ; défaites-vous-en, vous dis-je. Si vous ne le pouvez pas par vous-mêmes, je vous donnerai des hommes d'affaire excellens. Que de richesses vont couler chez vous si vous faites ce que je vous conseille ! Oui, je vous promets tout ce qu'il y a de plus pur dans mes outres.

Enfin il monta sur un tréteau ; & prenant une voix plus assurée, il dit : Peuples de Bétique, j'ai comparé l'heureux état dans lequel vous êtes avec celui où je vous trouvai lorsque j'arrivai ici ; je vous vois le plus riche peuple de la terre : mais pour achever votre fortune, souffrez que je vous ôte la moitié de vos biens. A ces mots, d'une aile légere le fils d'Eole disparut, & laissa ses auditeurs dans une consternation inexprimable ; ce qui fit qu'il revint le lendemain, & parla ainsi : Je m'apperçus hier que mon discours vous déplut extrêmement. Eh bien, prenez que

je ne vous aye rien dit. Il eſt vrai ; la moitié c'eſt trop. Il n'y a qu'à prendre d'autres expédiens pour arriver au but que je me ſuis propoſé. Aſſemblons nos richeſſes dans un même endroit ; nous le pouvons facilement ; car elles ne tiennent pas un gros volume. Auſſi-tôt il en diſparut les trois quarts.

De Paris, le 9 de la lune de Chahban, 1720.

LETTRE CXLIII.

RICA A NATANAEL LEVI,

Médecin Juif à Livourne.

TU me demandes ce que je penſe de la vertu des Amulettes & de la puiſſance des Taliſmans. Pourquoi t'adreſſes-tu à moi ? Tu es Juif, & je ſuis Mahométan ; c'eſt-à-dire, que nous ſommes tous deux bien crédules.

Je porte toujours ſur moi plus de deux mille paſſages du ſaint Alcoran, j'attache à mes bras un petit paquet où ſont écrits les noms de plus de deux cents Dervis : ceux d'Hali, de Fatmé

& de tous les purs, ſont cachés en plus de vingt endroits de mes habits.

Cependant, je ne déſapprouve point ceux qui rejettent cette vertu que l'on attribue à de certaines paroles. Il nous eſt bien plus difficile de répondre à leurs raiſonnemens, qu'à eux de répondre à nos expériences.

Je porte tous ces chiffons ſacrés par une longue habitude, pour me conformer à une pratique univerſelle : je crois que, s'ils n'ont pas plus de vertu que les bagues & les autres ornemens dont on ſe pare, ils n'en ont pas moins. Mais toi, tu mets toute ta confiance ſur quelques Lettres myſtérieuſes ; & ſans cette ſauve-garde, tu ſerois dans un effroi continuel.

Les hommes ſont bien malheureux ! Ils flottent ſans ceſſe entre de fauſſes eſpérances & des craintes ridicules ; & au lieu de s'appuyer ſur la raiſon, ils ſe font des monſtres qui les intimident, ou des fantômes qui les ſéduiſent.

Quel effet veux-tu que produiſe l'arrangement de certaines Lettres ? quel effet veux-tu que leur dérangement puiſſe troubler ? Quelle relation ont-

elles avec les vents, pour appaiſer les tempêtes; avec la poudre à canon, pour en vaincre l'effort; avec ce que les Médecins appellent l'humeur peccante & la cauſe morbifique des maladies, pour les guérir?

Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'eſt que ceux qui fatiguent leur raiſon pour lui faire rapporter de certains événemens à des vertus occultes, n'ont pas un moindre effort à faire pour s'empêcher d'en voir la véritable cauſe.

Tu me diras que de certains preſtiges ont fait gagner une bataille; & moi je te dirai qu'il faut que tu t'aveugles, pour ne pas trouver dans la ſituation du terrein, dans le nombre ou dans le courage des ſoldats, dans l'expérience des Capitaines, des cauſes ſuffiſantes pour produire cet effet dont tu veux ignorer la cauſe.

Je te paſſe, pour un moment, qu'il y ait des preſtiges: paſſe-moi à mon tour pour un moment, qu'il n'y en ait point; car cela n'eſt pas impoſſible. Ce que tu m'accordes, n'empêche pas que deux armées ne puiſſent ſe battre: veux-tu que dans ce cas-là aucune des deux ne puiſſe remporter la victoire?

Crois-tu que leur sort restera incertain, jusqu'à ce qu'une puissance invisible vienne le déterminer? que tous les coups seront perdus, toute la prudence vaine, & tout le courage inutile?

Pensés-tu que la mort dans ces occasions, rendue présente de mille manieres, ne puisse pas produire dans les esprits ces terreurs paniques que tu as tant de peine à expliquer? Veux-tu que dans une armée de cent mille hommes, il ne puisse pas y avoir un seul homme timide? Crois-tu que le découragement de celui-ci ne puisse pas produire le découragement d'un autre? que le second qui quitte un troisieme, ne lui fasse pas bientôt abandonner un quatrieme? Il n'en faut pas davantage pour que le désespoir de vaincre saisisse soudain toute une armée, & la saisisse d'autant plus facilement qu'elle se trouve plus nombreuse.

Tout le monde sait, & tout le monde sent que les hommes, comme toutes les créatures qui tendent à conserver leur être, aiment passionnément la vie; on sait cela en général: & on cherche pourquoi dans une certaine occasion particuliere ils ont craint de la perdre?

Quoique

Quoique les Livres ſacrés de toutes les Nations ſoient remplies de ces terreurs paniques ou ſurnaturelles, je n'imagine rien de ſi frivole, parce que, pour s'aſſurer qu'un effet qui peut être produit par cent mille cauſes naturelles, eſt ſurnaturel, il faut avoir auparavant examiné ſi aucune de ces cauſes n'a agi; ce qui eſt impoſſible.

Je ne t'en dirai pas davantage, Nathanaël; il me ſemble que la matiere ne mérite pas d'être ſi ſérieuſement traitée.

De Paris, le 20 de la lune de Chahban, 1720.

P. S. Comme je finiſſois, j'ai entendu crier dans la rue une Lettre d'un Médecin de Province à un Médecin de Paris; (car ici toutes les bagatelles s'impriment, ſe publient & s'achetent.) J'ai cru que je ferois bien de te l'envoyer, parce qu'elle a du rapport à notre ſujet (*).

(*) *L'Auteur, dans le manuſcrit qu'il avoit confié de ſon vivant aux Libraires, a jugé à propos de faire des retranchemens. On n'a pas cru devoir en priver le Lecteur, qui les trouvera ici en notes.*

Il y a bien des choſes que je n'entends pas: mais toi qui es Médecin, tu dois entendre le langage de tes confreres.

LETTRE

D'un Médecin de Province à un Médecin de Paris.

IL y avoit dans notre Ville un malade qui ne dormoit point depuis trente-cinq jours. Son Médecin lui ordonna l'opium : mais il ne pouvoit ſe réſoudre à le prendre ; & il avoit la coupe à la main, qu'il étoit plus indéterminé que jamais. Enfin il dit à ſon Médecin : Monſieur, je vous demande quartier ſeulement juſqu'à demain : je connois un homme qui n'exerce pas la Médecine, mais qui a chez lui un nombre innombrable de remedes contre l'inſomnie ; ſouffrez que je l'envoie querir : & ſi je ne dors pas cette nuit, je vous promets que je reviendrai à vous. Le Médecin congédié, le malade fit fermer les rideaux ; & dit à un petit laquais : Tiens, va-t-en chez Monſieur Anis, & dis-lui qu'il vienne me parler. Monſieur Anis arrive. Mon cher Monſieur Anis, je me meurs, je ne puis dormir : n'auriez-vous point dans votre boutique la C. du G. ou bien quelque Livre de dévotion compoſé par un

R. P. J. que vous n'ayez pas pu vendre ? car souvent les remedes les plus gardés sont les meilleurs. Monsieur, dit le Libraire, j'ai chez moi la Cour Sainte *du Pere Caussin en six volumes à votre service : je vais vous l'envoyer ; je souhaite que vous vous en trouviez bien. Si vous voulez les Œuvres du R. P. Rodriguès, Jésuite Espagnol, ne vous en faites point faute. Mais croyez-moi, tenons-nous-en au Pere Caussin : j'espere, avec l'aide de Dieu, qu'une période du P. Caussin vous fera autant d'effet qu'un feuillet tout entier de la C. du G. Là-dessus Monsieur Anis sortit, & courut chercher le remede à sa boutique.* La Cour Sainte *arrive : on en secoue la poudre ; le fils du malade, jeune écolier, commence à la lire : il en sentit le premier l'effet ; à la seconde page, il ne prononçoit plus que d'une voix mal articulée, & déjà toute la compagnie se sentoit affoiblie ; un instant après tout ronfla, excepté le malade, qui après avoir été long temps éprouvé, s'assoupit à la fin.*

Le Médecin (*) *arrive de grand matin. Hé bien ! a-t-on pris mon opium ? On ne lui répond rien ; la femme, la fille, le*

(*) *Le Médecin étoit un homme subtil, rempli des mysteres de la cabale & de la puissance des paroles & des esprits ; cela le frappa : & après plusieurs réflexions,*

petit garçon, tous transportés de joie, lui montrent le Pere Caussin. Il demande ce que c'est : on lui dit : Vive le Pere Caussin ;

il résolut de changer absolument sa pratique. Voilà un fait bien singulier, disoit-il. Je tiens une expérience ; il faut la pousser plus loin. Hé pourquoi un esprit ne pourroit-il pas transmettre à son ouvrage les mêmes qualités qu'il a lui même ; ne le voyons-nous pas tous les jours ? Au moins cela vaut il bien la peine de l'essayer. Je suis las des Apothicaires ; leurs syrops, leurs juleps & toutes les drogues galéniques ruinent les malades & leur santé. Changeons de méthode ; éprouvons la vertu des esprits. Sur cette idée, il dressa une nouvelle pharmacie, comme vous allez voir par la description que je vous vais faire des principaux remedes qu'il mit en pratique.

Tisane purgative.

Prenez trois feuilles de la Logique d'Aristote en Grec ; deux feuilles d'un Traité de Théologie Scholastique le plus aigu, comme, par exemple, du subtil Scot ; quatre de Paracelse, une d'Avicenne, six d'Averroës, trois de Porphyre, autant de Plotin, autant de Jamblique. Faites infuser le tout pendant vingt-quatre heures, & prenez-en quatre prises par jour.

Purgatif plus violent.

*Prenez dix A** du C** concernant la B** & la C** des I** ; faites-les distiller au bain-marie ; mortifiez une goutte de l'humeur âcre & piquante qui en viendra dans un verre d'eau commune ; avalez le tout avec confiance.*

Vomitif.

Prenez six harangues, une douzaine d'oraisons funebres indifféremment, prenant garde pourtant de ne point se servir de celles de M. de N. ; un recueil de nouveaux Opéra ; cinquante Romans ; trente Mémoires

il faut l'envoyer relier. Qui l'eût dit ? qui l'eût cru ? C'eſt un miracle. Tenez, Monſieur, voyez donc le Pere Cauſſin ; c'eſt

nouveaux. Mettez le tout dans un matras ; laiſſez-le en digeſtion pendant deux jours ; puis faites-le diſtiller au feu de ſable. Et ſi tout cela ne ſuffit pas,

Autre plus puiſſant.

Prenez une feuille de papier marbré, qui ait ſervi à couvrir un recueil des pieces des J. F. ; faites-la infuſer l'eſpace de trois minutes ; faites chauffer une cuillerée de cette infuſion, & avalez.

Remede très-ſimple pour guérir de l'aſthme.

Liſez tous les ouvrages du R. P. Maimbourb, ci-devant Jéſuite, prenant garde de ne vous arrêter qu'à la fin de chaque période ; & vous ſentirez la faculté de reſpirer vous revenir peu à peu, ſans qu'il ſoit beſoin de réitérer le remede.

Pour préſerver de la gale, gratelle, teigne, farcin des chevaux.

Prenez trois cathégories d'Ariſtote, deux degrés métaphyſiques, une diſtinction, ſix vers de Chapelain, une phraſe tirée des Lettres de M. l'Abbé de S. Cyran : Ecrivez le tout ſur un morceau de papier que vous plierez, attacherez à un ruban, & porterez au cou.

Miraculum chymicum, de violentâ fermentatione, cum fumo, igne & flammâ.

Miſce Queſnellianam infuſionem, cum infuſione Lallemaniana ; fiat fermentatio cum magnâ vi, impetu, & tonitru, acidis pugnantibus, & invicem penetrantibus alcalinos ſales : fiet evaporatio ardentium ſpirituum. Pone liquorem fermentatum in alembico : nihil inde extrahes, & nihil invenies niſi caput mortuum.

ce volume-là qui a fait dormir mon pere. Et là-dessus on lui expliqua la chose comme elle s'étoit passée (*).

Lenitivum.

Recipe Molinæ anodini chartas duas ; Escobaris relaxativi paginas sex ; Vasquii emollientis folium unum ; infunde in aquæ communis lib. iiij. *Ad consumptionem dimidiæ partis colentur & exprimantur ; &, in expressione, dissolve Bauni detersivi & Tamburini abluentis folia* iij.

Fiat clyster.

In chlorosim, quam vulgus pallidos-colores, aut febrim-amatoriam, appellat.

Recipe Aretini figuras iiij ; *R. Thomæ Sanchii de matrimonio folia* ij. *Infundantur in aquæ communis libras quinque.*

Fiat ptisana aperiens.

Voilà les drogues que notre Médecin mit en pratique avec un succès imaginable. Il ne vouloit pas, disoit-il, pour ne pas ruiner ses malades, employer des remedes rares, & qui ne se trouvent presque point : comme, par exemple, une Epître dédicatoire qui n'ait fait bâiller personne : une Préface trop courte ; un Mandement fait par un Evêque ; & l'Ouvrage d'un Janséniste méprisé par un Janséniste, ou bien admiré par un Jésuite. Il disoit que ces sortes de remedes ne sont propres qu'à entretenir la charlatannerie, contre laquelle il avoit une antipathie insurmontable.

(*) *Voyez la note précédente*, page 457.

LETTRE CXLIV.

USBEK A RICA.

JE trouvai, il y a quelques jours, dans une maiſon de campagne où j'étois allé, deux Savans qui ont ici une grande célébrité. Leur caractere me parut admirable. La converſation du premier, bien appréciée, ſe réduiſoit à ceci: Ce que j'ai dit eſt vrai, parce que je l'ai dit. La converſation du ſecond portoit ſur autre choſe: Ce que je n'ai pas dit n'eſt pas vrai, parce que je ne l'ai pas dit.

J'aimois aſſez le premier: car qu'un homme ſoit opiniâtre, cela ne me fait abſolument rien; mais qu'il ſoit impertinent, cela me fait beaucoup. Le premier défend ſes opinions, c'eſt ſon bien: le ſecond attaque les opinions des autres, & c'eſt le bien de tout le monde.

Oh, mon cher Usbek! que la vanité ſert mal ceux qui en ont une doſe plus forte que celle qui eſt néceſſaire pour la conſervation de la nature! Ces

gens-là veulent être admirés à force de déplaire. Ils cherchent à être supérieurs, & ils ne sont pas seulement égaux.

Hommes modestes, venez que je vous embrasse. Vous faites la douceur & le charme de la vie. Vous croyez que vous n'avez rien; & moi je vous dis que vous avez tout. Vous pensez que vous n'humiliez personne, & vous humiliez tout le monde. Et, quand je vous compare dans mon idée avec ces hommes absolus que je vois par-tout, je les précipite de leur tribunal, & je les mets à vos pieds.

De Paris, le 22 de la lune de Chahban, 1720.

LETTRE CXLV.

USBEK A ***.

UN homme d'esprit est ordinairement difficile dans les sociétés. Il choisit peu de personnes, il s'ennuie avec tout ce grand nombre de gens qu'il lui plaît appeller mauvaise compagnie; il est impossible qu'il ne fasse

un peu ſentir ſon dégoût : autant d'ennemis.

Sûr de plaire quand il voudra, il néglige très-ſouvent de le faire.

Il eſt porté à la critique, parce qu'il voit plus de choſes qu'un autre, & les ſent mieux.

Il ruine preſque toujours ſa fortune, parce que ſon eſprit lui fournit pour cela un plus grand nombre de moyens.

Il échoue dans ſes entrepriſes, parce qu'il haſarde beaucoup. Sa vue qui ſe porte toujours loin, lui fait voir des objets qui ſont à de trop grandes diſtances ; ſans compter que dans la naiſſance d'un projet il eſt moins frappé des difficultés qui viennent de la choſe, que des remedes qui ſont de lui & qu'il tire de ſon propre fonds.

Il néglige les menus détails dont dépend cependant la réuſſite de preſque toutes les grandes affaires.

L'homme médiocre, au contraire, cherche à tirer parti de tout : il ſent bien qu'il n'a rien à perdre en négligences.

L'approbation univerſelle eſt plus ordinairement pour l'homme médiocre. On eſt charmé de donner à celui-ci,

on eſt enchanté d'ôter à celui-là. Pendant que l'envie fond ſur l'un, & qu'on ne lui pardonne rien, on ſupplée tout en faveur de l'autre : la vanité ſe déclare pour lui.

Mais ſi un homme d'eſprit a tant de déſavantages, que dirons-nous de la dure condition des Savans ?

Je n'y penſe jamais, que je ne me rappelle une Lettre d'un d'eux à un de ſes amis. La voici :

MONSIEUR,

JE ſuis un homme qui m'occupe toutes les nuits à regarder avec des lunettes de trente pieds ces grands corps qui roulent ſur nos têtes ; & quand je veux me délaſſer, je prends mes petits microſcopes, & j'obſerve un ciron ou une mitte.

Je ne ſuis point riche, & je n'ai qu'une ſeule chambre : je n'oſe même y faire du feu, parce que j'y tiens mon thermometre, & que la chaleur étrangere le feroit hauſſer. L'hiver dernier je penſai mourir de froid : & quoique mon thermometre, qui étoit au plus bas degré, m'avertît que mes mains alloient ſe geler, je ne me dérangeai point. Et j'ai la conſolation d'être inſtruit exacte-

ment des changemens de temps les plus insensibles de toute l'année passée.

Je me communique fort peu ; & de tous les gens que je vois, je n'en connois aucun. Mais il y a un homme à Stockholm, un autre à Leipzig, un autre à Londres que je n'ai jamais vus, & que je ne verrai sans doute jamais, avec lesquels j'entretiens une correspondance si exacte, que je ne laisse pas passer un courrier sans leur écrire.

*Mais quoique je ne connoisse personne dans mon quartier, je suis dans une si mauvaise réputation, que je serai à la fin obligé de le quitter. Il y a cinq ans que je fus rudement insulté par une de mes voisines, pour avoir fait la dissection d'un chien qu'elle prétendoit lui appartenir. La femme d'un boucher qui se trouva-là se mit de la partie. Et pendant que celle-là m'accabloit d'injures, celle ci m'assommoit à coups de pierres, conjointement avec le Docteur *** qui étoit avec moi, & qui reçut un coup terrible sur l'os frontal & occipital, dont le siege de sa raison fut très-ébranlé.*

Depuis ce temps-là, dès qu'il s'écarte quelque chien au bout de la rue, il est aussitôt décidé qu'il a passé par mes mains. Une

bonne Bourgeoiſe qui en avoit perdu un petit qu'elle aimoit, diſoit-elle, plus que ſes enfans, vint l'autre jour s'évanouir dans ma chambre; & ne le trouvant pas, elle me cita devant le Magiſtrat. Je crois que je ne ſerai jamais délivré de la malice importune de ces femmes, qui avec leurs voix glapiſſantes m'étourdiſſent ſans ceſſe de l'oraiſon funebre de tous les automates qui ſont morts depuis dix ans. Je ſuis, &c.

Tous les Savans étoient autrefois accuſés de magie. Je n'en ſuis point étonné. Chacun diſoit en lui-même : J'ai porté les talens naturels auſſi loin qu'ils peuvent aller; cependant un certain Savant a des avantages ſur moi : il faut bien qu'il y ait là quelque diablerie.

A préſent que ces ſortes d'accuſations ſont tombées dans le décri, on a pris un autre tour, & un Savant ne ſauroit guere éviter le reproche d'irréligion ou d'héréſie. Il a beau être abſous par le peuple, la plaie eſt faite, & ne ſe fermera jamais bien : c'eſt toujours pour lui un endroit malade. Un adverſaire viendra trente ans après lui dire modeſtement : A Dieu ne plaiſe

que je dise que ce dont on vous accuse soit vrai ; mais vous avez été obligé de vous défendre. C'est ainsi qu'on tourne contre lui sa justification même.

S'il écrit quelqu'histoire, & qu'il ait de la noblesse dans l'esprit & quelque droiture dans le cœur, on lui suscite mille persécutions. On ira contre lui soulever le Magistrat sur un fait qui s'est passé il y a mille ans ; & on voudra que sa plume soit captive, si elle n'est pas vénale.

Plus heureux cependant que ces hommes lâches qui abandonnent leur foi pour une médiocre pension ; qui, à prendre toutes leurs impostures en détail, ne les vendent pas seulement une obole ; qui renversent la constitution de l'Empire, diminuent les droits d'une Puissance, augmentent ceux d'une autre, donnent aux Princes, ôtent aux Peuples, font revivre des droits surannés, flattent les passions qui sont en crédit de leur temps & les vices qui sont sur le trône, imposant à la postérité d'autant plus indignement, qu'elle a moins de moyens de détruire leur témoignage.

Mais ce n'est point assez pour un Au-

teur d'avoir essuyé toutes ces insultes ; ce n'est point assez pour lui d'avoir été dans une inquiétude continuelle sur le succès de son ouvrage. Il voit le jour enfin, cet ouvrage qui lui a tant coûté. Il lui attire des querelles de toutes parts. Et comment les éviter ? Il avoit un sentiment ; il l'a soutenu par ses écrits : il ne savoit pas qu'un homme à deux cents lieues de lui avoit dit tout le contraire. Voilà cependant la guerre qui se déclare.

Encore, s'il pouvoit espérer d'obtenir quelque considération ! Non. Il n'est tout au plus estimé que de ceux qui se sont appliqués au même genre de science que lui. Un Philosophe a un mépris souverain pour un homme qui a la tête chargée de faits, & il est à son tour regardé comme un visionnaire par celui qui a une bonne mémoire.

Quant à ceux qui font profession d'une orgueilleuse ignorance, ils voudroient que tout le genre humain fût enseveli dans l'oubli où ils seront eux-mêmes.

Un homme à qui il manque un talent, se dédommage en le méprisant ; il ôte cet obstacle qu'il rencontroit

entre le mérite & lui, & par-là se trouve au niveau de celui dont il redoute les travaux.

Enfin il faut joindre à une réputation équivoque la privation des plaisirs & la perte de la santé.

De Paris, le 26 de la lune de Chahban, 1720.

LETTRE CXLVI.

USBEK A RHÉDI,

A Venise.

IL y a long-temps que l'on a dit que la bonne foi étoit l'ame d'un grand Ministre.

Un particulier peut jouir de l'obscurité où il se trouve; il ne se décrédite que devant quelques gens; il se tient couvert devant les autres: mais un Ministre qui manque à la probité, a autant de témoins, autant de juges qu'il y a de gens qu'il gouverne.

Oserai-je le dire? le plus grand mal que fait un Ministre sans probité, n'est pas de desservir son Prince, & de rui-

ner ſon peuple ; il y en a un autre, à mon avis, mille fois plus dangereux : c'eſt le mauvais exemple qu'il donne.

Tu ſais que j'ai long-temps voyagé dans les Indes. J'y ai vu une Nation naturellement généreuſe, pervertie en un inſtant, depuis le dernier des ſujets juſqu'aux plus grands, par le mauvais exemple d'un Miniſtre ; j'y ai vu tout un peuple chez qui la généroſité, la probité, la candeur & la bonne foi ont paſſé de tous temps pour les qualités naturelles, devenir tout-à-coup le dernier des peuples ; le mal ſe communiquer, & n'épargner pas même les membres les plus ſains ; les hommes les plus vertueux faire des choſes indignes, & violer les premiers principes de la juſtice, ſur ce vain prétexte qu'on la leur avoit violée.

Ils appelloient des lois odieuſes en garantie des actions les plus lâches, & nommoient néceſſité l'injuſtice & la perfidie.

J'ai vu la foi des contrats bannie, les plus ſaintes conventions anéanties, toutes les lois des familles renverſées. J'ai vu des débiteurs avares, fiers d'une inſolente pauvreté, inſtrumens indi-

gnes de la fureur des lois & de la rigueur des temps, feindre un paiement au lieu de le faire, & porter le couteau dans le sein de leurs bienfaicteurs.

J'en ai vu d'autres, plus indignes encore, acheter presque pour rien, ou plutôt ramasser de terre des feuilles de chêne pour les mettre à la place de la substance des veuves & des orphelins.

J'ai vu naître soudain dans tous les cœurs une soif insatiable de richesses. J'ai vu se former en un moment une déteſtable conjuration de s'enrichir, non par un honnête travail & une généreuse industrie, mais par la ruine du Prince, de l'Etat & des Concitoyens.

J'ai vu un honnête citoyen, dans ces temps malheureux, ne se coucher qu'en disant: J'ai ruiné une famille aujourd'hui, j'en ruinerai une autre demain.

Je vais, disoit un autre, avec un homme noir qui porte une écritoire à la main & un fer pointu à l'oreille, assassiner tous ceux à qui j'ai de l'obligation.

Un autre disoit: Je vois que j'accommode mes affaires; il est vrai que lorsque j'allai il y a trois jours faire un

certain paiement, je laiſſai toute une famille en larmes; que je diſſipai la dot de deux honnêtes filles; que j'ôtai l'éducation à un petit garçon; le pere en mourra de douleur, la mere périt de triſteſſe: mais je n'ai fait que ce qui eſt permis par la loi.

Quel plus grand crime que celui que commet un Miniſtre, lorſqu'il corrompt les mœurs de toute une nation, dégrade les ames les plus généreuſes, ternit l'éclat des dignités, obſcurcit la vertu même & confond la plus haute naiſſance dans le mépris univerſel?

Que dira la poſtérité, lorſqu'il lui faudra rougir de la honte de ſes peres? Que dira le peuple naiſſant, lorſqu'il comparera le fer de ſes aïeux avec l'or de ceux à qui il doit immédiatement le jour? Je ne doute pas que les Nobles ne retranchent de leurs quartiers un indigne degré de nobleſſe qui les dèshonore, ne laiſſent la génération préſente dans l'affreux néant où elle s'eſt miſe.

De Paris, le 26 de la lune de Rhamazan, 1720.

LETTRE CXLVII.

LE GRAND EUNUQUE A USBEK, *A Paris.*

LES choſes ſont venues à un état qui ne ſe peut plus ſoutenir ; tes femmes ſe ſont imaginées que ton départ leur laiſſoit une impunité entiere. Il ſe paſſe ici des choſes horribles : je tremble moi-même au cruel récit que je vais te faire.

Zélis allant il y a quelques jours à la Moſquée, laiſſa tomber ſon voile, & parut preſqu'à viſage découvert devant tout le peuple.

J'ai trouvé Zachi couchée avec une de ſes eſclaves, choſe ſi défendue par les lois du Sérail.

J'ai ſurpris, par le plus grand hazard du monde, une Lettre que je t'envoie : je n'ai jamais pu découvrir à qui elle étoit adreſſée.

Hier au ſoir un jeune garçon fut trouvé dans le jardin du Sérail, & il ſe ſauva par-deſſus les murailles.

Ajoute à cela ce qui n'eſt pas par-

venu à ma connoiſſance ; car ſurement tu es trahi. J'attends tes ordres : & juſqu'à l'heureux moment que je les recevrai, je vais être dans une ſituation mortelle. Mais ſi tu ne mets toutes ces femmes à ma diſcrétion, je ne te réponds d'aucune d'elles, & j'aurai tous les jours des nouvelles auſſi triſtes à te mander.

Du Sérail d'Iſpahan, le 1 de la lune de Rhégeb, 1717.

LETTRE CXLVIII.

USBEK AU PREMIER EUNUQUE, *Au Sérail d'Iſpahan.*

RECEVEZ par cette Lettre un pouvoir ſans bornes ſur tout le Sérail : commandez avec autant d'autorité que moi-même ; que la crainte & la terreur marchent avec vous ; courez d'appartemens en appartemens porter les punitions & les châtimens ; que tout vive dans la conſternation ; que tout fonde en larmes devant vous ; interrogez tout le Sérail ; commencez par les eſclaves ; n'épargnez pas mon amour ; que tout

ſubiſſe votre tribunal redoutable ; mettez au jour les ſecrets les plus cachés ; purifiez ce lieu infame, & faites-y rentrer la vertu bannie. Car dès ce moment, je mets ſur votre tête les moindres fautes qui ſe commettront. Je ſoupçonne Zélis d'être celle à qui la Lettre que vous avez ſurpriſe s'adreſſoit : examinez cela avec des yeux de lynx.

*De ***, le 11 de la lune de Zilhagé, 1718.*

LETTRE CXLIX.

NARSIT A USBEK,

A Paris.

LE grand Eunuque vient de mourir, magnifique Seigneur : comme je ſuis le plus vieux de tes eſclaves, j'ai pris ſa place juſqu'à ce que tu ayes fait connoître ſur qui tu veux jeter les yeux.

Deux jours après ſa mort on m'apporta une de tes Lettres qui lui étoit adreſſée ; je me ſuis bien gardé de l'ouvrir ; je l'ai enveloppée avec reſpect ; & l'ai ſerrée juſqu'à ce que tu m'ayes fait connoître tes ſacrées volontés.

Hier un eſclave vint au milieu de la nuit me dire qu'il avoit trouvé un jeune homme dans le Sérail : je me levai : j'examinai la choſe, & je trouvai que c'étoit une viſion.

Je te baiſe les pieds, ſublime Seigneur ; & je te prie de compter ſur mon zele, mon expérience & ma vieilleſſe.

Du Sérail d'Iſpahan, le 5 de la lune de Gemmadi, 1, 1718.

LETTRE CL.

USBEK A NARSIT,

Au Sérail d'Iſpahan.

MALHEUREUX que vous êtes ! vous avez dans vos mains des Lettres qui contiennent des ordres prompts & violens : le moindre retardement peut me déſeſpérer ; & vous demeurez tranquille ſous un vain prétexte !

Il ſe paſſe des choſes horribles ; j'ai peut-être la moitié de mes eſclaves qui méritent la mort. Je vous envoie la Lettre que le premier Eunuque m'écrivit là-deſſus avant de mourir. Si vous

aviez ouvert le paquet qui lui eſt adreſſé, vous y auriez trouvé des ordres ſanglans. Liſez-les donc ces ordres : & vous périrez ſi vous ne les exécutez pas.

*De ***, le 25 de la lune de Chalval, 1718.*

LETTRE CLI.

SOLIM A USBEK,

A Paris.

SI je gardois plus long-temps le ſilence, je ſerois auſſi coupable que tous ces criminels que tu as dans le Sérail.

J'étois le confident du grand Eunuque, le plus fidele de tes eſclaves. Lorſqu'il ſe vit près de ſa fin, il me fit appeller, & me dit ces paroles : Je me meurs : mais le ſeul chagrin que j'aye en quittant la vie, c'eſt que mes derniers regards ont trouvé les femmes de mon Maître criminelles. Le Ciel puiſſe le garantir de tous les malheurs que je prévois ! Puiſſe, après ma mort, mon ombre menaçante venir avertir ces perfides de leur devoir, & les intimider

encore ! Voilà les clefs de ces redoutables lieux ; va les porter au plus vieux des noirs. Mais si après ma mort il manque de vigilance, songe à en avertir ton Maître. En achevant ces mots il expira dans mes bras.

Je sais ce qu'il t'écrivit, quelque temps avant sa mort, sur la conduite de tes femmes. Il y a dans le Sérail une Lettre qui auroit porté la terreur avec elle si elle avoit été ouverte. Celle que tu as écrite depuis a été surprise à trois lieues d'ici. Je ne sai ce que c'est ; tout se tourne malheureusement.

Cependant tes femmes ne gardent plus aucune retenue ; depuis la mort du grand Eunuque, il semble que tout leur soit permis : la seule Roxane est restée dans le devoir & conserve de la modestie. On voit les mœurs se corrompre tous les jours. On ne trouve plus sur le visage de tes femmes cette vertu mâle & sévere qui y régnoit autrefois. Une joie nouvelle, répandue dans ces lieux, est un témoignage infaillible, selon moi, de quelque satisfaction nouvelle. Dans les plus petites choses, je remarque des libertés jusqu'alors inconnues. Il regne, même parmi tes esclaves,

eſclaves, une certaine indolence pour leur devoir & pour l'obſervation des regles qui me ſurprend; ils n'ont plus ce zele ardent pour ton ſervice qui ſembloit animer tout le Sérail.

Tes femmes ont été huit jours à la campagne, à une de tes maiſons les plus abandonnées. On dit que l'eſclave qui en a ſoin a été gagné; & qu'un jour avant qu'elles arrivaſſent, il avoit fait cacher deux hommes dans un réduit de pierre qui eſt dans la muraille de la principale chambre, d'où ils ſortoient le ſoir lorſque nous étions retirés. Le vieux Eunuque qui eſt à préſent à notre tête, eſt un imbécille à qui l'on fait croire tout ce qu'on veut.

Je ſuis agité d'une colere vengereſſe contre tant de perfidies : & ſi le Ciel vouloit, pour le bien de ton ſervice, que tu me jugeaſſes capable de gouverner, je te promets que ſi tes femmes n'étoient pas vertueuſes, au moins elles ſeroient fidelles.

Du Sérail d'Iſpahan, le 6 de la lune de Rébiab, 1, 1719.

LETTRE CLII.

NARSIT A USBEK,

A Paris.

ROXANE & Zélis ont souhaité d'aller à la campagne : je n'ai pas cru devoir le leur refuser. Heureux Usbek ! tu as des femmes fidelles & des esclaves vigilans : je commande en des lieux où la vertu semble s'être choisi un asile. Compte qu'il ne s'y passera rien que tes yeux ne puissent soutenir.

Il est arrivé un malheur qui me met en grande peine. Quelques Marchands Arméniens nouvellement arrivés à Ispahan, avoient apporté une de tes Lettres pour moi : j'ai envoyé un esclave pour la chercher ; il a été volé à son retour, & la Lettre est perdue. Ecris-moi donc promptement ; car je m'imagine que dans ce changement tu dois avoir des choses de conséquence à me mander.

Du Sérail de Fatmé, le 6 de la lune de Rebiab, 1, 1719.

LETTRE CLIII.

USBEK A SOLIM,

Au Sérail d'Ispahan.

JE te mets le fer à la main. Je te confie ce que j'ai à présent dans le monde de plus cher, qui est ma vengeance. Entre dans ce nouvel emploi : mais n'y porte ni cœur ni pitié. J'écris à mes femmes de t'obéir aveuglément ; dans la confusion de tant de crimes, elles tomberont devant tes regards. Il faut que je te doive mon bonheur & mon repos. Rends-moi mon Sérail comme je l'ai laissé. Mais commence par l'expier ; extermine les coupables, & fais trembler ceux qui se proposoient de le devenir. Que ne peux-tu pas espérer de ton Maître pour des services si signalés ? Il ne tiendra qu'à toi de te mettre au-dessus de ta condition même, & de toutes les récompenses que tu as jamais desirées.

De Paris, le 4 de la lune de Chahban, 1719.

LETTRE CLIV.

USBEK A SES FEMMES,

Au Sérail d'Ispahan.

PUISSE cette Lettre être comme la foudre qui tombe au milieu des éclairs & des tempêtes : Solim est votre premier Eunuque, non pas pour vous garder, mais pour vous punir. Que tout le Sérail s'abaisse devant lui. Il doit juger vos actions passées : & pour l'avenir il vous fera vivre sous un joug si rigoureux, que vous regretterez votre liberté, si vous ne regrettez pas votre vertu.

De Paris, le 4 de la lune de Chahban, 1719.

LETTRE CLV.

USBEK A NESSIR,

A Ispahan.

HEUREUX celui qui, connoissant tout le prix d'une vie douce & tranquille, repose son cœur au milieu de sa famille, & ne connoît d'autre terre que celle qui lui a donné le jour!

Je vis dans en climat barbare, présent à tout ce qui m'importune, absent de tout ce qui m'intéresse. Une tristesse sombre me saisit; je tombe dans un accablement affreux. Il me semble que je m'anéantis; & je ne me retrouve moi-même que lorsqu'une sombre jalousie vient s'allumer, & enfanter dans mon ame la crainte, les soupçons, la haine & les regrets.

Tu me connois, Nessir; tu as toujours vu dans mon cœur comme dans le tien. Je te ferois pitié, si tu savois mon état déplorable. J'attends quelquefois six mois entiers des nouvelles du Sérail; je compte tous les instans qui s'écoulent; mon impatience me les

alonge toujours : & lorſque celui qui a été tant attendu eſt prêt d'arriver, il ſe fait dans mon cœur une révolution ſoudaine ; ma main tremble d'ouvrir une Lettre fatale ; cette inquiétude qui me déſeſpéroit, je la trouve l'état le plus heureux où je puiſſe être, & je crains d'en ſortir par un coup plus cruel pour moi que mille morts.

Mais quelque raiſon que j'aye eue de ſortir de ma patrie, quoique je doive ma vie à ma retraite, je ne puis plus, Neſſir, reſter dans cet affreux exil. Et ne mourrois-je pas tout de même en proie à mes chagrins ? J'ai preſſé mille fois Rica de quitter cette terre étrangere ; mais il s'oppoſe à toutes mes réſolutions ; il m'attache ici par mille prétextes : il ſemble qu'il ait oublié ſa patrie ; ou plutôt il ſemble qu'il m'ait oublié moi-même, tant il eſt inſenſible à mes déplaiſirs.

Malheureux que je ſuis ! Je ſouhaite de revoir ma patrie, peut-être pour devenir plus malheureux encore ! Eh ! qu'y ferai-je ? Je vais rapporter ma tête à mes ennemis. Ce n'eſt pas tout : j'entrerai dans le Sérail ; il faut que j'y demande compte du temps funeſte de

mon absence ; & si j'y trouve des coupables, que deviendrai-je ? Et si la seule idée m'accable de si loin, que sera-ce, lorsque ma présence la rendra plus vive ? que sera-ce s'il faut que je voie, s'il faut que j'entende ce que je n'ose imaginer sans frémir ? que sera-ce enfin, s'il faut que des châtimens que je prononcerai moi-même, soient des marques éternelles de ma confusion & de mon désespoir ?

J'irai m'enfermer dans des murs plus terribles pour moi que pour les femmes qui y sont gardées ; j'y porterai tous mes soupçons ; leurs empressemens ne m'en déroberont rien ; dans mon lit, dans leurs bras je ne jouirai que de mes inquiétudes ; dans un temps si peu propre aux réflexions, ma jalousie trouvera à en faire. Rebut indigne de la nature humaine, esclaves vils dont le cœur a été fermé pour jamais à tous les sentimens de l'amour, vous ne gémiriez plus sur votre condition, si vous connoissiez le malheur de la mienne.

De Paris, le 4 de la lune de Chahban, 1719.

LETTRE CLVI.

ROXANE A USBEK,

A Paris.

L'HORREUR, la nuit & l'épouvante regnent dans le Sérail ; un deuil affreux l'environne ; un tigre y exerce à chaque inſtant toute ſa rage. Il a mis dans les ſupplices deux Eunuques blancs, qui n'ont avoué que leur innocence ; il a vendu une partie de nos eſclaves, & nous a obligées de changer entre nous celles qui nous reſtoient. Zachi & Zélis ont reçu dans leur chambre, dans l'obſcurité de la nuit, un traitement indigne ; le ſacrilege n'a pas craint de porter ſur elles ſes viles mains. Il nous tient enfermées chacune dans notre appartement ; & quoique nous y ſoyons ſeules, il nous y fait vivre ſous le voile. Il ne nous eſt plus permis de nous parler ; ce ſeroit un crime de nous écrire : nous n'avons plus rien de libre que les pleurs.

Une troupe de nouveaux Eunuques eſt entrée dans le Sérail, où ils nous aſſiegent nuit & jour ; notre ſommeil

eſt ſans ceſſe interrompu par leurs méfiances feintes ou véritables. Ce qui me conſole, c'eſt que tout ceci ne durera pas long-temps, & que ces peines finiront avec ma vie ; elle ne ſera pas longue, cruel Usbek : je ne te donnerai pas le temps de faire ceſſer tous ces outrages.

Du Sérail d'Iſpahan, le 2 de la lune de Maharram, 1730.

LETTRE CLVII.

ZACHI A USBEK,

A Paris.

O Ciel ! un barbare m'a outragée juſques dans la maniere de me punir ! Il m'a infligé ce châtiment qui commence par alarmer la pudeur ; ce châtiment qui met dans l'humiliation extrême, ce châtiment qui ramene pour ainſi dire à l'enfance.

Mon ame d'abord anéantie ſous la honte reprenoit le ſentiment d'elle-même, & commençoit à s'indigner, lorſque mes cris firent retentir les voûtes de mes appartemens. On m'entendit demander grace au plus vil de tous les

humains, & tenter sa pitié à mesure qu'il étoit plus inéxorable.

Depuis ce temps, son ame insolente & servile s'est élevée sur la mienne. Sa présence, ses regards, ses paroles, tous les malheurs viennent m'accabler. Quand je suis seule, j'ai du moins la consolation de verser des larmes; mais lorsqu'il s'offre à ma vue, la fureur me saisit : je la trouve impuissante, & je tombe dans le désespoir.

Le tigre ose me dire que tu es l'auteur de toutes ces barbaries. Il voudroit m'ôter mon amour, & profaner jusqu'aux sentimens de mon cœur. Quand il me prononce le nom de celui que j'aime, je ne sais plus me plaindre, je ne puis plus que mourir.

J'ai soutenu ton absence, & j'ai conservé mon amour par la force de mon amour. Les nuits, les jours, les momens, tout a été pour toi. J'étois superbe de mon amour même, & le tien me faisoit respecter ici. Mais à présent.... Non, je ne puis plus soutenir l'humiliation où je suis descendue. Si je suis innocente, reviens pour m'aimer : reviens, si je suis coupable, pour que j'expire à tes pieds.

Du Sérail d'Ispahan, le 14 de la lune de Maharam, 1720.

LETTRE CLVIII.

ZÉLIS A USBEK,

A Paris.

A Mille lieues de moi vous me jugez coupable ; à mille lieues de moi vous me puniſſez.

Qu'un Eunuque barbare porte ſur moi ſes viles mains, il agit par votre ordre : c'eſt le tyran qui m'outrage, & non pas celui qui exerce la tyrannie.

Vous pouvez, à votre fantaiſie, redoubler vos mauvais traitemens. Mon cœur eſt tranquille depuis qu'il ne peut plus vous aimer. Votre ame ſe dégrade, & vous devenez cruel. Soyez ſûr que vous n'êtes point heureux. Adieu.

Du Sérail d'Iſpahan, le 2 de la lune de Maharram, 1720.

LETTRE CLIX.

SOLIM A USBEK,

A Paris.

JE me plains, magnifique Seigneur, & je te plains : jamais ſerviteur fidelle n'eſt deſcendu dans l'affreux déſeſpoir où je ſuis. Voici tes malheurs & les miens ; je ne t'en écris qu'en tremblant.

Je jure par tous les Prophetes du Ciel, que depuis que tu m'as confié tes femmes, j'ai veillé nuit & jour ſur elles ; que je n'ai jamais ſuſpendu un moment le cours de mes inquiétudes. J'ai commencé mon miniſtere par les châtimens, & je les ai ſuſpendus ſans ſortir de mon auſtérité naturelle.

Mais que dis-je ? Pourquoi te vanter ici une fidélité qui t'a été inutile ? Oublie tous mes ſervices paſſés ; regarde-moi comme un traître, & punis-moi de tous les crimes que je n'ai pu empêcher.

Roxane, la ſuperbe Roxane, ô Ciel ! à qui ſe fier déſormais ? Tu ſoupçonnois Zélis, & tu avois pour Roxane une ſé-

curité entiere : mais ſa vertu farouche étoit une cruelle impoſture ; c'étoit le voile de ſa perfidie. Je l'ai ſurprife dans les bras d'un jeune homme, qui, dès qu'il s'eſt vu découvert, eſt venu ſur moi ; il m'a donné deux coups de poignard. Les Eunuques, accourus au bruit, l'ont entouré ; il s'eſt défendu long-temps, en a bleſſé pluſieurs ; il vouloit même rentrer dans la chambre pour mourir, diſoit-il, aux yeux de Roxane. Mais enfin il a cédé au nombre, & il eſt tombé à nos pieds.

Je ne ſais ſi j'attendrai, ſublime Seigneur, tes ordres ſéveres. Tu as mis ta vengeance en mes mains, je ne dois pas la faire languir.

Du Sérail d'Iſpahan, le 8 de la lune de Rebiab, 1, 1720.

LETTRE CLX.

SOLIM A USBEK,

A Paris.

J'AI pris mon parti : tes malheurs vont disparoître : je vais punir.

Je sens déjà une joie secrette : mon ame & la tienne vont s'appaiser ; nous allons exterminer le crime, & l'innocence va pâlir.

O vous, qui semblez n'être faites que pour ignorer tous vos sens, & être indignées de vos desirs mêmes, éternelles victimes de la honte & de la pudeur, que ne puis-je vous faire entrer à grands flots dans ce Sérail malheureux, pour vous voir étonnées de tout le sang que j'y vais répandre.

Du Sérail d'Ispahan, le 8 de la lune de Rebiab, 1, 1720.

LETTRE CLXI.

ROXANE A USBEK,

A Paris.

OUI, je t'ai trompé; j'ai séduit tes Eunuques; je me suis jouée de ta jalousie, & j'ai su de ton affreux Sérail faire un lieu de délices & de plaisirs.

Je vais mourir; le poison va couler dans mes veines : car que ferois-je ici, puisque le seul homme qui me retenoit à la vie n'est plus? Je meurs; mais mon ombre s'envole bien accompagnée : je viens d'envoyer devant moi ces gardiens sacrileges qui ont répandu le plus beau sang du monde.

Comment as-tu pensé que je fusse assez crédule pour m'imaginer que je ne fusse dans le monde que pour adorer tes caprices? que, pendant que tu te permets tout, tu eusses le droit d'affliger tous mes desirs? Non : j'ai pu vivre dans la servitude, mais j'ai toujours été libre; j'ai réformé tes lois sur celles de la nature, & mon esprit s'est toujours tenu dans l'indépendance.

Tu devrois me rendre graces encore du ſacrifice que je t'ai fait ; de ce que je me ſuis abaiſſée juſqu'à te paroître fidelle ; de ce que j'ai lâchement gardé dans mon cœur ce que j'aurois dû faire paroître à toute la terre ; enfin, de ce que j'ai profané la vertu en ſouffrant qu'on appellât de ce nom ma ſoumiſſion à tes fantaiſies.

Tu étois étonné de ne point trouver en moi les tranſports de l'amour. Si tu m'avois bien connue, tu y aurois trouvé toute la violence de la haine.

Mais tu as eu long-temps l'avantage de croire qu'un cœur comme le mien t'étoit ſoumis : nous étions tous deux heureux ; tu me croyois trompée, & je te trompois.

Ce langage, ſans doute, te paroît nouveau. Seroit-il poſſible qu'après t'avoir accablé de douleurs, je te forçaſſe encore d'admirer mon courage ? Mais c'en eſt fait, le poiſon me conſume, ma force m'abandonne ; la plume me tombe des mains ; je ſens affoiblir juſqu'à ma haine : je me meurs.

Du Sérail d'Iſpahan, le 8 de la lune de Rebiab, 1, 1720.

Fin des Lettres Perſanes.

TABLE
DES MATIERES
CONTENUES
DANS LES LETTRES PERSANES.

A.

ABDIAS IBESALON, *Juif.* Question qu'il fait à Mahomet, *page* 58.
Académie Françoise, 165 & *suiv.* Le peuple casse ses Arrêts, 230 & *suiv.* Son Dictionnaire, *ibid.* Portrait des Académiciens, 231.
Actrices. Leurs mœurs, 87, 88.
ADAM. Sa désobéissance, 225. Est-il le premier de tous les hommes ? 344.
Afrique. Son intérieur a toujours été inconnu, 340. Ses côtes sont beaucoup moins peuplées qu'elles ne l'étoient sous les Carthaginois & les Romains, *ibid.* Pourquoi ? 361. Elle a toujours été accablée sous le Despotisme, 403.
Agriculture. Un état qui ne souffriroit que cet art, se dépeupleroit infailliblement, 324, 325.
Aînesse. Ce droit est contraire à la propagation, 364.
Alchimistes. Leur extravagance plaisamment décrite, 128 & *suiv.* Leur charlatanerie, 175, 176.
Alcoran. Il ne suffit pas pour expliquer la vraie morale, 34. Il s'éleve sans cesse contre le dogme de la prescience absolue, 225. Il est plein de choses puériles pompeusement exprimées, 297. Le précepte qu'il contient sur les devoirs du mariage, est contraire à la propagation, 346.
ALEXANDRE comparé à Genghis-kan, 254.
Allemagne. La petitesse de la plupart de ses Etats rend ses Princes martyrs de la souveraineté, 308. Comment cet Empire se maintient, 418.

Alliance. Quand on doit renoncer à celle d'un Prince, 290.
Ambaſſadeur de Perſe ſous Louis XIV. 279.
Ambaſſadeurs. Doit-on porter la guerre chez les Nations qui ont manqué d'égards pour eux ? 288.
AMBROISE (*Saint*). Son zele héroïque dégénere en fanatiſme, 185, 186.
Ame (*l'*). Se détermine-t-elle librement & par elle-même ? 223.
Amérique. Ses mines d'or ſont la cauſe de ſa dévaſtation, 319. Elle ne contient pas la cinquantieme partie des habitans qu'elle contenoit autrefois, 339. Elle ne ſe repeuple point, quoiqu'on y envoie ſans ceſſe de nouveaux habitans, 361, 367. Pourquoi ? 361.
Amour. Il ſe détruit lui-même dans un Sérail, 19-171.
Amour propre bien entendu. Ce que c'eſt, 152.
Amulettes. Fort en uſage chez les Juifs & chez les Mahométans, 453.
Anatomie. Jugement ſur les livres qui en traitent, 415.
Anciens. Ridicule de la querelle ſur les anciens & les modernes, 108, 109.
Angleterre. Un des plus puiſſans Etats de l'Europe, 308. Autorité de ſes Rois, 315. Portrait abrégé de ſon Gouvernement, 419.
Anglois. Leurs maximes ſur le Gouvernement, 315 *& ſuiv.*
Antiquaires. Leurs extravagances, 445 *& ſuiv.*
APHÉRIDON & ASTARTÉ, Guebres. Leur hiſtoire, 203 *& ſuiv.*
Arméniens. Ne mangent que du poiſſon, 134. Tranſportés dans la Province de Guilan, ils y périrent preſque tous, 367.
Arragon (*Etat d'*). Expédient dont on s'aviſa pour y terminer une querelle d'étiquette, 332.
Arrêt, qui permet à tous les François de prononcer la lettre Q comme ils jugeront à propos, 331, 332.
Arts. Sont-ils utiles ou pernicieux ? 317 *& ſuiv.* Incompatibles avec la molleſſe & l'oiſiveté, 322. Sont tous dans la dépendance les uns des autres, 323.
Aſcétiques. Livres moins utiles que ceux de morale, 412.

Asie. Beaucoup moins peuplée qu'autrefois, 339. Elle a toujours été accablée sous le Despotisme, 403.
Asie mineure. Elle n'a plus que deux ou trois de ses anciennes Villes, 339.
Astrologie judiciaire. Méprisée aujourd'hui en Europe, gouverne la Perse, 415, 416.
Astronomes. Regardent avec pitié les événemens qui se passent sur la terre, 409.
Avocats. Les Juges doivent se défier des embûches qu'ils leur tendent, 220.
Auteurs. La plupart ne font qu'apprendre à la postérité qu'ils ont été des sots, 199. La plupart mesurent leur gloire à la grosseur de leurs volumes, 329 *& suiv.* La plupart craignent plus la critique que les coups de bâton, *ibid.*

B

Babyloniens. Ils étoient tous soumis à leurs femmes, en l'honneur de Sémiramis, 116.
Bachas. Leur tyrannie, leur avarice, 61.
Balk. Ville sainte où les Guebres honoroient le soleil, 211.
Barbares. Pour se conserver la conquête d'un peuple policé, ils ont été obligés de cultiver les arts, 321. Gouvernement de ceux qui ont détruit l'Empire Romain, 404.
Bataille. La terreur panique d'un seul soldat peut en décider, 456.
Batuecas (*las*). Nation Espagnole inconnue dans son propre pays, 247.
Béatitude éternelle. Ce dogme mal entendu est contraire à la propagation, 363.
Beaux-esprits. Leur portrait, leur manege, 255 *& suiv.*
Beiram, 204. Voyez *Sérail.*
Bel-esprit. C'est la fureur des François, 199.
Bibliotheque. Examen des différens livres qui la composent, 409, 410 *& suiv.*
Bombes. Leur invention a fait perdre la liberté à tous les peuples de l'Europe, 317, 318.
Bonne compagnie. Ce que c'est, 143.
Bonne-foi. Doit être l'ame du ministere, 471.
Bourbon (*Isle de*) Salubrité de son air, 368.

Bourgeois. Depuis quand la garde des Villes ne leur eſt plus confiée, 318.
Bouſſole. A quoi a ſervi ſon invention, 319.
Brachmanes. Admettent la métempſycoſe, 134. Conſéquences qu'ils en tirent, *ibid.*

C

Cabaliſtes, 175, 176.
Caffé. Deſcription des endroits où l'on s'aſſemble pour en prendre, 106.
Capucins. Deſcription de leur habillement, 148, 149. Leur zele pour former des établiſſemens dans les pays étrangers, *ibid.*
Carthage. C'eſt la ſeule République qui ait exiſté dans l'Afrique, 403. La ſucceſſion de ſes Princes depuis Didon, n'eſt point connue, *ibid.*
Carthaginois. Avoient découvert l'Amérique, 369. Pourquoi ils en abandonnerent le commerce, *ibid.*
Caſuiſtes. Leurs vaines ſubtilités, 174, 175. Dangers que court continuellement leur innocence, 412.
Catalogne (*Etat de*). Expédient dont on s'aviſa pour y terminer une querelle d'étiquette, 332.
Catholiciſme. Moins favorable à la propagation que le Proteſtantiſme, 358.
Célibat. C'eſt la vertu par excellence dans la religion Catholique, 356. Sa ſainteté paroît contradictoire avec celle que les Chrétiens attribuent au mariage, *ibid.* Etoit puni à Rome, 357.
Cérémonies religieuſes. Elles n'ont point un degré de bonté par elles-mêmes, 132.
CÉSAR opprime la liberté de Rome, 404.
Chambre de juſtice, 299.
Chanſons ſatiriques. Effet qu'elles font ſur les François, 335.
Chapelets, 92.
Charité. C'eſt une des principales vertus dans toutes les religions, 154.
Charlatans de pluſieurs eſpeces, 176.
CHARLES XII. Sa mort, 385.
Chartreux. Leur ſilence rigoureux, 255.
Chat. Pourquoi immonde, ſuivant la tradition Muſulmane, 60.

Chine. Cauſe de ſa population, 362.
Chimie. Ses ravages, 318.
Chimiſtes. Demeures qui leur ſont propres, 415.
Chrétiens. Cultivent les terres en Turquie & y ſont perſécutés par les Bachas, 61. La plupart d'entr'eux ne veulent gagner le paradis qu'au meilleur marché qu'il eſt poſſible. De-là l'origine des Caſuiſtes, 174 *& ſuiv.* Commencent à ſe défaire de cet eſprit d'intolérance, 182. Ne paroiſſent pas ſi perſuadés de leur religion que les Muſulmans, 234. Leur mariage eſt un myſtere, 355.
Chriſtianiſme. Comparé avec le Mahométiſme, 105, 106. Cette religion eſt une fille de la religion Juive, 181. N'eſt pas favorable à la population, 354 *& ſuiv.*
CHRISTINE, Reine de Suede, abdique la Couronne, 427.
Circaſſie. Royaume preſque déſert, 339, 340.
Circaſſiennes. Précautions que prennent les Eunuques en les achetant pour leurs maîtres, 248.
Cochon. Pourquoi immonde ſuivant la tradition Muſulmane, 58.
Colonies. Ne ſont point favorables à la population, 366 *& ſuiv.* Celles que les Romains envoyoient en Sardaigne y périſſoient, *ibid.* N'ont jamais réuſſi à Conſtantinople, ni à Iſpahan, 348.
Comédie. Point de vue ſous lequel ce ſpectacle s'eſt préſenté à Rica, 86, 87.
Commerce. Quand on doit l'interrompre de Nation à Nation, 287. Fleurit à proportion de la population, 358.
Commentateurs. Peuvent ſe diſpenſer d'avoir du bonſens, 414.
Compilateurs. Sont tous les Auteurs les plus mépriſables : leur occupation, 199.
Confeſſeurs. Les héritiers les aiment moins qu'ils n'aiment les Médecins, 172.
Confeſſeurs des Rois. Leur rôle eſt difficile à ſoutenir ſous un jeune Prince, 326, 327.
Conquêtes. Droit qu'elles donnent, 290.
Conſcience (*Liberté de*) 263 *& ſuiv.*
Conſtantinople. Cauſes de ſa dépopulation, 348. Les Colonies n'y ont jamais réuſſi, 366.

Conſtitution. Comment reçue en France à ſon arrivée, 75. Converſation à ce ſujet, 306.
Conte Perſan, 430, 444.
Corps (*les grands*) s'attachent trop aux minuties, 331.
Cour. On ne peut pas y être ſincere impunément, 24.
Courouc. Ordre qui ſe publie en Perſe pour empêcher qu'aucun homme ne ſe trouve ſur le paſſage des femmes de qualité, 135.
Courtiſans. Leur avidité, 377. Les penſions qu'ils obtiennent ſont onéreuſes aux peuples; ordonnance plaiſante à ce ſujet, *ibid. & ſuiv.*
Coutumes. Celles des différentes Provinces de France, ſont tirées en partie du Droit Romain, 304, 305. Leur multiplicité, *ibid.*
Cyar. Il eſt deſpotique, 153. Voyez PIERRE I.

D

Décrétales. Ont pris en France la place des lois du pays, 304.
Déciſionnaires. Leur portrait, 229, 230.
Déluge. Celui de Noë eſt-il le ſeul qui ait dépeuplé l'univers? 344.
Dépopulation de l'univers. Ses cauſes, 337-375.
I. Combat des principes du monde phyſique, qui occaſionne la peſte, &c. 341 *& ſuiv.*
II. Religion Mahométane, 345.
1°. Polygamie, *ibid.*
2°. Le grand nombre des Eunuques, 347.
3°. Le grand nombre de filles eſclaves qui ſervent dans le Sérail, 348.
III. Religion Chrétienne, 352 *& ſuiv.*
1°. Prohibition du divorce, *ibid. & ſuiv.*
2°. Célibat des Prêtres & des Religieux de l'un & de l'autre ſexe, 356 *& ſuiv.*
IV. Les mines de l'Amérique, 361.
V. Les opinions des peuples, 362 *& ſuiv.*
1°. La croyance que cette vie n'eſt qu'un paſſage, 363.
2°. Le droit d'aîneſſe, 364.
VI. Maniere de vivre des Sauvages, 364.
1°. Leur averſion pour la culture de la terre, *ibid.*
2°. Le défaut de commerce entre les différentes bourgades, 365.

3°. L'avortement volontaire des femmes, *ibid.*
VII. Les Colonies, 366 *& ſuiv.*
VIII. La dureté du Gouvernement, 372 *& ſuiv.*
Déſeſpoir. Egale la foibleſſe à la force, 290.
Deſpote. Il eſt moins maître qu'un Monarque, 252. Dangers que ſon autorité outrée lui fait courir, *ibid.*
Deſpotiſme. Eſt le tombeau de l'honneur, 276. Rapproche les Princes de la condition des ſujets, 310. Ses inconvéniens, *ibid.* Il ne préſente aux mécontens qu'une tête à abattre, 314.
Devins. Leur ſecret, 176.
Dictionnaire de l'Académie, 230.
DIEU. Moyens ſurs de lui plaire, 132. Ne peut violer ſes promeſſes, ni changer l'eſſence des choſes, 222. Il y a des attributs qui paroiſſent incompatibles aux yeux de la raiſon humaine, *ibid. & ſuiv.* Comment il prévoit les futurs contingens, 223. On ne doit point chercher à en connoître la nature, 224. Eſt eſſentiellement juſte, 257. Fauſſe idée que quelques Docteurs en donnent, 259. Il n'y a point de ſucceſſion en lui, 343, 344.
Dieux. Pourquoi on les a repréſentés avec une figure humaine, 180.
Diſgrace. Ne fait perdre en Europe que la faveur du Prince : En Aſie, elle entraine preſque toujours la perte de la vie, 310.
Directeurs. Leur portrait, 141.
Divorce. Favorable à la population, 345 *& ſuiv.* Sa prohibition donne atteinte à la fin du mariage, *ibid. & ſuiv.*
Dom Quichotte. C'eſt le ſeul bon livre des Eſpagnols, 247.
Droit public. Plus connu en Europe qu'en Aſie, 285. On en a corrompu tous les principes, *ibid.* Ce que c'eſt : comment les peuples doivent l'exercer entr'eux, 287.
Duels. Leur abolition louée : par qui, 178. Quel en eſt le principe, 277. Ils ſont ardonnés par le point d'honneur & punis par les lois, 278.

E

Ecclésiastiques. Leur avidité pour les Bénéfices, 172. Agrémens & désagrémens de leur profession, 183. Ils ont un rôle fort difficile à soutenir dans le monde, *ibid.* Leur esprit du prosélytisme est souvent dangereux, 184.
Ecriture sainte, beaucoup interprétée & fort peu éclaircie, 411.
Ecrivains mercenaires. Leur lâcheté, 469.
Eglise. Effet que produit son Histoire dans l'esprit de ceux qui la lisent, 317.
Eglise (gens d'). Méprisent les gens de robe & ceux d'épée, & en sont méprisés, 126.
Eglogues. Pourquoi elles plaisent, même aux gens de qualité, 421.
Egypte. Elle n'a presque plus de peuples, 340.
Egyptiens. Ils étoient soumis aux femmes, en l'honneur d'Isis, 116.
Empereur (l'). Ses possessions sont un des plus puissans Etats de l'Europe, 308.
Enfans. Ils appartiennent au mari de leur mere, 268.
Epée (les gens d') méprisent les gens de robe & en sont méprisés, 126.
Epigrammes. C'est le genre de poésie le plus dangereux, 422.
Epitaphe d'un philantrope outré, 270.
Esclavage. Raisons pour lesquelles les Princes Chrétiens l'ont aboli dans un pays & permis dans un autre, 236.
Esclaves. Ceux des Romains étoient fort utiles à la propagation, 349.
Espagne (l') est un des plus grands Etats de l'Europe, 308. A été originairement peuplée par l'Italie, 402. On s'y est mal trouvé d'en avoir chassé les Maures, 182. Leur expulsion s'y fait encore sentir comme le premier jour, 368. C'est un Royaume vaste & désert, *ibid.* Elle n'a presque plus de peuples, 338. Au lieu d'envoyer des Colonies en Amérique, elle devroit avoir recours aux Indiens pour se repeupler, 369. Elle n'a conservé que l'orgueil de son ancienne puissance, 419. Sa guerre contre la France, sous la régence, 408. *Espagnols.*

Espagnols. Ils mépriſent toutes les Nations & haïſſent les François, 242. La gravité, l'orgueil & la pareſſe ſont leur caractere dominant, *ibid.* En quoi ils font conſiſter leur principal mérite, 244. Comment ils traitent l'amour, 245. Leur jalouſie : bornes qu'y met leur dévotion, *ibid.* Ils ſouffrent que leurs femmes laiſſent voir leur gorge & non pas le bout de leurs pieds, *ibid.* Leur politeſſe inſultante, 246. Leur attachement pour l'inquiſition & pour les petites pratiques ſuperſtitieuſes, *ibid.* Ils ont du bon ſens, mais ils n'en faut pas chercher dans leurs livres, *ibid.* Leurs découvertes dans le nouveau monde, & leur ignorance de leur propre pays, 247. Sont un exemple capable de corriger les Princes de la fureur des conquêtes lointaines, 371. Moyens affreux dont ils ſe ſont ſervis pour conſerver les leurs, 370.

Eſprit. Ceux qui en ont ſe communiquent peu, ſe font des ennemis, & ruinent ſouvent leurs affaires. Comparés avec les hommes médiocres, 464, 465. On prend toujours celui du Corps dont on eſt membre, 166.

Eſprit humain. Il ſe révolte avec fureur contre les préceptes, 100.

Etat. Chacun eſtime plus le ſien que tous les autres états, 126.

Etrangers. Ils apprennent à Paris à conſerver leur bien, 177.

Evêques. Ont deux fonctions oppoſées, 90. Lumieres de quelques-uns, 307. Leur infaillibilité, *ibid.*

Eunuques. Leur devoir dans le Sérail, 11 *& ſuiv.* Leur moindre imperfection eſt de n'être point hommes, 21. On éteint en eux l'effet des paſſions, ſans en éteindre la cauſe, 27. Leur malheur redouble à la vue d'un homme toujours heureux, 28. Leur état dans leur vieilleſſe, 29 *& ſuiv.* Comment regardés par les Orientaux, 67. Places qu'ils tiennent entre les deux ſexes, 61. Leur volonté même eſt le bien de leur maître, *ibid.* Leur portrait, 164. Leurs mariages, 160 *& ſuiv.* Ont moins d'autorité ſur leurs femmes que les autres maris, 208. Ne peuvent inſpirer aux femmes que l'innocence, 248. Leur grand nombre en Aſie, eſt une des cauſes de ſa dépopulation, 347.

Eunuque blanc (*le premier*). Soins dont il eſt chargé, dangers qu'il court quand il les néglige, 67, 68.
Eunuques blancs. Punis de mort lorſqu'on les trouve dans le Sérail avec les femmes, 63, 64.
Eunuque noir (*le grand*). Son Hiſtoire, 192 *& ſuiv.* Veut obliger un eſclave noir à ſouffrir la mutilation, 123 *& ſuiv.* Sa mort : déſordre qu'elle occaſionne dans le Sérail, 477 *& ſuiv.*
Europe. Paris eſt le ſiege de ſon Empire, 71. Quels en ſont les plus puiſſans Etats, 308. La plupart de ces Etats ſont Monarchiques, *ibid.* La ſureté de ſes Princes vient principalement de ce qu'ils ſe communiquent, 312 *& ſuiv.* Les mécontens n'y peuvent exciter que de très-légers mouvemens, 314. Elle a gémi long-temps ſous le Gouvernement militaire, 404.
Européens. Ils font tous le commerce des Turcs, 63. Sont auſſi punis par l'infamie, que les Orientaux par la perte d'un membre, 251.

F

Fat. Son portrait, 151.
Faveur. C'eſt la grande divinité des François, 273.
Femmes. Malheur de celles qui ſont enfermées dans les Sérails, 22, 23. Façon de penſer des hommes à leur ſujet, *ibid.* Momens où leur empire a le plus de force, 32. Il eſt moins aiſé de les humilier que de les anéantir, 70. La gêne dans laquelle elles vivent en Italie, paroît un excès de liberté à un Mahométan, 71. Sont d'une création inférieure à l'homme, 76. Comparaiſon de celles de France avec celles de Perſe, 81, 82 *& ſuiv.* Eſt-il plus avantageux de leur ôter la liberté que de la leur laiſſer? 113. La loi naturelle les ſoumet-elle aux hommes? 115. Il y en a en France dont la vertu ſeule eſt un gardien auſſi ſévere que les eunuques qui gardent les orientales, 143. Elles voudroient toujours que l'on les crût jeunes, 157 *& ſuiv.* Portrait de celles qui ſont vertueuſes, 169. Le jeu n'eſt chez elles qu'un prétexte dans la jeuneſſe : c'eſt une paſſion dans un âge plus avancé, 170. Moyens qu'elles ont dans les différens âges pour

ruiner leurs maris, *ibid.* Leur pluralité sauve de leur empire, 171. Elles sont l'instrument animé de la félicité des hommes, 187. On ne peut les bien connoître qu'en fréquentant celles de l'Europe, 189, 190. Quel est le talent qui leur plaît le plus, *ibid.* C'est par leurs mains que passent toutes les graces de la Cour, & à leur sollicitation que se font toutes les injustices, 327, 328. Importance & difficulté du rôle d'une jolie femme, 333. Sa plus grande peine n'est pas de se divertir; c'est de le paroître, 334.

Femmes jaunes de Visapour. Font l'ornement des Sérails de l'Asie, 291. Voyez *Françoises*, *Orientales*, *Persanes*: Voyez aussi ROXANE.

Fermiers-généraux. Portrait de l'un d'entr'eux, 140.

Filles de joie. Il y en a beaucoup en Europe, 172. Leur commerce ne remplit pas l'objet du mariage, 354.

Finances. Elles sont réduites en système dans l'Europe, 423.

Financiers. Leur portrait, leurs richesses, 299.

FLAMMEL (*Nicolas*). Passe pour avoir trouvé la pierre philosophale, 130.

Fondateurs des Empires. Ont presque tous ignoré les arts, 318.

Forme judiciaire. Elle fait autant de ravages que la forme de la médecine, 305.

Fouet. Est un des châtimens que l'on inflige aux femmes Persanes, 489.

France (*Le Roi de*) est un grand magicien, 74. Les peuples qui l'habitent sont partagés en trois états, qui se mépriſent mutuellement, 126, 127.

France On n'y éleve jamais ceux qui ont vieilli dans des emplois subalternes, 144. On s'y est mal trouvé d'avoir fatigué les Huguenots, 182. Il y arrive de fréquentes révolutions dans la fortune des sujets, 298. C'est un des plus puissans Etats de l'Europe, 308. Depuis quand les Rois y ont pris des gardes, 311. La présence seule de ses Rois donne la grace aux criminels, *ibid.* Le nombre de ses habitans n'est rien en comparaison de ceux de l'ancienne Gaule, 338. Sa guerre avec l'Espagne, sous la régence, 408. Révolutions de l'autorité de ses Rois, 418.

François. Vivacité de leur démarche opposée à la gravité orientale, 73. Leur vanité est la source des richesses de leurs Rois, *ibid.* Ne sont pas indignes de l'estime des étrangers, 138, 139. Raisons pour lesquelles ils ne parlent presque jamais de leurs femmes, 167. Sort des maris jaloux parmi eux : il y en a peu ; pourquoi, *ibid.* Leur inconstance en amour, 168. Le badinage est leur caractere essentiel : tout ce qui est sérieux leur paroît ridicule, 190. Ont la fureur du bel esprit, 199. Doivent paroître foux aux yeux d'un Espagnol, 247. Leurs lois civiles, 266 *& suiv.* Semblent faits uniquement pour la société : excès de la philantropie de quelques-uns d'entr'eux : épitaphe d'un de ces philantropes, 269 *& suiv.* La faveur est leur grande divinité, 273. Leur inconstance en fait de modes : plaisanteries à ce sujet, 301. Changent de mœurs, suivant l'âge & le caractere de leurs Rois, 302. Aiment mieux être regardés comme Législateurs dans les affaires de mode, que dans les affaires essentielles, 303, 304. Ont renoncé à leurs propres lois, pour en adopter d'étrangeres, *ibid.* Ils ne sont pas si efféminés qu'ils le paroissent, 323. Efficacité qu'ils attribuent aux ridicules qu'ils jettent sur ceux qui déplaisent à la Nation, 335. En adoptant les lois Romaines, ils en ont rejeté ce qu'il y avoit de plus utile, 394. Le système de Law a pendant un temps converti en vices les vertus qui leur sont naturelles, 473.

Françoises. Ne se piquent pas de constance en amour, 168. Leurs modes, 301.

FURETIERE. Son Dictionnaire, 230.

G

Gardes. Depuis quand les Rois de France en ont pris, 311.

Gaules (*les*). Etoient beaucoup plus peuplées que ne l'est actuellement la France, 338. Elles ont été originairement peuplées par l'Italie, 402.

Généalogistes, 407.

Genes. N'est superbe que par ses bâtimens, 420.

GENGHIS-KAN. Plus grand conquérant qu'Alexandre, 254.

Genre humain. Révolution qu'il a eſſuyées, 337-374. Réduit à la dixieme partie de ce qu'il étoit autrefois, 338. Voyez *Dépopulation.*
Géometres. Leur portrait, 387. *& ſuiv.* Convainquent avec tyrannie, 414.
Gloire. Ce que c'eſt: pourquoi les peuples du Nord y ſont plus attachés que ceux du Midi, 274.
Gloſſateurs. Peuvent ſe diſpenſer d'avoir du bon ſens, 414.
GORTZ (*Le Baron de*). Pourquoi condamné en Suede, 385.
Gouvernement. Quel eſt le plus parfait, 250. Sa douceur contribue à la propagation de l'eſpece, 372.
Grammairiens. Peuvent ſe diſpenſer d'avoir du bon ſens, 414.
Grands. Le reſpect leur eſt acquis: ils n'ont beſoin que de ſe rendre aimables, 233. Ce qui leur reſte après leur chûte, 274.
Grands-Seigneurs. Ce que c'eſt: différence entre ceux de France & ceux de Perſe, 272.
Grece. Elle ne contient pas la centieme partie de ce qu'elle avoit autrefois d'habitans, 388. Elle fut d'abord gouvernée par des Monarques, 401. Comment les Républiques s'y établirent, 402.
Guebres. Leur religion eſt une des plus anciennes du monde, 203-211. Elle ordonne les mariages entre freres & ſœurs, 203. Ils rendent un culte au ſoleil, 205. Quel culte, 210. Ont conſervé l'ancien langage Perſan: c'eſt leur langue ſacrée, 206. N'enferment point leurs femmes, 208. Zoroaſtre eſt leur Légiſlateur, 211. Cérémonies de leurs mariages, 214. Perſécutés par les Mahométans paſſent en foule dans les Indes, 263.
Guerres. Celles qui ſont juſtes; celles qui ſont injuſtes, 287, 288 *& ſuiv.*
Guinée (*Roi de la côte de*). Croit que ſon nom doit être porté d'un pôle à l'autre, 126 *& ſuiv.* Les eſclaves que l'on en tire ont dû la dépeupler conſidérablement, 361.
Guriel. Royaume preſque déſert, 339, 340.
GUSTASPE. Révéré par les Guebres, 214.

H

Habit. C'eſt à lui qu'on doit la plupart des honneurs que l'on reçoit, 95.

Hali, gendre de Mahomet, Prophete des Perſans. Etoit le plus beau des hommes, 105. Son épée ſe nommoit *Zufagar*, 54.

Héréſiarques, C'eſt l'être que de ne faire conſiſter la religion que dans de petites pratiques, 246.

Héréſies. Comment elles naiſſent ; comment elles ſe terminent, 92. Abolies en France, 179

Hibernois. Chaſſés de leur pays, viennent diſputer en France, 108.

Hohoraspe (*l'*), Révéré par les Guebres, 214.

Hollande. La douceur de ſon Gouvernement en a fait un des pays les plus peuplés de l'Europe, 372. Sa puiſſance, 419.

Homere. Diſpute ſur ce Poëte, 108.

Hommes. Leur façon de penſer ſur le compte des femmes, 23. Ne ſont heureux que par la pratique de la vertu : hiſtoire à ce ſujet, 33-51. Ne ſavent quand ils doivent s'affliger ou ſe réjouir, 120. Rapportent tout à leurs idées : faits ſinguliers qui le prouvent, 126, 127. Ne jugent des choſes que par un retour ſecret qu'ils font ſur eux-mêmes, 177. Leur jalouſie prouve qu'ils ſont dans la dépendance des femmes, 188. Se croient un objet important dans l'univers, 239. Ne voient pas toujours les rapports de la juſtice : quand ils les voient, leurs paſſions les empêchent ſouvent de s'y livrer, 257. Leur propre ſureté exige qu'ils pratiquent la juſtice : ſatisfaction qu'ils en retirent, 258. La fauſſeté de leurs eſpérances & de leurs craintes les rend malheureux, 454.

Hommes à bonnes fortunes. Leur portrait, 146, 147. Emploi qu'on leur deſtineroit en Perſe, s'il y en avoit, *ibid.*

Honnêtes gens. Portrait de ceux qui méritent ce nom, 139 *& ſuiv.*

Honneur. C'eſt l'idole à laquelle les François ſacrifient tout, 274, 275.

Huguenots. On s'eſt mal trouvé en France de les avoir fatigués, 182.

Humanité. C'eſt une des principales vertus dans toutes les religions, 132.

I

Jalouſie. Singularité de celles des Orientaux, 19. Celle des hommes prouve combien ils dépendent des femmes, 188.

Jaloux. Leur ſort en France ; il y en a peu dans ce pays : pourquoi ? 167.

Janſéniſtes déſignés, 76.

JAPHET raconte, par l'ordre de Mahomet, ce qui s'eſt paſſé dans l'arche de Noé, 58 *& ſuiv.*

Idylles. Pourquoi elles plaiſent, même aux gens de qualité, 421.

Idolâtres. Pourquoi ils donnoient à leurs Dieux une figure humaine, 179.

Jeu. Il eſt très en uſage en Europe, 170. Ce n'eſt chez les femmes qu'un prétexte dans leur jeuneſſe ; c'eſt une paſſion dans un âge plus avancé, *ibid.*

Jeux de haſard. Pourquoi défendus chez les Muſulmans, 171.

Jeuneſſe. Il y a des femmes qui ont l'art de la rétablir ſur un viſage décrépit, 176.

Ignorans. Croient ſe mettre au niveau des Savans en mépriſant les ſciences, 470.

Imans. Chefs de Moſquées, 54.

Immaums, 58.

Immeubles. Eſt-ce le genre de bien le plus commode, 406, 407.

Impôts. Rendent le vin fort cher à Paris, 99.

Imprimerie (Ouvriers d'). Comparés aux Compilateurs, 199.

Induſtrie. C'eſt le fonds qui rapporte le plus, 325.

Inquiſition. Sa façon de procéder, 92. Attachement des Eſpagnols & des Portugais pour ce Tribunal, 246. Elle fait excuſe à tous ceux qu'elle envoie à la mort, *ibid.*

Intérêt. C'eſt le plus grand monarque de la terre, 323.

Interprètes. N'ont fait qu'embrouiller l'écriture, 411.

Intolérance politique. Malheurs qui la ſuivent ; elle eſt funeſte, même à la religion dominante : par qui introduite dans le monde, 262 *& ſuiv.*

Invalides (Hôtel des). C'eſt le lieu le plus reſpectable de la terre, 261.

Joueur. C'eſt un état en Europe, 170.

Joueuſes. Leur portrait, *ibid.*

Journaux Flattent la pareſſe, 329. Devroient parler des livres anciens, auſſi bien que des nouveaux, 330. Sont ordinairement très-ennuyeux, pourquoi, *ibid.*

Irlande. Royaume preſque déſert, 339 *& ſuiv.*

Iſpahan. Auſſi grand que Paris, 72. Cauſes de ſa dépopulation, 348. Les Colonies n'y ont jamais réuſſi, 366.

Italie. La gêne dans laquelle les femmes y ſont retenues paroît un excès de liberté aux Orientaux, 71. La petiteſſe de la plupart de ſes Etats rend ſes Princes les martyrs de la ſouveraineté, 308. Leurs pays ſont ouverts au premier venu, *ibid.* Moderne, ne préſente que les débris de l'ancienne, 337. Fut originairement peuplée par la Grece, 402. N'a plus des attributs de la ſouveraineté, qu'une vaine politique, 419

Juges. Leurs occupations; leurs fatigues, 218 *& ſuiv.* Doivent ſe défier des embûches que les Avocats leur tendent, *ibid.*

Juifs. Levent les tributs en Turquie & y ſont perſécutés par les Bachas, 62. Seront menés au grand trot en enfer par les Turcs, 105. Regardent le lapin comme une animal immonde, 133. Il y en a partout où il y a de l'argent, 180. Sont par-tout uſuriers, & opiniâtrément attachés à leur religion: pourquoi, *ibid.* Calme dont ils jouiſſent actuellement en Europe, 182. Regardent les Chrétiens & les Mahométans comme des Juifs rebelles, 181. Leurs livres ſemblent s'élever contre le dogme de la preſcience abſolue, 225. Pourquoi toujours renaiſſans, pourquoi toujours exterminés, 362. N'ont pu ſe relever de leur deſtruction ſous Adrien, 267. Prêtent une grande vertu aux Amulettes & aux Taliſmans, 453. Leur religion eſt la mere du Chriſtianiſme & du Mahométiſme; elle embraſſe le monde entier, & tous les temps, 181.

Juriſconſultes. Leur nombre accablant, 305. Ils ont fort peu de juſteſſe dans l'eſprit, *ibid.*

Juſtice. Sa définition, 257. Elle eſt la même pour tous les êtres, *ibid.* L'intérêt & les paſſions la cachent quelquefois aux hommes, *ibid.* Nous devons l'aimer indépendamment de toutes conſidérations & de toutes conventions : notre intérêt l'exige, 258, 259. Celle qui gouverne les Nations comparée à celle qui gouverne les particuliers, 287 *& ſuiv.*
Juſtice divine. Paroît incompatible avec la preſcience, 222.

L

Lacédémone. Cette République ne compoſoit qu'une famille, 354.
Laquais. Leur corps eſt le ſéminaire des grands Seigneurs, 299.
Law. Fauſſe opulence que ſon ſyſtême procure à la France : Bouleverſement qu'il occaſionne dans les fortunes, 425. Hiſtoire allégorique de ſon ſyſtême, 448 *& ſuiv.*
Légiſlateurs. Regles qu'ils auroient dû ſuivre, 392.
Lenitivum, 462.
Leſe-Majeſté. Ce que les Anglois entendent par ce mot, 316.
Liberté. Elle fait naître l'opulence, & contribue à la population, 372.
Libre-arbitre. Paroît incompatible avec la preſcience, 223.
Lionne (*M. le Comte* de) Préſident des Nouvelliſtes, 400.
Littérateurs. Peu de cas qu'en font les Philoſophes, 468.
Livourne. Ville la plus floriſſante de l'Italie, 70.
Livres. Immortaliſent la ſottiſe de leurs Auteurs, 199.
Livres originaux. Reſpect qu'on doit avoir pour eux, *ibid.*
Lois. Ont-elles leur application à tous les cas? 219. Regles ſuivant leſquelles elles auroient dû être faites, 392. On doit ſe déterminer difficilement à les abroger, 393.
Lois Romaines. Ont pris en France la place de celles du pays, 340.
Louis XIV. Son portrait, 111 *& ſuiv.* Sa mort :

événemens qui l'ont suivie, 180 *& suiv.* Son goût pour les femmes jusques dans sa vieillesse, 327.
LOUIS XV. Son portrait, 326 *& suiv.*
Luxe. Fait la puissance des Princes, 323 *& suiv.*

M

Mages. Préceptes de leur religion utiles à la propagation, 362. Voyez *Guebres.*
MAHOMET. Comment il prouve que la chair de pourceau est immonde, 58. Signes qui ont précédé & accompagné sa naissance, 117 *& suiv.* Donne la supériorité aux hommes sur les femmes, *ibid.*
Mahométans. Croient que le voyage de la Mecque les purifient des souillures qu'ils contractent parmi les Chrétiens, 54. En quoi ils font consister la souillure, 55. Leur surprise en entrant pour la premiere fois dans une Ville Chrétienne, 71. Pourquoi ils ont en horreur la ville de Venise, 96, 97. Leurs Princes, malgré la défense, font plus d'excès de vin que les Princes Chrétiens, 99. Ne connoissent leurs femmes avant de les épouser, que sur le rapport des femmes qui les ont vues dans leur enfance, 226. Leur loi leur permet de renvoyer une femme qu'ils croient n'avoir pas trouvée vierge, 227. Paroissent plus persuadés de leur religion que les Chrétiens, 234. Pourquoi il y a des pays dont ils ne veulent pas faire la conquête, 236. L'idée qu'ils ont de la vie future nuit chez eux à la propagation & à tout établissement utile, 363. Prêtent une grande vertu aux Amulettes & aux Talismans, 453 *& suiv.*
Mahométisme. Comparé au Christianisme, 106, 107. Cette religion est une fille de la religion Juive, 181. Ne donne aux femmes aucune espérance au-delà de cette vie, 209. N'a été établi que par la voie de conquête, & non par celle de la persuasion, 210. Défavorable à la population, 352.
MAINE (*le Duc* DU). Fait prisonnier, 383.
Maîtres des sciences. La plupart ont le talent d'enseigner ce qu'ils ne savent pas, 177.
Maîtresses des Rois, 327.
Maladie vénérienne. Danger dans lequel elle a mis le genre humain, 342.

Malthe (les Chevaliers de). Fatiguent l'Empire Ottoman, 62.

Maltotiers. Sont eſtimés à proportion de leurs richeſſes : auſſi ne négligent-ils rien pour mériter l'eſtime, 299. Chambre de juſtice établie contre eux, *ibid.*

Mandemens. Combien ils coûtent de peine à faire à quelques Evêques, 306.

Mariages. Tous les enfans qui naiſſent pendant le mariage, appartiennent au mari, 268. La prohibition du divorce a donné atteinte à ſa fin, 352 *& ſuiv.* Celui des Chrétiens eſt nn myſtere, 355. Sa ſainteté paroît contradictoire avec celle du célibat, 356.

Marchands, 177.

Maures. On s'eſt mal trouvé en Eſpagne de les avoir chaſſés, 182. Leur expulſion a dépeuplé ce pays, 368.

MAZARIN. Ses ennemis croyoient le perdre en le chargeant de ridicules, 336.

Mecque (la). Les Muſulmans croient s'y purifier des ſouillures qu'ils contractent parmi les Chrétiens, 53.

Médecine. Ses formes ſont auſſi pernicieuſes que les formes judiciaires, 305.

Médecine (Livres de). Effraient & conſolent tout à la fois, 415.

Médecins. Préférés aux Confeſſeurs par les héritiers, 172. Recette ſinguliere d'un Médecin de Province, 459 *& ſuiv.*

Médiocrité d'eſprit. Plus utile que la ſupériorité d'eſprit, 465.

Métaphyſiciens Objet principal de leur ſcience, 414.

Militaires. Portrait de ceux qui ont vieilli dans les emplois ſubalternes, 143 *& ſuiv.*

Mines. Sont en partie cauſe de la dépopulation de l'Amérique, 361.

Miniſtere. La bonne foi en eſt l'ame, 471.

Miniſtres. Ceux qui ôtent aux peuples la confiance de leurs Rois méritent mille morts, 385. Sont toujours la cauſe de la méchanceté de leurs maîtres, 388. Incertitude de leur état, 428. Leur mauvaiſe foi les déshonore à la face de tout l'Etat : celle des particuliers les déshonore devant un petit nombre de gens ſeulement, 471. Les mauvais exemples

qu'ils donnent ſont le plus grand mal qu'ils puiſſent faire, *ibid.*

Miracles. On ne doit pas attribuer à des cauſes ſurnaturelles ce qui peut être produit par cent mille cauſes naturelles, 457.

Miraculum Chymicum, 461.

Mode. Ses caprices : plaiſanteries à ce ſujet, 303.

Modernes. Ridicule de la querelle ſur les anciens & les modernes, 108, 109.

Modeſtie. Ses avantages ſur la vanité, 464.

Mogol. Plus il eſt matériel, plus ſes ſujets le croient capable de faire leur bonheur, 121. Hiſtoire plaiſante d'une femme de ce pays qui vouloit ſe brûler ſur le corps de ſon mari, 381, 382.

Moines. Leur nombre, leurs vœux ; comment ils les obſervent, 172. Leur titre de pauvres les empêche de l'être, *ibid.*

MOÏSE, 225.

Mollacks. N'entendent rien à expliquer la morale, 34.

Molleſſe. Incompatible avec les arts, 323.

Monachiſme. Il contribue à la dépopulation, 356. Ses abus, 359.

Monarchies. C'eſt le Gouvernement dominant en Europe, 308. Y a-t-il jamais eu des Etats vraiment monachiques ? *ibid.* C'eſt la premiere eſpece de Gouvernement connue, 401.

Monarque. Pourquoi ceux d'Europe n'exercent pas leur pouvoir avec autant d'étude que les Sultans, 309.

Monde. Cauſes de ſa dépopulation, 337. N'a pas à préſent la dixieme partie des habitans qu'il contenoit autrefois, 340. Voyez *Dépopulation.* A-t-il eu un commencement ? 343, 344.

MONTESQUIEU (M. DE). Se peint dans la perſonne d'Usbek, 138.

Morale. Il ne ſuffit pas d'en perſuader les vérités, il faut les faire ſentir, 35.

Morale (livres de). Plus utiles que les livres aſcétiques, 412.

Moſcovie. C'eſt le ſeul état Chrétien dont les intérêts ſoient mêlés avec ceux de la Perſe, 153. Son étendue, *ibid.*

Moſcovites. Ils ſont tous eſclaves, à la réſerve de quatre familles, *ibid.* Pays où l'on exile les grands,

154. Le vin leur eſt défendu, *ibid.* Accueil qu'ils font à leurs hôtes, *ibid.* Les femmes Moſcovites aiment à être battues par leurs maris : lettre à ce ſujet, 154, 155. Ne peuvent ſortir de l'Empire, 156. Leur attachement pour leur barbe, *ibid.*

Mouvement. Ses lois ſont tout le ſyſtême de la nature : quelles ſont ces lois, 295 *& ſuiv.*

MUSTAPHA. Comment il fut élevé à l'Empire, 252, 253.

Muſulmans. Voyez *Mahométans.*

Myſtiques. Leurs extaſes ſont le délire de la dévotion, 412.

N

NAtions. Leur droit public n'eſt qu'une eſpece de droit civil univerſel, 286. Comment elles doivent l'exercer entr'elles, *ibid. & ſuiv.*

Negres. Pourquoi leurs dieux ſont noirs, & leur diable blanc, 179.

*N***.* Ses plaiſanteries ſur les maltotiers que la chambre de juſtice faiſoit regorger, 299. Cherche à rétablir les finances, 424.

Nord. Loin d'être en état d'envoyer comme autrefois des colonies, ſes pays ſont dépeuplés, 339. Les peuples y étoient libres : on n'a pris pour des Rois ce qui n'étoit que des Généraux d'armée, 403.

Nouvelliſtes. Leur portrait. Deux lettres plaiſantes à ce ſujet, 395 *& ſuiv.*

O

OPéra : ce que c'eſt, 88.

Opulence. Eſt toujours compagne de la liberté, 372.

Or. Signe des valeurs : il ne doit pas être trop abondant, 319.

Oraiſons funebres. Appréciées à leur juſte valeur, 120.

Orateurs. En quoi conſiſtent leurs talens, 414.

Orientales. Pourquoi moins gaies que les Européennes, 159.

Orientaux. Le Sérail eſt le tombeau de leurs déſirs : ſingularité de leur jalouſie, 19. Comment ils bannifſent le chagrin, 100. Le peu de commerce qu'ils

y a entr'eux eſt la cauſe de leur gravité, 102. *& ſuiv.* Vices de leur éducation, *ibid. & ſuiv.* Ne ſont pas plus punis par la perte de quelque membre, que les Européens le ſont par l'infamie ſeule, 251. L'autorité outrée de leurs Princes les rapproche de la condition de leurs ſujets, 309. Précaution que leurs Princes ſont obligés de prendre pour mettre leur vie en ſureté, 311. En ſe rendant inviſibles, ils font reſpecter la royauté & non pas le Roi, 312. Leurs poéſies : leurs romans, 422.

OSMAN. Comment il fut dépoſé, 252.

Oſmanlins, 18. Voyez *Turcs*.

P

Palais (le). Matieres qu'on y traite, 267, 268.

Pape. Plus grand magicien que le Roi de France, 74, 75. Son autorité ; ſes richeſſes, 90.

Papes. Effet que leur hiſtoire produit dans l'eſprit des lecteurs, 417.

Paradis. Chaque religion differe ſur les joies qu'on doit y goûter, 380.

Paris. Siege de l'Empire de l'Europe, 72. Embarras de ceux qui y arrivent, *ibid.* Contient pluſieurs Villes bâties en l'air, *ibid.* Embarras de ſes rues, *ibid.* Différens moyens d'y attraper de l'argent, 174 *& ſ.* Chacun n'y vit que de ſon induſtrie, 176. Rend les étrangers plus précautionnés, 177. Tous les états y ſont confondus, 272. C'eſt la Ville la plus voluptueuſe, & celle où la vie eſt la plus dure, 323.

Pariſiens. Leur curioſité ridicule, 94.

Parlement. Ce que c'eſt, 281. Matieres qui y ſont le plus ſouvent agitées, 267, 268. On y prend les voix à la majeure, *ibid.* Querelle importante qu'il décide, 332. Relégué à Pontoiſe ; pourquoi, 428.

Payſans. Lorſqu'ils ſont dans la miſere, leur population eſt inutile à l'Etat, 374.

Pécule. Celui que les Romains laiſſoient à leurs eſclaves animoit les arts & l'induſtrie, 350.

Peines. Elles doivent être modérées ; pourquoi, 251, 252. Leur proportion avec les crimes fait la ſureté des Princes de l'Europe ; leur diſproportion met à chaque inſtant la vie des Princes Aſiatiques en danger, 310.

Pélerinages de la Mecque, 53. De S. Jacques en Galice, 92.

Peres. Le respect qu'on leur porte contribue à la population, 362.

Persanes. Elles obéissent & commandent en même temps à leurs eunuques, 13. Moyens qu'elles emploient pour obtenir la primauté dans le Sérail, *ibid. & suiv.* On ne leur permet pas de privautés, même avec les personnes de leur sexe, 136-473. Ne voient jamais qu'un seul homme en leur vie, 21. Sont plus étroitement gardées que les femmes Turques & Indiennnes, *ibid.* Flux & reflux d'empire & de soumission dans les Sérails, entr'elles & les Eunuques, 30. Tout commerce avec les eunuques blancs leur est interdit, 63, 64. Opiniâtreté avec laquelle elles défendent leur pudeur dans les commencemeus de leur mariage, 80 *& suiv.* Leur façon de voyager; on tue tous les hommes qui approchent leurs voitures de trop près, 136. On les laisseroit plutôt périr que de les sauver, si pour le faire il falloit les exposer aux regards des hommes, *ibid & suiv.* A quel âge on les enferme dans le Sérail, 186. Leurs caracteres sont tous uniformes, parce qu'ils sont forcés, 195. Dissentions qui regnent entr'elles, 191. En quoi consiste leur félicité, 228. Forcées de déguiser toutes leurs passions, 292. C'est un crime pour elles que de paroître à visage découvert, 473. Le fouet est un des châtimens qu'on leur inflige, 488 *& suiv.*

Persans. Il y en a peu qui voyagent, 9. Leur haine contre les Turcs, 18. Cachent avec beaucoup de soin le titre de mari d'une jolie femme, 168. Leur autorité sur leurs femmes, 197. Idée de leurs contes, 430 *& suiv.*

Perse. On y cultive peu les arts, 97. A quel âge on y enferme les filles dans le Sérail, 186. Perte qu'ils ont faite en persécutant les Guebres, 263. Quels sont ceux que l'on y regarde comme grands, 273.

Perse (*Ambassadeurs de*) auprès de Louis XIV, 279. Ce Royaume est gouverné par deux ou trois femmes, 329. Elle n'a plus qu'une très-petite partie des habitans qu'elle avoit du temps des Darius & des Xerxès, 339. Peu de personnes y travaillent à la culture des terres, 350. Pourquoi elle étoit si peu-

plée autrefois, 362. Eſt gouvernée par l'aſtrologie judiciaire, 415, 416. On y leve aujourd'hui les tributs de la façon dont on les y a toujours levés, 423.

Petits-Maîtres. Leur occupation aux ſpectacles, 87. Leur art de parler ſans rien dire : ils font parler pour eux leur tabatiere, &c. 256.

Petites-Maiſons. Ce n'eſt pas aſſez d'un lieu de cette nature en France, 247.

PHILIPPE D'ORLÉANS, Régent de France. Il fait caſſer le teſtament de Louis XIV, & releve le Parlement de Paris, 281. Il le relegue à Pontoiſe, 428.

Philoſophes. Peu de cas qu'en font les Littérateurs, 470.

Philoſophie. Elle s'accorde difficilement avec la Théologie, 198.

Phyſiciens. Rien ne leur paroît ſi ſimple que la ſtructure de l'univers, 404.

Phyſique. Simplicité de celle des modernes, 294 & *ſ.*

PIERRE I. Changemens qu'il introduit dans ſes Etats : ſon caractere, 156.

Pierre Philoſophale. Extravagance de ceux qui la cherchent plaiſamment décrite, 128, 129, 130. Charlataniſme des Alchimiſtes, 175.

Poëmes épiques. Y en a-t-il plus de deux ? 421.

Poëtes. Leur portrait, 142. Leur métier, 421 & *ſuiv.*

Poëtes dramatiques. Sont les Poëtes par excellence, *ibid.*

Poëtes lyriques. Peu eſtimables, *ibid.*

Point-d'honneur. Ce que c'eſt : il étoit autrefois la regle de toutes les actions des François, 277, 278.

Polygamie. Livre dans lequel il eſt prouvé qu'elle eſt ordonnée aux Chrétiens, 106. Défavorable à la population : pourquoi, 346 & *ſuiv.*

Pologne. Elle eſt preſque déſerte, 339. Uſe mal de ſa liberté, 420.

Pompes funebres. Sont inutiles, 120.

Portugais. Ils mépriſent toutes les nations & haïſſent les François, 242. La gravité, l'orgueil & la pareſſe font leur caractere, *ibid.* & *ſuiv.* Leur jalouſie : bornes ridicules qu'y met leur dévotion, 245. Leur attachement pour l'Inquiſition & pour les pratiques ſuperſtitieuſes, 246. Sont un exemple capable de

corriger les Princes de la fureur des conquêtes lointaines, 370. La douceur de leur domination dans les Indes leur a fait perdre presque toutes leurs conquêtes, 371.

Poudre. Depuis son invention il n'y a plus de places imprenables, 317. Son invention a abrégé les guerres & rendu les batailles moins sanglantes, 322.

Pratiques monachales & superstitieuses. Sont des hérésies, 90 *& suiv.*

Préjugés. Contribuent ou nuisent à la population, 362, 363.

Prescience. Elle paroît incompatible avec la justice divine, 222 *& suiv.*

Prestiges. Y en a-t-il ? 455.

Prêtres. Sont respectables dans toutes les religions, 283.

Procédures. Ses ravages, 305.

Protestantisme. Plus favorable à la propagation que le Catholicisme, 358 *& suiv.*

Ptisanne purgative, 460.

Puissance paternelle. C'est un des établissemens les plus utiles, 394.

Pureté légale. Il semble qu'elle devroit plutôt être fixée par les sens que par la religion, 55, 56.

Purgatif violent, 460.

Q

Querelle de l'Université au sujet de la lettre *Q*, 331.

Quiétistes. Ce que c'est, 412.

Quinze-vingt, 98.

R

Rat. Pourquoi immonde, suivant la tradition musulmane, 59.

Raymond Lulle. A cherché inutilement la pierre philosophale, 130.

Recueil de bons mots Leur usage, 165.

Régence. Ses commencemens, 425.

Régent. Voyez Philippe d'Orléans.

Religion. Dieu impute-t-il aux hommes de ne pas pratiquer celles qu'ils sont dans l'impossibilité morale

de connoître, 105. La charité & l'humilité en sont les premieres lois, 131. Dieu ne l'a établie que pour rendre les hommes heureux, 132. Il faut distinguer le zele pour ses progrès d'avec l'attachement qu'on lui doit, 182. Il semble qu'elle est chez les Chrétiens, plutôt un sujet de disputes, que de sanctification, 234 Il y en a parmi eux, dont la foi dépend des circonstances, 235.

Religions. Leur grand nombre embarrasse ceux qui cherchent la vraie : priere singuliere sur ce sujet, 131, 132. Leur multiplicité dans un Etat est-elle utile ? Elles prêchent toutes la soumission, 263, *& s.* Différentes béatitudes qu'elles promettent, 380.

Rligion Chrétienne. Elle n'est pas favorable à la population, 353.

Religion juive. Est la mere du Christianisme & du Mahométisme, 181. Embrasse le monde entier & tous les temps, *ibid.*

Religion mahométane. Défavorable à la population, 346 *& suiv.*

Religion des anciens Romains. Favorable à la population, 345.

Remede pour guérir l'asthme, 461. Pour préserver de la gale, *ibid.* Autre *in chlorosim*, 462.

Représailles. Sont justes, 288.

Représenter. Portrait d'un homme qui représente bien, 232 *& suiv.*

Républiques. Elles sont le sanctuaire de l'honneur & de la vertu, 275. Sont moins anciennes que les monarchies, 402 *& suiv.*

Respect Il est tout acquis aux grands ; ils n'ont besoin que de se rendre aimables, 233.

RICA, compagnon de voyage d'Usbek : son caractere, 78.

Richesses. Pourquoi la providence n'en a pas fait le prix de la vertu, 300.

Robe (les gens de). Méprisent les gens d'église & ceux dépée, & en sont mépriſés, 126.

Rois. Leurs libéralités sont onéreuses au peuple, 377 *& suiv.* Leur ambition est toujours moins dangereuse que la bassesse d'ame de leurs ministres, 386.

Rois d'Europe. Leur caractere ne se développe qu'entre les mains de leurs maîtresses ou de leurs confesseurs, 326.

Romans. Jugemens sur ces sortes d'ouvrages, 430. Des orientaux, *ibid.*

Romains. Ils obéissoient à leurs femmes, 116. Une partie des peuples qui ont détruit leur empire étoient originaires de Tartarie, 254. Leur religion étoit favorable à la population, 345. Leurs esclaves rempliſſoient l'état d'un peuple innombrable, 349. Les criminels qu'ils reléguoient en Sardaigne y périſſoient, 367. Tous les royaumes de l'Europe ſont formés des débris de leur empire, 417.

Rome ancienne. Nombre énorme de ſes habitans, 338. On y puniſſoit le célibat, 357. Origine de cette République : ſa liberté opprimée par Céſar, 403, 404.

ROXANE, *femme d'*USBEK. Usbek vante ſa ſageſſe & ſa vertu, 66. Opiniâtreté avec laquelle elle réſiſte aux empreſſemens de ſon mari, pendant les premiers mois de ſon mariage, 79. Conſerve tous les extérieurs de la vertu, au milieu des déſordres qui regnent dans le Sérail, 480. Ses plaintes ſur les châtimens que le grand eunuque fait ſubir aux autres femmes d'Usbek, 488. Surpriſe entre les bras d'un jeune homme, 492. S'empoiſonne : ſa lettre à Usbek, 495.

S

SAmos (*roi de*). Pourquoi un Monarque d'Egypte renonce à ſon alliance, 290.

Santons. Eſpece de moines ; idée que les Muſulmans ont de leur ſainteté, 282.

Sauromates. Ce peuple barbare étoit dans la ſervitude des femmes, 116.

Sauvages. Leurs mœurs ſont contraires à la population, 365.

Savans. Leurs entêtemens pour leurs opinions, 463. Malheur de leur condition : lettre à ce ſujet, 464 *& ſuiv.*

Scapulaires, 92.

Scholaſtique, 108.

Sciences. En feignant de s'y attacher, on s'y attache réellement, 25.

Sciences occultes (*livres de*). Pitoyables, ſuivant les gens de bon ſens, 415.

SENEQUE. Auteur peu propre à consoler les affligés, 100.

Sens. Les plaisirs qu'ils procurent ne font pas le vrai bonheur : histoire à ce sujet, 35-51. Sont juges plus compétens que la religion de la pureté ou impureté des choses, 55, 56.

Sérail. Son Gouvernement intérieur, 13, 14--16--26 *& suiv.* 63 *& suiv.* 191 *& suiv.* 291 *& suiv.* L'amour s'y détruit par lui-même, 19. Malheur des femmes qui y sont renfermées, 22, 23. Plus fait pour la santé que pour les plaisirs, 102. A quel âge on y enferme les filles, 186. Dissentions qui y regnent, 191. On égorge tous ceux qui en approchent de trop près, 205. Les filles qui y servent ne se marient presque jamais, 348. Toutes privautés y sont défendues, même entre personnes de même sexe, 475. Désordres arrivés dans celui d'Usbek, pendant son absence, 480 *& suiv.* Solim le remplit de sang, 494.

Sévérité. Quand elle est outrée, elle ne corrige point les caracteres féroces, 36.

Smyrne. Ville riche & puissante, 62.

Sibérie, 154.

Sicile. Cette isle est devenue déserte, 338.

Sincérité. Cette vertu est odieuse à la Cour, 24.

Société. Scrupule avec lequel quelques François en observent les devoirs, 265 *& suiv.* Ce que c'est; quelle en est l'origine, 287.

Soleil. Les Guebres lui rendent un culte, 210 : quel, 211. Ils l'honoroient principalement dans la ville sainte de Balk, *ibid.*

Solitaire de la Thébaïde. Ce qu'on doit penser des prodiges qui leur sont arrivés, 283.

Soporifique singulier, 458.

Souillures. Comment elles se contractent dans la loi musulmane, 55, 56.

Souverains. Doivent chercher des sujets, & non des terres, 321.

Subordination. Ce n'est pas assez de la faire sentir; il faut la faire pratiquer, 185.

Suicide. Lois d'Europe contre ce crime : Apologie du suicide : Réfutation de cette apologie, 237 *& suiv.*

Suisse (la). La douceur de son Gouvernement en a fait un des pays les plus peuplés de l'Europe, 372. Elle est l'image de la liberté, 420.

Superſtition. C'eſt une héréſie, 246.
Syſtême de LAW. Ses effets funeſtes, 407-448. Comparé à l'aſtrologie judiciaire, 416. Son hiſtoire allégorique, 448 *& ſuiv.* Bouleverſemens qu'il a occaſionnés dans les fortunes, dans les familles & dans les vertus de la nation Françoiſe : il l'a déshonorée, 472 *& ſuiv.*

T

Taliſmans. Les Mahométans y attachent une grande vertu, 453.
Tartares. Sont les plus grands conquérans de la terre : leurs conquêtes, 253 *& ſuiv.*
Tartarie (le kan de). Inſulte tous les rois du monde deux fois par jour, 127.
Tentations. Elles nous ſuivent juſques dans la vie la plus auſtere, 283.
Terre. Elle ſe laſſe quelquefois de fournir à la ſubſiſtance des hommes, 344.
Thébaïde. Voyez *Solitaires.*
THÉODOSE. Son crime & ſa pénitence, 185.
Théologie. Elle s'accorde difficilement avec la Philoſophie, 198.
Théologie (livres de). Doublement inintelligibles, 412.
Tolérance, 182.
Tolérance politique. Ses avantages, 262 *& ſuiv.*
Toſcane (ducs de) Ont fait d'un village marécageux, la ville la plus floriſſante de l'Italie, 71.
Traducteurs. Parlent pour les anciens, qui ont penſé pour eux, 390.
Traités de paix. Il ſemble qu'ils ſoient la voix de la nature, 290. Quels ſont ceux qui ſont légitimes, *ibid.*
Triangles. Quelle forme ils donneroient à leur dieu, s'ils en avoient un, 180.
Tributs. Sont plus forts chez les proteſtans que chez les catholiques, 358.
Triſteſſe. Les orientaux ont contre cette maladie une recette préférable à la nôtre, 100.
Troglodites. Leur hiſtoire prouve qu'on ne peut être heureux que par la pratique de la vertu, 35 *& ſuiv.*
Turcs. Cauſes de la décadence de leur empire, 62. Il

y a chez eux des familles où l'on n'a jamais ri, 103. Serviront d'ânes aux Juifs pour les mener en enfer, 105. Ne mangent point de viande étouffée, 134.

Turquie. Sera conquise avant deux siecles, 61 *& suiv.* On y leve aujourd'hui les tributs comme on les y a toujours levés, 423.

Turquie d'Europe. Est presque déserte, 339. Ainsi que celle d'Asie, *ibid.*

TYEN (*le*) Divinité des Chinois, 363.

V

Vanité. Sert mal ceux qui en ont une dose trop forte, 463.

Venise. Situation singuliere de cette ville : pourquoi elle est en horreur aux Musulmans, 96. N'a de ressource que dans son économie, 420.

VÉNUS, Comment certains peuples la représentent, 179.

Vérités morales. Elles dépendent des circonstances, 234 *& suiv.*

Vertu. Sa pratique seule rend les hommes heureux : histoire à ce sujet, 36 *& suiv.* Elle fait sans cesse des efforts pour se cacher, 150.

Vieillesse. Elle juge de tout, suivant son état actuel : histoire à ce sujet, 178 *& suiv.*

Villes. Pourquoi les voyageurs cherchent les grandes villes, 71. Depuis quand la garde n'en est plus confiée aux bourgeois, 318.

Vin. Les impôts le rendent fort cher à Paris, 99. Funestes effets de cette liqueur, *ibid.* Pourquoi défendu chez les musulmans, 171.

Virginité. Se vend en France plusieurs fois, 176. Il n'y en a point de preuves, 228.

Visapour. Il y a dans ce royaume des femmes jaunes qui servent à orner les sérails de l'Asie, 291.

ULRIQUE-ELÉONORE, reine de Suede, met la couronne sur la tête de son époux, 426.

Université. Querelle ridicule qu'elle soutient au sujet de la lettre *Q*, 331 *& suiv.*

Vomitif, 460. Autre plus puissant, 461.

Voyages. Sont plus embarrassans pour les femmes que pour les hommes, 137.

USBER. Part de la Perſe. Route qu'il tient, 9-18-61-70. Ce qu'on penſe à Iſpahan de ſon départ. 17. Sa douleur en quittant la Perſe : ſon inquiétude par rapport à ſes femmes, 18, 19. Motifs de ſon voyage, 24. Paroît à la cour dès ſa plus tendre jeuneſſe : ſa ſincérité lui attire la jalouſie des miniſtres, *ibid.* S'attache aux ſciences : quitte la cour, & voyage pour fuir la perſécution, 25. Ordres qu'il donne au premier eunuque de ſon ſérail, 11, 12. Tout bien examiné, il donne la préférence à Zachi ſur ſes autres femmes, 13, 14, 15 Eſt jaloux de Nadir, eunuque blanc, ſurpris avec ſa femme Zachi, 63 *& ſ.* Croit Roxane vertueuſe, 66. Tourmenté par ſa jalouſie, il renvoie un des eunuques, avec tous les noirs qui l'accompagnoient, pour augmenter le nombre des gardiens de ſes femmes, 69. Ses inquiétudes touchant la conduite de ſes femmes, 19. Nouvelles accablantes qu'il reçoit du ſérail, 475, 476-478-479 *& ſuiv.* Ordres qu'il envoie au premier eunuque, 476. Après ſa mort, à Narſit, ſon ſucceſſeur, 478. Donne la place de premier eunuque à Solim, & lui remet le ſoin de ſa vengeance, 483. Ecrit une lettre foudroyante à ſes femmes, 484. Chagrins qui le dévorent, 485 *& ſuiv.* Lettres de reproches qu'il reçoit de ſes femmes, 488 *& ſuiv.*

Uſurpateurs. Leurs ſuccès leur tiennent lieu de droit, 315 *& ſuiv.*

Z

ZOROASTRE. Légiſlateur des Guebres ou mages, a fait leurs livres ſacrés, 211.

Zufagar, épée d'Hali, 54.

Fin de la Table des Matieres.

APR 17 1952